



**Present and future research in Anglo-Norman:
Proceedings of the Aberystwyth Colloquium, 21-22 July 2011**

*La recherche actuelle et future sur l'anglo-normand :
Actes du Colloque d'Aberystwyth, 21-22 juillet 2011*

edited by / édités par David Trotter

The Anglo-Norman Online Hub

Aberystwyth 2012



Arts & Humanities
Research Council

Texts and Publications

Project Director
David Trotter

Director of Digitisation
Andrew Rothwell

Technical Consultant
Michael Beddoe

Published by The Anglo-Norman Online Hub

Aberystwyth University, Department of European Languages, Aberystwyth SY23 3DY,
United Kingdom
and

Swansea University, Department of French, Swansea SA2 8PP, United Kingdom

© 2012 The Contributors

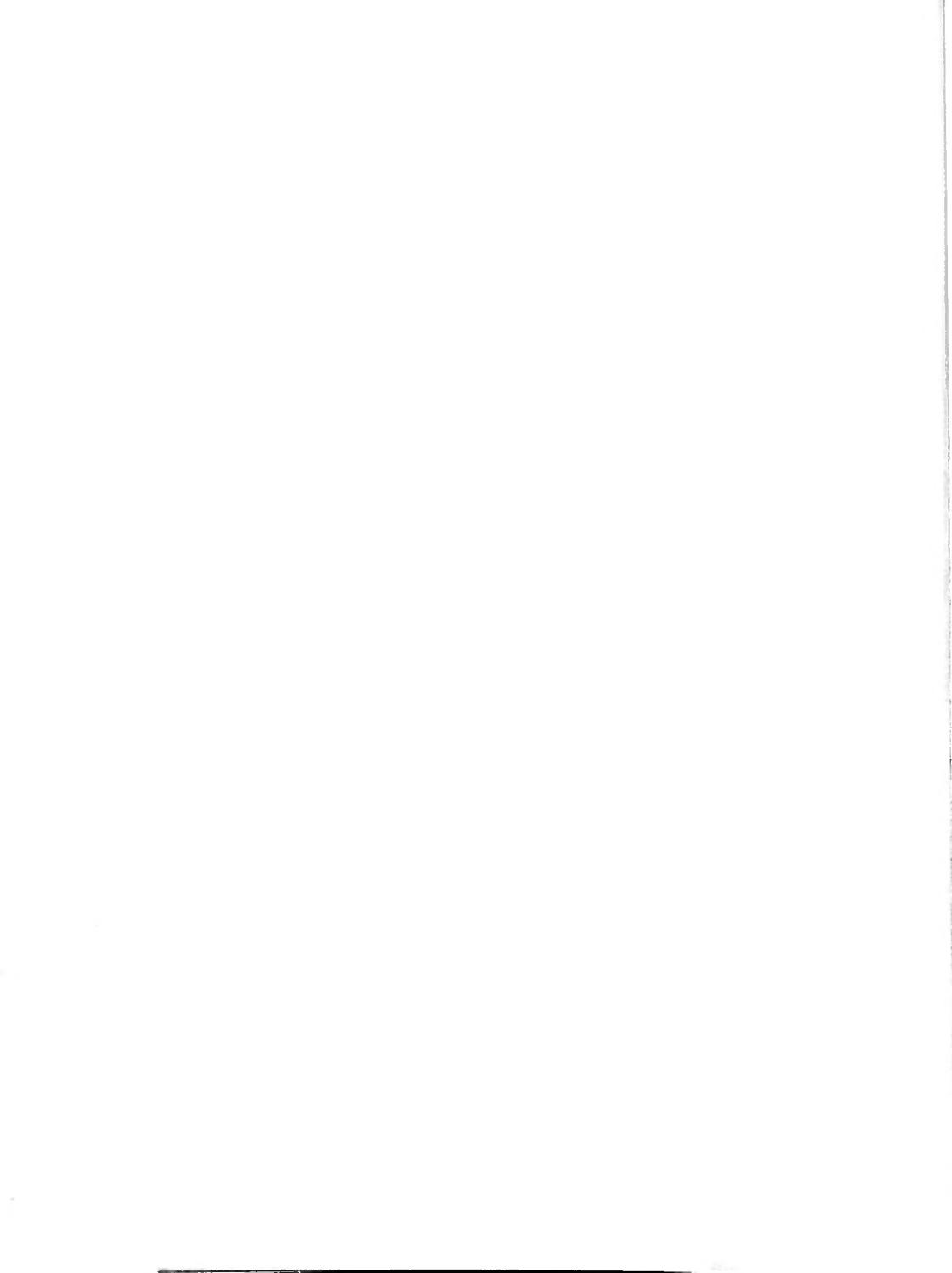
All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, without the prior permission of the publishers.

This publication was produced by a project funded by the Arts & Humanities Research Council of the United Kingdom

ISBN 978-0-9552124-4-4

This volume is dedicated to William Rothwell,
with affection, gratitude, and respect,
on the occasion of his ninetieth birthday, 6 May 2012

*Ce volume est dédié à William Rothwell,
avec notre affection, notre gratitude, et notre respect,
à l'occasion de son quatre-vingt-dixième anniversaire, le 6 mai 2012*



This volume contains most of the papers delivered at a colloquium held in Aberystwyth in July 2011. I am grateful to the participants for their co-operation, which has made possible a fairly speedy printed version of the proceedings.

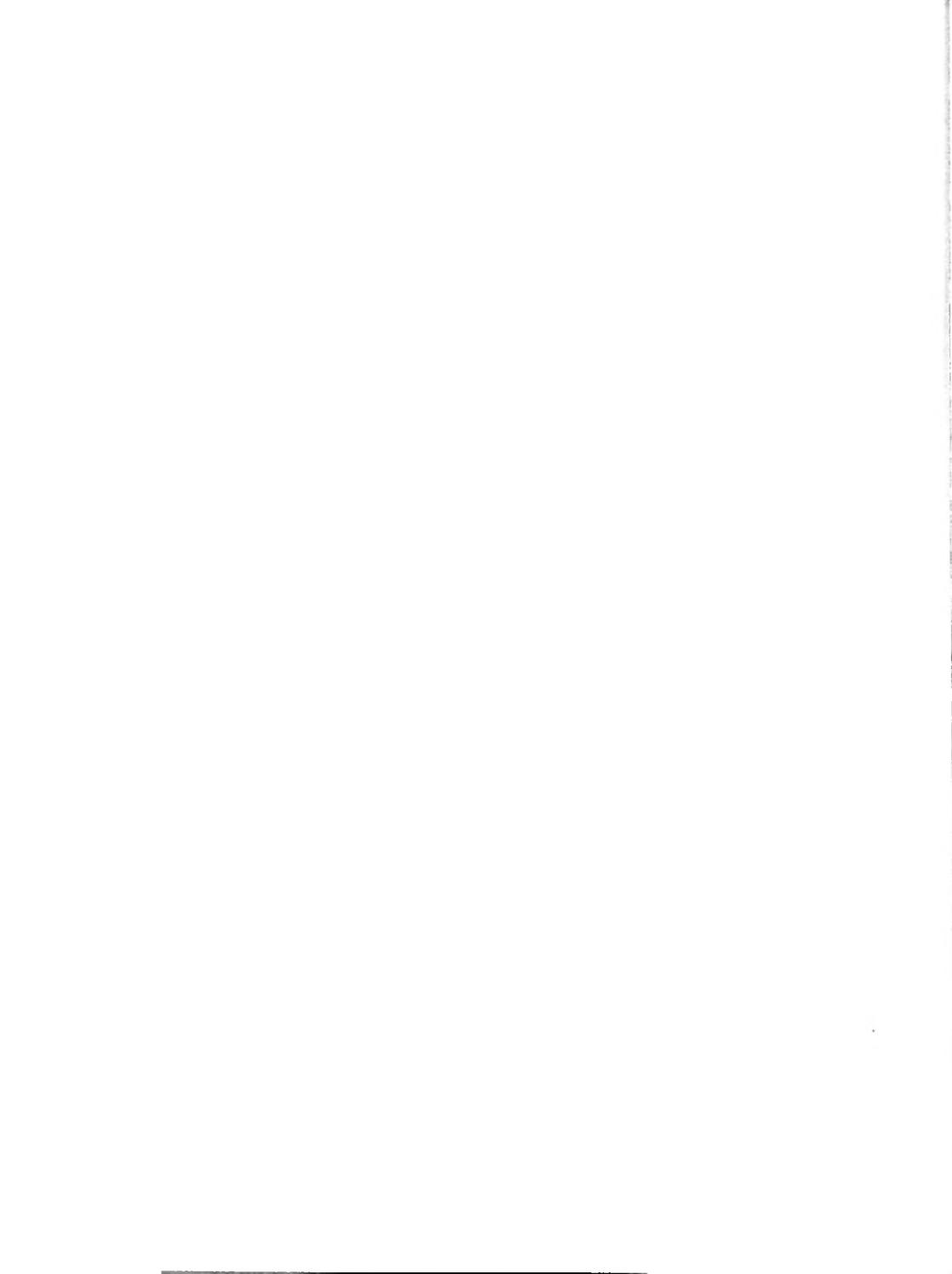
The Colloquium, and the publication of these proceedings, was largely funded from the “indirect costs” accruing to Aberystwyth University from the AHRC’s grant (AH/E00685X/1) to the Anglo-Norman Dictionary for 2007-2012, a portion of which the University makes available to the Department of European Languages.

David Trotter

Ce volume contient la majorité des communications d'un colloque tenu à Aberystwyth en juillet 2011. Je suis redevable aux participants pour leur coopération, qui a rendu possible une publication relativement rapide des actes.

Le colloque, et la publication des actes, étaient financés en grande partie par les « frais infrastructuraux » payés à Aberystwyth University comme élément du soutien financier (AH/E00685X/1) accordé à l’Anglo-Norman Dictionary (2007-2012), dont une partie est transmise par l’université au Département de Langues Européennes.

David Trotter



Contents / Table des matières

Frankwalt MÖHREN	Édition, lexicologie et l'esprit scientifique	1-13
Gilles ROQUES	Le vocabulaire d'Angier entre Continent et Angleterre	15-22
Pierre NOBEL	Un manuscrit anglo-normand de la <i>Bible du XIII^e siècle</i>	23-32
Jennifer GABEL	Anglo-Norman editions and French dictionaries	33-37
Stephen DÖRR	Quant à la nomenclature ... Quelles entrées intégrer dans un dictionnaire du français médiéval ?	39-42
Brian MERRILEES	Including Gower	43-48
William ROTHWELL	When 'courage' might not be a 'virtue' at any 'price' in the England of Geoffrey Chaucer: Anglo-French and Middle English	49-54
Alberto VÄRVARO	Sicilien et anglo-normand au Moyen Âge	55-59
Maria ILIESCU	À la recherche des universaux de contact : Anglo-saxon et normand vs roumain et slave	61-67
Richard INGHAM	Final -e loss in insular French : Exploring the Anglo-Norman Hub Texibase	69-77
Serge LUSIGNAN	L'emploi tardif des <i>scriptae</i> régionales : réflexion sur l'anglo-français et le picard	79-84
Anthony LODGE	<i>Knaresborough and Cnobheresburg</i> – a footnote to Robert de Gretham's <i>Miroir</i>	85-89
Megan TIDDEMAN	Mercantile multilingualism: two examples of Anglo-Norman and Italian contact in the fourteenth century	91-99
Philip DURKIN	Etymological research on English words as a source of information about Anglo-French	101-107
David HOWLETT	Metre, computus, and calendar in Anglo-Norman texts	109-123
David TROTTER	On AND on(wards)	125-129
Heather PAGAN	AND Desiderata – What's left to edit?	131-135
Delbert RUSSELL	Scholarly Electronic Texts: complement or antidote to print editions?	137-142
Geert DE WILDE	Re-considering the semantic labels of the Anglo-Norman Dictionary	143-150
Michael BEDDOW	On Linking Dictionaries	151-157
Pierre KUNSTMANN	Le dictionnaire électronique au centre du travail d'édition des textes : quelques réflexions sur les rôles et rapports de l'éditeur et du lexicographe	159-162
Gilles SOUVAY	Des exemples des possibilités offertes par le <i>Dictionnaire du Moyen Français</i>	163-172
Wolfgang SCHWEICKARD	Le <i>Dictionnaire Étymologique Roman</i> (DÉRom) entre tradition et innovation	173-178
Thomas STÄDTLER	Le traitement des anglo-normandismes dans le <i>Dictionnaire étymologique de l'ancien français</i> (DEAF)	179-185
Yan GREUB	L'informatisation du FEW	187-190
Max PFISTER	L'état de numérisation du LEI	191-193
Daron BURROWS	Dean v. 2.0: Towards an online database of Anglo-Norman texts and manuscripts	195-198



Édition, lexicologie et l'esprit scientifique

Frankwalt MÖHREN, DEAF, Heidelberg

Essayons ensemble de nous interroger sur quelques principes stables, ou à stabiliser, en matière d'édition, de lexicologie et de lexicographie, dans le but de relever également des problèmes concernant les qualités de la recherche, et de prévoir les répercussions du numérique et des changements sociaux sur notre travail et sur la vérité scientifique. Nous verrons ensuite s'il est raisonnable de croire que la prémissé voulant que l'esprit scientifique distingue fable et fait, comme l'a défini Thoukydides (Thucydide, seconde moitié V^e s. av. J.Chr.), peut perdurer même au-delà des deux millénaires et demi passés.

I. Ouvrons le premier de nos trois volets. La grande dispute entre ceux qui favorisent l'édition imitative ou diplomatique à l'édition interprétative, ou l'édition du meilleur manuscrit, style Bédier, à l'édition stemmatique ou critique, styles Lachmann ou Ménard (qui ne sont pas identiques), est toujours en cours. Ce que l'on oublie parfois en débattant, c'est que le but de nos efforts est la compréhension des textes. Avant toute analyse linguistique ou littéraire, les déesses des sciences ont placé l'analyse philologique qui, elle, inclue l'analyse linguistique. Un exemple concret peut être donné par la préparation d'une édition du *Pelerinage de Vie humaine* par des rédacteurs du DEAF. Ce texte allégorique écrit en 1332 est transmis par nombre de manuscrits ; une édition valable a été imprimée à Londres il y a plus d'un siècle (PelVieS) ; une réédition du manuscrit de base de cette publication ancienne vient d'être mise en ligne à Nancy (PelVieSt). La bibliothèque universitaire de Heidelberg en possède un manuscrit de haute qualité qui compte parmi les plus beaux manuscrits de cette bibliothèque. Or, Stephen Dörr a promis témoirement au directeur de la bibliothèque l'édition de ce texte, destinée à une publication bibliophile accompagnée d'un fac-similé. Ce qui nous a vite attelés à la tâche, réservant les dimanches à la bonne cause. La transcription de chacun a été recollationnée par un autre ; une traduction en allemand a été faite et contre-lue ; un glossaire critique assez complet est préparé et complété par chacun, ainsi qu'un essai de concordance avec les allusions aux faits de croyance, aux sources du texte et aux nids d'inclusion de vocabulaire de spécialité. Vous direz que c'est ce qu'on fait normalement. Ce qui nous a frappés, c'est le nombre de corrections, soit de lecture soit d'interprétation du texte qui subsistent jusque dans la dernière étape de ce travail. Conclusion, en accord avec le grand maître de l'édition Albert Henry : sans avoir établi le glossaire complet d'un texte sur la base d'une analyse lexicographique et encyclopédique valable, l'éditeur n'aura pas compris son texte et son édition ne sera pas fiable. Il est vrai que l'auteur très instruit et doué du *Pelerinage*, Guillaume de Digulleville, né dans le Cotentin normand et vivant au monastère de Chaalis (à 40 milles au NNE de Paris), joue avec le sens des mots et avec leurs formes pour assaisonner son texte, et ce dans son sens de premier plan tout comme dans son sens allégorique. C'est peut-être un texte exceptionnel, mais nous savons tous que les textes anciens que l'on pourrait lire naïvement se font rares.

L'expérimentation sur soi-même peut ébranler la tranquillité d'esprit du lexicographe : fait-on bien de suivre cet ordre idiot qu'est l'ordre alphabétique du dictionnaire (AND, GLSuisse, DEAF) ?, ne serait-il pas mieux de suivre l'ordre onomasiologique pour savoir manier les sources et comprendre les textes spécialisés (DAG, travaux comme BraultBlazon, RézeauCép) ?, ou l'ordre étymologique pour se rendre compte des liens sémantiques en famille (FEW, DEAF, LEI) ?, ou en effet comprendre un seul texte, ou un groupe de textes (HenryEN), qu'on analyse dans son monde historico-encyclopedique pour en extraire la substantifique moelle ? La dernière possibilité est la seule qui autorise l'éditeur-philologue-

linguiste-lexicographe à espérer l'Olympe, par exemple en s'intéressant pendant toute sa vie scientifique à un groupe de textes spécialisés (Tony Hunt : médecine). Comme on ne peut qu'aspirer à cet idéal, nous sommes contraints à connaître les problèmes et à nous appliquer au mieux. La résignation n'est pas permise, car elle nous mènerait vers l'arrangement avec l'insuffisance et à la méthode de la poule qui zigzague par la basse-cour pour picorer des grains et des pierres au hasard.

Et le *numérique* ? Les temps ne sont plus où l'on remettait un manuscrit écrit de la main (Wartburg) ou un tapuscrit à l'imprimeur. Nous sommes au do-it-yourself. Le DEAF a probablement été le premier dictionnaire au monde à être imprimé par photocomposition électronique, après saisie sur ruban perforé. L'aventure remonte à 1969. Aujourd'hui nous pouvons reproduire en ligne le manuscrit, en face sa transcription diplomatique et son édition interprétative, répéter ceci pour plusieurs manuscrits, allant jusqu'à l'édition critique.¹ Le clic sur un mot choisi nous fait sauter dans ces états divers, joindre une note, une liste des formes relevées, une définition de glossaire, un renseignement bibliographique, lire les entrées de dictionnaires ou de banques de données, etc. etc. De telles éditions se préparent à Pise (Andrea Bozzi), à Lyon (ENS et Université), à Sheffield (Peter Ainsworth et Godfried Croenen), à Aberystwyth (Michael Beddow²), à Paris (EC) et ailleurs ; leurs résultats peuvent être consultés et intégrés sur-le-champ, sans le sursis parfois interminable causé par l'impression. C'est merveilleux. Mais la communauté scientifique est en droit d'exiger que les atouts techniques n'entravent pas la qualité du travail. De la bouche d'Olivier Canteaut nous venons d'apprendre avec satisfaction que l'École des Chartes n'accepte aucune restriction scientifique que le numérique pourrait imposer. Les merveilles techniques sont un supplément qui ouvre de nouveaux horizons. Le fond philologique doit en rester intact si ce n'est pour le faire évoluer à son avantage. Mais ne soyons pas dupes, les énergies investies dans les moyens techniques ne sont plus disponibles pour la recherche ; il faudra attendre encore longtemps avant d'en estimer la rentabilité. En attendant nous devons sauvegarder et développer la philologie avec une vigilance aiguë.³ Ainsi, dans ce cercle, il ne se trouvera sans doute personne qui accepterait une liste exhaustive de mots d'un texte, même comportant une lemmatisation parfaite des formes trouvées et incluant des liens générés allant vers des glossaires ou dictionnaires en ligne, comme substitut d'un glossaire établi avec l'outillage que nous fournissent la philologie, la linguistique et les sciences historiques. Nous savons que c'est le ping-pong entre les deux côtés opposés, le texte et la lexicographie critique, qui seul donne le résultat valable à tous égards. Particularité de ce jeu d'adresse : le chercheur joue des deux côtés, ce qui est très instructif.⁴

¹ Déjà en 1783 Abraham Farley a imprimé en parallèle une édition imitative et une interprétative de *DomesdayBkF*.

² <http://www.anglo-norman.net/dissem/data/page4.htm>. Pour les débuts électroniques du TLF dans les années 1960 v. R. Martin, AIBL, Comptes rendus 2010, janv.-mars, 1, Paris 2010, 42-47, spéc. 46. Les sigles employés ici sont ceux de la bibliographie du DEAF, consultable en ligne (www.deaf-page.de).

³ À la fin de son grand article sur le Renard (RLiR 75, 2011, 127-189), François Zufferey cite Jean Rychner : « l'amour exigeant des textes qui vit au cœur de la philologie », pour continuer « Mais c'était il y a plus de quarante ans, et depuis, le savoir philologique n'a cessé de régresser. ».

⁴ Un seul exemple : *The online Froissart* de Sheffield donne dans une liste de mots sans renvois *alee* “walkway, underground passage”. Le consultant doit chercher *alee* parmi les attestations dans la source, ce qui est assez facile dès qu'il démêle les formes substantives et verbales. Un renvoi global l'invite à consulter le DMF où il trouve le mot, attesté de même par Froissart (autre passage), mais le sens “passage souterrain” n'y est pas et il n'y sera sans doute jamais sur la seule foi des passages visés par les Sheffieldiens : *la mine dont l'alee respondoit ou chastel* (ms. Berlin Staatsbibl. Rehdiger 3 73r, 3-49) et *ou chastel avoit une miniere ou alee dessous terre* (ib. 3-52). Le cas est exemplaire, car le chercheur reste prisonnier de son contexte tant qu'il ne consulte pas la lexicographie. D'autre part il peut fournir le contexte qui fait voir qu'un passage nommé *alee* peut être souterrain (sans correspondre à un nouveau sens, ce que le contexte confirme au contraire).

Nous exigerons aussi la *vérité scientifique*, ce qui implique que nous fournissons la documentation et les éléments nécessaires à la vérification ou, mieux, à la falsification. Nous n'avons pas le droit de camoufler les difficultés ou les obscurités par le silence. Il n'est pas acceptable de transcrire des lettres, à vrai dire des traits de plume, qui ne donnent aucun sens. Les faits opaques sont à traiter comme les faits transparents, comme jadis Hajek qui avoue dans le glossaire du *Büch von gütter spise*, que le mot *caleus* lui est obscur, sollicitant par là la recherche.⁵ À la place, bien des éditeurs font semblant de comprendre – ou ils imputent l'obscurité, parfois de façon scandaleuse, au scribe fatigué, ivre ou ignorant (exemple récent : l'édition de GIAngelusP, c.r. Stephen Dörr, 2012).

II. Ici, sur les îles Britanniques, nous nous trouvons sur un terrain privilégié par son histoire culturelle, par sa richesse littéraire et linguistique, et par ses recherches particulièrement avancées. Nous connaissons ces appréciations générales comme celle de Lena Löfstedt, toute fraîche : « La littérature française du XII^e siècle n'aurait probablement pas pu exister sans la culture mixte anglo-normande » (ZrP 126, 2010, 635). Il est vrai que la production écrite anglo-normande enrichit de façon décisive notre connaissance du français. Les continentaux différencient peu à peu leurs opinions devant le phénomène insulaire, par ex. en acceptant dans le tout récent TLF-Étym la première attestation du terme technique *pronome démonstratif*, tirée des Yearbooks anglo-normands (1338, suivant StädtlerGram qui cite AND ; dans une nouvelle version suivant AND2, en omettant StädtlerGram). Encore faudrait-il exclure pour le lecteur moyen que ce terme technique est une invention et une particularité insulaire ; pour lever tout doute là-dessus, il faut considérer les attestations moyen latines : le terme est employé par Wynfreth, alias saint Boniface (*Ars grammaticalis*, Wessex 1^e m. 8^e s.) et il est dans la grammaire du Donatus Ortigraphus (Irlande, prob. ca. 815), mais bien sûr aussi chez Bérenger de Tours (mort en 1088), chez Pierre Abélard (mort en 1142) et chez André de Saint Victor (mort en 1175), tous de bons continentaux (v. LathamDict ; LLT-A). Ici encore il s'avère que l'anglo-normand n'est pas un cousin éloigné pâle, mais un frère vaillant des scriptas françaises, ce qui vaut de façon analogue pour le latin insulaire.

Ces conditions tout de même particulières en font un sujet d'investigation de choix, notamment pour la sémantique qui étudiera les racines continentales et insulaires, les pousses insulaires et leurs issues cis- et trans-manicales. Les études récentes se sont différenciées et peignent un tableau riche, il suffit de lire les articles récents des auteurs de l'AND (v. Anglo-Norman Hub, en ligne) et des actes de colloques comme ActesMulti (David Trotter), ActesAgnAIBL (André Crépin et Jean Leclant), ActesAgnContexts (Richard Ingham), ActesLangCult (Jocelyn Wogan-Browne), où l'on peut apprendre entre autre que les Britanniques savaient déjà écrire avant l'arrivée des Normands français et qu'ils conditionnaient la production écrite en français après la Conquête (Elizabeth M. Tyler ActesLangCult 164-178). Richard Ingham par exemple documente les phénomènes divers qui prouvent que l'anglo-normand a maintenu sa qualité de *scripta franca* jusqu'à la fin du XIV^e siècle (ActesLangCult 44-54). Andres Kristol, lui, montre que même les traités de l'enseignement du français, qui sont une spécialité britannique, peuvent rester en contact étroit avec le continent très tardivement (1399 EnsEnfK). Finalement, on se défait de plus en plus du cliché superficiel à savoir que l'on truffe des textes de mots étrangers chaque fois qu'un terme approprié se présente. On cherchera alors des raisons profondes et parlantes pour expliquer par exemple pourquoi *La diffinission de amurs*, poème anglo-normand nomme les six sergents du dieu d'amour par les noms anglais *Longinge*, *Lykinge*, *Murninge*, *Meninge*.

⁵ V. LCucBoM, Introduction : gloss. de l'éd. "?" > Find (Findebuch) "?"; = halva "halva".

(moaning), *Sorwinge* et *Sighinge* et pas Désir, Affection, Lamentation, Gémissement, Tristesse et Soupir (DéfAmPrS, ms. 1^e m. 14^e s.).

Et le *numérique* ? Il nous ouvre de nouveaux horizons en compulsant des masses de textes non consultables manuellement, c'est-à-dire à l'œil. Les banques de données croissent de jour en jour, nous offrant un terrain d'exploitation ou de jeux sans limite. L'observation de la langue devient plus précise et mieux documentée. Un exemple relevant de la grammaire est donné par Ingham qui, par un dépouillement numérique de tous les textes de l'Anglo-Norman Hub, recherche la tendance, bien connue des grammaires de l'anglo-normand, à généraliser la première conjugaison au détriment des autres (ActesAgnContexts 8-25) : il ne peut confirmer ce phénomène que pour 3,4 % des 8496 occurrences relevées (textes datés entre 1250 et 1400). Des analyses plus fines, distinguant domaines littéraires, époques, variétés linguistiques et intentions des textes, aboutiront à des conclusions plus différencierées.

Dans le domaine de la lexicographie ou, souvent, du lexicostage, nous sommes muets devant le potentiel à peine envisageable. Nous savons que Google trouve des mots dans le FEW que l'*Index* imprimé ne décèle pas – l'*Index* qui avait été élaboré par des chercheurs bénévoles pendant des mois et des mois, réduit ensuite dans un format acceptable pour la maison d'édition, sans sauvegarder l'ensemble. Il y a plusieurs façons de vivre avec ces conditions. Le modèle désuet est celui de la recherche paisible vieux style que certains d'entre nous pratiquent encore. Nous nous régalaient par exemple du *Dictionary of Medieval Latin from British sources*, préparé de longue date et élaboré avec savoir et constance par Ronald E. Latham et David Howlett (LathamDict). Le modèle en cours est pourtant la création de projets financiers dont la prose des demandes de fonds ne fait plus rougir personne. Le cadre standard est le plan quinquennal qui permet d'engager des néophytes essayant de donner le branle au 'projet', souvent avec une bonne volonté touchante, la fin de leur embauchage en vue. Ces conditions font que la recherche redémarre constamment à zéro, sans profiter pleinement de l'acquis de nos devanciers. Si Einstein avait dû partir d'une telle base, sans par exemple connaître et comprendre les résultats des recherches d'Émilie du Châtelet, apostrophée première femme savante (morte en 1749), il serait resté expert technique troisième classe à l'Office des brevets de Berne.⁶

Dans ces conditions, la phrase de Robert Martin « Trop souvent les efforts s'éparpillent et les synthèses font défaut »⁷ garde et gardera sa valeur. Mais une synthèse n'est pas un amas de bribes, une collection non digérée et indigeste de matériaux réunis souvent à peu de frais et à peu de savoir.⁸ Réaliste, Martin a lui-même développé l'idée du travail évolutif qui se sert des techniques numériques pour former, en partant de travaux sérieux, bien que d'envergure et de qualité variables, une somme évolutive qui reste ouverte au perfectionnement et aux

⁶ Otto Gsell s'est tourné contre les recherches fractionnées en "projets", réservant encore une petite lueur d'espoir à la sémantique : « In der semantischen Forschung existiert also weiter was die Organisation des Wissensbetriebes längst aufgegeben hat : die Kommunität der geistes- und humanwissenschaftlichen Disziplinen, die einstens wie selbstverständlich im Konzept der PHILOSOPHIE mit eingeschlossen war und die wir heute von Projekt zu Projekt unter dem Schlagwort der Interdisziplinarität mühsam wiederherzustellen versuchen. » (Was bedeutet 'Familienähnlichkeit'? Zu einem Schlüsselbegriff der Prototypensemantik, MéLBerchem (2000) 1, 127-142, spéc. 140). Ne pas oublier qu'un chercheur expérimenté comme Warburg jugeait qu'il faut un apprentissage de dix ans à un philologue (ayant passé déjà ses examens !) pour pouvoir concevoir un article du FEW.

⁷ Comprendre la linguistique (Paris: PUF, 2002), 181.

⁸ Rudolf Schützeichel a senti tôt qu'il doit se distancer avec son dictionnaire des collections de renvois déjà en vogue il y a vingt ans : « Die verantwortungsbewußte Bearbeitung eines Wörterbuches offenbart sich in der strikten Beachtung der zugrundeliegenden philologisch-historischen Prinzipien, in der gebotenen Distanzwarhur zu gleich oder ähnlich benannten, in Wahrheit pseudophilologischen Sammlungen, in der strengen Bindung an die Textüberlieferung [...] », Schützeichel, depuis la 5^e éd. de 1995, première phrase de son introduction à son dictionnaire très comprimé.

élargissements. Un résultat peut être d'abord une collection de listes de mots et de glossaires, réunis ensuite en un dictionnaire-glossaire cumulatif, augmenté de renvois aux dictionnaires et aux études nécessaires à une vue large. Le but en est le dictionnaire philologique et linguistique (à attestations et à analyses sémantiques et historiques). Martin nous a en même temps montré comment faire avec son *Dictionnaire du moyen français* (DMF 2010, en ligne⁹). Mais ce travail mettant pierre sur pierre dépend des pierres de taille livrées. Il ne s'agit pas de fournir des masses de pierres bigarrées et informes qui obstruent la déchetterie, mais des pierres bien taillées utilisables pour construire pas à pas l'édifice lexicographique. Dans le cas du DMF nous pouvons observer les étapes en consultant les états anciens disponibles sur le site de l'ATILF : nous voyons aisément que la qualité de l'étape synthétique dépend entièrement de la qualité du chercheur se chargeant de la synthèse. Le remblayage ultérieur par des matériaux nouveaux exigera à son tour la circonspection scientifique mûre.¹⁰

Nous pouvons déjà préparer le terrain en étant exigeants quant aux bases. Exemple : une édition lachmannienne peut faire problème si elle nous présente des éléments pris dans une version éloignée du texte, comme par ex. MPolGregM, version française, où un mot de la version francoitalienne est introduit sans nécessité (*morele* "base de pilier de pont", remplaçant le français *motel*¹¹). L'homme ou la machine qui prépare la liste de mots doit identifier dans l'édition tout ce qui est étranger au manuscrit de base. Dans le cas de l'édition du groupe ménardien, cela fera des milliers de pièges à éviter ; parfois la soi-disant leçon n'est confirmée par aucun manuscrit.

Évidemment, on peut s'entendre sur la qualité et l'exploitabilité de nos banques de données ou de nos travaux lexicographiques évolutifs. Si nous pensons qu'il faut des matériaux datés et localisés, nous devons écarter nombre d'éditions qui ne marquent pas clairement les éléments adventices ; si nous voulons pouvoir faire des recherches graphiques, phonétiques et morphologiques, il faut des éditions de manuscrits, de préférence re-collationnés ; pour créer des clés onomasiologiques, la seule définition valable sera la définition syntagmatique, aristotélienne ; etc. Quant aux dictionnaires, les versions pleinement informatisées et exemptes de coquilles seront les seules à être utiles, à moins de lire et de dépouiller le papier ou sa photo. On peut se résigner à y renvoyer seulement, mais tant que le travail lexicographique n'embrasse pas leurs matériaux par méthode, on n'appellera pas le résultat un dictionnaire.

La liste de telles prémisses peut se rallonger jusqu'à ce que l'entreprise ne soit plus réalisable. Retournons alors au départ : pour construire le château il faut d'abord un plan, ensuite des pierres de taille durables correctement façonnées. Déjà à ce niveau du travail évolutif, nous aurons besoin de chercheurs bien formés, bien guidés et intégrés dans un groupe qui garantira la continuité du dessin. Plus l'évolution ira vers le dictionnaire, plus un savoir large sera nécessaire. Si ce savoir ne peut être concentré en une personne – c'est la règle, il faut d'autant plus une méthode et une éthique du travail scientifique qui mérite ce nom, et, quel souhait !, des hommes qu'on laisse travailler au-delà du stade d'apprenti. Pour codifier un tel plan de méthode, il faut des principes simples en accord avec les traditions

⁹ V. l'article de Thomas Städler, Die evolutive Lexikografie am Beispiel des *Dictionnaire du Moyen Français*, *ZfSL* 120 (2010) 1-13.

¹⁰ Cp. les réflexions de Yan Greub dans le présent volume au sujet d'ajouts éventuels au FEW : il sait que ce serait une source d'erreurs effroyable ; conséquence : il faut garder le FEW intouché, tout en s'en servant pour y rattacher les matériaux nouveaux (question technique).

¹¹ T. 4; du coup, *motel* du manuscrit manque dans le glossaire (tout comme *morele*), v. le c.r. de Möhren, *Francia-Recensio* 2008/3 MÂ et 2009/4 MÂ, en ligne; ib. aussi *plantain* "marécage", absent du glossaire, remplacé par *pantain*, absent de tous les manuscrits. Pour être clair : ce n'est pas la transcription crue qui est recommandée comme modèle, mais l'édition circonscrite aux principes transparents.

éprouvées, les développant prudemment, et non pas une doctrine spéciuse, opaque, rompant (déjà par de ‘nouvelles’ terminologies) avec tout ce qui a été reçu.

En rapport avec ces questions, la vérité est difficile à définir et à maintenir. Le tri des sources s'avérera problématique, car il faudrait retourner à l'édition, aux comptes rendus (pas aux annonces), souvent aux manuscrits avant de décider de s'en servir. Si c'est trop demander, la vérité exigera qu'on accepte et déclare que tel texte a été utilisé d'après telle édition sans vérification, que tel glossaire a été intégré sans contrôle du bien-fondé des gloses, que tel renvoi ne garantit nullement que la source ait été consultée, exploitée et intégrée avec critique et science. Ou, au contraire, on déclarera que tout cela a été observé.¹² Ce serait un grand progrès, mais il est à craindre que les demandes de fonds auront une consonance plus modeste. Y aura-t-il alors des fonds ? Est-il mieux de compter momentanément sur la complaisance des responsables ou de croire à nos valeurs scientifiques, misant sur un meilleur avenir ?

III. Nous définissons *science* ‘ensemble structuré de connaissances qui se rapportent à des faits obéissant à des lois objectives et dont la mise au point exige systématisation et méthode’. Le TLF introduit après ‘objectives’ une parenthèse : « (ou considérés comme tels) » (15,180b). Cet ajout est superflu dès que l'on admet que toute objectivité dépend du point de vue de chacun. Comme il n'y a jamais absence de point de vue, le chercheur doit constamment étayer les faits présentés par une documentation qui permette leur vérification – cela nous paraît naturel, mais qu'il livre aussi les éléments de leur falsification – c'est plus dur à accepter. Pour illustrer cette prémissse bien simple, examinons brièvement l'étymologie du mot *pont* et congénères, telle qu'elle est présentée dans le DÉRom. (N'ayez crainte, nous ne nous ingérerons pas dans la discussion des malentendus proposés, vous relirez cela dans le numéro actuel de la RLiR).¹³)

L'article */'ponte/ est subdivisé en trois parties, I. *Substantif masculin originel*, attesté par le seul sarde ; II. *Substantif féminin : aires latérales et aires isolées* ; III. *Substantif masculin innovant : Romania centrale*.¹⁴ Le commentaire est clair et bref :

Les issues romanes de protorom. */'ponte/ ont été subdivisées ci-dessus selon les deux genres dont elles relèvent, articulés avec ce que l'on sait de la protohistoire des idiomes romans : masculin originel, typiquement conservé par le sarde (ci-dessus I.), féminin innové tardivement (ci-dessus II.) et masculin restauré venu le recouvrir plus récemment encore (ci-dessus III.).¹⁵ Le féminin caractérise des aires latérales et isolées (roumain, lombard, romanche, espagnol, asturien, galicien et portugais), tandis que le masculin occupe une vaste aire compacte de la Romania centrale : dalmate, italien, ladin, frioulan, français, francoprovençal, occitan, gascon et catalan, cf. aussi DardelGenre 20-21. Cette répartition rappelle

¹² Ceci voudrait dire, qu'on ne se servira pas de CD-Rom exécrables, contenant des matériaux d'éditions périmées par exemple, ni de Bernard Guineau, *Glossaire des matériaux de la couleur et des termes techniques employés dans les recettes de couleurs anciennes* (Turnhout : Brepols, 2005), qui ne donne aucun renvoi, aucune indication chronologique (sauf souvent le nom d'un auteur ancien p.ex.), aucun tri des informations redondantes ou contraires, mais qui est en théorie plein de connaissances.

¹³ Sous ‘Tribune libre / débats’ : Alberto Varvaro, II DÉRom: un nuovo REW ?, RLiR 75 (2011) 297-304, et Éva Buchi / Wolfgang Schweickard, Sept malentendus dans la perception du DÉRom par Alberto Varvaro, 305-312. En relisant ces textes on se demandera si ‘malentendu’ veut dire « l'autre n'a rien pigé » ou au contraire « je me suis mal exprimé »; on étendra cette question dans ce qui suit ici. [Depuis la rédaction du présent article, le débat se poursuit dans RLiR 75 (2011) 623-635. – NDLR.]

¹⁴ Écrit 16/12/2008 par Marta Andronache (Nancy), version 07/04/2011, contre-signée par seize relecteurs, parmi lesquels Éva Buchi et Jean-Pierre Chambon.

¹⁵ Avec note : « 8. Le lexème a été emprunté au protoroman parlé dans l'île de Bretagne jusqu'au début du 5^e siècle par le brittonique insulaire, d'où breton *pont* s.m. (dp. 1443, Deshayes), cornique *pons* s. et gallois *pont* s.f. (les deux LothBrittoniques 197; Deshayes) : “So pontem drove out briva, perhaps because the Roman bridge was an impressive work of engineering whereas the Celtic one would be a rough affair, and all the main bridges on roads and in the cities would be of Roman construction” (JacksonBritain 77). Pourtant, ces informations ne nous permettent pas de reconstruire ici le genre protoroman dans les langues celtiques. ».

suffisamment (sans pourtant s'y superposer) celles de */*mare*/, */*phēle*/, */*mēle*/, */*lakte*/, */*sale*/ et */*sangue*/ étudiés par R. de Dardel (Dardel, XIV ACILFR, 2) pour souffrir la même explication : protorom. */*ponte*/ connaissait les deux genres, le masculin étant plus ancien, le féminin – issu plus récemment (mais assez tôt pour avoir pu être transmis au roumain) de la tendance analogique à féminiser les substantifs de la troisième déclinaison étant devenu hégémonique¹⁶ avant d'être repoussé par le masculin innovant.¹⁷ Une analyse aréologique, historique et diastatique des données romanes incite à considérer cette restauration du masculin, particulièrement en Italie et en Gaule, comme le fait d'une réaction due à l'école ayant influencé les couches supérieures alphabétisées.

Les données du latin écrit confirment l'antériorité du masculin, attesté durant toute l'Antiquité : lat. *pons*, -*tis* s.m. « pont » (dp. Ennius [* 239 † 169], OLD ; Ernout/Méilleu s.v. *pōns*). Le féminin n'est attesté que dans un toponyme tardif : *Ponte Mansuetiana* (3^e s. [Pannonie Inférieure], CuntzItineraria 40 = MihăescuLangue 216).

L'article est très bien fait. La reconstruction du protoroman, hypothétique par définition, est réussie : le résultat est identique à ce que la recherche a toujours avancé pour la 'langue mère historique', le latin. L'article remplit sur ce point la condition essentielle qui exige que la reconstruction rencontre l'identification historique. Les deux approches doivent converger. L'ensemble de l'article est plus complet et aussi plus correct que ce que les dictionnaires en partie vétustes fournissent.¹⁸ Le commentaire, la partie typique du DÉRom, et d'abord sa dernière phrase piquent notre curiosité : un mot aussi bien établi dans la Romania, attesté au masculin et au féminin dans de larges secteurs, devrait avoir laissé des traces au féminin en dehors des aires du féminin dessinées.¹⁹ L'attestation bas-latine unique fournie corrobore par sa localisation heureuse la distribution géographique du féminin, particulièrement le féminin en roumain.

Notre première tâche dans un cas aussi central serait d'examiner la source : il s'agit de l'*Itinerarium provinciarum Antonini Augusti*, citée d'après l'édition Cuntz de 1929 et que nous lirons dans l'édition Löhberg de 2006.²⁰ C'est une compilation, datable d'après 286, de nombre d'itinéraires romains dont les distances sont indiquées normalement en milles, dans la Gallia aussi en lieues. Le pont en question franchit le Kapos (un affluent droit du Danube, en Pannonie), à proximité de Dómbóvar en Hongrie actuelle, entre le Balaton et Pécs (Cinq Églises). Il s'appelle *Ponte Mansuetiana* au n° 267,6 (var. ms. VIII^e s. *Ponte Mansuetina*, chez Cuntz) et pourtant *Ponte Sociorum* au n° 264,2 (carte 20.2 chez Löhberg). Il n'est que probable que *ponte* est ici au féminin (*Mansuetiana*, sans doute nom propre dérivé de *mansuētus* "apprivoisé ; paisible", n'a pas été identifié autrement) ; ce n'est donc pas une attestation à toute épreuve. Le même texte fournit aussi le masculin : *Ponte longo* (314,5, carte 45.1) au sud du Gargano aux Pouilles, c'est-à-dire correctement en 'territoire masculin' et le nom de lieu *Ad duos pontes* (424,2), correspondant à Pontevedra au nord de Vigo en Galicie, malheureusement en 'territoire féminin', etc.²¹

¹⁶ Avec une note touchant des dérivés.

¹⁷ Avec note : « 10. Cf. un changement de genre analogue pour les issues de */*phōnte*/ et */*phronte*/ ».

¹⁸ Il est p. ex. surprenant que le REW³ et le FEW n'aient pas relevé le genre féminin de roum. *punte*, pourtant correctement indiqué dans Tiktin.

¹⁹ Le classement de l'espagnol avec le féminin correspond au genre du mot en ancien espagnol; devenu masculin au XVII^e siècle par l'influence du latin, selon la note, faisant confiance à Corominas.

²⁰ Bernd Löhberg, *Das Itinerarium provinciarum Antonini Augusti. Ein kaiserzeitliches Straßenverzeichnis des Römischen Reiches. Überlieferung, Strecken, Kommentare, Karten* (Berlin : Frank & Timme, 2006) (publication critiquée ; l'auteur a travaillé de façon isolée, v. le c.r. de M. Rathmann, H-Soz-u-Kult 14.02.2008, en ligne). Cp. l'éd. Konrad Miller, *Itineraria Romana*, Stuttgart 1916, 425.

²¹ Cp. ib. *Ponte Zita municum* n° 60,2, Africa, carte 35.1 : *Zita* est un nom de lieu; aussi *Ad pontes Tessenios* en Germanie; etc. : une recherche à faire. DardelGenre 20, sub *Pontem* : « L'Italie (sauf les régions citées ci-dessus), la Sardaigne, la Gaule entière et la Catalogne n'offrent d'exemples du féminin ni dans la langue moderne, ni dans les anciens textes, ni même dans les noms de lieux. ».

Notre seconde tâche serait de voir si cet isolement est réel. On peut en effet trouver d'autres attestations du féminin : le *Corpus Inscriptionum Latinarum / CIL XIII,2,2* 8874 relève *pones vetustate conlapsas* sur une pierre notifiant la réparation de ponts sur la voie de Lyon à Bordeaux, près de Saint Paulien, au nord du Puy (probablement de la fin du III^e s., c'est-à-dire de la même époque que l'attestation de l'*Itinerarium*), et Bengt Löfstedt connaît quatre attestations : *Hisperica famina*, Irlande ca. 650-660 ; *Annales Fuldenses /sive Moguntini/ II*, Mayence sur le Rhin 882-887 (plusieurs manuscrits) ; Chartulaire d'Eberbach (Rheingau) a. 1211 ; Rahewinus (Freisingen, Bavière, mort 1170/77), *Gesta*, éd. von Simson.²² C'est StotzForm § 72.1 qui aurait été de grande utilité, car il donne accès à ces attestations. Le MltWb, qui a déjà servi à Stotz, donne encore une attestation de la fin du XII^e ou du XIII^e siècle dans un registre de Passau (Bavière).²³

L'article du DÉRom indique utilement une attestation moyen latine au féminin à Bormio de 1322 qui reflète l'aire du lombard septentrional (n.3) et une autre de la 1^e moitié du IX^e siècle dans le domaine du féminin galégo-portugais. Ajoutons le *Chronicon mundi* écrit à León en 1236 par Lucas Tudensis : *Iussit etiam fieri in Ispania pontem qui dicitur Alcantara, super flumen Tagum, et quedam alia ob insigne nominis sui.*²⁴ Mais les attestations non relevées par le DÉRom, localisées dans la Gallia Lugdunensis, en Irlande, au Rhin et à Freising et Passau perturbent l'échiquier, puisqu'elles s'opposent au genre prévalant dans ces aires. Du coup on lit le commentaire avec un autre esprit, p. ex. « articulés avec ce que l'on sait de la protohistoire » : est-ce qu'on sait déjà ce que l'on veut rechercher ? Ou « le féminin [...] étant devenu hégémonique » : est-ce un fait inébranlable, général et prouvé, et est-il encore valable après des études légèrement plus poussées ? Ou encore la phrase « restauration du masculin [...] due à l'école ayant influencé les couches supérieures alphabétisées » : veut-on dire par là que le protoroman (reconstruit, n'oublions pas) est, dans certaines régions, le produit des gens qui sont passés par l'école, du moins en ce qui concerne le genre de la 3^e déclinaison latine ?

StotzForm § 72.1-11 discute sous la grande rubrique des changements de genre (§ 72-78) aussi le cas du passage de mots masculins appartenant à la 3^e classe de déclinaison au féminin. Il observe, en exploitant nombre de sources primaires et secondaires (incluant de Dardel), que certains groupes (morphologiques) de mots ont passé majoritairement au féminin, comme les abstraits verbaux (phénomène déjà latin classique), d'autres suivent un certain mouvement ou ne le suivent pas. Au sujet de *pōns*, *-tis* m., il dit prudemment « Das lautähnliche *pons* [comparé avec *fons* "source"] ist im mittelalterlichen Latein vereinzelt als Femininum verwendet, was jedoch mit seinem femininen Gebrauch in einigen romanischen Sprachen (pg. *ponte*, sp. *puente* und so fort) nicht durchweg zusammenhängen dürfte », c'est-à-dire que le moyen latin n'est pas nécessairement toujours un reflet des langues vernaculaires, qu'il peut donc documenter du latin persistant.

²² IF 81 (1976) 373. Les dictionnaires usuels du moyen latin ne documentent pas le féminin (DC, Blaise, Blaise MÂge, Latham, LathamDict, NiermeyerBu), sauf LexNed P 594,6 : Comput. Arnhem. III, p. 144, daté 1353-1377, en territoire masculin, à discuter.

²³ Registr. Patav. I p. 207,6 item ecclesia in Prelnchirch(en), quam confert episcopus Pataviensis, et fundus totus una cum decimis et I villa, que iam vacat ab advocateo, que dicitur Haselow, que solvit 32 tal. et 40 mod. (!) mixti frumenti, 32 urnas de perchebre et pons ultra Litam, que solvit 5 libr. Attestation communiquée par Johannes Staub, qui ajoute « will man nicht que lautlich bedingt als Schreibung für qui ansehen, was aber eher in der Zeit bis zum 9. Jh. anzutreffen ist. »

²⁴ Éd. Emma Falque, *Lucas Tudensis Chronicon Mundi* (Turnhout : Brepols, 2003 ; Corpus Christianorum, CLXVIII, Continuatio Mediaevalis, LXXIV), I, 115, 15, p. 105; plusieurs manuscrits. Lucas, originaire de León, était évêque de Tuy sur le Miño après avoir écrit sa chronique à León. Le texte parle du célèbre pont romain d'Alcántara sur le Tajo. Nous hésitons de faire un cas de l'attestation de *la pont* (*hont*, = honte) dans francoit. ca. 1370 AttilaS XII 1714, qui semble se référer à *cel pon* 'ce pont' au v. 1688; éd. au gloss. : "unto, luogo".

Il semble qu'il serait téméraire de supposer un changement général, avec comme résultat un 'féminin hégémonique', sur la base des faits. Cette idée vient sans doute d'un dogme avancé par de Dardel en 1965 : « il convient, en bonne méthode [nota bene !], d'y opposer [à la « bigarrure des genres dans les langues romanes »], si possible, un seul genre, généralisé » (DardelGenre 13). StotzForm dit, même au sujet du groupe en *-or*, où le changement est allé assez loin (§ 72.6), « Behutsame Arbeit von Editoren und Lexikographen könnte hier noch manches zutage fördern ». En effet, le travail circonspect et réfléchi devrait fournir des matériaux plus amples pour pouvoir différencier les vues.²⁵

« Le DÉRom présente beaucoup de similitudes avec son illustre ancêtre [le REW], mais il s'en distingue par le fait qu'il entend se mettre au service de la reconstruction du protoroman, car la reconstruction du lexique de l'ancêtre commun est la première raison d'être d'un dictionnaire étymologique consacré à une famille linguistique. » Cette phrase-clé de la présentation du DÉRom (site de l'ATILF) contient un terme-clé qui est *ancêtre commun*. Il est vrai que les germanistes par exemple cherchent des ancêtres communs des langues transmises par des textes par la méthode comparative et donc reconstructive pour isoler des langues ancêtres qu'ils tâchent de localiser et de dater.²⁶ Ce qui leur manque c'est leur 'latin' – sauf exception, par exemple le nom des Souabes, attesté de César jusqu'à 500 environ sous la

25 Il est bien dommage que Johannes Hubschmid et ses fichiers ne sont plus : pour lui les vestiges dans les dialectes ou dans des documents plus ou moins anciens témoignent régulièrement de survies, donc de vie parallèles. Ce n'est pas le lieu de discuter l'esprit de l'œuvre de Robert de Dardel qui plane sur les commentaires des articles du DÉRom. Néanmoins il est essentiel de ne pas priver les collaborateurs plus jeunes des objections avancées (à tort ou à raison) par la critique scientifique. En 1960, Georges Gougenheim rend compte du travail sur *Le parfait fort en roman commun* (thèse, Genève, Droz, Paris, Minard, 1958) et il questionne la reconstruction d'un protoroman en comparant le travail des indo-européanistes, etc., pour conclure « Le travail de M. de Dardel représente un effort louable et méthodique, il est un apport utile à la morphologie historique des langues romanes. Mais la doctrine méthodologique qu'il prétend illustrer ramènerait sans doute la linguistique romane à son point de départ » (BSLP 55,2, 1960, 123-125). DardelGenre de 1965 a été signalé dans MedAev 35 (1966) 143-144, RRoumL 11 (1966) 29-30, ZRP 84 (1968) 128-130, MA 73 (1967) 289-292, MLR 63 (1968) 239-240, etc., aussi par Heinz Jürgen Wolf dans RF 78 (1966) 148-152 : « Die so bekundete Zielstrebigkeit ist sympathisch, weniger jedoch die Art, in der weiterhin [après les réactions négatives sur sa thèse] fast die gesamte moderne vulgärlateinische Forschung übergegangen wird » (148 : 'D. laisse de côté presque toute la recherche moderne sur le latin vulgaire'), « [des recherches] sind wohl bewußt ignoriert worden » (ib. : 'ignorés sciemment'), le roman commun serait présenté comme un idiom non différencié (du VI^e siècle) (149). Dardel écarterait les matériaux qui gênaient son dogme (151), ignorerait les travaux de Löfstedt et des Kahane (152), etc. Marieke Van Acker, « Quelques réflexions d'ordre conceptuel et terminologique relatives à la transition latin / langues romanes à partir de la notion de 'latin vulgaire' », ZRP 123 (2007) 593-617, spéc. 612 : « Il faut éviter les entreprises teintées d'absolu – il s'agit pour R. de Dardel de reconstruire l'origine absolue des langues romanes – qui font privilégier la langue à la parole au sens saussurien, et qui ne mènent qu'à des images fausses et trompeuses », avec une note sur 'l'extrême relativité' de la notion 'origine' (chez de Dardel); dans sa conclusion : « À l'heure où cette filiation [latin / langues romanes] ne fait plus l'ombre d'un doute, une autre question a pris la relève de la première : la question du comment du changement; la question du fonctionnement des diasystèmes successifs; la question des modalités communicationnelles; la question du changement dans la continuité » (p.613). Par ailleurs la rédaction du présent travail : Johannes Kramer, Latein, Proto-Romanisch und das DÉRom, dans *Romanistik in Geschichte und Gegenwart* 17 (2011) 195-206 : historique et problèmes généraux de fond.

26 Éva Buchi prend pour exemples KlugeM²² et Onions 1966, par exemple dans <http://dwb.bbaw.de/tagung09/pdf/Buchi1.pdf>. Dans ce travail, le REW et le FEW sont disqualifiés de façon injuste : il faut se placer dans la systématique de ses sources pour pouvoir en parler et en juger. V. aussi Éva Buchi, Pourquoi la linguistique romane n'est pas soluble en linguistiques idioromanes. Le témoignage du Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom), dans Alén Garabato et al., *Quelle linguistique romane au XXI^e siècle ?* (Paris : L'Harmattan, 2010), 43-60 (p. 47, n. : ne pas passer sous silence l'encadrement des langues romanes par FEW, Corom, CoromCat, DEAF et LEI; l'exemple */kad-e-re/ - */ka'd-e-re/ peut se comparer quant à l'accent à *gábata / gabáta*, discuté sous JATE, DEAF J 193 [publié en 2005]).

forme *Suēvi / Suēbi* documentant la qualité du son bilabial germanique (spirant) et le maintien du germ. ē, passant à l'ouest-germ. ā seulement aux alentours de 500. Il en est de même pour les langues romanes : par la reconstruction comparative traditionnelle on arrive à des états de langue que l'on tâche de localiser et de dater. Le résultat est en convergence avec le latin d'une certaine époque et avec des éléments de ce qu'on est habitué d'appeler 'latin vulgaire' ou avec d'autres langues. Si les germanistes parlent de 'Urgermanisch' (germanique primitif), ils savent néanmoins – et ils le soulignent eux-mêmes – que cette langue n'a jamais existé (p. ex. Krahe : « Ein dialektfreies 'Urgermanisch' hat es übrigens niemals gegeben, und man tut – um Mißverständnissen zu entgehen – besser, diesen Ausdruck ganz zu vermeiden ; richtiger spricht man für die 'vorliterarischen' Perioden von 'Alt-, Früh- (oder unter Umständen auch Gemein-) Germanisch'. »).²⁷ Cela nous rappelle la discussion du terme 'latin vulgaire' qui est reconnu comme problématique depuis sa création et que Marieke Van Acker voudrait voir remplacé par 'dynamiques latino-romaines'.²⁸ (Il sera pourtant impératif de faire savoir aux intéressés quelle en est la nature et en quoi consistent les problèmes – ce que fait Van Acker – et de maintenir tout de même un terme traditionnel connu de toutes les disciplines, pour des raisons pédagogiques ou épistémologiques : il vaut mieux répandre la meilleure définition du terme que dissocier terme et savoir).²⁹

Parmi les principes de base de la linguistique historique compte évidemment la reconstruction par l'application de lois ou règles reconnues par l'analyse des évolutions historiques. Cela se fait depuis deux siècles. De nouvelles méthodes peuvent améliorer et affiner les connaissances. Les reconstructions en amont ou en aval du temps, n'importe la méthode mise en œuvre, doivent coïncider avec les faits attestés et elles doivent respecter la chronologie, sinon elles ne seraient pas considérées comme scientifiques. La question de la chronologie et relative et absolue paraît cruciale. Or, dans le seul article examiné on qualifie de 'protoroman' l'issue du féminin au III^e siècle (abandon militaire de la Dacie en 271) ;³⁰ le masculin protoroman dit originel s'y place avant cette date (mais quand ?), et le début du V^e siècle (n.8 : emprunt par le brittonique) en fait toujours partie. L'expansion dite 'hégémonique' du féminin a dû prendre du temps et l'action de l'école pour l'évincer au profit du masculin 'innovant' dans la Romania centrale également : c'était quand ? Souvenons-nous : à la fin du III^e siècle, l'itinéraire de la Pannonie 'féminine' et l'inscription de la Gallia 'masculine' documentent le féminin dans une mer au masculin – n'y a-t-il pas plutôt vie parallèle ? La question est peut-être sans importance pour le DÉRom, puisque le protoroman est de toute façon un ensemble d'hypothèses, mais comme la 'langue mère reconstruite', 'appelée protoroman ou roman commun', devrait converger avec la 'langue mère historique' (dans la terminologie de Dardel³¹), on s'attend à une plausibilité chronologique qui était toujours une pierre de touche en linguistique historique.

²⁷ Hans Krahe, *Germanische Sprachwissenschaft*, I (Berlin : de Gruyter, 1966), 39.

²⁸ Lire avec profit son article, Quelques réflexions d'ordre conceptuel et terminologique relatives à la transition latin / langues romanes à partir de la notion de 'latin vulgaire', *ZrP* 123 (2007) 593-617.

²⁹ Il en est de même de la dénomination 'anglo-normand' que certains voudraient remplacer par autre chose : 'franco-anglais' montre son impossibilité par la comparaison avec 'franco-italien', 'French of England' vexe Jofroi de Waterford pas moins que 'anglo-normand', 'Anglo-French' donne l'impression que l'interprétation de cette scripta comme français (central) utilisé sur les îles Britanniques serait plus proche de la réalité que comme scripta aux liens spécialement étroits avec le normand. La recherche est déjà plus loin que l'étiquetage changeant à la mode. Franz Rainer parle, au sujet d'*emprunt* au lieu d'*imitation*, d'*incertitude* (RLiR 75, 229) : à discuter.

³⁰ La date 271 est quelque peu malheureuse, car elle suggère une rupture totale des liens vers Rome et la Romania. On parle volontiers de l'isolement de la Dacie. Or, les réalités étant moins nettes, la discussion du devenir du roumain après cette date n'est pas encore close ; pendant longtemps elle a déjà été entravée par des idéologies. Voir aussi Iliescu (ce volume).

³¹ LRL 2,1 (1996) 90-100, spéc. 90a; 91a; 91b; 92a.

Comparons à ceci la datation d'un fait de phonétique qui apparaît dans l'article */'pɔ̃nte/ et dans tous les autres, par exemple */'fɛle/ (= *fel*, -*ellis* "fiel / bile") : la transcription phonétique protoromane du *f* roman écrit se fait, en accord avec les principes établis pour ce dictionnaire, uniquement par le phi majuscule de l'API (/Φ/). Si cela se justifie par une prononciation des mots écrits en *f* par le son bilabial fricatif sourd, nous devrions accorder à ce son une période de floraison de près de deux mille ans (du latin archaïque au *siglo de oro* espagnol ?). Or, la qualité du *f* latin est très discutée. Le son est bilabial à l'origine, mais les emprunts au grec antérieurs à la fin de la république (-27) rendent le phi grec bilabial par *p* (p. ex. *paenula* "manteau à capuchon"), pas par *f*, comme après cette période. Cela serait à expliquer, et de préférence par des latinistes phonéticiens. En tout cas, au plus tard à partir de la fin du II^e siècle, depuis que le grammairien Terentianus Maurus a décrit le son comme labiodental, le *f* latin est considéré labiodental de façon générale.³²

On doit déduire du choix des auteurs du DÉRom de noter le *f* toujours par /Φ/ qu'ils adhèrent à une certaine explication du *f/h* espagnol exigeant une longévité du /Φ/,³³ et aussi que la désignation comme 'protoroman' frappe toute forme et tout son qu'on peut éventuellement reconstruire en partant de langues romanes. À ce moment-là il ne peut pas s'agir d'une langue ou d'un état de langue trouvé par reconstruction et parallèle à la langue historique, mais d'un ensemble hétérogène de reconstructions scientifiques échelonnées dans le temps, ou faisant abstraction du temps, selon les besoins. Comme il en est ainsi en effet,³⁴ nous ne sommes plus surpris, qu'on ait postulé un son * 'hégémonique', /Φ/. D'où vient alors

³² Pour Albert Maniet, *L'évolution phonétique et les sons du latin ancien dans le cadre des langues indo-européennes* (Louvain / Paris : Nauwelaerts, ⁴1964 reproduisant ³1957 [1950, 219]), § 8, 1°, excellente source en usage à la rédaction du DÉRom, la prononciation bilabiale appartiendrait au latin pré-classique, c'est-à-dire au II^e s. avant notre ère (la graphie dite 'archaïque' citée, *comfluent*, CIL 1,2, 584, 1.12, date de -117; elle se trouve dans ce même document cité à côté de *in flovium* 1.7, *inflovivm* 1.9 (bis), *comfivo* 1.13, *infymo* 1.14, *inflovivm* 1.19, etc. Des différenciations plus précises peuvent être trouvées dans *Leumann-Hofmann-Szantyr* 1 (Leumann ⁵1926/1977), § 165, p. 162, a. (gr. φ = lat. *p*), ib. β., § 167 (< ie. *bh*, tout comme le gr. φ), § 172, p. 168s. (problème de *f/h* lat.), § 174, p. 170s. (*f* déjà italique), § 177, p. 172s. (*f* labiodental; 'plus ancien' bilabial : *im fronte* CIL 1,2 1420 II^e-I^e s. av., *infanti* CIL XII 3559 Nîmes III^e s., etc.). Tout dépend de l'interprétation de la graphie *m* comme symbolisant le son /m/ qui, par son articulation homorganique, est ou n'est pas une preuve de la prononciation bilabiale ou labiodentale du graphe *f*. On pourrait considérer la question inversement : /mf/ n'est pas beaucoup plus organique que /nf/, mais /nf/ est nettement plus organique en termes de phonétique expérimentale et physiologique que /nΦ/ ; l'alternance graphique *inf-* / *inf-* pourrait donc plaider au contraire pour le *f* labiodental. Max Niedermann, *Historische Lautelehre des Lateinischen* (Heidelberg : Winter, ³1953), parle de gr. φ = lat. *p* (§ 42), mais ne parle pas de la qualité du *f* initial latin (§ 48 ; allusion par Yan Greub dans la discussion). Il serait bon de s'entendre sur une définition des couches du latin évoquées par les chercheurs. Pour Devoto, le latin archaïque date d'avant 300 ; pour Éva Buchi, Ennius, 239-169, tombe sous cette dénomination ; pour d'autres, c'est le latin avant le latin classique, donc normalement avant 100 avant notre ère, pourtant pour Maniet, il doit se placer avant son 'latin ancien' qu'il date de 150 av. à 100 après (c'est-à-dire de Plaute à Tacite) ; un médiolatiniste consulté placerait la limite avant Livius Andronicus, actif autour de 240 ; ceci n'est pas identique à Väänänen Intro : § 16 archaïque jusqu'à vers 200, § 17 préclass. avant ~100, § 18 class. mil. I^e s. (!) – 14 de notre ère, § 19 post-class. 14 ~200, lat. tardif ou bas-lat. ~200 langues romanes (§ 20 : roman depuis à peu près Pépin le Bref, mil. VIII^e s.).

³³ Bon résumé, bien que mal documenté, dans William D. Elcock, *The Romance languages* (London : Faber & Faber, 1975), 436-439. Ajoutons Robert A. Hall, *Proto-Romance phonology* (New York / Amsterdam : Elsevier, 1976), 76 : « /f/ [...] Initial : preserved throughout Romance (except > /h/ in Spanish and Gascon). », son exemple : lat. *furka*, proto-rom. *fırka*, sard. *fırka* [...] esp. *hórkā*. Hall critique André Burger 'and followers', dont de Dardel, quant à leur conception du 'roman commun' (p. 9-10, avec n. 6). [Chambon qualifie, sans doute avec une autre visée, les 'trajectoires' de Hall et de Burger comme 'entièrement autonomes', dans Remarques sur la grammaire comparée-reconstruction en linguistique romane (situation, perspectives), dédié 'Pour Robert de Dardel', *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, n.s., 15, 2007, vol. au titre de « Tradition et rupture dans les grammaires comparées de différentes familles de langues », 57-72, spéc. 59, ch. 1.1. 'Le comparatisme roman : Hall et Dardel'].

³⁴ V. encore de Dardel dans LRL 2,1, 90ss.

le *f* roman ? Même dans l'optique du DÉRom, il doit avoir coexisté pour permettre la création des langues romanes, car il sera difficile de voir à l'œuvre les pédagogues à date utile. Mais à ce moment il devrait être permis d'enchaîner par la question, si le masculin et le féminin de **f*onte/ n'auraient pas pu coexister de la même façon.³⁵ Du coup, l'explication pourrait s'accommoder des avis de Marieke Van Acker, et la tâche deviendrait une **Étude lexicale des dynamiques latino-romanes par reconstruction*.³⁶ En réalité, les auteurs du DÉRom déclarent vouloir reconstruire une véritable langue, normative, bien qu'hypothétique.³⁷ C'est indubitablement un fait que les langues romanes descendent d'une langue commune, mais il nous intéressera vraiment de savoir si la reconstruction faite selon la mécanique phonétique de Fox,³⁸ combinée avec les vues de de Dardel, aura les qualités d'une langue, par exemple d'avoir une ou des synchronies, posséder des variétés, etc. etc. Il reste beaucoup de questions, entre autres celle de savoir comment on a pu établir la liste des mots protoromans conforme au système supposé avant d'avoir fait le travail, ou, en quoi la reconstruction précise et correcte autoriserait à avoir une opinion certaine sur le rôle de l'école dans un cas donné, ou encore, à qui s'adresse ce travail. S'il est vrai qu'une partie des résultats sont préjugés, cette partie de l'effort sera condamnée à l'éphémérité.

Dans ce troisième chapitre la question du *numérique* se pose moins. On pourrait saluer la facilitation de l'accès aux sources informatisées, qui pourtant semble contrebalancée par la négligence de sources et de savoirs non offerts au bon moment par le monde électronique. Il est également possible que l'on puisse observer parallèlement une réduction des traditions didactiques.

Au contraire, la question de la *vérité* est essentielle. Celui qui croit avoir trouvé le point de vue salutaire est dans son tort. Il faut douter de tout et surtout de ses propres sentiments,

³⁵ Cp. DÉRom */βadu/ s.amb. qui, dans sa première version du 11 mars 2011, donnait MöhrenGuai parmi les références bibliographiques, mais sans en tenir compte d'aucune façon (procédé à expliquer), et qui, dans la version modifiée du 23 mars 2011, discute finalement MöhrenGuai, mais rejette la possibilité d'une explication variante ('itinéraire bis', c'est-à-dire une explication par deux évolutions parallèles possibles) : « L'aréologie ['considérations diastriatiques'] [...] assigne ce dernier clairement à un stade plus récent du protoroman [...]» : 'clairement' se réfère à la position prise. 'S.amb.' correspond dans le DÉRom au neutre latin qui, comme la grammaire historique sait, peut apparaître dans les langues romanes comme masculin (en partant du singulier) et comme féminin (du pluriel) ; là aussi, il y a variance régionale. La dénomination insolite 's. amb.', 'substantif ambigène' ne se réfère pas au genre du mot, comme on croirait, mais à ses évolutions théoriquement possibles ou réalisées dans le langues romanes [sauf malentendu de notre part].

³⁶ L'argument de la qualité des écoles pourrait toujours servir, si l'itinéraire bis des évolutions était exclu, par exemple pour expliquer la victoire du /h/Ø/ sur le /ʃ/Ø/ par les mauvaises écoles du *siglo de oro*, bien que le passage d'esp. *puente* du féminin au masculin ('influence du latin' selon la n. 5 de l'article du DÉRom) semblerait au contraire témoigner de l'excellence de l'école espagnole à la même époque. Pardon, c'est moins sérieux, mais sert un but didactique : les 'scientifiques' en particulier ont intérêt à assimiler Harald Weinrich, *Linguistik der Lüge* (Heidelberg : Schneider, [1966] 1967 [6^e éd. München, Beck, 2000]), car la langue sert autant à l'information qu'à la persuasion, à l'insinuation et au mensonge. Plus une position est ferme, plus le discours sera biaisé, souvent inconsciemment sans doute. Dans Buchi RLiR 75,305 ss. p.ex. : 'malentendus, émaillent, faux problèmes, fiddled with, idiosyncrasique (au sujet du marquage phonétique de Meyer-Lübke qui se sert du système de transcription Ascoli-Boehmer, utilisé par toute la romanistique et la germanistique), graphocentrisme', etc. Le dernier terme sert à disqualifier le discours étymologique traditionnel ; il se trouve déjà chez Jean-Pierre Chambon, Pratique étymologique en domaine (gallo)roman et grammaire comparée-reconstruction. À propos du traitement des mots héréditaires dans le TLF et le FEW, *Typologie et comparaison. Hommages offerts à Alain Lemaréchal* (Leuven : Peeters, 2010), 61-75, spéc. 63 et 67, tandis que chez lui, ib. 66, 'ésotérique' correspond à 'idiosyncrasique' de chez Buchi. Pourquoi ne pas dire sobrement « nous nous servirons de l'alphabet de l'API » ? A-t-on besoin de tels raisonnements pour justifier un projet ?

³⁷ Buchi dans RLiR 75,307; en p. 310 elle souligne que l'inventaire vocalique « présente les neuf [v]oyelles [...] tel que Meyer-Lübke l'avait décrit ».

³⁸ Anthony Fox, *Linguistic reconstruction* (Oxford : OUP, 1995).

pensées et faits. Dans les commentaires déjà publiés du DÉRom se rencontrent très peu de qualificatifs dubitatifs du type ‘probablement’ et peu d’éléments qui permettraient la falsification de l’hypothèse. Est-ce parce qu’il n’y a pas d’hypothèse, mais de la reconstruction ? Est-ce que cette reconstruction rend le jugement infaillible ? L’idée dominant notre science est la recherche de la vérité historique. La conviction aveugle est l’ennemi de la vérité.³⁹

Références bibliographiques

Les sigles employés sont ceux du DEAF. Des références sans intérêt général, mais plutôt ponctuel, n’ont pas été répétées ici. D’autre part, les titres fournis ici apparaissent également dans le texte ou dans les notes chaque fois qu’ils font partie intégrante et essentielle du discours scientifique (dans de tels cas, le système Harvard est inopérant et le système européen au contraire fructueux).

- Buchi, Éva / Schweickard, Wolfgang (2011) : Sept malentendus dans la perception du DÉRom par Alberto Varvaro. *Revue de Linguistique romane* 75, 305-312, sous la rubrique « Tribune libre – débats », précédé d’Alberto Varvaro (2011) : Il DÉRom: un nuovo REW ?, 297-304 .
DÉRom, en ligne sur le site de l’ATILF, [www.atilf.fr/DÉRom](http://www.atilf.fr/DERom)
Fox, Anthony (1995) : *Linguistic reconstruction*. Oxford : OUP (Oxford Textbooks in Linguistics). Sert de guide à la reconstruction pratiquée au DÉRom.
Leumann, Manu (1926-1928) : Leumann, Manu / Hofmann, Johann B. / Szantyr, Anton : *Latinische Grammatik*, t. 1, *Latinische Laut- und Formenlehre* (rééd). München : Beck, 1977.
Maniet, Albert (1964) : *L’évolution phonétique et les sons du latin ancien dans le cadre des langues indo-européennes*. Louvain / Paris : Nauwelaerts.
Martin, Robert (2002) : *Comprendre la linguistique*. Paris : PUF.
Van Acker, Marieke (2007) : Quelques réflexions d’ordre conceptuel et terminologique relatives à la transition latin / langues romanes à partir de la notion de « latin vulgaire ». *Zeitschrift für romanische Philologie* 123, 593-617.
Weinrich, Harald (1967) : *Linguistik der Lüge*. Heidelberg : Schneider, [1966] 1967 (6^e éd). München : Beck, 2000.

³⁹ C'est la conviction dogmatique qui est visée. Cp. au contraire Robert Martin, MartinTemps p. 20, fin de l'Introduction : « Nous essayerons de mettre en œuvre une conception linguistique qui nous semble cohérente et fructueuse, qui n'est donnée à aucun moment comme une certitude mais comme l'explication possible d'un grand nombre de faits [note se référant à Karl Popper]. Considérer une théorie comme intangible serait courir le risque mortel de la figer en doctrine et s'écarte dangereusement du domaine de la science ». Lire son discours programmatique « De quelques convictions », dans *La « logique » du sens. Autour des propositions de Robert Martin*, p.p. F. Duval, (Metz: Université Paul Verlaine-Metz, 2011), 7-15.

Le vocabulaire d'Angier entre Continent et Angleterre

Gilles ROQUES, Hergugney

J'ai l'intention d'aborder ici une question difficile et débattue depuis longtemps, celle de la caractérisation de la langue de frère Angier. Il s'est établi à son sujet une sorte de dogme. D'une part, Meyer a suggéré (1883 : 150), avec une grande prudence, que le manuscrit unique, qui nous a transmis ses œuvres, le BNF fr. 24766, serait autographe et d'autre part sa disciple Pope (1903) a proposé d'en faire un Angevin,¹ sur la base d'une étude linguistique solide et d'une hypothèse anthroponymique illusoire (rapprochant Angier et Anjou), hypothèse avancée déjà par Meyer (1883 : 147 note 1). Dans son compte rendu de la thèse de Pope, Thomas (1904) a ruiné l'hypothèse anthroponymique, mais a finalement conforté l'idée de rapports entre la langue de frère Angier et « le français des bords de la Loire inférieure ». Les deux piliers de ce dogme ont été mis en doute, ces dernières années, par des travaux de Short (2011), Brunetti (sous presse) et Careri / Ruby / Short (2012 : 166-7), qui ont renouvelé la question. Je voudrais ici aborder la question en lexicographe. Ce terrain n'est pas désert. Meyer (1883) avait ouvert la voie en éditant soigneusement, avec une bonne étude linguistique et un glossaire attentif, la *Vie de saint Grégoire* (2954 octosyllabes), tout en précisant que « Angier ne saurait prétendre à un rang élevé parmi les poètes de son temps » (Meyer 1883 : 148). Pope (1903 : 73-80 et 86-120) a fourni de l'œuvre entière d'Angier une bonne étude sur le vocabulaire et un glossaire d'excellente qualité. En fait on n'en a pas tiré tout le parti possible, pour plusieurs raisons. Sa présentation était un peu déroutante dans la mesure où les mots sont regroupés par familles étymologiques (par exemple, *aprismēr* est sous *proef*), même si les renvois sont donnés. Les contextes sont rares et, quand il y en a, ils sont souvent trop brefs et le fait est d'autant plus gênant qu'il n'existe pas d'édition des *Dialogues* (longs de plus de 20000 octosyllabes). Ainsi le TL a bien utilisé la *Vie*, dont il pouvait donner des exemples assez larges, mais pas les *Dialogues*. L'AND lui-même a utilisé Angier, mais de façon assez parcimonieuse. On peut dire la même chose du FEW. Orengo (1969) avait pourtant transcrit le texte à l'occasion d'une thèse de Zürich, mais son texte restait confidentiel. Retraillé depuis, il sera publié dans la collection de la SATF dans quelques mois, et c'est une bonne nouvelle.

Le lexicographe pourra donc utiliser cette œuvre et donner des éléments pour caractériser la langue et le vocabulaire d'Angier. Le problème que pose son vocabulaire pourra être illustré par le cas de l'entrée **marcheil, marchel** de l'AND, où on lit :

a. *market* : E ço est jurz marchels *Comput* 551 ; s. *market-place* : Quant par lu marcheil passot Gregoires S Greg 2600.

Cette présentation est d'ailleurs conforme à ce qu'on lit dans le TL, qui a aussi réuni en un seul article l'adjectif et le substantif, tout en fournissant une seconde attestation de la *Chronique des Ducs de Normandie* pour le substantif. Or si l'emploi adjectif mériterait une longue explication (cf. Walberg (1900 : XLIV note 1) et FEW 6², 5a), l'emploi substantif offre un tout autre mot, *marcheil* dont Thomas (1904 : 443) a bien montré le caractère régional ; ce mot dont l'aire couvre tout le quart Sud-Ouest d'oïl, du Moyen Âge à nos jours² est le

¹ On peut penser que Pope rebondissait sur des remarques pertinentes de Meyer notant que le ms. des traductions d'Angier était d'une « extrême correction, correction d'autant plus remarquable qu'elle est moins fréquente dans les mss français exécutés en Grande-Bretagne » (1883 : 150) et que « la versification d'Angier ne présente aucun caractère particulier. C'est, avec une correction un peu moindre, celle de tous les poètes de la France continentale qui vivaient au même temps » (1883 : 201).

² L'étiquette anom. que le FEW 6², 5a donne à *marcheil*, est trop étroite. Ajouter *marcheil* : 1308, Avranches, ds *Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie* 14 (1864), 464 ; 1407, Laval ds [Duchemin de

correspondant de l'alang. *mercadil* "place du marché" (Quercy, Tarn, Ariège ; 1194-1356) dans FEW 6², 5a ; il semble n'avoir jamais pénétré en Angleterre autrement que dans le texte d'Angier.

Pour autant, je ne veux pas nier la part typiquement anglo-normande du vocabulaire d'Angier. Déjà Pope (1903 : 80) a souligné la présence de l'expression *de son ainz gré*³ "de son propre gré" qui contient un élément *ainz*, d'origine probablement anglo-saxonne, qu'on ne rencontre qu'en anglo-normand.⁴ La graphie *ainz*, isolée, lui paraîtrait même refléter un rapprochement par étymologie populaire avec l'afr. *ainz*, qui prouverait chez Angier une familiarité plus grande avec le français qu'avec l'anglais. On peut aussi souligner le fait que la forme usuelle en anglo-normand, c'est le tour *eindegré* (attesté de 1185 à 1343), tel qu'il est décrit dans l'article *eindegré* de l'ANDi, qui peut être largement complété.⁵ Les emplois qu'en fait Angier se classeraient, eux, dans l'article *ein*¹, qui se caractérise par l'autonomie plus grande du substantif accolé à l'adjectif, substantif qui peut être *gré*, *talent* ou *voil*. Ce tour est beaucoup plus rare et n'est attesté que dans des textes versifiés de 1185 au 2^e quart du 13^e siècle ; il pourrait être archaïque et/ou littéraire. En outre, il semble que l'adjectif y soit normalement dissyllabique (*ei(g)ne*, *aigne*). Et là encore Angier se singularise doublement, par l'emploi d'une forme monosyllabique et par l'utilisation d'un substantif accolé au sémantisme tout différent, dans *de lor ainz deserte* "du fait de leur propre mérite".⁶

Thomas (1904 : 442) a mis en lumière le mot *daie*⁷ "servante", mais son attestation n'a pas encore été accueillie dans l'article *daie* de l'ANDi, sans doute du fait de l'hésitation entre les interprétations divergentes sur le passage proposées par Thomas et Vising (1905). Mais, à

Villiers], *Essais historique sur la ville et le pays de Laval en la province du Maine* (Laval : Feillé-Grandpré, 1843), 400 ; *marchail* : 1444-1452, Laval, *ibid.*, 400-401.

³ « Comment laschot il donc les freins De son courage en sa laëscé, De son *ainz gré* ou par destresce » 9950.

⁴ On en trouvera les attestations dans l'ANDi s.v. *ein*¹ et *eindegré* et dans Gdf 3, 17b s.v. *eindegré*. Pour le commentaire, v. les notes d'A. Holden, dans ses éditions d'*Ipom* BFR 2601 et de *Proth* ANTS 3401.

⁵ Ajouter « De sun esperit ert Crist menez Ço est tut de sun *eine degrez* El desert de cest mund chaitif » RobGrethEvA 57 (4686) ; « de sa volonte e de soen *eindegré* » *Ancien*⁷ 54.22 ; « si vus ne volez chair de vostre *eindegré* » *Ancren*² 56.15 ; « Sanz force, de voster *eindegré* » *Man pechez* 5440 ; « Confessez vous de ton *ayndegré* » 1^e m. 14^e s. ds *Romania* 29 (1900), 49 ; « soit oblige en nulle de les avanditz cas a la garauntie de son *ein degree* (var. le garantie de son *eyne gré*) ds Theodore F. T. Plucknett, *Statutes & their interpretation in the first half of the fourteenth century* (Clark, N.J. : Lawbook Exchange, 2005), 172 ; « sauve lui soit son recoverir per brief de garauntie de chartre de la Chauncellerie le Roi », 1275, ds *Statutes at Large from Magna charta to the 14th year of K. Edward iii.*, éd. Danby Pickering, p. 102 ; « e les autres de lur *eindegré* a eus se rendrent » *Reis Britt* 92.4 ; « Dont par son *eyndegré* il de parti del reaume » *Reis Britt* 170.9 ; « Mes tot le soffri nostre Sire de son *eindegré* » *Judas* 139 ; « De sun *eindegré* a un laz se pendi » *Judas* 165 ; « le roy par son *eindegré* saunz nul accouplement ousta le dit Hamon de s'amerauté » 1343, *Cron Lond* 45.28 (ds Gdf 3, 17b) ; « fors ceo qe homme de son *eindegré* volleit doner » ds Donald W. Sutherland, *The eyre of Northamptonshire, 3-4 Edward III, A.D. 1329-1330* (London : Selden Society 98, 1983), 500 ; « ieo ai relessé e quite clamé de mun *eindegré* de mei e de mes heirs a sire Roberd » ds Zefira E. Rokéah, *Medieval English Jews and royal officials* (Jerusalem : The Hebrew University Magnes Press, 2000), XX : « saunz lor *eindegree* (var. *eindegré*, *ayndegré*) » BOZ *Char* 287 : « Qe nule rien ne face fors par soun *ayndegré* » BOZ *Char* 374 ; « eynz vient tous jours Volenters par son *eyndegré* » NoomenJongl 90/33 ; « par soun *eyndegré* » NoomenJongl 108/350 ; « par soen *eyndegré* a sa fraunce volente » BRITT ii.287 ; « E ly rois mounta tout a son *ayn degré* » ds LANGT ii.430 (app.) ; « Homicide de male volenté Est kaunt un humme sun *eindegré* Un humme de ses propre meins tue » *Lum Lais* ANTS 8070.

⁶ « Mais por ço Deu moustrer vot Qe li dons luquel lor donot Fut de sa soule grace aperte E non pas de *lor ainz deserte* » 12732.

⁷ « Mais cil qui Deu plus redoutoient Onc por son defens ne cessoient De prêcher la foi veroie Plus q'is feissoient por sa *daie* » (= « en dépit de son interdiction, ils ne cessaient pas plus de prêcher la vraie foi qu'ils ne l'auraient fait si c'était la plus humble de ses servantes qui le leur avait interdit ») 12616.

mon avis, l'interprétation de Thomas est la seule absolument convaincante. Angier fait du mot un emploi marqué : la *dale* est une humble servante, non pas une servante installée dans la demeure du roi, mais une servante de la ferme, chargée des produits laitiers ou de la volaille. Bref, elle symbolise la personne la moins apte à imposer ses directives à autrui, et marque ainsi le peu de cas fait de l'avis du roi, qui ne pèse pas plus que celui de la plus humble de ses servantes. Le mot vient directement de l'anglais (v. Möhren 1986 : 147).

L'emploi d'*avre*⁸ "cheval de charrue" joue dans un registre semblable. Il s'agit de souligner l'humilité d'un prêcheur qui se déplace sur la plus modeste des montures. Le mot employé vient aussi directement de l'anglais (v. Möhren 1986 : 75).

Mais ces mots d'origine anglaise, typiques de l'anglo-normand sont finalement assez rares.

On trouve un grand nombre de mots qui sont communs à l'Ouest d'oïl et à l'anglo-normand. Citons, parmi les plus caractéristiques, trois mots dont l'ANDi en donne un inventaire assez chiche :

cé adj. et s. m. "aveugle"⁹ que j'ai caractérisé comme « anglo-normand, normand, tourangeau, Sud-Ouest » (Roques 2007b : 190 et note 18).¹⁰ Mot particulièrement fréquent dans les vies de saints et, comme ici, dans le récit de la guérison miraculeuse d'aveugles.

cester v. intr. et pron. "trébucher"¹¹ que j'ai caractérisé comme « anglo-normand, normand, tourangeau » (Roques 1994 : 575).

mo(u)rine s. f. "épidémie, maladie mortelle, mort",¹² que j'ai étudié à propos de *morine* "charogne" (Roques 2007a : 226) et qui couvre une aire occidentale vaste de la Normandie au Poitou.

Mais les difficultés commencent avec des mots comme :

cuuer v. tr. et pron. "(se) cacher".¹³ J'ai dressé, après d'autres, l'aire médiévale du mot (Roques 2008 : 183-184), qui couvre la Bretagne, le Sud de la Normandie, l'Anjou, le Nord du Poitou et l'Orléanais. Mais le mot semble inconnu du domaine anglo-normand. Certes il est enregistré dans l'ANDi mais les trois exemples donnés (deux dans *Dial Greg* et un dans *Rom rom*) sont tirés d'œuvres, certes contenues dans des mss insulaires, mais dont la patricie de l'auteur est en débat.

beliver (dans *descendre en belivant* "descendre en allant de biais"), v. intr. "aller de biais".¹⁴ C'est la seule attestation de ce verbe dans l'ANDi. J'ai jadis examiné ce verbe et sa famille (Roques 1980 : 58-60) et j'en étais arrivé à la conclusion que *be(s)lif* et son dérivé *be(s)liver* n'ont vécu que dans l'Ouest et Sud-Ouest d'oïl. *Belif* (essentiellement dans le tour *en belif*) est même bien représenté en anglo-normand (v. ANDi). Mais du verbe, hormis Angier, nous n'avions que des attestations continentales (*Thèbes*, *Troie*, *Rou*,

⁸ « Car quant il por auqun besoing Alast de sa celle auqes loing, Un *avre* chevauchast petit, Le plus vil e le plus despit, Qui en sa celle peüst estre trové » 1453.

⁹ « Uns hoem *cé* qui goute ne vit » 8365 ; « Li sourt i ot, li *ceu* i veit » 14923 ; « quant as deus *ceiz* les oïlz rendit » 2406 ; « E si renz as *cez* lor lumiere » 3201.

¹⁰ Supprimer dans la note l'ajout de *S Rich ANTS*, qui repose sur une erreur.

¹¹ « Par devant ses piez soi *cestot* » 2748 ; « En *cestant* se chaît ariere » 3102 ; « Quant *cestot* par mesaventure » 10625 ; « Car d'un des piez, ço dist, *cesta* » 17806.

¹² « Les moines ferit de *mourine* » 10220 ; « qui d'iste *morine* mortont » 16580 ; « En icele mortal *mourine* qui mist ceste vile a gastine » 16499 ; « Pues en aprés, en la *mourine* qui mist ceste vile a gastine » 17683 ; « As autres de mort en *mourine* » 7644.

¹³ « E si ne fut il pas *cutez* » 814 ; « a nos *cutes* e ceiles » 5744 ; « Del flasquet qu'al chemin *cutas* » 5836 ; « Luquel enz el chemin *cutas* » 9913 ; « Enz en son sein *cuter* soi vot » 15977.

¹⁴ « li noiere est folz sanz faille Qui contre l'onde soi travaille Quant poet descendre *en belivant* » 7803.

Guillaume Guiart),¹⁵ donc d'une aire qui va du Poitou à la Normandie en passant par la Touraine et l'Orléanais. Mais il en vient d'en paraître une nouvelle, *aler en belivant* "aller de biais"¹⁶ dans un texte du 3^e quart du 13^e siècle, publié par l'Anglo-Norman Text Society, et dont le vocabulaire semble porter effectivement des traits anglo-normands (Matsumura 2009).

choumer (dans *estre choumant* "être inactif") v. intr. "se reposer".¹⁷ C'est aussi la seule attestation de ce verbe dans l'ANDi. De son côté, TL l'a relevé dans la *Vie de saint Grégoire* d'Angier. J'ai examiné jadis ce verbe et sa famille (Roques 1983 : 7-11) et j'ai pu le localiser au Moyen Âge dans un vaste domaine de l'Ouest (Normandie, Maine, Anjou, Poitou) mais je n'ai rencontré aucune autre attestation en Angleterre.

dorveillier v. intr. "dormir à demi".¹⁸ C'est un mot littéraire, très rare, dont nous avons dans les *Dialogues*, les deux seules attestations en anglo-normand. Il a récemment pris place dans le cadre d'une belle étude (Zufferey 2009 : 223) qui n'a pu le trouver que dans un autre texte, le *Conte de Floire et Blancheflor*,¹⁹ le mot ayant chance de remonter à l'œuvre originelle, localisée dans le Sud-Ouest d'où il date des environs de 1150. On pencherait vers un trait continental. Cependant son dérivé *dorveille* a eu plus de succès et sa présence est assurée en Angleterre, dans *Ipomedon* de Hue de Rotelande,²⁰ sous la forme *faire dorveille* "faire semblant de dormir" et exactement à la même époque en Normandie (aux environs de Bayeux), dans le *Roman de Renart* où *faire la dorveille* a le même sens.²¹ Cette dernière expression littéraire, toujours avec le même sens, se lira ensuite dans un miracle de Gautier de Coincy²² et un fabliau, probablement picard.²³ En moyen français, au 14^e siècle, elle prendra le sens de "être dans un état de demi-sommeil".²⁴

Si *cuter* et *choumer* situent assez clairement le vocabulaire sur le Continent, *beliver* et *dorveillier* sont beaucoup plus ambigus et illustrent la difficulté qu'il y a à trancher.

Je voudrais terminer par un cas plus complexe encore, celui d'*agraier*. En voici les trois attestations :

L'évêque de Milan, Dacius aperçoit une maison assez vaste pour l'héberger avec sa suite à Corinthe : « Si commanda lors cele prendre E *agraier* a son descendre » (8448) ; *agraier* signifie "mettre en état (qch)". Un prêtre est l'objet des soins d'un serviteur lors de son bain : « Pues, quant il fut tot *agreié*, Lavez, revestuz, rechauciez, A son plaisir tot aaaisiez, Idonc li offrit les obles » (19608) ; le sens est "mettre en état (qn)". Ses disciples ramènent le corps d'un saint vers la ville où il sera enterré et par miracle la tempête s'écarte du navire qui les transporte, si bien qu'ils arrivent à bon port : « Mais onc a els ne fist moleste A tant q'is furent arivez A Pamelune e *agraiez* » (9408) ; on peut hésiter entre les sens de "mettre en état (qn)" ou de "satisfaire (qn)". A quoi rattacherons-nous ce (ou ces) verbe(s) ?

Les deux premiers exemples ci-dessus, les seuls qu'a relevés Pope (1903 : 87), se rattacheraient selon elle à la famille d'*agre* "équipement", mot que nous examinerons ensuite. On a là un verbe peu attesté qui se lit ainsi dans les dictionnaires : s.v. *agreer* ds GdfC 8, 49c "munir d'agrès, gréer" : 1 ex. de *S Gile* (agn., 3^e tiers du 12^es.) ; s.v. *agroier* ds TL 1, 214, 25,

¹⁵ Je laisse en dehors de la discussion l'exemple des *Chansons et dits artésiens*, cité dans TL.

¹⁶ « ses montaignes ... vunt en belivant » Liv Regions 37 (f° 15r).

¹⁷ « Si ne fut pas tant dis *choumant* » 5083.

¹⁸ « De penser ot lu quer pesant si com l'en selt en *dorveillant* » 14044 ; « Si ne sot pas s'il someillast ou il dormist ou *dorveillaist* » 19980.

¹⁹ « En *dorveillant* li respondi » FloreAP 2326, leçon du seul ms. B (déb. 14^es., Ile-de-France) ; le ms. A (et C qui en est une copie) a : « En *dormillant* li respondi » FloreAL² 2543, qui me semble secondaire.

²⁰ « En pes se jut, si fist *dorveille* » Ipom BFR 8828 ds ANDi.

²¹ « Vos me faites or la *dorveille* » RenM 12, 1084, « Vos me faites or la *dorvoille* » RenR12541.

²² « Li murtriers qui fait la *dorveille* » Coincy II9K 1623.

²³ « Li preudon ki fait la *dorveille* » PrestreCompN 184.

²⁴ Exemples de Guillaume de Machaut et de Philippe de Mézières dans le DMF.

qui ajoute *Liv Reis* (agn., 2^e moitié du 12^e s.) à *S Gile* ; ds FEW 16, 54b-55a, qui donne *agre(i)er* “équiper, mettre en état” *Liv Reis*, auquel il adjoint *Mir N-D* (agn., ca. 1240),²⁵ *agreier* “gréer (un navire)” *S Gile*, qu'il ne voit réapparaître qu'en 1668.²⁶ Le verbe *agraier* paraît donc être un anglo-normandisme. La consultation de l'AND s'impose donc. Dans sa première édition ces matériaux se trouvent s.v. **agreer, agrae** où on lit

v.a. : *to prepare, make ready* : E dist...A celui ke agreea sa bere *Mir N-D* 43.70 ; *to rig, equip* : Mult par agreeient ben lur nef *S Gile* 929 ; v.refl. *to dress, equip oneself* : Si se agrae mult richement *Mir N-D* 127.64 ; p.p. as a. *ready* : Quant vous estes tout agreez, arusez vous de [ewe] benoite *Ancren*¹ 13.2.

On note un ajout, *Ancren*¹ (fin 13^e s.), et une omission, *Liv Reis*. En outre, l'AND1 ne distingue pas le sens général “mettre en état”, où se rangent clairement les deux premiers exemples d'Angier, du sens maritime “gréer (un navire)”.

L'ANDi a conservé l'essentiel de l'article s.v. **agreier, agrae, agreer** où on lit :

v.a. ❶ *to prepare, make ready* : vileins [...] pur ses armes forgier e ses curres agreeier *Liv Reis* 16 ; E dist a haute voiz e cleere A celui ke agreea sa bere : [...] ; *Mir N-D* 43.70 ; ❷ (nav.) *to rig, equip* : Mult par agreeient ben lur nef *S Gile* 929 ; v.refl. *to dress, equip oneself* : Mult se haste del (*i. des?*) noces fere [...] Si se agrae mult richement *Mir N-D* 127.64 ; p.p. as a. *ready* : Quant vous estes tout agreez, arusez vous de [ewe] benoite *Ancren*¹ 13.2 → **agreger**², **greer**.

L'ANDi introduit l'exemple du *Liv Reis*, isole le sens maritime et renvoie à des articles proches. Parmi ceux-ci, j'avoue que l'article **agreger**² de l' ANDi me laisse sur ma faim :

v.a. ❶ *to arrange* : Les treis especes cil porterent ; Si cum li cleric enz l'ordenerent [E] escrit l'orent e trovez. Tuit ensement l'unt aggregated (var. agrae) *GAIMAR* 3928 ; ❷ *to sort out, deal with* : qe les delayes nient covenables soient aggreggez & oustez ore *Roi Parl*¹ ii 137.

Le second exemple me reste obscur et le premier suit la glose de l'édition Bell, qui n'est qu'une traduction. Ce qui justifie un lien entre **agreger**² et **greier**, c'est la variante *agrae* des mss. *RH* de Gaimar. Or précisément, Short (2009) qui a choisi d'édition *R* donne « Tut ensement l'unt agraé » (3934), ce qu'il traduit par « and this arrangement met with general agreement », considérant visiblement *agraé* comme une forme de **agreer**¹ de l'ANDi, ce qui ne serait pas invraisemblable. Cependant, le verbe *agreier* est mieux attesté en anglo-normand que ne le disent les dictionnaires. On leur ajoutera donc, outre le passage de Gaimar :

« Devant princes espace agreie » *Salemon* 10772 (au glossaire : « *agreier* v.a. provide, prepare »)

« Tut prest del bataille s'agreount » *Proth ANTS* 11623 (au glossaire :²⁷ « *agreed*² v.refl. (= *arreer*) equip.

²⁵ Le mot ne réapparaît ensuite que dans les années 1503-1504, dans l'Eure, sous la forme *a(g)greer* « préparer, mettre en état », dans *Les Comptes de dépenses de la construction du château de Gaillon*, publ. par A. Deville, où il est très fréquent : « pour avoir fait et *agreer* le chemin pour amener du Ru des Preux le boys à cuire la brique » 49 (1503) ; « *agreer* et drecher les terres de la chappelle du parc » 49 (1503) ; « *agreer* et faire l'allée de la tonne » 51 (1503) ; « *agreer* les terres au long de la maison du parc » 68 (1503) ; « pour *agreer* l'estanc » 68 (1504) ; « aux maneuvres pour *agreer* la chappelle » 69 (1504) ; « pour leur paine à *agreer* les tonnes » 70 (1504) ; « pour *agreer* les meurs du parc » 86 (1503) ; « pour *agreer* au long des meurs du parc, depuis le coing de la tieullerie jusques à la ruelle à aller à Tournebu » 87 (1503) ; « *agreer* la maison de la heronnerie et mectre la bonde du vivier » 98 (1504) ; « *agreer* devant la chappelle et allés du parc, pour la venue de monseigneur » 100 (1504) ; « *agreer* aux tonnes pour la venue de mondit seigneur » 100 (1504) ; « pour achever de ferrer et *aggreer* en la maison de la heronnerie » 103 (1504) ; « Richart Potier, charpentier, pour v journées et demi de sa paine à *aggreer* et planir les poteaux et fenestrages dedans le pavillon par bas » 144 (1505). On y joindra une attestation isolée de *greer* : « *greer* la grande allée du parc » 45 (1503). Il est difficile de rattacher ces formes à l'anglo-normand et encore plus d'y joindre les formes dialectales modernes que leur adjoint le FEW 16, 55a.

²⁶ On comblera l'écart à l'aide de FennisGal 177 : 1396 ; 1541 ; 1584 ; 1643 ; 1677 etc... ».

²⁷ Fautif pour l'équivalence proposée, comme il l'est s.v. *arreier* pour le renvoi à *agreger*.

prepare oneself »)

Je suis même enclin à retirer de l'article *agreer*¹ v.a. de l'ANDi, la subdivision ❶ : « *to please, satisfy* : le cunrei le rei ke m'estoet aprester, Ke il seit agreé demain a sun disner *Horn* 909 »,²⁸ pour le ranger sous *agreier*. Notons que ce sens, s'il existait, aurait pu appuyer une des interprétations que nous avons données plus haut pour *agraiez* au vers 9408 des *Dialogues*.

On considérera donc qu'il n'y a chez Angier qu'un seul verbe *agraier* au sens de "mettre en état (qch ou qn)", verbe spécifiquement anglo-normand.

Venons-en à *agré*. Un laïc se rend au monastère de saint Benoît, où il a l'habitude de parvenir en état de jeûne. Un compagnon de route l'incite à faire halte pour manger :

« Compaing, fist s'il, or n'i a gande, Voi ci le pré e la fontaine E la place tant bele e plaine : Jol lou qe nos nos reposon E q'un poi nos desjeūnon, Car tant saches por chose veire, Qe miez accompliron nostre eire Quant nos seron desjeūnez E molt meins en seron grevez ; Voi bel ator e bon *agré* : Tot prestement avon trové Quanqe nos poet avoir mestier De reposer e de manjer. » (5401).

Quel sens donner au mot *agré*? Pope (1903 : 87) a choisi "équipement", c'est-à-dire ici "tout ce qu'il faut". Examinons les dictionnaires, en suivant l'ordre chronologique de leurs articles : Gdf et TL ont des articles *agroi* qui correspondent à *agrei* de ANDi et *agrei*¹ de ANDi. C'est d'ailleurs Gdf qui est le plus riche d'exemples. Gdf a aussi un article *agré*¹ "agrément" qui contient *A son agré, à son plesir* TroieJ 13657 et *ke m'en frez bon agrei* (: *rei etc.*) (= Horn 2650). TL n'en retient que l'exemple de *Horn*, qu'il range sous *agroi*, dans une subdivision séparée et avec un point d'interrogation comme définition. Gdf a aussi un article *agree* "accord, agrément", illustré par deux exemples (= *S Brend* 1498 ; Froissart) ; TL a de même un article *agroie* avec un point d'interrogation comme définition pour le seul exemple cité (= *S Brend* 1498).

Le FEW 4, 251a donne comme dér. d'*agréer* :

Afr. *agré* m. "agrément, gré" (12^e [= TroieJ < Gdf]), apr. *agrat* "id. ; désir", Pipriac *être d'agra* "consentir", ang. maug. saint. *agré* "agrément", loch. "assentiment" ...— Afr. *agreie* "accord, agrément" Brendan, msfr. *agree* Froissart .

Il reflète les matériaux des articles *agré* et *agree* de Gdf, en laissant de côté l'exemple de *Horn*.

FEW 16, 55b donne comme dér. d'*agreier* :

Agn. *agreie* f. "équipement" (1121, SBrendan, MLR 21, 393). Afr. *agrei* m. « armure, équipage d'un chevalier, atour» (agn. norm. pik., Wace-13^e).

L'exemple de SBrendan a été interprété à la lumière d'un article de Waters (1926 : 393).

L'AND1 (paru en 1977) a deux articles :

1) *agrei* s. *equipment, gear* : E fist trestut eschiper, Serjans, chevaus e lur agrei *S Clem* 249 ; *defence, support* : bien sai, si vulcz, ke m'en frez bon agrei *Horn* 2650

2) *agree* s. *pleasure, satisfaction* : Mercient Deu de lur veies E de tutes lur agrees *S Brend* (D) 1498

Ils sont dans la droite ligne de TL. Il n'y a que l'ajout de définitions.

Le DEAF G 1295, paru en 1994, donne deux articles sous GRÉ¹ :

agré m. "agrément" : ke m'en frez bon agrei (= *Horn* 2650),²⁹ Toz noz voleirs nos feist fere, Pez et concorde

²⁸ Au glossaire de l'édition : « *agréer* v.a. *satisfy* 909 ».

²⁹ Il s'oppose expressément aux articles de TL et de l'AND, et renvoie pour se justifier à son *faire gré*

à noz agrez TroieJ 12481 (Pais e concorde a nostre gré (var. agrez K) TroieC 12611). Quant amors velt qu'à vos m'otrei, Nel contredi ne nel devei. A son agré, à son plesir (A son gré e a son plesir TroieC 13657), Li voldrai mes toz jorz servir. TroieJ 13657 (au glossaire de l'édition *agré* "gré").

Il reflète l'article *agré*¹ de Gdf et FEW 4, 251a, en y réintégrant l'exemple de *Horn*.

agree f. "agrément" : Mercient Deu de lur veies E de tutes lur agreies (var. ms. 1200 agrees)³⁰ (= *Brendan* 1498) ; *venir en* -, Car, quant il venoit en agree Que ens se miroit Ydorec, Elle y veoit son ami chier, *FroissEspF* 2715 ».³¹

Il reflète ainsi l'article *agree* de Gdf 1, 165b et FEW 4, 251a.

L'ANDi (paru en 2005) a complètement remodelé ces articles. Il donne deux articles, tout différents. D'une part :

agrei¹, agreie, agree s. equipment, gear : E fist trestut eschiper. Serjans, chevaus e lur agrei *S Clem* 249 ;
s. pl. *① equipment* : Mercient Deu de lur veies E de tutes lur agreies (var. agrees) *S Brend* 1498 ; *② trappings* : Tel l'esgarda a cele feiz, E sa fasçun e ses agreiz, E cum esteit beas sis visages [...] *Ipom BFR* 7974 ;

faire agrei, to prepare : Puis après feit son aire agreie, Vers Rome tint la dreite veie *GAIMAR* 2513 .

Cet article reprend les matériaux des articles *agrei* et *agree* de l'ANDi, sauf l'exemple de *Horn*, et les complète de nouvelles attestations. On pourrait en ajouter d'autres³² Sur le Continent, l'afr. *agroi* "équipement, armure" est un mot bien attesté aux 12^e et 13^e siècles,³³ avec une fréquence particulière dans l'Ouest.

D'autre part :

agree¹, agrei s. ① agreement, consent : dioms qe le pleintiff baillé le tonne a vendre saunz nostre assent, accord, ou agree *YBB* 13 Rich II 80 ; *② defence, support* : bien sai, si vulez, ke m'en frez bon agrei *Horn* 2650 : N'avoms ne confort ne agrei Ke nus devereit trestuiz aider *S Edm (R)* 54r ; *③ (law) defence* : il fut prist (=prest) tut temps d'avoir esté a lour agree (var. d'avoir performé le condicion) *YBB* 12 Rich II 71 :

faire agree, to assist : De sa bosoinne li fra, ço dit, agrei (var. bon agrei) *Anc Test (B)* 8397 → gré¹.

Cet article, entièrement neuf, récupère l'exemple de *Horn* et rattache sémantiquement ces formes à la famille de *gré*, en se plaçant à ce point de vue dans le sillage du DEAF. Pourtant il y a une difficulté. Si nous laissons de côté les formes du *Year Books of Richard II*, qui appartiennent à la fin du 14^e siècle, les formes *agrei* riment toujours en -ei, ce qui rend incertain un rattachement à la famille de *gré*.³⁴ Au contraire dans le passage d'Angier que nous examinons nous avons *agré* (: *trové*). La rime nous invite à songer à l'ancien provençal *agrat* m. : "grâce, charme" (DOM 317b) avec les exemples suivants :

de bon a. loc. adj. "agréable, charmant, courtois" donna es de bon agrat FlamencaG 566 ; guais, amoros.

"récompenser (qn de qch) moyennant une somme (en parlant d'un créancier)".

³⁰ C'est cette forme *agrees* qui est concernée par l'article AGREE du DEAF; *agreies* "équipement" sera traité ultérieurement sous AGREIER.

³¹ Il y a plusieurs autres exemples d'*agree* dans Froissart et d'autres œuvres picardisantes dans le DMF s.v. *agrée*.

³² En particulier tirées de *Proth ANTS* : « palefrei Qui mult esteit de bel *agrei* » 2908 ; « Baillé li eüst tut l'*agrei* De sun demene palefrei » 3117 ; « enceler de bon *agreis* (: palefreis) » 11621 ; « n'out point de riche *agrey* (: palefroy) » 12452 ; « De lor *agré* ren n'i lessa » 3651.

³³ On ne retiendra pas l'exemple de Froissart cité ds Gdf 1, 169a ; il faut lire *agés*, mot d'ailleurs difficile et relevé comme hapax dans le DMF s.v. *agés*¹.

³⁴ À savoir *agrei* (: rei) *S Edm (R)* 54r, *agrei* (: rei etc) *Horn* 2650, *agrei* (: rei) *Anc Test (B)* 8397. P. Nobel en tire même argument dans une note au vers correspondant pour choisir la leçon : « On aurait pu transcrire *a grei* "comme il lui convient". Mais le mot rime avec *rei* ... *Agrei* semble bien être le mot qui apparaît dans le *Brendan* au v. 1498 et *Horn* au v. 2650. Waters lit *agreies* "équipement", interprétation reprise par I. Short et B. Merrilees dans leur nouvelle édition du *Brendan*. Pour *Horn* Pope propose "defence, support"; la définition a été reprise par l'AND¹ ... C'est un sens proche que le mot a dans notre texte et *agrei* doit être glosé par "aide" ».

Ces emplois s'accordent parfaitement avec le *bel ator e bon agré* que propose le tentateur. Nous aurions le syntagme *bon agré* "un bon plaisir", c'est-à-dire "un lieu charmant", qui n'est d'ailleurs pas éloigné de l'*agrément* "agrément" qu'on lit dans certains manuscrits du *Roman de Troie*. On pourrait aussi proposer une leçon *bon a gré* "bon à souhait".

Cette promenade dans le vocabulaire d'Angier et dans les dictionnaires aura, je l'espère, donné envie de la poursuivre.

Références bibliographiques³⁵

- Brunetti, Giuseppina (sous presse) : *Autografi francesi medievali*. Roma : Salerno Editrice.
- Careri, Maria / Ruby, Christine / Short, Ian (2012) : *Livres et écritures en français et en occitan au XII^e siècle. Catalogue illustré*. Roma : Viella, 2012.
- Matsumura, Takeshi (2009) : Compte-rendu de Brent A. Pitts (éd.), Barthélémy l'Anglais, *Le Livre des Régions* (London : Anglo-Norman Text Society, 2006). *Zeitschrift für romanische Philologie* 125, 745-746.
- Meyer, Paul (1883) : *La Vie de saint Grégoire le Grand*, traduite du latin par frère Angier, religieux de Sainte Frideswide. *Romania* 12, 145-208.
- Möhren, Frankwalt (1986) : *Wort- und sachgeschichtliche Untersuchungen an französischen landwirtschaftlichen Texten, 13. bis 18. Jahrhundert* (Seneschacie, Menagier, Encyclopédie). Tübingen : Niemeyer.
- Orengo, Renato (1969) : *Le dialogue de saint Grégoire le Grand traduit par Angier : introduction et édition*. Zürich: Juris (Impression partielle : l'ouvrage complet est conservé aux Archives de l'Université de Zurich).
- Pope, Mildred K. (1903) : *Etude sur la langue de Frère Angier, suivie d'un glossaire de ses poèmes*. Paris : Bouillant.
- Roques, Gilles (1980) : *Aspects régionaux du vocabulaire de l'ancien français*, thèse Strasbourg, non publiée.
- Roques, Gilles (1983) : Notes de lexicographie française. I) Français médiéval chomer, chomage. *Travaux de linguistique et de littérature* 21/1, 7-11.
- Roques, Gilles (1994) : Compte rendu de A. J. Holden (éd.), Hue de Rotelande, *Protheselaus* (London : Anglo-Norman Text Society, 1991-93). *Revue de Linguistique Romane* 58, 572-576.
- Roques, Gilles (2007a) : Des régionalismes dans le *Décret de Gratien*, in : J. Härmä et al. (éds.), *L'art de la philologie, Mélanges en l'honneur de Leena Löfstedt*. Helsinki : Société Néophilologique, 217-230.
- Roques, Gilles (2007b) : Les régionalismes dans les traductions françaises de la *Consolatio Philosophiae* de Boëce, in : C. Galderisi et C. Pignatelli (éds.), *La traduction vers le moyen français*, Actes du 2^e Colloque de l'AIEMF, Poitiers, 27-29 avril 2006 (The Medieval Translator n°11). Brepols: Turnhout, 187-203.
- Roques, Gilles (2008) : Des régionalismes dans les *Miracles De Notre-Dame de Chartres*, in : Y. G. Lepage et Chr. Milat (éds.), *Por s'onor croistre, Mélanges de langue et de littérature médiévales offerts à Pierre Kunstmann*. Ottawa : Les Éditions David, 181-192.
- Short, Ian (2009) : Geffrei Gaimar, *Estoire des Engleis. History of the English*. Oxford : Oxford University Press.
- Short, Ian (2011) : Frère Angier : notes and conjectures. *Medium Aevum* 80, 104-110.
- Thomas, Antoine (1904) : Compte rendu de Pope (1903). *Romania* 33, 440-43.
- Vising, Johan (1905) : Compte rendu de Pope (1903). *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* 28, 66-70.
- Walberg, Emanuel (1900) : *Le Bestiaire de Philippe de Thaun*. Lund / Paris : Möller / Welter.
- Waters, Edwin G. R. (1926) : Rare or unexplained words in the Anglo-Norman *Voyage of St. Brendan*. A contribution to French lexicography. *Modern Language Review* 21, 390-403.
- Zufferey, François (2009) : *De dur en dor*. Autour de la locution amer del dur des coutes. *Romania* 127, 212-224.

³⁵ Pour les textes anglo-normands, nous avons suivi les abréviations données dans l'ANDi. Pour les autres nous donnons celle du DEAF.

Un manuscrit anglo-normand de la *Bible du XIII^e siècle*

Pierre NOBEL, Strasbourg

Lorsqu'on se propose de discerner les pratiques d'un scribe copiant un manuscrit, dans une région éloignée de quelques centaines, voire de milliers de kilomètres du lieu d'origine de l'œuvre, parfois aussi à quelques siècles de distance, on a toujours à l'esprit le grand article de Brian Woledge, « Un scribe champenois devant un texte normand : Guiot, copiste de Wace », paru en 1970, dans les *Mélanges Frappier*,¹ que l'on aimera imiter. Nous nous sommes un peu essayé au genre, en étudiant la transmission des *Quatre Livres des Rois*, œuvre d'origine anglo-normande de la seconde moitié du XII^e siècle, intégrés dans la *Bible d'Acre* traduite en Terre Sainte au XIII^e siècle, dans le français d'outremer.² Ce type d'étude donne un aperçu intéressant sur les variations linguistiques entre différentes régions et différentes époques, les pratiques aussi des scribes face à un texte qu'ils comprennent, mais le modifient, ou qu'ils interprètent mal.

Notre secret espoir était de récidiver avec la *Bible du XIII^e siècle*, auquel la bibliographie du DEAF consacre une notice sous l'entrée « Bible dite 'de Paris', 'de saint Louis' et 'du XIII^e siècle」.³ Il s'agit là d'un texte important dans l'histoire de la traduction biblique, puisqu'il est le premier à livrer une transposition intégrale de la Vulgate, en deux volumes, comportant un Ancien et un Nouveau Testaments. La *Bible d'Acre*, antérieure, fut une étape vers une translation intégrale. Elle ne livre cependant pas le texte en entier, mais uniquement des Livres de l'Ancien Testament. Un des manuscrits de la *Bible du XIII^e siècle* d'origine française a été copié en Angleterre et il s'agissait de voir si la démarche du copiste était à l'opposé de celle du traducteur de la précédente qui avait transcrit une œuvre anglo-normande dans un texte du Royaume franc.

Nous sommes dans l'incertitude quant à l'origine et à la datation précises de la *Bible du XIII^e siècle*. Elle est certainement postérieure à 1230, date à laquelle on adopte la nouvelle répartition en chapitres, traditionnellement attribuée à Étienne Langton.⁴ Il faudrait examiner aussi si elle est fidèle au texte adopté à l'Université de Paris entre 1210 et 1230 et que Gilbert Dahan appelle « Texte parisien ».⁵ Le *terminus ante quem* a beaucoup évolué du fait des datations différentes proposées pour le témoin le plus ancien, le BnF fr. 899, appelé aussi *Bible de Thou*, du nom de son propriétaire. Samuel Berger pensait qu'il avait été « copié aux environs de l'an 1250 ».⁶ Robert Branner l'a rajeuni un tout petit peu en le datant de 1260.⁷ Dom Pierre-Maurice Bogaert recule un peu les dates et situe la confection entre 1250, date du ms. de l'Arsenal de la *Bible d'Acre*, et 1274, date du concile de Lyon.⁸ Résumons : la traduction a dû se faire entre le deuxième et le troisième quart du XIII^e siècle.

L'origine en est discutée. D'après S. Berger, c'est l'Université de Paris qui a assuré la direction de l'opération.⁹ Pour Clive R. Sneddon, elle aurait pu être effectuée pour des nonnes dominicaines du couvent de Montargis, près d'Orléans, à la demande de Blanche de Castille,

¹ Woledge (1970).

² Nobel (2009).

³ Sigles : BiblePar, BibleParP, BibleParS, BibleParQ.

⁴ Light (1984) : 86.

⁵ Dahan (2009) : 163.

⁶ Berger (1884) : 112.

⁷ Branner (1977) : 106. C'est la date retenue dans la bibliographie du DEAF : « ca 1260 ».

⁸ Bogaert (2004) : 45.

⁹ Berger (1884) : 110.

pour l'éducation de la fille de Louis IX, Isabelle.¹⁰ Elle prendrait ainsi place dans la lignée des traductions bibliques qui sont des commandes royales comme la *Bible* de Jean de Sy ou la *Bible* de Raoul de Presles.

Autre point fort discuté : la *Bible du XIII^e siècle* est-elle l'œuvre de plusieurs traducteurs qui travaillent sous une direction unique ou s'agit-il de la réunion de pièces rapportées, traduites antérieurement, comme le pensait Paul Meyer. On opte actuellement plutôt pour la première solution.

Dernier aspect que nous voudrions aborder : les manuscrits. Ils sont en fait peu nombreux.¹¹ Une *Bible du XIII^e siècle* complète est normalement livrée en deux volumes, le premier réunissant les Livres depuis la Genèse jusqu'au Psautier, le second les Proverbes jusqu'à l'Apocalypse. Il nous reste actuellement cinq exemplaires complets ou quasiment complets, deux d'entre eux étant mutilés (le BnF fr. 899 et Bern, Bürgerbibliothek 28).

Nous ne disposons pas, à l'heure actuelle, d'une édition critique complète de la *Bible du XIII^e siècle*, mais uniquement d'éditions partielles dues à Michel Quereuil pour le Pentateuque¹², et à Clive R. Sneddon pour les Évangiles. Quelques Livres de l'Ancien Testament ont été publiés par des élèves de Guy de Poerck. Chaque éditeur a pris une copie différente comme manuscrit de base.¹³ Le texte est pourtant important, puisqu'il s'agit de la première traduction que l'on pourrait qualifier, avec une certaine hardiesse, de philologique. Il faudra attendre le XVI^e siècle pour que l'opération se réitère.

Il se trouve que l'un des manuscrits qui nous livre le texte, et un seul, d'après l'état des recherches actuelles, a été écrit en Angleterre, au XIV^e siècle, peut-être un siècle après la translation, effectuée dans la région parisienne, de la *Bible du XIII^e siècle*. Il s'agit du ms. Cambridge University Library Ee. III. 52. Comme nous l'avons déjà dit, on risquait de trouver dans la copie une situation inversée de celle de la *Bible d'Acre* : le translateur avait intégré un texte anglo-normand, les *Quatre Livres des Rois*, dans un texte français, chacun des copistes comprenant et transcrivant ensuite le texte à sa façon. Celui de l'Arsenal 5211 interprète correctement les termes anglo-normands pour les traduire en français commun ; celui du ms. BnF fr. nouv. acq. fr. 1404 nous offre au contraire une série d'avatars des formes anglo-normandes, qu'on ne peut pas toujours identifier ou qui modifient le sens de la phrase.¹⁴ Comment le scribe du ms. de Cambridge traite-t-il la source française ?

Le Catalogue des Manuscrits de l'Université de Cambridge date la copie du XV^e siècle.¹⁵ Mais il s'agit là d'une erreur due sans doute à une mention sur un folio resté vierge, en tête du volume, et qui signale que le vénérable écuyer Thomas Croftys a légué, en 1442, à sa mort, aux moniales de Flynton, *vetus Testamentum in duobus voluminibus Gallici ydyomatis ad singulare solacium priorisse sororumque suarum presencium et futurarum*. Paul Meyer pensait cependant que le volume comportait aussi un Nouveau Testament, du fait que dans l'inventaire de l'évêque de Norwich, J. Moore à qui il appartenait à un moment donné, figure la mention, écrite en 1697 : *Eorumdem (Bibliorum) pars posterior usque ad Apocalypsin*

¹⁰ Sneddon (2002) : 43-44.

¹¹ Si l'on fait abstraction du volume 2, qui a été intégré à la *Bible historiale* de Guiard des Mouline pour constituer la *Bible historiale complétée*.

¹² M. Quereuil a édité le Pentateuque, dans son intégralité, en guise de thèse d'État (cf. Quereuil 1984) ; seule la Genèse de ce vaste travail a été publiée (cf. Quereuil 1988). Nous tenons à lui exprimer notre plus vive reconnaissance. Il a mis à notre disposition un exemplaire de sa thèse ainsi que des microfiches et des photos des manuscrits de la *Bible du XIII^e siècle*.

¹³ Pour un état complet sur les différents points que nous venons d'évoquer, voir Nobel (2011).

¹⁴ Voir Nobel (2009).

¹⁵ Catalogue (1867) : II, 88-89, n° 1008.

inclusive.¹⁶ Il s'agissait donc bien à l'origine d'une *Bible du XIII^e siècle* complète.¹⁷ P. Meyer attribue le manuscrit au XIV^e siècle. C'était déjà l'opinion de S. Berger¹⁸. Ruth J. Dean est plus précise : le manuscrit est du deuxième quart du XIV^e siècle.¹⁹

Berger ne paraissait pas absolument convaincu de l'origine anglaise de notre manuscrit, puisqu'on lit sous sa plume : « Quoiqu'on ne trouve dans le texte aucune forme anglaise, il paraît exécuté en Angleterre », ou encore : « Écriture ronde sans doute anglaise ».²⁰ C'est donc l'écriture et l'histoire du manuscrit, notamment le legs aux moniales de Flixton et la présence dans la collection de l'évêque de Norwich, qui le convainquent de son origine anglaise. P. Meyer le contredira sur le premier point : « 'Quoiqu'on ne trouve dans le texte aucune forme anglaise'. Cette dernière assertion [de M. Berger] n'est peut-être pas tout à fait exacte. [...]. Disons que c'est la copie très soignée faite par un Anglais d'un texte français du continent ».²¹ R. Dean va dans le même sens : « Although copied by an English scribe, this text has few AN traits ».²²

Il découle de tout ce qui précède que le ms. de Canterbury (*C*) est d'origine anglaise, qu'il date du XIV^e siècle, plus précisément du deuxième quart du XIV^e siècle, et qu'une distance de trois quarts de siècle le sépare de la translation originelle de la *Bible du XIII^e siècle* effectuée sur le continent, peut-être dans la région parisienne.

Il reste un dernier point à examiner : les rapports entre le ms. de Canterbury et les autres copies de la *Bible*. Comme nous l'avons déjà dit, mis à part le volume deux de l'œuvre qui a été intégré à la *Bible historiale* de Guiard des Moulins, à partir de 1310, pour constituer la *Bible historiale complétée*, nous disposons actuellement de cinq exemplaires « purs » et complets, ou à peu près, de la *Bible du XIII^e siècle*, de trois seulement si nous faisons abstraction des deux manuscrits mutilés. À ajouter les témoins qui ne livrent que le premier tome, on en arrive à une dizaine.²³ M. Quereuil, en 1988, avait édité la Genèse d'après quatre témoins :

- l'Arsenal 5056 (seconde moitié du XIII^e siècle), ms. *A*,
- le BL Harley 616 (dernier quart du XIII^e siècle), ms. *L*,
- le BnF fr. 899 (deuxième au troisième quart du XIII^e siècle), ms. *B*,
- et notre Cambridge University Library Ee III. 52 (deuxième quart du XIV^e siècle), ms. *C*.²⁴

Avant lui, S. Berger avait établi que le ms. de l'Arsenal et celui de la BL étaient dus à un même copiste, qui travaillait pour un même libraire, tout en suivant deux modèles. Les manuscrits appartiennent à deux familles, mais « il est donc certain que le même copiste a copié, presque en même temps, deux textes différents ».²⁵ L'affirmation n'a pas encore été

¹⁶ Meyer (1886) : 266.

¹⁷ Le volume actuel comporte le Pentateuque, Josué, les Juges, Ruth, les Rois, les Paralipomènes, Esdras, Néchémie, Tobie, Judith, Esther, Job d'après Meyer (1886) : 267. Le Psautier figurait sans doute dans le second, d'où la mention portée sur la page de garde du manuscrit : *vetus Testamentum in duobus voluminibus*.

¹⁸ Berger (1884) : 115 et 408.

¹⁹ Dean (1999) : n° 467.

²⁰ Berger (1884) : 115, 408.

²¹ Meyer (1886) : 266.

²² Dean (1999) : n° 467.

²³ Ils sont énumérés dans Bogaert (1990) : 76-77.

²⁴ Quereuil (1988).

²⁵ Berger (1884) 114-115 : « Le texte des deux Bibles n'est pas le même. Ces frères jumeaux n'ont pas le même père. La version est bien la même, les deux manuscrits commencent par les mêmes mots, mais les deux textes sont mauvais, et les fautes de l'un et de l'autre ne sont pas de même famille ».

remise en question. D'après M. Quereuil, *C* aurait été copié directement sur *L*. Les arguments qu'il apporte²⁶ n'ont pas totalement convaincu et Lino Leonardi, dans le compte rendu qu'il a procuré de l'édition, a même signalé un contre-exemple à l'hypothèse.²⁷ Mais il est sûr que *C* et *L*, qui présentent d'étroites ressemblances, font partie d'une même famille et sont étroitement liés. Berger l'avait déjà signalé : « il [*id est C*] semble donner le même texte que le manuscrit Harléien ».²⁸ Pour le même Leonardi, *A*, qui combine des leçons de *C/L* et des leçons propres qui relèvent d'une translation plus textuelle, ne représente pas le témoin d'une famille particulière, mais un manuscrit contaminé, à moins que de son propre chef *A* ne soit retourné à la Vulgate pour retraduire textuellement la source. On pourrait expliquer ainsi la tournure :

Rachel li dist : « Dorme o toi (ele dist gise) en ceste nuit [...] » ms. A

Ele li dist « Gise o toi en ceste nuit [...] », mss *C L B*

Ait Rahel : « Dormiat tecum hac nocte [...] » (Gn XXX, 15).

Quoi qu'il en soit, c'est bien de trois manuscrits dont on peut tenir compte pour juger des particularités de *C* : de *L*, qui présente les mêmes leçons que *C* et fait partie d'une même famille, soit qu'ils descendent d'un même archétype, soit que le second soit copié du premier, de *A*, dû au même copiste que *L*.

Quel est l'avis exprimé par nos devanciers en ce qui concerne la langue du texte ? S. Berger qualifiait le manuscrit d'« intéressant », relevant qu'on « ne trouve dans le texte aucune forme anglaise ».²⁹ Rappelons qu'il l'avait trouvé « mauvais », tout comme celui de L. P. Meyer le contredit. Tout en soulignant que la langue est bien celle de l'Ile-de-France, il relève trois formes, qui « se trouveraient difficilement au XIV^e siècle sous la plume d'un copiste français » et ajoute : « Disons que c'est la copie très soignée faite par un Anglais d'un texte français du continent. L'exactitude n'est cependant pas complète ; notre copiste ne comprenait pas toujours ce qu'il copiait, d'où un assez bon nombre de fautes de lecture : je citerai notamment à la fin du livre de Job *coutivanz*, qui n'a aucun sens, au lieu de *tourmanz* ».³⁰ M. Quereuil relève des formes anglo-normandes, signalant aussi que le scribe garde les formes de l'Est et du Nord-Est qu'il trouve dans le ms. *L*.³¹ Rappelons que R. Dean remarquait simplement que la copie comportait quelques rares traits anglo-normands ».³²

Tout cela incite à vouloir se faire une idée un peu plus précise du ms. de Canterbury : il est postérieur de près d'un siècle aux manuscrits les plus anciens de la *Bible du XIII^e siècle* ; d'autre part, l'anglo-normand du XIV^e siècle est généralement assez bien caractérisé. Remarquons aussi que M. Quereuil, dans son édition fondée sur le ms. *A*, ne signale pas les variantes graphiques des autres témoins et donc de *C*.

Première constatation que l'on peut faire en lisant le manuscrit : le scribe, conscientieux, se relit et se corrige :

et sans a fruit : *a* exponctué *C* 92, 5³³

et et confus : *et* exponctué *C* 92, 5-6

²⁶ Quereuil (1988) : 41.

²⁷ Leonardi (1988) : 248 et 255.

²⁸ Berger (1884) : 115.

²⁹ Berger (1884) : 115.

³⁰ Meyer (1886) : 266.

³¹ Quereuil (1988) : 40.

³² Dean (1999) : n° 467.

³³ Les références données renvoient à la page et à la ligne de Quereuil (1988), seule édition disponible.

ce est ce est : *ce est* exponctué C 96, 9

envoia en dormir en Adam : *en* exponctué C 107, 26

que le vos en mangeroiz : *le* exponctué C 111, 4

eles 'eux' : *e* final exponctué C 133, 13

vendroit a en terre : *a* exponctué C 189, 2

sus eves les : signe d'interversion C 92, 11).³⁴

La deuxième constatation est d'ordre graphique. En effet, la copie se signale par une absence totale de graphies si caractéristiques de l'anglo-normand que sont *aun* et *oun* et qu'on lit par exemple en grand nombre dans le ms. Royal I C III de la *Bible anglo-normande*, écrit à peu près à la même époque que notre ms. C, au milieu du XIV^e siècle. La graphie *aun* est pourtant devenue fréquente à partir de la seconde moitié du XIII^e, *oun*, au milieu du XIV^e.³⁵ Se dégage l'impression que le scribe évite ce qui constitue une caractéristique essentielle de sa langue, pour se conformer aux canons du français continental. C'est là sans doute un trait qui a dû frapper Berger et lui faire penser que tout anglo-normandisme était absent du manuscrit.

L'un des traits de la copie, et qui a déjà été relevée avant nous par P. Meyer,³⁶ est l'emploi de *pur*, préposition ou constituant de locution conjonctive, à la place de *pour/por* qui se trouve sur les autres témoins. On ajoutera simplement que la substitution est systématique. *Pur* est attesté dans les textes anglo-normands depuis le *Roland d'Oxford* :³⁷

Cist livres est apelez Genesis por ce que il est de la generation du ciel et de la terre A, *L* ≠ *pur* C 91, 1

por ce que A, *L* ≠ *pur* C 93, 8

por estaindre la chaleur A ; por estaindre la *L* ≠ *pur* estaindre la C 93, 18 (*chaleur* manque en C, *L*)

por A, *L* ≠ *pur* C 106, 15, etc.

Il en va de même pour *lur*, pronom et adjectif, qui prend la place de *leur* :

leur (pron.) A, *L* ≠ *lur* C 92, 15

toute leur vie A, *L* ≠ tout *lur* vie C 105, 13

par leur nons A, *L* ≠ par *lur* nons C 107, 10

leur mariage A, *L* ≠ *lur* mariage C 108, 2

leur nature A, *L* ≠ *lur* nature C 135, 7

selonc la leur A, *L* ≠ la *lur* C 135, 7.

La forme témoigne de la réduction de la diphtongue, caractéristique de l'Ouest.³⁸ Mais le phénomène n'est guère attesté dans d'autres mots. On lit simplement dans les passages examinés :

il parole aprés de pluseurs autres choses A, *L* ≠ plusurs C, 91, 4

que home soit seuls A, *L* ≠ sul C 107, 6

glorieuse A, *L* ≠ gloriuse C 107, 20

en leur leu premier A, *L* ≠ en *lur* lu C 141, 6.

³⁴ Quelques leçons fautives : .VII. *jorz* pour .VI. ; .VII. *jornees* pour .VI. (C 94, 1 et 2) ; *nos saoulez nos garde* pour *nos saoule et nos garde* (96, 10), *lydalium* C, *L* (106, 4) pour *bdalmen*, mais *onix* se lit sur le manuscrit et non *omi* comme signalé dans Quereuil (1988) 106, 4 ; *la queue de la char* pour *la cure* 186, 2.

³⁵ Pope²(1973) : § 1152 et Short (2007) : 44 et 58.

³⁶ Meyer (1886) : 266.

³⁷ FEW IX : 399b.

³⁸ Short (2007) : 56.

ailleurs :

la chaleur du jorz (\neq jor A, L) C 186, 2.

O se ferme aussi devant nasale dans

somes A, L \neq sumes C 92, 6.

Caractérise aussi la graphie du scribe le diagramme *en* pour transcrire l'aboutissement de *e* latin *+n* ou *i* bref latin *+n*, alors que *an* transcrit le résultat de *a* latin *+n* :

comancement A, L \neq commencement C 91, 2

coumancement A, L \neq commencement C 91, 11

comancement A, L \neq commencement C 91, 15

coumance A \neq comence C, L 91, 12

comancié A, L \neq comencié C 193, 2

commant A, commant L \neq coment C 91, 8

deffandu A, L \neq deffendu C 141, 1

avent A, L \neq avant C 145, 3

deffandu A, L \neq deffendu C 107, 2

deffanz L \neq deffens A, deffenz C 107, 3.

La distinction *an/en* est propre au Nord de la France et à l'anglo-normand.³⁹

Le scribe connaît une seule graphie, en *e*, pour le résultat du latin FEMINA :

fames A, L \neq femmes C 92, 13

fame fu faite A \neq feme fu fet C 107, 22

fame A, L \neq femme C 108, 1

fame, fames A, L \neq feme, femes C 143, 22 ; 144, 1.

À consulter l'*Atlas des chartes* publié par Anthonij Dees, on se rend compte que c'est pratiquement la seule graphie représentée dans la région du Nord : elle est attestée dans 98% des chartes du Hainaut, du Nord et de l'Aisne, 92% de la Wallonie. La graphie *fame* est parisienne.⁴⁰ *Femelfemme* est aussi la forme de l'anglo-normand.

L'instabilité du *e* atone est l'une des caractéristiques essentielles du français insulaire.⁴¹ Elle laisse de nombreuses traces dans la graphie, notamment à la finale des mots :

Sainte Escripture A, L \neq Saint C 91, 12

Premiere parole A, L \neq premier parole C 91, 13

La terre qui est vaine A, L \neq vains C 92, 21

lumiere [...] qui fu faite le premier jor A, L \neq fu fet C 93, 7

la premiere journee A, L \neq la premier journee C 93, 3 ; la premiere journee A, L \neq la premier journee C 95, 3

³⁹ Shor (2007) : 42-43.

⁴⁰ Nobel (2006): 62.

⁴¹ Shor (2007) : 92.

les eves [...] soient assemblees *A*, *L* ≠ soient assemblez *C* 95, 9

toute leur vie *A*, *L* ≠ tout lur vie *C* 105, 13

fame fu faite *A* ≠ feme fu fet *C* 107, 22

ele sera apelee virago *A*, *L* ≠ apclé virago *C* 108, 11

la fenestre qui fu faite en l'arche *A*, *L* ≠ fet *C* 134, 21

toutes les choses [...] seront destruites *A*, *L* ≠ destruiz *C* 135, 3

des choses qui ne sont pas engendrees *A*, *L* ≠ engendrés *C* 135, 14

a l'entree *A*, *L* ≠ entré *C* 186, 1

bouchiee de pain *A*, *L* ≠ bouchié *C* 186, 8

Dieux dist : « Lumiere soit faite. » Et lumiere est faite *A L* (fu faite *L*) ≠ Deus dit : « Lumiere soit fete. » Et lumiere fu fet *C* (93, 9)

et Sainte Esglise est faite *A*, *L* ≠ est fet *C* 134, 1

en hiatus :

peust *L* ≠ pust *C* 136, 18 (poüst *A*).

Apparaissent des graphies inverses :

li firmament soit fait *A* ; faiz *L* ≠ le firmament soit fete *C* 94, 6

Et du vespre et du matin fu fait le secont jor *A* ; Et le vespre et le matin fu faiz li seconz jourz *L* ≠ fu fet li seconde jour *C* (95, 2)

ou secont mois *A*, *L* ≠ seconde *C* 138, 6 ; ou secont mois *A*, *L* ≠ seconde mois *C* 143, 21

L'en apeleaucuns parfaiz non pas de la perfeccion que il avront *A* ; aucun parfaiz *L* ≠ aucune parfaiz *C* 132, 21

li docteur *A*, *L* ≠ li docteure *C* 188, 17

Touz cist hauz leus ou nos somes estoient plains d'eves *A* ; tout cist air ou nos somes estoit plain d'eves *L* ≠ tout cist airs ou nos sumes estoit plaine d'eves *C* 91, 6

les orgueilleux qui sunt plain de teniebres *A* ; sunt plains de tenebres *L* ≠ sunt plaine de tenebres *C* 92, 8

Ore est il confortez et tu es tormentez *A*, *L* ≠ confortee et tu es tormentez *C* 93, 20⁴²

Noé [...] que Dieux avoit amonesté *A*, *L* ≠ amonestee *C* 136, 16

li tierz fleuves *A*, *L* ≠ li tierce fluves *C* 106, 7

.III. vertuz *A*, *L* ≠ vertues *C* 106, 9

fussent *A*, *L* ≠ fuissent *C* 135, 21

cuier 187, 22 pour cuire 'cuirre' *A*, *L* peut être dû à une interversion de graphèmes à moins que nous n'ayons affaire à une intégration du verbe à la première conjugaison.

En morphologie, l'article féminin *le*, caractéristique du picard, mais qui est aussi connu de l'anglo-normand, apparaît tout à fait isolément :

edefia la coste qu'il avoit ostee *A*, *L* ≠ edefia le couste qu'il avoit ostee *C* 107, 28.

⁴² *Ee* pourrait cependant être considéré comme une transcription de *e* fermé. La graphie est attestée en anglo-normand (cf. Pope, §1235).

*Ceo ‘ce’ C 186, 15 est isolé ; *jeo* n’apparaît pas.⁴³*

Au passé simple d’*avoir*, out *C 93, 20 ≠ ot A, L* est attesté isolément dans les passages analysés.

En revanche, est caractéristique de l’écriture du scribe la forme *oms*, en tant que désinence de 4^e personne des verbes, qui n’est cependant pas particulièrement anglo-normande :

devons L ≠ devoms C 91, 15

trouvons L ≠ trouvoms C 93, 16

disons L ≠ disoms C 93, 23

devons L ≠ devoms C 95, 5

fesons L ≠ fesoms C 107, 6

poons L ≠ pooms C 108, 7

creons, oons ≠ creoms, oioms C 190, 18

La diphthongue *ue* est réduite à *u* ou *o*, à la 6^e personne de l’indicatif présent du verbe *pooir*, dans une suite *uee* :

pueent A, L ≠ poent C 93, 21

pueent A, L ≠ puent C 93, 22

pueent A, L ≠ puent C 108, 2

nul bien que il facent ne les puet faire saus A ; pueent L ≠ puent C 93, 25

Le *e*, dit svarabahktique apparaît tout à fait isolément :

vos savroiz A, L ≠ vos saverez C 111, 10.

En syntaxe, le subjonctif est attesté isolément dans une proposition conditionnelle introduite par *se*, emploi plus particulier à l’anglo-normand, mais qui ne lui est pas réservé :⁴⁴

Se ainsi est que nus homs soit sanz pechié, A, L ≠ seit C 132, 20

Le scribe emploie exclusivement certaines formes. Il en va ainsi d’*uncore*, à la place d’*encore*, forme surtout fréquente en anglo-normand et dans l’Ouest continental :⁴⁵

encore, encores A, L ≠ uncore C 92, 17 ; 142, 10, 11 ; 188, 7 ; 191, 4, etc.,

de *selom*, à la place de *selonc*, qui est aussi plus spécifiquement anglo-normand :⁴⁶

selonc A, L ≠ solom C 95, 22 ; 96, 2, 6, 7 ; 108, 14 ; 135, 7, 16, 17

Reindre ‘racheter’ semble aussi être propre à l’anglo-normand :

por le pechié du premier home reambre A, L ≠ reindre C 112, 13.⁴⁷

⁴³ Cf. *purrat je celer ce que je ai a fere C 189, 25.*

⁴⁴ Ménard (1980) et Nobel (1996) : 37.

⁴⁵ FEW IV : 475a et 480, note 53.

⁴⁶ FEW XI : 385b.

⁴⁷ Variante non signalée dans Quereuil (1988). La forme est attestée dans la *Deuxième collection anglo-normande des Miracles de la Sainte Vierge*, texte anglo-normand de ca 1240 (FEW X : 179, a).

En fin de compte le ms. de Canterbury se caractérise tout de même par la présence d'un certain nombre de traits anglo-normands. Mais ils ne sont pas déconcertants et ne donnent pas cette impression de dépaysement ou de langue quasiment étrangère que l'on peut avoir en lisant d'autres textes insulaires. Les mots où ils se trouvent ne présentent généralement aucune difficulté de compréhension et P. Meyer semble bien avoir eu raison lorsqu'il parlait d'une « copie très soignée faite par un Anglais d'un texte français du continent ».

Pour l'étude de la traduction biblique au Moyen Âge, il n'est pas sans intérêt non plus de constater que la *Bible du XIII^e siècle*, dont nous ne possédons que peu d'exemplaires, tant sa diffusion semble avoir été restreinte, était connue et copiée en Angleterre, même si le scribe a visiblement essayé de limiter le nombre des traits typiquement régionaux qui donneraient une coloration particulière à son écriture.

Références bibliographiques

- Berger, Samuel (1884) : *La Bible française au Moyen Âge, Étude sur les plus anciennes versions de la Bible écrites en prose de langue d'oïl*. Paris : Imprimerie Nationale.
- Bogaert, Pierre-Maurice, (1990) : Compte rendu de Quereuil (1988). *Scriptorium* 44, 76-77.
- (2004) : Paris, 1274. Un point de repère pour dater la « Bible (Française) du XIII^e siècle », in : G. Cremascoli et F. Santi (éds.), *La Bibbia del XIII secolo, Storia del testo, storia dell'esegesi*. Firenze : Sismel Edizioni del Galluzzo, 35-45.
- Branner, Robert (1977) : *Manuscript painting in Paris during the reign of Saint Louis. A study of style*. Berkeley : University of California Press.
- A Catalogue of the Manuscripts preserved in the Library of the University of Cambridge (1867). Cambridge : at the University Press.
- Dahan, Gilbert (2009) : *Lire la Bible au Moyen Âge, Essais d'herméneutique médiévale*. Genève : Droz, Titre Courant 38.
- DEAF (1975→) : *Dictionnaire étymologique de l'ancien français*. Fondé par K. Baldinger. Tübingen : Max Niemeyer.
- Dean, Ruth J., with the collaboration of Boulton, M.B.M. (1999) : *Anglo-Norman Literature, A Guide to Texts and Manuscripts*. London : Anglo-Norman Text Society, Occasional Publications Series n° 3.
- Dees, Anthonij (1980) : *Atlas des formes et des constructions des chartes françaises du 13^e siècle*. Tübingen : Max Niemeyer Verlag, Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie 178.
- FEW (1922→) : *Franzosisches Etymologisches Wörterbuch, eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*. Herausgegeben von Walther von Wartburg; vingt-quatre volumes parus, volume XXV (refonte du tome I, lettre A), Beiheft. Bonn, Leipzig, Tübingen, Basel, Index en deux volumes, Paris, Champion, 2003.
- Leonardi, Lino (1988) : Compte rendu de Quereuil (1988). *Studi Medievali* XXIX, 246-255.
- Light, Laura (1984) : Versions et révisions du texte biblique, in : P. Riché et G. Lobrichon (éds.), *Le Moyen Âge et la Bible*. Paris : Beauchesne, 55-93.
- Ménard, Philippe (1980) : Le subjonctif dans les propositions hypothétiques en ancien français. *Tralili XVIII¹*, 321-332.
- Meyer, Paul (1886) : Manuscrits français de Cambridge II. Bibliothèque de l'Université. *Romania* XV, 236-357.
- Nobel, Pierre (1996) : *Poème anglo-normand sur l'Ancien Testament*, Édition et commentaire. Paris : Champion, Nouvelle Bibliothèque du Moyen Âge 37.
- (2006) : Pour une localisation du ms. Huth (Londres, British Library Additional 38117). *Méthode* 11, 61-68.
- (2009) : La transmission des *Quatre Livres des Reis* dans une traduction biblique de Terre Sainte au temps des croisades, in : J.-Ch. Herbin et M.G. Grossel (éds.) *Croisades ?, Approches littéraires, historiques et philologiques*. Valenciennes : Presses universitaires de Valenciennes, 129-164.
- (2011) : Bible du XIII^e siècle, in : C. Galderisi (éd.), *Translation médiévales, Cinq siècles de traductions en français au Moyen Âge (X^e – XV^e siècles)*. Turnhout, Brepols, II/1, 121-123.
- Pope, Mildred K. (1973) : *From Latin to Modern French with Especial Consideration of Anglo-Norman*. Manchester : Manchester University Press.

- Quereuil, Michel (1984). *La Bible française du XIII^e siècle. Édition critique du Pentateuque, Étude de la technique de la traduction.* Thèse de doctorat d'État présentée à l'Université de Paris-Sorbonne (2 tomes), Paris.
- (1988) *La Bible française du XIII^e siècle. Édition critique de la Genèse.* Genève : Droz.
- Short, Ian (2007) : *Manual of Anglo-Norman*, London. Anglo-Norman Text Society, Occasional Publications Series n°7.
- Sneddon, Clive R. (2006) : On the Creation of the Old French Bible. *Nottingham Medieval Studies* 46, 25-44.
- Woledge, Brian (1970) : Un scribe champenois devant un texte normand : Guiot, copiste de Wace, in : *Mélanges de langue et de littérature du Moyen Âge et de la Renaissance offerts à Jean Frappier*. Genève : Droz, tome II, 1139-1154.

Anglo-Norman editions and French dictionaries

Jennifer GABEL, DEAF, Heidelberg / AND, Aberystwyth

The interdependence of dictionaries of Medieval French and text editions is a well-known fact and it can be assumed that generally, editors of Anglo-Norman texts use not only the AND, which is most specialised in this field, but also the DEAF, Tobler-Lommatsch (TL), Godefroy (Gdf) and the FEW, as well as, for later texts, the *Dictionnaire du Moyen Français* (DMF). This practice is particularly opportune for every word which might cause problems of understanding or which might be of special lexical interest (such as early attestations of words, hapaxes, new senses of words etc.).

However, many glossaries lack explicit references to the above dictionaries. In many cases, this probably means that the editor used the information provided by these dictionaries wherever he or she considered it necessary, but did not include the references because of space restrictions or because he or she did not consider them essential for the purpose of their text edition. However, Trotter (1997: 579) states that out of 16 texts published by the Anglo-Norman Text Society from 1976 until the time his article was written, only 6 actually include explicit references to the FEW. Trotter (1997: 579) also points to the remarkable fact that in major British journals, there has only ever been one review of FEW (in 1936), while for TL there has been one review (1917) and one notice (in 1993), which might be a reason why many editors do not consider it necessary to include explicit references to these dictionaries in their glossaries. Nevertheless, even when dealing with an excellent glossary, the reader of an edition can usually find plenty of information in the dictionaries that complements the glossary of the edition. This is due to the fact that the aims of dictionaries and glossaries are similar in some aspects, but quite different in others. While a dictionary of Old French aims to show the whole semantic structure of a word, all its senses and sub-senses, as well as locutions and proverbs where the word appears, and in principle takes into account all the attestations of the word in Old French texts, the glossary is, as a matter of course, only interested in the words found in the edited text and their senses. Thus it does not include senses which are not attested in the text.

At the moment of establishing the glossary, constant reference to dictionaries is nevertheless advisable. It facilitates the task of identifying the sense attested in this particular instance and helps to define it correctly, since the dictionaries provide a more or less complete semantic structure. It can also be very helpful to confront the attestation of the edited text with those used by the dictionaries to illustrate each sense and sub-sense. This can either result in finding similar attestations or make it easier to realize that a certain sense actually is not suitable.

However, the fact that dictionaries provide valuable information does not necessarily mean that their definitions and the semantic structure of their articles have to be followed in all respects. Sometimes a new attestation causes the need slightly to amend a word's definition or, less frequently, to establish a new (sub)sense, and errors may occur even in the best dictionaries. The editor may disagree with the consulted dictionaries after confronting the information provided with the actual attestation. Nevertheless, this critical use of dictionaries generally enriches the glossary of a text edition, a fact underlined by Möhren (1994 : 200), and can help to avoid erroneous or too context-specific definitions. Especially the latter are a fairly frequent problem of glossaries, described by Möhren (1997 : 163), and usually occur when the etymology of the words, other existing attestations and dictionary definitions have not been taken into account, a problem illustrated thoroughly by Chambon (2006).

In the following, I will discuss a few examples taken from two different Anglo-Norman texts where the information provided by some of the above-mentioned French dictionaries, notably the etymological dictionaries DEAF and FEW, leads to a different, and ultimately better, result than the glossary entry. In some cases, the definitions given by the widely used TL, which does not provide etymological information aside from references to the FEW or the REW, but generally has an elaborate semantic structure, is also relevant. The reasons why the dictionary sometimes provides better information than the glossary can either be that the editor did not take into account the corresponding dictionary entry or that this entry was not available at the time of editing. This is especially true for many of the DEAF entries, since the first letter of this dictionary, G, was published in its entirety in 1995, after the publication of a large number of important editions.

The editions examined for this article are *Les Enfaunces de Jesu Crist* (AND-Siglum *Enfances*, DEAF-Siglum: EvEnfQuatrB) and *La Seinte Resurreccion* (AND-Siglum: *Resur*, DEAF-Siglum: RéSauvcJ), both of which have been deemed by Rothwell (2004) to be problematic, and whose glossaries do not contain any references to dictionaries. The comparison of their glossaries with the corresponding dictionary articles provides several examples of how information from dictionaries would have led to a different glossary entry if it had been taken into account.

Enfances is a text from the end of the thirteenth century, edited by M. Boulton in 1985. The first word of interest to be discussed here is *delit*, for which the glossary gives the following definition (*Enfances* p. 110): *delit* sm. “joy, pleasure”; pl. *deliz* “guilty pleasures, sins”, with a reference to v. 1957: “E a tuz sezinz requerum O mut trobone devociun Ke nus eüms test pardoun De nos pechez e nos deliz Ke fet avum nent enviz Contre Deu e ces eliz” (“We request to all saints with profound devotion that we may receive soon absolution of our sins and misdoings which we have willingly committed against God and his chosen ones”¹). The context shows that we are actually dealing with an attestation of *delit*, “fait illicite de l’homme qui cause un dommage à autrui ; (p. ext.) fait illicite, infraction à la loi morale ou religieuse” (TLFi sub *délit*¹, where the oldest attestation is from 1330-32). So in this case, the editor failed to separate the attestations of *delit*, “sensation ou émotion agréable, liée à la satisfaction d’une tendance, d’un besoin; plaisir” and *delit*, “fait illicite”. Thus she introduces the erroneous definition “guilty pleasures” in order to make her interpretation of the word fit the context without getting too far away from the assumed main sense “plaisir”, not realising that she is dealing with two homonymic words which do not have any etymological or semantic link. The two words are always distinguished by the dictionaries: *delit*, “fait illicite” can be found in FEW 3,34a sub *DELICTUM* ‘vergehen’ and in TL 2,1333,25 sub *delit*¹, “Verbrechen” (earliest attestation from the second half of the twelfth century). Its homonym *delit*, “plaisir”, is included in FEW 3,32a sub *DELECTARE*, “ergoetzen”: afr.mfr. *delit*, “plaisir, joie”, and in TL 2,1333,33 sub *delit*², “Ergötzen, Freude, Lust”. Careful consultation of dictionaries would have helped to avoid an erroneous definition, caused by the fact that the two homonyms have not been separated in the glossary. In addition, it would also have identified an important early attestation of *delit*, “fait illicite”, which is only the second attestation of the word and the first attestation of the word in a religious, moral context.

Another example where the definition provided by a dictionary is better suited for the text than the one provided by the glossary, is *gaz*, attested in the locution *sanz gaz*. For this locution, the glossary gives the following definition: “seriously, without exaggeration” (p. 112) with a reference to v. 1968: “Mes checun dolent e las, Duz Jesu, mut test orras Si il voile sun trespass Amender tretut *sanz gaz*” (“Sweet Jesus, you will listen very promptly to everyone

¹ All translations are my own.

wretched and miserable if he wants to make amends for his misdeed wholly without deception"). The context shows that the second part of the definition, "without exaggeration", is not suitable here, since the concern is not to amend one's misdeed without exaggeration, but in a sincere way, without trying to deceive. The locution serves here mainly to affirm what is said before, similar to English *truly*. But not only is the second part of the glossary definition unsuitable in the context, it also does not link to the basic sense of the word on which the locution is based. This is shown by the main senses of *gab* attested in DEAF G 14,1-27 ("raillerie, moquerie, plaisanterie", "hâblerie, vantardise", "non-sens" and "tromperie, dissimulation"), none of which is close to "exaggeration". But the DEAF article provides a different definition for *sans gas*, "sans tromperie" (DEAF G 14,30), which is at the same time valid in this context and fits into the semantic structure of the word. The locution does not appear in FEW 16,3 sub *GABB* (anord.), "Verspottung". Regarding the glossary entry, it can be stated that, while the first part of the definition, "seriously", is an acceptable translation of the locution, the second part seems to explain one possible meaning of the English word rather than defining the actual locution. This leads to a definition which is neither acceptable in the context nor as part of the semantic structure of *gab*, the base word of the locution.

The glossary definition of *lettre* on the contrary seems to fit the context: "history, story, life" (p. 113), with reference to v. 1973, 1978: "La lettre k'avez avant oie De Jesu est, le fiz Marie Ke de joie esteit replenie; E dedenz veu la purture Ke mut dedeinz la lettre honure" ("The text you have heard before is about Jesus, the son of Mary, who was full of joy; And you have seen inside [the text] the illumination which does much honour within the text") and to v. 2001: "Pur celi ke la lettre escrist E la purture dedeinz fist [...] Priez ore de quer parfist" ("For he who wrote the text and made the illumination inside it Pray now with a loyal heart"). It seems surprising though that "history, story, life" could be a sense or sub-sense of a word whose main sense is "signe graphique de l'alphabet; lettre", and indeed, FEW 5,378 a sub *LITRA* (gr.), "art gewicht" provides a better definition which is also acceptable in this context: afr. *letra*, "texte, écriture". This meaning can easily be linked to the main sense: we are dealing with a *paris pro toto*, a very common semantic process. So in this case, the glossary definition is a contextual interpretation and does not correspond to the actual meaning of the word, while the FEW provides a much better alternative.

The second text which provides examples of the benefit which dictionaries can provide for editions and their glossaries is *La Seinte Resurreccion*, referred to below by the AND siglum *Resur*. This text was composed in the middle of the thirteenth century and was edited by T. A. Jenkins and others in 1943.

The first interesting example is *envie*, defined in the glossary as "malicious envy" (p. 70), which is an existing sense of the word, also attested elsewhere in the text. Reference is given to P 231: "Tant fist Judas grant felonie E a son os grant folie. Quant te (' Jesus) vendi par envie A cels qui ne t'aiment mie" and C 261: "Tant fist Judas felunie E a sun os grant folie, Quant toi vendi par envie A cels ke ne te amerent mie" (translation of both citations: "Judas committed so great a betrayal And acted to his own disadvantage so foolishly When he sold you out of greed To those who do not love you at all"). In this context, it is clear that the reason for betraying Jesus is not the fact of being jealous of him, but the desire to obtain the money given for selling Jesus. The sense of *envie* is thus "désir immoderé de biens, d'argent; avidité", attested in DMF 2010 sub *envie* with the definition "convoitise, cupidité". This sense can be considered a sub-sense of "désir d'obtenir, de faire qch.", attested in FEW 4,799b sub *INVIDIA*, "neid" and in TL 3,714 as "Lust, Verlangen, Gelüsten nach". The original sense of "désir de ce qu'un autre possède, envie" developed thus a secondary, more general sense of "désir d'obtenir, de faire (qch.)". This new main sense on his part has the more specific sub-sense "désir immoderé de biens, d'argent; avidité" for which *Resur* seems to be

the first attestation. In the glossary, it is assumed that *envie* has its etymological main sense, but this is not true for the attestations cited above. While glossaries often provide definitions which are too contextual, the problem here is that the context has not been taken into account sufficiently. Thus, an existing sense of the word is provided, which is indeed attested elsewhere in the text, while the sense of the above attestations is neglected.

The second example taken from *Resur* is *hart*. The glossary defines “hangman’s noose” (p. 71), with reference to C 441: “Pendu seit de male hart” (“He shall be hung on a hangman’s noose”). This definition is indeed one of the senses of *hart*, but assuming this is the sense of *hart* in the attestation, it is not clear what the word *male* means. Since the glossary and the notes do not give any further information, the reader probably will assume that *male* specifies the type of *hart* which is used and might think that a noose of bad quality was used. However, this would be a misinterpretation, and DEAF H 230,17 sub *HART* actually shows that a locution *male hart*, “corde qui sert à étrangler, à prendre qn” exists. It is important to provide this information since the sense of the locution is different from the senses of its two components, or at least not completely transparent: the adjective does not say anything about the quality of the *hart* itself, but rather adds a moral component and refers metonymically to the person hung by the noose or to the way this person will die. At the same time, the locution tells explicitly what type of *hart* we are dealing with in this context, since the word itself can mean “rameau plus ou moins souple qui peut être plié” (DEAF G 229,15) or “lien d’osier ou d’autres matières servant à attacher, à suspendre qch. ou qn et spéc. à étrangler, à prendre” (DEAF G 229,31). Its sense is thus not restricted to “corde qui sert à étrangler, à prendre (qn)” and the use of the locution helps to disambiguate the sense of *hart* in this context. This is another example where a correct sense is provided, but without taking the context into account sufficiently. The locution *male hart* has thus not been identified. The DEAF for its part provides the necessary information to enable a correct interpretation.

The last example taken from *Resur* is the adjective *pi*, for which the glossary gives the purely contextual gloss “holy” (p. 74) with reference to P 228: “Ohi Jesu, le fiz Marie, Seinte virgine dulce e pie” and C 258: “Jesu ! le fiz Marie, Seinte virgine duze e pie” (both can be translated as: “(Oh) Jesus, son of Mary, the sweet and pious/merciful Holy Virgin”). Even though it seems quite logical to refer to Mary as being holy, a look into the dictionaries shows that this is not the actual meaning of the word – besides, the adjective *seinte* is present in both contexts, which suggests that *pie* might mean something different than “holy” (even though it could be repeated for stylistic purposes). FEW 8,619b sub *PIUS* “fromm” provides the definition “miséricordieux envers des inférieurs (surtout de Dieu); respectueux des choses saintes”, TL 7,989 sub *piu* defines “fromm, gut, mildherzig”. Because of the special status of Mary, who actually is holy and has a very close relationship to God, it can be stated that both meanings, “miséricordieux envers des inférieurs” and “respectueux des choses saintes” are present in this attestation. At any rate, these definitions are easily found in the dictionaries, while the information provided by the glossary is purely contextual and ultimately wrong. No attempt is made to link the glossary entry to other attestations and the etymological background of the word.

These examples show several possible types of errors in glossaries. Homonyms are not identified as such, which then leads to erroneous definitions that link the attestation to the wrong word (*delit* in *Enfances*). Definitions can be contextual interpretations and ultimately wrong by not taking into account the core meaning of the word (*lettre* in *Enfances*, *pi* in *Resur*). Conversely, glossary entries can contain a correct sense of the word, but do not take the context sufficiently into account and thus do not identify the sense actually attested (*envie* in *Resur*) or do not realize that the word occurs in a locution which has to be defined as such (*male hart* in *Resur*). Finally, there are glossary entries or parts of entries which neither

correspond to any correct sense of the word nor fit the context (the second part of the definition for *sanz gas* in *Enfances*). At the risk of stating the obvious – or what should be the obvious –, the use of dictionaries helps considerably to reduce these types of errors and is thus indispensable for the preparation of a glossary. Especially for words or locutions that are not very common, the consultation of various dictionaries is required in order to obtain the best possible result. It must also be emphasised that new editions are fundamental for the compilation of new dictionary articles. They provide supplementary material which might lead to amendments to the semantic structure of a word and to the inclusion of new senses, locutions or proverbs. It can thus be stated that, if editors of Anglo-Norman texts take constantly into consideration the existing dictionaries and their new contributions, while lexicographers include new editions for the dictionary's attestations, a mutual enrichment and a better understanding of the Anglo-Norman dialect and of the Old French language as well as of the text in question can be achieved.

Bibliographical references

Primary texts

- Enfances* = M. Boulton (ed.) (1985): *Les Enfauntes de Jesu Crist*. ANTS 43.
Resur = T. A. Jenkins and others (eds.) (1943): *La Seinte Resurecccion*. ANTS 4.

Secondary texts

- Chambon, Jean-Pierre (2006): Réflexions sur les glossaires d'éditions de textes. *Revue de linguistique romane* 70, 123-141.
- Möhren, Frankwalt (1994): Bilan sur les travaux lexicologiques en moyen français, avec un développement sur la définition, in: Bernard Combettes / Simone Monsonégo (eds.), *Le moyen français. Actes du VIII^e Colloque international sur le Moyen Français, Nancy 1994*. Paris : CNRS-INALF / Didier, 195-210.
- (1997): Édition et lexicographie, in: Martin-Dietrich Gleßgen / Franz Lebsam (eds.), *Alte und neue Philologie*. Tübingen : Niemeyer, 153-166.
- Rothwell, William (2004): *Ignorant Scribe and Learned Editor: Patterns of Textual Error in Editions of Anglo-French Texts*. Published on: <http://www.anglo-norman.net/articlesA/scribe.xml>.
- Trotter, David (1997): Les néologismes de l'anglo-français et le FEW. *Le Moyen Français* 39-41, 577-635.

Dictionaries

Extensive bibliographical information about the dictionaries can be found in DEAFEl, available at the following address: http://www.deaf-page.de/bibl_neu.htm.

Quant à la nomenclature ...

Quelles entrées intégrer dans un dictionnaire du français médiéval ?

Stephen DÖRR, DEAF, Heidelberg

La réponse à la question posée dans le titre de mon exposé semble à première vue très facile. Dans les introductions diverses de dictionnaires de l'ancien français, on lit qu'on traite le vocabulaire de l'ancien français ou les mots en ancien français. Erhard Lommatzsch, par exemple, se prononce de la manière suivante : « Gestützt auf ein kritisches gesichtetes Quellenmaterial, ist nun Tobler der wichtigsten Aufgabe eines deskriptiven Wörterbuchs, wie es seinem Sinn entsprach, der Bestimmung der Bedeutungen und Bedeutungsnuancen der altfranzösischen Wörter und Wendungen ... nachgegangen. » (TL 1, VII¹). Kurt Baldinger présente le DEAF ainsi « Le DEAF se propose de décrire l'ensemble du vocabulaire français depuis les Serments de Strasbourg jusqu'au milieu du 14^es. » (DEAF G IX)

Et Godefroy formule dans son avertissement : « Les mots que nous aimons à étudier... ce sont les mots bien faits et durables [...]. Le côté historique domine ici ; or, un mauvais mot a, comme un bon mot, son intérêt historique ».

Il semble donc clair que les dictionnaires s'occupent du vocabulaire et des mots. Mais en réalité, la situation est plus complexe.

Un premier indice pour cette affirmation se lit dans la description du DEAF par Frankwalt Möhren dans *l'Introduction aux dictionnaires les plus importants pour l'histoire du Français* (184) :

L'idéal d'un dictionnaire étymologique serait de donner une biographie complète et détaillée de chaque mot avec toutes ses ramifications, de joindre des cartes à chaque article, d'éclaircir les arrière-fonds socio-culturels des mots, d'inclure les noms propres (le DEAF le fait seulement dans les cas "intéressants" qui sont en rapport avec les noms communs, v. p. ex. GALOIS et GASCON), etc. etc.

C'est à ce point qu'on comprend qu'un dictionnaire d'une langue médiévale est tout autre chose qu'un dictionnaire d'une langue moderne. En dehors de la sémantique, il est essentiel d'éclaircir le monde médiéval, c'est-à-dire de donner toutes les informations nécessaires pour situer un mot ou un fait dans son contexte historique. Écoutons à ce sujet Erhard Lommatzsch dans son introduction du TL :

Der Einblick in die Sprache einer Epoche bedeutet einen Einblick in die derzeitige Kultur des Landes. Diesen zu vermitteln und zu vertiefen, indem er wie den Wörtern so den Sachen volle Aufmerksamkeit zuwendete, hat Adolf Tobler stets für seine philologische Pflicht gehalten. So dürfen wir aus seinem altfranzösischen Wörterbuch endlich auch wichtige kulturelle Aufschlüsse erwarten, Auskünfte über Trachten, Sitten und Gebräuche, Rechts- und Sakralaltertümer, gesellschaftliche Urteile und Vorurteile der Zeit, geographische und geschichtliche Begriffe ... (TL 1, XVIII).

Ou, pour résumer Frankwalt Möhren : « Ajoutons encore qu'un dictionnaire d'une langue historique doit répondre à des questions d'ordre encyclopédique » (DEAF H VIII).

Et je suppose que ce n'est pas par hasard qu'on lit dans la deuxième édition de l'AND une formule bien prudente : (AND² XIV) « All this kind of Anglo-French material reflecting the civilization of medieval England in general needs to be presented in the new Dictionary ». On parle de *material*, mais non pas de mots ou de vocabulaire.

¹ Les sigles utilisés ici sont ceux de DEAF, v. www.deaf-page.de.

Je m'abstiens d'entrer dans une dissertation sur la question de ce que c'est qu'un mot ou sur les différences entre dictionnaires et encyclopédies. J'essaierai plutôt de décrire brièvement, en me servant de très peu d'exemples, ce que font les dictionnaires les plus importants pour fournir une base à des recherches encyclopédiques.

Commençons par le TL (1,880) qui donne le syntagme *batre Seine* "faire quelque chose de stupide, sans sens"; ou encore *le tor de Mes* "chute du cheval" (TL 10,392); malheureusement ni *Seine*, le nom du fleuve, ni *Mes*, le nom de la ville, ne sont relevés ailleurs dans le dictionnaire. L'absence des toponymes s'explique par l'habitude, la tradition de ne pas relever les noms propres dans un dictionnaire. Ce fait nous empêche cependant de retrouver facilement du matériel pour des questions scientifiques comme par exemple : quels toponymes sont utilisés en ancien français dans des locutions, et pourquoi ?

L'attitude opposée à celle du TL est présentée par l'AND qui relève un grand nombre de toponymes. Voici un petit choix d'exemples tirés de la tranche de A- à AL- : *Agariens*, *Agareis* "Arabs", *Albanie*, *Albani* "Scotland", *albanien* "Albanian", *Albeon* "Britain", *albertin* adj. "Albertine", s. "Albertine merchant", *albisien* "of a sea, probably in the east", *aldrisigate* s. "Aldersgate (London)", *Alemaine* "Germany", *aleman* "German", *Alexandre* "city of Alexandria", *alisandrin* "Alexandrian (from Alexandria)". L'AND relève donc les toponymes même s'ils n'ont pas de caractère 'sémantique'. Au premier abord, cette manière d'agir est très étonnante. Mais en ouvrant un nouveau champ de recherche, j'ai tout de suite constaté qu'une telle démarche peut générer une base pour des analyses historico-sémantiques.

Depuis quelques mois et à la suite d'une conférence de mon ami Claude Buridant, je m'intéresse à des étymologies forgées au Moyen Âge. Sur le fond de l'idée qu'au Moyen Âge régnait une *Weltanschauung* cratyliste selon laquelle les noms représentaient les essences mêmes des choses, l'édition de Brent Pitts du texte anglo-normand *Le livre des régions* de Barthélemy l'Anglais qui a paru en 2006 possède une importance particulière. On y trouve nombre d'étymologies de type : *De Gallia...* (donc du Pays de Galles) *Si fu jadis apelee Gallie pur la blanchur de la gent, car 'gal' en greu vaut autant cum 'lait' en latin* (BartRegionsP 26). Nous autres, qui sommes tous venus de l'extérieur au Pays de Galles, nous ne pouvons que confirmer l'exactitude de la phrase même si l'élément « 'lait' en latin » étonne.

Écoutons encore un autre exemple tiré du même texte : *De Pentapoli. Pentalpe est une region entre Arabie e Palestine, si est issi apelee après les .v. citez ke jadis i furent, car 'penta' en greu vaut autant cum .v. en franeis* (BartRegionsP 37). Pour avoir un accès plus direct aux attestations intéressantes, il serait souhaitable de trouver au moins des noms étymologisés comme *Gallie* et *Pentalpe* dans un dictionnaire, ne serait-ce que sous forme de renvoi. De ces exemples résulte une première conclusion : il est très utile d'enregistrer des toponymes dans un dictionnaire historique si les attestations en question nous fournissent des informations d'ordre philologique ou linguistique. Par contre, on peut se demander si l'enregistrement d'un toponyme tel que *Henaud* "Hainault" avec un contexte comme *neez en les parties de Henaud* (ANDEI) est raisonnable, parce que de tels cas n'apportent rien au dictionnaire de langue.

En m'occupant depuis quelques temps de la littérature scientifique, et c'est mon deuxième point, j'ai répertorié un nombre d'étymologies grecques correctes et erronées. Voilà un exemple.

Dans *l'Introductoire d'astronomie* qui date d'environ 1270 on lit : *Autretant vaut galaxies cum blans comme lait quar gala est lait en grejois et xios cercle* (IntrAstrD XI 2). Le mot *Galaxie* a été traité par un certain Dörr dans les addenda au volume G du DEAF. Mais il n'a pas relevé la forme *gala*. Aujourd'hui, j'opterais pour son enregistrement dans notre

dictionnaire. Un modèle à suivre est l'article *GYRI* de Thomas Städtler dans le DEAF qui commente : « Mot grec (gr. *kyrios* “lord, master”, LidScott 1013b), employé une seule fois dans le *De arte venandi cum avibus* où Frédéric II essaie d’étymologiser lt. *girosalcus*. » La traduction française donne le contexte suivant: *gerfaus si vient de gyri, qui vaut autant a dire comme sires, et de falco, qui vaut autant a dire comme faucons*. Il est très utile de relever *gyri*, mais aussi *falco* qu’on trouvera dans le fascicule F1 du DEAF.

Voici un autre exemple : Dans la traduction des *Otia imperialia* de Gervais de Tilbury par Jean d’Antioche qui date de ca. 1290, on peut lire : (au sujet des phases de la Lune) : *pansilenos, c'est a dire ronde et plaine* (JAntOtiaP 37).

À mon avis, il est absolument nécessaire d’enregistrer ce mot grec qui figure dans un contexte français dans un dictionnaire de l’ancien français. Pourquoi ? D’abord parce que ces mots sont peut-être des indices d’une certaine connaissance du grec au Moyen Âge français, au moins dans le domaine du lexique. Un corpus qui rassemblerait un certain nombre d’étymologies de mots grecques pourrait mettre en cause quelques affirmations de Pascal Bouhol dans son livre intitulé *La connaissance de la langue grecque dans la France médiévale VI^e au XV^es.* dont je cite un seul exemple: « À défaut de la langue, l’héritage de la pensée grecque devenait plus familier aux Occidentaux par le biais de la science arabe (87) ». Entre parenthèses : je ne veux pas reprendre les positions prises par Sylvain Gougenheim dans son livre intitulé *Aristote au mont Saint-Michel : Les racines grecques de l’Europe chrétienne* (2008)²; mais un nombre plus grand d’exemples servira de différencier nos opinions quant à la langue grecque au moyen âge.

En outre, l’insertion de mots étrangers dans un dictionnaire de l’ancien français nous fournit un outil pour pouvoir plus facilement identifier la tradition discursive dans laquelle se situe un certain texte en retrouvant d’autres attestations de ces mots. Dans le cas de ‘*pansillenos*’ des *Otia imperialia*, il est maintenant possible, en consultant les dictionnaires du moyen latin, d’identifier comme sources possibles du texte de Gervais le *De nuptiis Philologiae et Mercurii* de Martianus Capella et *la Philosophia* de Guillaume de Conches. Le mot figure également dans le *Liber de natura rerum* de Thomas de Cantimpré³.

Le DEAF traite en principe tous les mots qui figurent dans un contexte ancien français. Ce principe est la cause de quelques reproches dans des compte rendus critiquant que nous relevons entre autres des mots anglais tirés de textes en ancien français. Nous sommes par contre convaincus qu’un dictionnaire d’une langue historique peut et doit traiter une nomenclature extensive, comprenant tous les éléments, et en ce qui concerne le DEAF non seulement les mots ancien français, pour faciliter la bonne compréhension d’un texte, pourvu qu’il marque convenablement ce matériel. Pourtant, ce n’est qu’un côté de la médaille. Le revers en est le devoir de fournir du matériel pour des recherches historiques et socio-culturelles. Remplir ces deux tâches n’est donc possible qu’en enregistrant tous les mots de textes ancien français, qu’ils soient français, latins grecs, anglais, etc. ; et il faut relever, en usant du bon sens, des toponymes et anthroponymes ayant un intérêt philologique.

² Cf. le compte rendu exemplaire par Max Lejbowicz : Sylvain Gougenheim, *Aristote au Mont-Saint-Michel. Les racines grecques de l’Europe chrétienne*, *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], 2008, mis en ligne le 13 novembre 2008, consulté le 06 octobre 2011. URL : <http://crm.revues.org/2808>.

³ LathamDict 1,2101b ; NiermeyerBu 987.

Références bibliographiques

Les sigles utilisés ici sont ceux du DEAF ; ils peuvent être consultés sous www.deaf-page.de.

- Boulhol, Pascal (2008), *La connaissance de la langue grecque dans la France médiévale VI^e au XV^es.* Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence.
- Gougenheim, Sylvain (2008), *Aristote au Mont-Saint-Michel. Les racines grecques de l'Europe chrétienne.* Paris : Éditions du Seuil.
- Möhren, Frankwalt (1974), Le DEAF (Dictionnaire étymologique de l'ancien français), in: Kurt Baldinger, *Introduction aux dictionnaires les plus importants pour l'histoire du français.* Paris : Klincksieck, 163-184.

Including Gower

Brian MERRILEES, Toronto

In a paper delivered to the Gower Society some years ago in London, I lamented the lack of attention that John Gower's French works seemed to have drawn from scholars of Middle French and late Anglo-Norman. Although Dominica Legge (1963) in *Anglo-Norman Literature and its Background* and Ruth Dean and Maureen Boulton (1999) in *Anglo-Norman literature: a guide to texts and manuscripts* recognize his work, scholars of Middle English, and in particular Robert F. Yeager (1990 etc.), have paid more attention to Gower's poems in French than scholars of Anglo-Norman and Middle French. My own interest was in the language and in particular the vocabulary but I have also made some study of the phonology and morphology. Of his language Ruth Dean says : "Gower's French is not distinctively Anglo-Norman". There is some small redemption in the *Dictionnaire des Lettres françaises* where a short article by Marguérite-Marie Dubois (1992) devoted to Gower ends with the following: "La critique s'est longtemps montrée injuste pour ce bon ouvrier qui symbolise sous son triple aspect la culture anglaise du XIV^e siècle". I am happy to say that Gower's texts which were not treated in AND1 are now to be part of the revised AND2.

Gower's French texts

Gower wrote three texts in French, the *Mirour de l'Omme*, the *Traité pour essampler les amantz marietz* and the *Cinquante Balades*, all of which were edited in volume I of the complete works of Gower by G.C.Macaulay (1899). The *Mirour*, later known as the *Speculum meditantis*, is a lengthy allegorical text of some 30,000 lines and incomplete; it deals with the struggle between vice and virtue and the havoc wreaked by the daughters of the Devil's offspring, examines the various estates of society which have been corrupted by Sin and calls for Man to be reconciled to God to atone for his worldly faults. I had hoped to edit this text with Tamara O'Callahan of the University of Northern Kentucky but the length of such a project was a deterrent, especially when Macaulay's edition is available on-line at www.archive.org. The *Mirour* is nonetheless one of the most important allegorical and socio-political commentaries in French, even if representing an insular society. Its echoes of Hélinand de Froidmont's *Vers de la Mort* and of the *Roman de la Rose* along with other continental texts are a reminder that late Anglo-Norman writers were conscious of their place in a wider French context.

Solonc la primere ordinance
Ly moigne contre la plesance
Du char s'estoient professez,
Et d'aspre vie la penance
Suffriront; mais celle observance
Ore ont des toutez partz laissez :
Car gule gart tous les entrez,
Qe faim et soif n'y sont entrez
Pour amegrir la crasse pance ;
Si ont des pelliçouns changez
Les mals du froid et estrangez.
Qe point ne vuillont s'aqueintance.
La viele reule solt manger
Piscoun, mais cist le voet changer,
Qant il les chars hakez menu
Ou bien braiez deinz le mortier

Luy fait confire et apporter,
 Et dist *que* tieles chars molu
 Ne sont pas chars, et ensi dieu
 Volt decevoir et est deceu :
 Car il ad tant le ventre chier,
 Q'il laist de l'alme ainçois le pru,
 Q'il ait un soul repast perdu,
 Du quoy le corps poet enmegrer.
 Ne say qui dance ne qui joute,
 Mais bien say, qant sa large joute
 Ly moignes tient tout plein du vin,
Par grant revell vers soi l'adjuoste
 Et dist *que* c'est la reule joute ;
 Ne croi point de saint Augustin,
 Ainz est la reule du Robyn,
 Qui meyne vie de corbyn,
 Qui quiert primer ce q'il engouste
Pour soi emplir, mais au voisin
 Ne donne *part*, ainz comme mastin
 Trestout devore, et mye et crouste.
 Tout scievont bien *que* gloutenie
 Serra du nostre compagnie ...

Robert Yeager (2010a) has now edited the *Traité* and the *Cinquante Balades* with facing English translation in a volume published by the Medieval Institute at the University of Western Michigan for which I have added a brief appendix on the language (Merrilees 2010). Tamara O'Callaghan and I (2003) also did an on-line edition and translation of the *Traité* from the Glasgow, Hunterian Mus. T.2.17. The *Traité*, found in thirteen manuscripts (Dean and Boulton 1999), is a stern text warning against adultery and preaches chastity and fidelity with numerous examples of the breaking of marriage vows, such as Ulysses betraying Penelope with Circe, Hercules with Iole, Jason with Medea, Paris with Helen, and many others whose conduct, like that of Lancelot and Tristan, represented illicit relationships. Here the poet indeed seems to be the "Moral Gower" acknowledged by his friend Chaucer. There has been much speculation about its date, some proposing that it was a wedding gift to his new bride (probably *en seconde noces*), Agnes Groundolf, in 1398, though the tone of the poems could hardly be seen as pleasing for any new spouse. Cathy Hume (2010) speculates that the stanzas and their examples are a reproach to King Edward III who had an adulterous liaison with Alice Perrers, whom he married after the death of his first wife. Edward died in 1377. Robert Yeager (2010a) has estimated rather a date between 1385 and 1390. The *Traité* is known to many because of its charmingly defensive *envoi* in which Gower excuses his French:

Et si jeo n'ai de Francois la faconde,
 Pardonetz moi qe jeo de ceo forsvvoie.
 Jeo sui Englois, si quier par tiele voie
 Estre excusé ...

but there is much to savour in respect of the wanderings of noble desires, as we see in the following:

Trop est humaine char frele et vileine;
 Sanz grace nulls se poet contretenir.
 Ceo parust bien, sicom la Bible enseine,
 Qant Roi Dauid Uriel fist moertir
 Pour Bersabee dont il ot son plesir.
 Espouse estoit, mais n'en avoit garde.
 N'ert pas segur de soi qui Dieus ne garde.

La bealté q'il veoit ensi lui meine
Qu'il n'ot poair de son corps absténir,
Maisqu'il chaoit d'amour en celle peine
Dont chastes ne se poait contenir.
L'un mal causoit un autre mal venir,
L'avolterie a l'omicide esgurde.
N'ert pas segeur de soi qui Dieus ne garde.

Mais cil qui Dieus de sa pité remeine,
Daudid se prist si fort a repentir
Q'unques null homme en ceste vie humcine
Ne receust tant de pleindre et de ghemir.
Merci prioit, merci fuist son desir,
Merci troeuoit, merci son point ne tarde.
N'ert pas segeur de soi qui Dieus ne garde (Glasgow, Hunterian Mus. T. 2. 17, no. XIV)

The *Cinquante Balades*, like the *Mirour de l'Omme* survive in a single manuscript, in this case London, BL MS Add. 59495. The title comes from Thomas Warton, though there are in fact fifty-four poems as Robert Yeager (2010a) points out in his recent edition. The whole collection represents, according to Yeager, “a narrative of an (ultimately unsuccessful) love affair as seen *en pastiche* through the eyes of a first-person lover”. Four of the *balades* are in fact the response in the assumed voice of the lady to her aspirant’s arguments. The early poems are conventional in them, the nature of love, the renewal and return of seasons and of feeling, comparisons of lovers with nature and its creatures, but Gower’s expression of these is simple and elegant. His praise and pleas are addressed to the lady with allusions to poetic and historical figures, and the commonplace conjunction of ‘*cœur*’ and ‘*corps*’ appears more than once. It is love from a distance. The lady’s reply is cool, even cold, rejecting the advances as potential lies and citing her own examples of infidelity, and in Balade 44 appears to favour a new lover whom she addresses formally as ‘*vous*’. Again the dating is speculative, Yeager coming down in favour of composition around 1391-93 but possibly as presenting a unified collection as a tribute to Henry IV on his accession in 1399. The following example taken from this collection is Balade XXVIII (Yeager 2010, pp. 99-100):

Dame, u est ore celle naturesce,
Qc soloit estre en vous tiel temps jeo vi,
Q'il ne vous plest de vostre gentilesce
Un soul salutz mander a vostre ami ?
Hc quier de vous forsque le coer demi,
Et vous avezz le mien trestout entier:
Om voit sovent de petit poi doner.

Les vertus de franchise et de largesce
Jeo sai, ma dame, en vous sont establi;
Et vous savezt ma peine et ma destresce,
Dont par dolour jeo sui sempres faili
En le defaite soul de vo merci,
Q'il ne vous plest un mot a moi mander:
Om voit sovent de petit poi doner.

Tout quanke j'ai, ma dame, a vo noblesce
De coer et corps jeo l'ai doné parmi;
Par quoi ne vous desplese, en ma simplesce
De vostre amour si jeo demande ensi;
Car cil qui done il ad doun desservi,
Loial servant doit aver son loer:
Om voit sovent de petit poi doner.

Ma douce dame, qui m'avetz oubli,
Prenetiz ceo dit demoil pour remembrer,
Et mandez moi de vos beals ditz auci;
Q'om voit sovent de petit poi doner.

Gower's language

As part of a joint article published with Heather Pagan (Merrilees / Pagan 2009), I analyzed a large sample of Gower's French vocabulary and presented a list of words that seemed to characterize his language. These were divided into three main categories, Anglo-Normanisms, that is words that were not found in continental French, words used especially in continental French and neologisms; a fourth category consisted of other words that were close to Anglo-Norman but with slight differences.

The Anglo-Norman list showed some forms had simply a change of suffix, for example *arbitrement* (1 ex.) instead of *arbitrage*, *assembleisoun* (1 ex.) for *assemblment*, though Gower uses the latter six times (Yeager *et al.* 1997). Other are back-formations such as *chericer* for *cherir* probably formed from English 'cherish' which itself is derived from the inchoative second stem in -iss. Other stems contribute to the formation of forms such as *concluder* and *encloser*. One term *dueté* seems to be purely insular and is principally used in legal documents (AND1 and 2). The importance of the sample is that it underscores Gower's awareness of insular French forms and he is not loath to use them.

The words that are essentially continental in Gower's French constitute a list three times longer than the other categories in our sample and were gathered at an early stage in the AND2 revision process. Nonetheless I used the AND2 at that point (2003) when letters A to E had been revised. Revision since has been constant and is progressing through M (2011). A number of terms were clearly latinate and may have appealed to Gower the Latinist: *accusatour*, *bilingue*, *cohabiter* etc. though there were a number of terms deriving from the primitive stock: *abaubir*, *allentis*, *bobancer*, *burgoiserie*, *cervoiser* etc., showing that Gower had a broad understanding of French and its composite formation.

This comprehensive understanding shows in Gower's creation of neologisms, most of them unexceptional but with some there is a certain flair that adds to our appreciation of his language. For example *bordeller* 'to fornicate', *brigantaille* 'irregular troops', *engarçonner* 'make a servant of' are creations that are easily understood, yet not existing in the French that contemporaries knew. Perhaps the use of *couchour* meaning 'lazy' may be less evident but it shows an imaginative mind at work.

In a fourth group there is further evidence of insular features, such as a change of conjugation: *deglouter* instead of *deglostir*, change of prefix: *atalanter* beside *entalenter*, *esluminer* instead of *enluminer*, change of grammatical category: *causal* etc. as a substantive.

Gower is aware of the OF declension system that by his time was mostly reduced to the *cas régime* though his usage seems to be determined as much by rhyme requirements. In the *Balades* he describes his heart variously as *parfit*, *verai*, *loial* and *entalentis*, the last rhyming with *amis* in the following line and with *vifs* and other adjectives in -s in the same *balade*. Gender distinctions and agreements are not always kept: *ce lettre*, *corps humeine*, *chose humeine* etc. Verb forms are mostly regular but show a mixture of older and newer forms: the 's' is absent from several forms such as *sui*, *di*, *doi* etc., but is added in *dis*, *escripts* etc. First-person plural endings in -oms, -ons are both found; there are occasional third-person plural endings in -ont: *parlont*, *diront*.

The orthography of a Gower text seems closer to those of continental contemporaries than of compatriots, mostly with the graphical restoration of diphthongs, largely reduced during the earlier periods of Anglo-Norman: *ie* is often written in full though reduced to *e* *pleniere/amiere*, *ei* and *ai* before a nasal can rhyme *peine/sovereine*, *ai* can rhyme with *e* *jammes/pres*, *oi* is frequent for earlier *ei* in *foi*, *voloir*, *espoir*. However *ou* remains and does not change to *eu*: *dolour*, *valour*, *honour*. A full analysis of Gower's rhymes remains to be done.

Conclusion

There is no evidence that John Gower ever visited France though his work reveals a keen familiarity with contemporary and recent French writing such as that of Machaut, Froissart and Deschamps (Yeager 1990, Butterfield 2004). He is overshadowed in literary history by his co-eval friend Geoffrey Chaucer and indeed he lacks the latter's humane and comic touch. But in his French works which have been seen as less important than his English and Latin creations, he aspires beyond much of what other Anglo-Norman writers achieved and his legacy must be included in any history of insular French literature of the Middle Ages, as well as recognized by historians of Middle French.

Bibliographical references

- Butterfield, Ardis (2004): *Confessio Amantis and the French Tradition*, in: Siân Echard (ed.), *A Companion to Gower*. Cambridge: D.S. Brewer, 165-180.
Dean, Ruth / Boulton, Maureen (1999): *Anglo-Norman literature: a guide to texts and manuscripts*. London: Anglo-Norman Text Society.
Gower, John (1899): *The Complete Works of John Gower*, ed. G.C. Macaulay. vol. I *The French Works*. Oxford: Clarendon Press.
Hume, Cathy (2010): Why did Gower write the *Traitie*?, in: Elisabeth Dutton with John Hines and Robert F. Yeager (eds.), *John Gower: Trilingual Poet. Language, Translation and Tradition*. Cambridge: D.S. Brewer, 304-314.
Legge, M. Dominica (1963): *Anglo-Norman Literature and its Background*. Oxford: Clarendon Press.

- Merrilees, Brian / Pagan, Heather (2009): John Barton, John Gower, and others: variation in late Anglo-French, in: Jocelyn Wogan-Browne (ed.), *Language and Culture in Medieval Britain*. York: York Medieval Press, 134-140.
- Merrilees, Brian (2010): A Note on Gower's French, in: Robert F. Yeager (ed.), *John Gower: the French Balades*. Kalamazoo, Michigan: TEAMS, Medieval Institute Publications, 175-178.
- O'Callaghan, Tamara / Merrilees, Brian (2003): *Traité pour essampler les Amantz Marieitz*, edited from MS Glasgow, Hunterian Mus. T.2.17. <http://homes.chass.utoronto.ca/~merrilee/2003/gower.html>
- West, Mark / Hinson, Robin L. (1997): *A Concordance to the French Poetry and Prose of John Gower*. East Lansing, Michigan: Michigan State University Press.
- Yeager, Robert F. (1990): *John Gower's Poetic: The Search for a New Arion*. Cambridge: D.S. Brewer.
- (2004): John Gower's French, in: Siân Echard (ed.), *A Companion to Gower*. Cambridge: D.S. Brewer, 137-152.
- (2010a): *John Gower: the French Balades*. Kalamazoo, Michigan: Medieval Institute Publications.
- (2010b): Gower's French and his Readers, in: Elisabeth Dutton with John Hines and Robert F. Yeager (eds.), *John Gower: Trilingual Poet. Language, Translation and Tradition*. Cambridge: D.S. Brewer, 304-314.

When 'courage' might not be a 'virtue' at any 'price' in the England of Geoffrey Chaucer: Anglo-French and Middle English:

William ROTHWELL, Swansea

Although it has long been recognized that the lexis of modern English owes much to French terms introduced after 1066, many of which may still be found in the language today, it must also be understood that many of these words that were brought across the Channel already carried more than one meaning in their original existence in France before being adopted into the lexis of English. They often developed further once installed in England, so that it may be pertinent to examine a small selection of such items taken from the abundant material available in the rich assortment of Middle English vocabulary in just one section of the wide-ranging writings of Geoffrey Chaucer, the fourteenth-century English scholar and diplomat with the French-sounding name and a rare command of both languages as reflected in his well-known *Canterbury Tales*.¹ To this end a small selection of extracts taken from the 858 verses of this text which follow his opening statement: "Here bygynneth the Book of the Tales of Caunterbury" will be examined for some of the linguistic difficulties that they may pose for the modern reader.

The author of the standard edition of Chaucer's works devotes a section of his Introduction entitled "Language and Versification" (pp. xxv-xli) to an attempt to establish definite dates for their composition, but has to admit that: "In many cases there is reason to doubt the chronology" (p. xxv) and adds that "it is uncertain how closely they (i.e. the manuscripts of the texts) reproduce his (i.e. Chaucer's) original spelling". The editor also admits that: "The manuscripts in which Chaucer's works have been preserved are all later than the date of his death." In view of these significant linguistic impediments to any precise knowledge of the dates and contents of Chaucer's writings, none of these versions can be regarded as being necessarily authoritative in terms of their date of composition or, more importantly, of their narrative content. However, Benson goes on to deal in detail with the grammar and the forms of the words in the printed text, so that his attention and that of the colleagues who assisted him² appears to have been concentrated on the spelling, pronunciation and grammar of the words used in *The Canterbury Tales*, rather than on Chaucer's contribution to the history of the English language as a means of communication.

However, the editors of the Riverside Chaucer showed that they were clearly aware of the need to assist modern readers to understand the vocabulary of the medieval text by providing not only a comprehensive "Glossary" of nearly a hundred pages (pp. 1211-1310) at the end of the book, but also a lengthy sequence of explanatory notes placed at the foot of every page.³ For example, on page 23, at the beginning of the *Canterbury Tales*, there are no fewer than 26 of these editorial footnotes whose purpose is to explain to the twentieth-century reader the vocabulary of the first 34 verses of the fourteenth-century text. This is followed by another 51 similar notes referring to verses 35-92 on page 24 and then a further 50 applying to verses 93-153 on page 25, all of which cover no more than thirteen of the 1327 pages of Chaucer's texts as printed. This proliferation of notes is not restricted solely to the author's "Introduction", but accompanies all the texts of the *Tales* themselves which extend as far as page 328⁴ of the Riverside Chaucer. This is a clear indication that, when the work was first published near the end of the twentieth century, its editors felt a need to explain the

¹ No attempt can usefully be made in the present article to deal with the whole rich linguistic content offered by the wide range of Chaucer's other works listed in the standard volume of 1327 pages entitled "The Riverside Chaucer", ed. Larry D. Benson, Oxford University Press, 1989.

vocabulary of the fourteenth-century English language of Chaucer's texts in detail to English readers of the present day.

On occasion, however, these editorial notes themselves call for correction, because the Middle English terms used by Chaucer, like many of their original forms in medieval French, often carry more than one meaning, with the result that the modern editors who provide only one sense for any particular word may unwittingly give their readers an incorrect interpretation of the text. For example, Chaucer states in his Prologue with reference to the "knight" who will begin the sequence of tales intended to entertain the group of pilgrims during their lengthy journey to the shrine of the martyr Thomas Becket in Canterbury Cathedral that "he loved chivalrie". This last word is defined incorrectly by the editors in their footnote (p. 24, Note 45) as "prowess", rather than the accurate "knightly qualities", although the accompanying explanatory terms in the very next line of the text explain the correct meaning of Chaucer's *chivalrie* without any doubt – "Trouthe and honour, freedom and curteisie", making no mention whatsoever of "prowess." Moreover, on p.1228 of the main "Glossary" this word *chevalrie/chivalrie* is given the meanings "knights", "body of knights", "the nobility," "knighthood", "knightly prowess", "the ideal of knightly conduct",⁵ where the close association of "knightly" with *chevalrie* is unmistakable. The five earliest cases of the use of *chivalrie* in the sense of "the ethical code of chivalry" given for the word in the MED are all taken from Chaucer's writing, but the word occurs much earlier in Anglo-French v. 594 of the Oxford *Chanson de Roland* dating from about 1100 AD and having the meaning of "knightly act".⁶

On the other hand, under section 4 of this same entry, the MED also has the following quite different meanings for *chivalry* – "warfare, a warlike enterprise" and also "skill or prowess in warfare". The link between these two quite divergent senses of the word is that they are both associated with different aspects of the knightly profession.⁷ The knights whose conduct was so ethical in peace-time were also the doughty warriors in battle. This dual meaning of the French *chevalrie/chivalrie* was present in both continental and insular texts long before the *Canterbury Tales*.⁸ Similarly, the concomitant *curteisie* in the quotation: "In curteisie was set ful muchel hir list" ("Her greatest pleasure was in good manners") referring to the Prioress who was a member of the group of pilgrims, is glossed as "refinement of manners" (footnote to v. 132 on page 25), and as "courtliness, good manners, courtesy as a moral ideal or as an act of good manners" in the "Glossary" (page 1234), whilst entries for the word in the MED show that it could also mean "a gracious reward or gift", "a gratuity or

² In the Preface to the Riverside Chaucer the editor writes that: "The production of this book has been a cooperative undertaking".

³ The absence of any indication of the personal responsibility of individual members of the editorial team in respect of the often differing entries regarding the meanings of words in the text makes it difficult to attribute such conflicting pronouncements to a particular editor.

⁴ The lengthy "Parson's Tale" which ends *The Canterbury Tales* (pp. 288-328) is not included, because, being a sermon rather than an entertaining tale, it is in prose, not verse.

⁵ In view of this and other similar differences between explanations of this kind it would appear that the glosses given at the foot of the individual pages of text as opposed to the main "Glossary" itself covering a hundred pages at the back of the book were the work of different, unspecified members of the editorial team, a dichotomy unhelpful for the reader.

⁶ "Dunc avrez faite gente chevalerie" v. 594 (J. Bédier edition, Paris, 1924).

⁷ This dual sense for the Anglo-French *chevalerie* entry in AND2 confirms the necessity of the 'knightly' aspect of the meaning for a correct understanding of the term.

⁸ Godefroy 2.110b *chevalerie*: aventure chevaleresque, exploit; Expédition militaire, admission, réception. Tobler-Lommatsch, *Alfranzösisches Wörterbuch* 2.356-358 *chevalerie*: Rittertum, Ritterwesen, Ritterlichkeit; Rittertat; Gewinn von einer Rittertat; Ritterfest; Zeremonie des Ritterschlages; Ritterschaft, Ritterschar; Kriegskunst. AND2 *chevalerie* (mil.): body of knights, army; profession of arms; military order; knighthood; knightly honour; knightly qualities; knightly deed; noble deed; tenure by knight service.

donation”, the laudable and the perhaps less laudable. Godefroy’s entry for *cortoisie* (2.320c) is somewhat odd, having the expected praiseworthy senses “cadeau, service gracieux” and “intérêt”, but also the strange “courtine” and “tapis”. Tobler-Lommatsch (2.922-3) in its turn offers a strange mixture of praiseworthy senses – “höfische Bildung, Gesittung, Artigkeit; Freigebigkeit”, but adding: “im tadelnden Sinn: ‘Gefälligkeit und Nachgiebigkeit’”. These important differences in meaning in the two dictionaries indicate that a correct understanding of this kind of medieval text must take cognizance of the variable social backgrounds of the works concerned rather than concentrating attention on spelling or grammar.

The importance of including the dictionaries of medieval French in what is primarily a study of the English vocabulary of Chaucer may be seen by examining one key word from the “Reeve’s Tale” (pp. 78-84) that not only escaped the attention of the editors of the Riverside Chaucer but also that of the *Canterbury Tales* edited by A.C. Cawley⁹ and *Chaucer’s World* by Edith Rickert.¹⁰ In “The Reeve’s Tale”, Chaucer describes how two impoverished Cambridge students, sent by the Master of their college, Soler Hall, to take a horse and cart to pick up a quantity of flour from a local mill, were tricked by the miller who surreptitiously turned their horse loose when at his invitation their attention was centred on watching the grinding of the corn. Whilst they were occupied in this way the miller’s wife came running into the mill to tell them that their horse had escaped from its tether and dashed away, chasing the wild mares in the fens. The students promptly rushed off to catch the horse, leaving the miller and his wife free to take away unobserved and unhindered a quantity of their flour, so that they would be left with only a reduced amount to take back to their college. When one of the students eventually managed to catch the runaway horse, Chaucer says that he went back to the mill with “Bayard in his hond”.¹¹ The reference here to “Bayard” is a mocking comparison of the students’ humble work-horse with the magic steed of medieval French literature which possessed the ability to increase or decrease its length at will as required by the differing number of its riders.¹² Neither the editions of the Chaucer text referred to above nor the MED offer any cogent explanation for this term *bayard*. They thereby reveal their failure to understand the point of Chaucer’s jocular remark. The Riverside Chaucer merely defines the word as “a common name for a horse” (p.1313), a definition repeated by Cawley (p.111, v. 4115), and found again in the MED. However, Chaucer’s educated English readership would have been able to recognize in the French name *bayard* the magic horse illustrated by Godefroy in the quotation: “Bayard de trois, cheval de roy, Bayard de quatre, cheval de fol, Bayard d’un ne le donnez a aucun”.¹³ The further presence of *bayard* in a number of phrases in Anglo-French as well as continental French before Chaucer’s time is recorded in several examples given in the AND, where it may be seen in “geter la sele sur Baiard” or “munter en Baiard” (‘to get on one’s high horse’), “estre sur Baiard” (‘to be puffed up with pride’) and “mettre en Baiard” (‘to make puffed up with pride’),¹⁴ showing that the French word must have been familiar at that time to the literate members of English society.

Although the use of the noun *baiard* in the *Canterbury Tales* clearly indicates Chaucer’s familiarity with medieval French literature and would not have presented any difficulty of comprehension for his educated British readership at that time, other Middle English terms of French origin in the *Tales* are less easy to interpret correctly on account of the range of their

⁹ London, 1975.

¹⁰ London, 1948.

¹¹ I.e. ‘hand’.

¹² The term *Bayard* used derisively to describe the humble cart-horse is explained more fully in W. Rothwell, “Anglo-French and English Society in Chaucer’s ‘The Reeve’s Tale’”, *English Studies* 87 (2006), 511-538.

¹³ Godefroy 1.551b. The horse carrying three riders is for the king, the one with four riders is for a fool and the horse with only one rider should not be given to anyone. T-L does not register the term.

¹⁴ AND2 sub *baiard*.

varying senses in both languages by the time of Chaucer. Three such terms which present a complicated range of meanings in Middle English – *corage*, *virtue* and *pris* – will be examined and set against the background of their presence in medieval French from which they originate.¹⁵

At the beginning of his Introduction to “The Tales of Caunterbury”, in verses 9-11, Chaucer writes that (in late April): “Whan ... smale foweles maken melodye, That slepen al the nyght with open ey (So priketh hem nature in hir corages.)”.¹⁶ A second example of this use of *corage* meaning ‘spirits, feelings’ occurs again only a few verses later when the leader of the pilgrimage himself, lodging in the Tabard tavern, says: “In Southwerk at the Tabard as I lay Redy to wenden on my pilgrimage To Caunterbury with ful devout corage”.¹⁷ A different range of meanings for the term *corage*, however, is to be seen on p. 1232 of the main glossary of the Riverside Chaucer. In addition to the senses “(1) heart, ... feelings”, comes the quite different “(2) inclination, desire; sexual desire, determination, mood, spiritual state”, followed by “(3) courage, valor.” This variety of senses for one single word indicates that for Chaucer and his readers, meaning was determined by the substance of the context in which the word is used, rather than having one single meaning determined by a generally accepted spelling.

In this respect, another common English term which carried a wide range of meanings in the Middle Ages that differ from those in use in modern English is *vertu(e)*. In the Glossary of the Riverside Chaucer the meanings attributed to this word are “power”, “ability”, “mental faculty”, “usefulness”, “moral excellence” and “virtue”. However, as with *corage*, in both continental and insular medieval French *vertu(e)/virtue* had an even wider range of senses. In Tobler-Lommatsch (11.337-345) the lengthy entry *vertu* contains the following range of meanings: “Kraft, Körperfraft, Stärke, Kräfte der Natur, Lebenskraft, Wachstum einer Pflanze, Kraft (eines Edelsteins), Wert, Kraft, Vermögen, Gewalt, Kraft, Macht Gottes, Wunder, Wundertat, Tugend, Tüchtigkeit, gute Eigenschaft; (plur). himmlische Mächte, himmlische Heerscharen, Engelscharen, eine Kategorie der Engel”. The extension of meaning present in several cases here from an inanimate object or state to a living entity, human or not, indicates a cast of mind quite foreign to modern thought. To take just one example: in an excerpt from the twelfth-century French *Roman de Troie* by Benoît de Sainte-Maure, there is mention of the worship of Venus, goddess of love, in the temple: “La äöröient lor vertuz, La faiseient lor sacrefise ...”.¹⁸ A similar group of meanings under the entry *vertu* taken from a wide range of Anglo-French texts may be seen in the AND:¹⁹ “physical strength; might, force, (military) power; force, violence; (cap)ability, power; (of plants) property, virtue; miracle, validity; wonder; virtue, moral excellence; (plural) strength; virtues; Virtues (i.e. seventh order of angels)”. One of these meanings of *vertu* given in the MED shows that English not only elevated the general sense of “power” to the status of a specific legal term indicating the authority of the law and appearing in the *Statutes of the Realm*²⁰ and the *Rotuli Parliamentorum*,²¹ but had developed its completely different concrete military senses by the middle of the fourteenth century to mean an “army”: “The Lord ... smote Pharaon and his vertuz in the Red See”. Another form of power indicated by *vertu* is mentioned in the MED

¹⁵ See AND2 *corage*, and, provisionally (until the completion of AND2), AND1 *vertu* and *pris*; and the Appendix at the end of the present article.

¹⁶ ‘When small fowls/birds make melody That sleep all night with open eyes (Thus spurs them nature in their hearts’).

¹⁷ “As I lay in bed at the ‘Tabard’ Inn in Southwerk, ready to set off on my pilgrimage to Canterbury with full devout feelings” (vv.20-23).

¹⁸ T-L 11.343.

¹⁹ The new version of AND2 will doubtless enrich this entry.

²⁰ “par vertue d’icelles exemplificacions ...”, “par vertue de queux commissions ...” (AND1 sub *vertu*).

²¹ “par virtue de queux commissions” (as Note 20).

entry for the word where it refers to divine power, a miracle or even “as an epithet for a deity or Christ”, which is reminiscent of the excerpt from the *Roman de Troie* given above.

The third word to be discussed as liable to create difficulties of understanding in the *Canterbury Tales* is the medieval *pris*, used in its modern sense “price” in the General Prologue when the leader of the pilgrims is asked to arrange their meals at a reasonable price: “that he wolde be oure governour ... And sette a soper at a certyn pris” (v. 815). Yet a quite different sense of the word is to be seen in verse 67 (p. 24) of this same “General Prologue” in respect of the “knight” who had distinguished himself fighting in Turkey: “And everemoore he hadde a sovereyn pris”, (i.e. ‘an excellent reputation’). This valiant knight himself uses *pris*, but with a different sense, when he says that he does not seek “veyne glorie Of pris of armes blowen up and doun” (p. 55 v. 2240-1), the word being translated this time in an editorial footnote as “praise for deeds of arms proclaimed.” Yet again, a more difficult and less laudable example of *pris*, with different origins, different spellings and different senses is to be found in “The Wife of Bath’s Prologue” (vv. 522-3, p.112) where this lady of dubious moral standards tells of her behaviour in bed and likens it to purchasing goods in the market-place, where cheap products are not valued: “Greet prees (‘press, crowd’) at market maketh deere ware (‘dear goods’) And to greet cheep (‘too good a bargain’) is holde (‘held, considered’) at litel prys (‘as being of little value’). The MED not only confirms these meanings for the word in its lengthy entry *pris*, but divides its material into no fewer than nine sections, each with quotations in support.

All these sections in the present article have been based on the work of Chaucer because his outstandingly varied life and work cover an important time in the fourteenth century when French and English must still have existed side by side for many in the educated classes in England. These words and the meanings they had all illustrate the danger of concentrating attention on the traditional areas of language found in the grammar books to the detriment of meaning. And there is no reason to assume that Chaucer – although his works exemplify the point – was unique.²²

²² *Corage*, for example, is used in the Anglo-French *Romance of Horn* of about 1170 meaning ‘heart’: “corage remue a feme mut sovent” and also in the sense of the modern English *courage* from *Le Roman de toute Chevalerie* in the same entry: “ert mult fiers e hardy de corage”, likewise from the late twelfth century. For numerous other examples of these senses in Anglo-French, see the entry *corage* in AND2 and for similar examples in continental French see T-L 2.841-2.

Appendix: summary of meanings of *corage, pris, vertu*

CORAGE

Riverside Chaucer p.1232: **corage, courage** (1) the heart (as the source of emotions), feelings; (2) inclination, desire; sexual desire; determination, mood; spiritual state; (3) courage, valor; bold act.

MED: **corage** [OF] 1 (a) the heart as the seat of emotions, affection, attitudes & volition; heart and spirit; disposition, temperament; (b) 'brave heart'.

2 (a) inclination, desire (b) sexual desire, lust.

3 (a) valor, courage (b) fortitude (c) ?anger.

AND2: **corage** 1 (fig.) heart; 2 mind, thought; 3 courage, spirit, mettle; 4 disposition, temper; 5 desire; 6 intention.

T-L 2.841-842: Sinn, Gemüt (als Sitz der Gedanken u. Gefühle); Sinn, Mut, Stimmung; Gesinnung, Absicht, Lust; Sinnesart.

PRIS

Riverside Chaucer p.1279 **prys** (1) price, value; of p. valuable, excellent; (2) prize, reward; (3) praise; reputation, honor.

MED **pris** [OF pris, pres, preis, priez]

1. Monetary or exchange value, price, amount, sum

2. (a) Money, proceeds; (b) a tax;

3. A non-monetary cost or payment; Christ, Christ's blood, one's labor etc. as the means of one's redemption.

4. Non-monetary value, worth; benefit.

5. Reward, prize.

6. Denoting a human being; noble one *coll.* the nobles, nobility.

7. The most noble or excellent of a class of persons or things; the paragon, the best.

8. Pre-eminence, superiority, victory, distinction.

9. Fame, renown, good reputation.

VERTU

Riverside Chaucer: power, ability, mental faculty, usefulness, moral excellence, virtue.

T-L11.337-345: Kraft; Körperkraft; Stärke; Kräfte der Natur; Lebenskraft; Wachstum einer Pflanze; Kraft (eines Edelsteins); Wert; Kraft; Vermögen; Gewalt; Kraft; Macht Gottes; Wunder; Wundertat; Tugend; Tüchtigkeit; gute Eigenschaft; (plur). himmlische Mächte; himmlische Heerscharen; Engelscharen; eine Kategorie der Engel.

AND: physical strength; might, force, (military) power; force, violence; (cap)ability, power; (of plants) property, virtue; miracle, validity; wonder; virtue, moral excellence; (plural) strength; virtues; Virtues (i.e. seventh order of angels).

MED:

1. Physical strength, power, force, energy; also stamina.

2. Physical ability or skill; an unusual ability; vitality; also bodily health; also, the source of strength; a talent, proficiency, skill; also an area of expertise.

3. (a) Bodily strength or vigor ; the source of strength for a bodily process; *bi vertu*, in natural strength, naturally; the *kinde vertu of lif*, the force necessary for maintaining the life of the body, vital force (b) the quickening power of a flower or root; also *fig.*; the life-sustaining force within a plant; the vegetative power of nature; also the fruit of a plant; ...

4. (a) A particular mental faculty or power of the soul necessary for thought, imagination; a power of the brain having the potential to direct and control physical functions ... ;

5. *Physiol.* (a) A physical faculty or power which causes functioning of the body, a part of the body, or a bodily process

6. Chiefly *med.* (a) efficacious quality, medicinal potency.

7. (The entry continues to 19)

Sicilien et anglo-normand au Moyen Âge

Alberto VÀRVARO, Napoli

Bien que la Sicile et l'Angleterre soient assez éloignées l'une de l'autre, chacune se trouvant à une extrémité de la Romania médiévale, il advint plus d'une fois au cours de l'histoire que se créèrent entre les deux îles des relations étroites et pour le moins inattendues. Les XI^e et XII^e siècles furent l'un de ces moments, lorsque la Sicile fut soustraite à l'Islam par les Normands qui la libérèrent définitivement de ses liens séculaires avec le monde byzantin. Depuis déjà quelques décennies, ce peuple se construisait dans la Péninsule italienne ce qui constituerait, jusqu'en 1860, la partie continentale du royaume des Deux Siciles. Cette opération était menée en parfaite concomitance avec la conquête normande du royaume d'Angleterre.

Rappelons quelques dates-repères. La pénétration normande en Italie méridionale commença dans les premières décennies du XI^e siècle et précéda donc largement la bataille d'Hastings. Le moment où Robert le Guiscard, le plus âgé des frères Hauteville, reçut du Pape le titre de duc d'Apulie et de Calabre fut crucial. À partir de là, les Normands considérèrent comme une formalité le passage du Détrroit et, en 1061, Messine fut en effet conquise. L'ennemi musulman se révéla toutefois bien plus tenace que les seigneurs byzantins et lombards de la Péninsule et onze longues années furent nécessaires avant la chute de Palerme (1071), ville principale de la Sicile musulmane. Cet évènement ne marqua pas pour autant la fin de la conquête, obtenue seulement dix-neuf ans plus tard, avec la chute de la ville sud-orientale de Butera et la conquête de Malte. L'entreprise sicilienne fut menée principalement par le comte Roger, le frère de Guiscard.

Le sort de l'Angleterre fut par contre bien différent. Sa conquête en 1066 par le duc Guillaume de Normandie, après une seule bataille, celle d'Hastings, eut pour conséquence une normandisation des classes supérieures quasiment systématique et plutôt rapide ; le gros de la population rurale se composait d'Anglo-Saxons ou de Celtes qui entretenaient des tensions anciennes, tout en étant malgré tout habitués à vivre ensemble. En Sicile, c'était tout autre chose. L'armée appelée normande était en fait constituée, tout comme d'ailleurs celle de Guillaume, de chevaliers issus de différentes régions gallo-romaines, auxquels s'ajoutaient des Italiens du sud, du centre et du nord. Le comte de Sicile, qui fut roi à partir de 1130, dut ensuite accepter dans la classe dominante de nombreux Byzantins, tant dans les institutions ecclésiastiques que dans l'administration. Les Sarrasins ne furent pas non plus exclus des postes à responsabilités. Au contraire, les souverains les utilisèrent largement et ils continuèrent à former la majorité des artisans et des paysans. Les Latins étaient pour la plupart immigrés et provenaient de différentes régions de la Péninsule, avec des noyaux importants issus du centre et du nord-ouest.

Les conséquences linguistiques de cette situation démographique sont telles que la Sicile normande a été linguistiquement très différente de l'Angleterre normande. D'un côté, la stratification était claire : en dessous du latin, la variété haute était le normand parlé par le roi et par une grande partie des nobles, tandis que les variétés basses étaient l'anglo-saxon et les langues celtes. En Sicile, par contre, le latin, le grec et l'arabe (coranique) avaient tous les trois le statut de variété haute, tandis que la variété dominante parlée devait être l'arabe dialectal, analogue à celui qui a survécu à Malte. Pour le reste, la multiplicité des parlers était certainement considérable. Il n'est pas tout à fait certain qu'en 1061 subsistaient des restes d'un roman sicilien d'évolution locale (je pense que oui, mais je ne prétends pas avoir convaincu toute la communauté scientifique à ce sujet). C'est depuis lors, jusqu'à la fin du

XIII^e siècle, que s'est constitué le sicilien que nous connaissons par les textes ultérieurs et qui perdure dans le dialecte moderne, avec de notables apports étrangers à l'Italie méridionale. Gerhard Rohlfs n'avait pas tout à fait tort quand il affirmait que le sicilien était le plus moderne des dialectes italiens.

Mais revenons à la période normande. Bien que l'Angleterre et la Sicile se situent de part et d'autre de la stupéfiante diaspora politique normande et malgré le fait que les grandes familles normandes de Sicile, à commencer par les Hauteville, n'étaient généralement pas les mêmes que celles qui allaient s'implanter outre-Manche, des rapports interpersonnels continuaient à relier les deux îles. Du reste, n'oubliions pas que la Sicile était l'une des étapes obligées des expéditions vers le Levant et que nous sommes en pleine période des Croisades et des États latins d'Orient. Il semble en effet que ces liens se soient consolidés justement au XII^e siècle, à l'image de relations d'égal à égal entre les deux grandes monarchies normandes européennes.¹

Je me bornerai à évoquer quelques éléments. Étienne du Perche était le chancelier de Guillaume I entre 1166 et 1168 ; en 1167, Pierre de Blois devint le tuteur du jeune Guillaume II, avant de rejoindre Henri II d'Angleterre en 1171 ; le dernier archevêque normand de Palerme (1168-1191) fut Gauthier Ophamil (Gualterius Ophamilius) et c'est lui qui reconstruisit la cathédrale dans l'aspect qu'elle conserve en grande partie encore aujourd'hui ; en 1177, une fille d'Henri II, Jeanne, épousa Guillaume II et devint reine de Sicile. Le couple n'eut pas de descendance et, à la mort de Guillaume II en 1189, son héritière était Constance de Hauteville, l'épouse de l'Empereur germanique Henri VI. Dans un premier temps, les seigneurs normands réussirent à mettre sur le trône un Hauteville, Tancrède de Lecce, qui y resta quelques années. Entre-temps, en 1189-1190, Richard Cœur de Lion avait interrompu à Messine son expédition vers le Levant pour reconquérir Jérusalem : il souhaitait que Tancrède lui remette la dote de sa sœur. L'armée des Plantagenets s'établit entre Reggio et Messine et c'est là que fut chantée (voire même composée ?) la *Chanson d'Aspremont*.

Les deux décennies troublées du règne d'Henri VI et de la jeunesse de son fils Frédéric II virent les rapports anglo-siciliens s'essouffler progressivement. L'île s'orienta vers la Péninsule et sur l'Allemagne pour plus tard se tourner vers la Péninsule ibérique, jusqu'à ce que la flotte anglaise se présente dans les mers siciliennes à l'époque de Napoléon et de Nelson.

On a beaucoup débattu pour tenter de savoir si l'apport démographique gallo-roman a été déterminant ou non. Les historiens l'estiment très réduit, mais il s'est avéré que les dialectes méridionaux et le sicilien sont riches de gallicismes anciens, bien distincts de ceux apparus plus tardivement. Dans l'île, qui avait rompu avec les Anjous après les Vêpres Siciliennes (1282), on peut supposer que tous les gallicismes anciens, qui sont encore plus nombreux que ceux de l'Italie méridionale, datent de l'époque normande. Il y a d'ailleurs de nombreux exemples pour lesquels on perçoit un parallèle entre le normandisme sicilien et le lexique anglo-normand, ainsi qu'avec les emprunts de l'anglo-normand passés en anglais. Il n'y a pas lieu ici de traiter en profondeur cet aspect généralement négligé par les spécialistes de l'anglo-normand. Je me limiterai donc à trois exemples qui, à mon sens, peuvent être significatifs.

Il existe, en ancien français, des attestations du mot *baile* à partir du Glossaire d'Oxford (GIOxFG du DÉAF) qui est en anglo-normand et date de la fin du XII^e siècle. Le Tobler-Lommatsch le définit comme 'Wall, Schutzwehr, Palisade' et une attestation encore plus ancienne du *Livre des reis* est qualifié de 'der von Palisaden umgegebene Burgraum oder

¹ J'utilise ici mon livre *Lingua e storia in Sicilia (Dalle guerre puniche alla conquista normanna)* (Palermo : Sellerio, 1981). Il m'a été impossible de voir R.V. Turner, Les contacts entre l'Angleterre normanno-angevin et la Sicile normande, *Études normandes* 15, 1986, pp. 39-60.

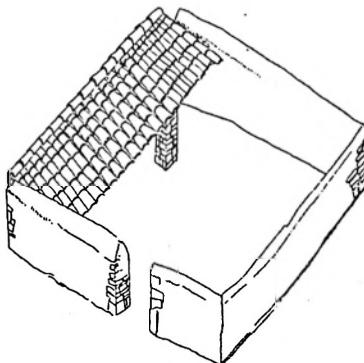
Vorraum' (TL 1, 800-801). Je n'irais pas jusqu'à attribuer à ce mot l'étiquette d'anglo-normand, même si *baillium* 'bailey' (LathamDict 42) apparaît en latin d'Angleterre dès 1142. Dans sa version en ligne, l'AND présente les formes *bail²*, *baile*, *baili* ; *baille*, *baitlie* ; *bali*, *balie*, *ballie* et, pour le sens militaire de 'bailey', répète comme première attestation le *Livre des reis* que nous avons cité.

Le fait que la typologie du château avec *motte and bailey* soit typique de l'Angleterre normande et que le mot ne semble pas avoir eu la même vitalité sur le continent me paraît pour le moins significatif. En revanche, ce mot a remporté un succès similaire en Sicile, où *bagliu*, *bagghiu* est encore aujourd'hui bien vivant. Je reproduis ci-dessous l'entrée de mon VES,² avec la documentation antérieure aux dictionnaires dialectaux.

bággihu s. m. 'cortile (di una casa, di una fattoria)' (1194 in lat. e riferito a castello ; 1348 in sic. nella forma *baglu*), voce di area sic. e cal., è prestito del fr. ant. *bail(e)* 'id.', che in genere ha senso militare, ma in Normandia assunse anche quello di 'cortile'.

1194 : «domum ... sitam in *ballio* castelli Vicari» (DocEpNorm 264) ; 1348 : «Vestibulum ... exterius [sic] pars domus, qui porticus dicitur vel *baglu* ... ; ... ut est porticus, qui dicitur *baglu*, iuxta palacium vel circha eum» (Sen 29) ; 1476 Catania : «in lu *baglu*» (BSC 5, 1940, 210, in riferimento al cortile del Castello Ursino) ; 1497 Francofonte : «in lu *baglu* di lo ditto castellu» (Gaudioso CXIX) ; sec. XVI in. : «Fortilicium cum eius *baglo*, Stampachi vocatum» (Barberi 1, 522) ; 1516 Monreale : «stavano carcerati in lo *baglo* di la maiuri ecclesia di Monreali et intra lo paradiso» (ASS 12, 1887, 450) ; 1519 : «*baglu* oí patiu : cavedium, impluvium, compluvium, cohors ; b. intra culomni : peristilum, intercolumnium» (Scobar 17') ; 1^a metà sec. XVII : «in ognuna delle quali [porte] si ci fece due *bagli* o steccati girati di muri di palmi 16 di altezza» (Diarì 2, 137).

Notons que les attestations les plus anciennes font référence à la cour d'un château,³ mais qu'ensuite le sens se généralise pour 'cour' et qu'à l'époque moderne le *bagghiu* (avec le passage normal de -λ- > -ggi-) est surtout la cour des grandes fermes qui jalonnent les immenses solitudes des latifundia siciliens. Voici le dessin (issu de l'AIS) d'un *bagghiu* du siècle dernier.



3. Esempio di *baglu* 'stalla', con *pinnata*.

² Alberto Varvaro, *Vocabolario etimologico siciliano*, I (Palermo : CSFLS, 1986), pp. 84-85.

³ Signalons qu'à l'époque normande en Sicile apparaît aussi *motta*, qui est fréquent en toponymie.

Cela signifie que l'apparition du mot en Sicile est liée à celle des fortifications normandes. Il s'agit sans aucun doute d'un normandisme féodal. Toutefois, le terme se généralise par la suite et devient usuel dans les villes et dans les campagnes : c'est le signe d'une assimilation complète par les classes les plus humbles.

La documentation des attestations de notre second terme en ancien français est un peu plus tardive : *cheminée* 'pièce munie d'une cheminée' apparaît vers 1170 et 'cheminée' à la fin du XII^e siècle. Le deuxième signifié est attesté en latin d'Angleterre en 1160 : *cheminata* 'chimney'.⁴ La graphie latine laisse transparaître qu'il s'agit d'un mot vulgaire, avec palatalisation de CA-. Ce phénomène est toujours présent dans la documentation de l'AND. On y trouve les entrées *chiminee*, *chimené*, *chimenee*, *chimenei*, *chimeneie*, *chiminé* etc. ; dont le sens est toujours 'hearth, fire-place, chimney' et jamais, semble-t-il, 'pièce dotée d'une cheminée'.

En Sicile, on rencontre *ciminia*, toujours dans le sens de 'cheminée', ici et là jusqu'à aujourd'hui (même si les cheminées ne sont plus utilisées). Il est impossible de le considérer comme une évolution locale de CAMINATA. La première partie de l'entrée du VES (I, 225-226) est la suivante :

ciminia s. f. 'camino (bocca e fumaiolo)' (1348), è prestito di età normanna dal fr. ant., assieme a voci cal. e sal. (quelle it. ant., tosc. e lig. saranno di tramite diverso), poi scalzato in Italia merid. dal catalanismo 'ciminera', con pochi riflessi sic.

1348 : «Atrium ... illud quod vetat fumum, quod vulgariter dicitur *ciminia*, vel *focarium* ... ; Epicaustorium ... fumarolus, qui vulgo dicitur *chiminia*, que fit ad evitandum fumum ... ; Repoficillum ... a fos, quod est ignis, idest quod dicitur *chiminia*, quia, expel lens fumum, tegit ignem» (Sen 46) ; sec. XV Palermo : «*chiminia*» (BressCasa 116, corone rarissimo) ; 1519 : «*chiminia* per foccu : caminus ; ch. : baunos, tubus, fumarium» (Scobar 28') ; 1522 ; «*ciminea*. hoc infumibulum et caminus grece, sed latine fornax» (Vall 22) ; 1561 Palermo : «dui ferri di *chiminea*» (ASS 21, 1896, 379) ; 1613 Mezzouiso : «*ciminia*» (GattusoMezzojuso 103).

Les attestations datent seulement du XIV^e siècle, car à l'époque la cheminée n'existe pas, sauf dans les habitations les plus riches (l'opinion commune veut qu'en Sicile il fasse perpétuellement beau, ce qui n'est pas toujours vrai) et c'est par un pur hasard que le mot n'apparaît dans aucun des documents latins examinés. La rareté signalée par Henri Bresc (VES, I.c.) peut aussi venir du fait que les scribes chargés de rédiger des documents latins ne savaient pas comment rendre graphiquement la forme vulgaire. Quoi qu'il en soit, il s'agit d'un autre exemple d'un mot provenant des classes dominantes et qui s'est par la suite introduit dans le lexique commun.

Le troisième exemple démontrera de manière encore plus convaincante que les normandismes ne sont pas les reliques d'une noblesse féodale rapidement oubliée. En ancien français ce terme est également documenté plus tôt que les deux autres : *croc* 'fer recourbé et pointu pour attraper ou retenir qqch.' apparaît déjà chez Wace (FEW 16, 397b). Le latin d'Angleterre a *crocus* 'crook, hook' dès 1154. L'AND donne *croce*, *croche*, *crocke*, *crokke* ; *croc*, *crok*, *crook*, *crouck* etc. dans le sens de 'hook, crook ; (in fishing) gaff ; billhook' ainsi que d'autres signifiés mineurs.

En Sicile le mot apparaît lui aussi en 1348, dans le lexique de Angelo Senisio. Voici la première partie de l'entrée du VES (I, 267-270) :

⁴ Cfr. FEW 2/1, 138b; à 139b Wartburg affirme qu'en sarde et en Italie méridionale l'emprunt est d'origine catalane, mais le DELICat 9, 496, s.v. *xemeneia*, atteste le mot catalan seulement depuis 1409. De plus, le mot catalan ne permet pas non plus d'expliquer la forme sicilienne.

cróccu s. m. 'gancio, uncino' (1348), è voce sic., cal., luc. e più raram. camp. e abr., prestito probabilm. di epoca normanna dal fr. ant. *croc* 'id.', di origine germ., passato anche in Italia sett., in isolati esempi tosc., in retorom. e nella penisola iberica.

1348 : «Uncus ... idest istrumentum curvum, qui dicitur *croccus*» (Sen 50) ; 1373 : «l'una cortina si iungia cum l'altra incrucata per anelli et *crucketi*» (SposMatteo 235.12) ; 1497 Francofonte : «una cuchara di ferro cum lu manicu longu e lu *croccu* a la punta facta cupputa ... una catina di ferro a due *crochi*» (Gaudios XCIV) ; 1519 : «*croccu* : uncus, uncinus, harpago ; c. di poczu : harpax ; c. di nexiri carni : rudicula, creanga» (Scobar 30^v) ; 1522 : «*crocco*. hec uncus ... sed quo vasa extrahuntur hec lupus dicitur, sed vide rampiono» (Vall 26) ; 1650 Palermo : «Portare la spada alla centura con certo *crocco*» (ASS 40, 1915, 94).

Le corpus Artesia (www.artweb.ovvi.cnr.it) ajoute maintenant une dizaine d'attestations du XIV^e siècle relatives à trois individus qui avaient pour nom de famille (ou surnom) *Croccu*, signifiant probablement 'homme perclus de rhumatismes', ainsi qu'une variante du XV^e de l'*Énéas*.

Malgré l'imprudent « probabilm[ente] » de mon article du VES, je ne doute plus aujourd'hui que ce mot soit un normandisme. En Sicile le terme est très fréquent, bien plus que dans les autres attestations italiennes, par ailleurs sporadiques, et la gamme de ses significés est assez vaste (cf. VS, I, 788⁵). Il est possible que le mot ait été importé par les combattants, ou du moins par leurs serviteurs qui s'occupaient des armures et des chevaux. En tout cas, il ne s'agit certainement pas d'un mot étranger à la vie quotidienne du dialecte.

J'espère que ces quelques exemples auront démontré qu'il peut être opportun et utile pour les spécialistes de l'anglo-normand de jeter un coup d'œil du côté de la lointaine île méditerranéenne.

⁵ Giorgio Piccitto, *Vocabolario siciliano*, I, Catania-Palermo, CSFLS, 1977.

À la recherche des universaux de contact : Anglo-saxon et normand vs roumain et slave

Maria ILIESCU, Innsbruck

1.1. *Prolegomena.* À la fin de sa belle communication *Une rencontre germano-romane dans la Romania Britannica*¹ notre aimable hôte du colloque d'Aberystwyth (juillet 2011) a exprimé l'opinion « qu'à plusieurs égards, il y a lieu de croire que l'on peut et même qu'il faut parler d' 'exception anglaise' quand on compare ce qui s'est passé en Angleterre, au reste de la Romania occidentale ». Par association j'ai dû tout de suite penser à une autre *exception*, qu'on qualifie même de *miracle*² qui a eu lieu à l'autre extrémité de la Romania : celle de la langue roumaine et du peuple roumain. Je me suis posée la question si ces curieuses *exceptions* sont dues à des causes semblables ou différentes, c'est-à-dire s'il est possible de trouver certains *universaux de contact* qui ont agi dans tous les deux cas. Voilà l'explication de l'étrange sujet de ma communication.

1.2. Les points de départ historiques et linguistiques

1.2.1. Romanisation d'un territoire en dehors de l'Italie.

1.2.1.1. Les Romains apportent le latin dans l'Angleterre britannique, mais il ne s'impose pas après 400 années (43-410 apr. J.-C) de domination. Le peuple continue à parler le britannique celtique.

1.2.1.2. Les Romains apportent le latin dans la Dacie géto-dace, et il s'impose après seulement 150 années de domination (101-271 apr. J.-C) : *une langue romane, le roumain est en train de naître.*

1.2.2. *Conquête du territoire, qui avait été sous domination romaine, par un autre peuple indo-européen.*

1.2.2.1. Les Anglo-Saxons envahissent l'Angleterre (V-VI^es.) : *une langue germanique, l'anglais commence à se développer* (VII^e-XI^e s.).

1.2.2.2. Les Slaves envahissent la Dacie (VI^e-VII^e s.) : *la formation du roumain est complétée par un superstrat slave* (VIII^e-XI^e s.).

1.2.3. Influences sur les langues constituées

1.2.3.1. Les Normands (des scandinaves romanisés) occupent l'Angleterre (1066-). Leur langue, l'anglo-normand, change la composition du vocabulaire de l'anglais.

1.2.3.2.1. Le slavon (le slave administratif-ecclésiastique, langue de culture) est employé dans les futures principautés roumaines à partir du X^e-XI^e s. et exerce une grande influence lexicale, surtout sur le roumain écrit.

1.2.3.2.2. Depuis la fin du XVIII^e s., la forte influence française a changé la composition du vocabulaire roumain.

¹ Communication plénière au XXVI^e CILPR (Valence 2010).

² *Une énigme et un miracle historique : le peuple roumain.* Titre d'un livre connu du grand historien roumain George Brătianu (Bucarest : Editura Științifică și Enciclopedică 1937).

- 2.1. Les problèmes à résoudre³
- 2.2. Pourquoi le latin n'a-t-il pas pu s'imposer en Angleterre en transformant le celtique en substrat et pourquoi s'est-il imposé si vite en Dacie ?
- 2.3.. Pourquoi l'anglo-saxon a-t-il pu s'imposer en Angleterre et pourquoi le roumain n'a pas été slavisé ?
- 2.4. Comment considérer l'influence du slavon sur le roumain : une deuxième étape du superstrat slave ou un adstrat culturel ?
- 2.5. Comment considérer du point de vue linguistique et selon la terminologie traditionnelle, l'influence du français (sous sa forme anglo-normande) sur l'anglais (en commençant avec le XI^e s.) et l'influence du français sur le roumain dès la fin du XVIII^e s.? Quelle est la différence essentielle entre les deux influences ?

3.1. Réponse au problème 2.2

3.1.1. *Conditions géographiques et économiques ; moyens de communication*

La distance entre Rome et l'Angleterre britannique est plus grande que celle entre Rome et la Dacie et la possibilité d'y arriver est plus simple, par voie terrestre. La première conséquence a été que le nombre des militaires romains envoyés en Angleterre a été inférieur à celui des unités militaires stationnées en Dacie.

La province Britannia avait été partagée plusieurs fois – et était au moins partiellement, peu favorable à la communication à cause de toutes sortes d'obstacles, comme les montagnes et les marécages. Ni le pays, ni les possibilités d'y arriver n'étaient attractifs pour une forte immigration ultérieure de personnes civiles. Au contraire, la *Dacia felix*, qui disposait de mines d'or, de sel et de produits de la terre était un terrain de passage avec un commerce fleurissant où on est venu de *toto orbe romano*.

3.1.2. *Relation entre le nombre de la population et celui des soldats conquérants*

Dans la Britannia au moment de la conquête, la population autochtone a été de loin plus nombreuse que celle des soldats romains. En Dacie la situation était différente. D'un côté, avant la conquête romaine même, il y avait eu deux grandes guerres sous Domitien et Trajan, qui avaient fait sensiblement diminuer la population masculine, donc ceux qui pouvaient s'opposer aux conquérants, de l'autre le nombre des conquérants était relativement grand. Le nombre des soldats de l'armée romaine placé en Dacie s'élevait à 30.000 – 55.000 soldats. Pendant la période romaine y étaient stationnées de nombreuses unités auxiliaires, *ala*, *cohortes* et *numeri* (1000 hommes) et Rome y avait fondé 11 villes (dont 7 *coloniae* et 4 *municipia*). Beaucoup de vétérans y sont restés après leur service militaire. Ils devenaient souvent des *honoriatores* de différentes petites localités.

3.1.3. *Les couches sociales*

Dans la Britannia la population autochtone avait pu maintenir ses habitudes de vie et la structure de sa société avec une couche aristocratique superposée et culte, qui avait appris le latin oral et écrit. Les gens du peuple ont accepté sans difficulté une langue autre que leur langue maternelle, pour l'écrit et pour les activités administratives, culturelles et religieuses. Pourtant le prestige de cette langue ne les attirait pas assez pour renoncer complètement à leur

³ Je ne m'occuperai pas de la romanisation rapide des *normanno* germaniques en Normandie, et je n'entrerai pas dans les détails de l'expansion anglo-normande, cette dernière étant le thème même du présent colloque, discuté ici par des connaisseurs réputés.

langue familiale, le britannique, dont l'existence était renforcée par les idiomes celtiques parlés dans toutes les régions qui entouraient la province romaine de la Britannia. Les vestiges latins concernent le lexique et se résument à des noms propres, surtout des toponymes, qui sont essentiellement britanniques : seulement 10% des toponymes sont latins. C'est la latinité chrétienne, bien que tardive, qui y a été profondément établie, qui a apporté avec elle un nombre important de mots.

En Dacie, où le degré de culture était beaucoup plus réduit, la couche culte et aristocratique n'existe plus. Elle avait été décimée, comme une grande partie de la population masculine, par les guerres. L'acceptation du latin comme langue de communication a été un phénomène normal, compte tenu aussi du fait que le latin était en ce temps la lingua franca du commerce, qui était fleurissant.

3.1.4. *Les contacts linguistiques et leurs résultats*

Dans la Britannia : une fusion des deux langues qui aurait pu avoir comme résultat le bilinguisme n'a pas eu lieu :

- a) la langue locale, le britannique, subsiste comme langue commune orale ;
- b) le latin a dû être utilisé plus ou moins à l'oral et comme seule langue écrite de la couche culte. « British must have survived amongst plenty of the ‘ordinary’ people, whatever the situation in the higher reaches of society (Parsons 2011 : 134) » et c'est ainsi que « Britain was an exception to the rule that Latin spread at the expense of native languages throughout the Western Roman Empire » (cf. Schrijver 2002, 87, *apud* Parsons 2011 : 136).⁴

En Dacie: il y a eu une fusion des deux langues qui a donné comme résultat le bilinguisme.

- a) la langue locale, le dace, disparaît (en laissant très peu de vestiges, tous lexicaux) ;
- b) le bilinguisme daco-latin donne naissance au roumain. La conclusion de Schrijver (cf. *supra*) est valable donc aussi pour les langues de l'Empire Roman oriental.

3.2. Réponse au problème 2.3

3.2.1. L'invasion anglo-saxonne (des Angles, des Saxons et des Jutes), qui a duré du V^e au VI^e s., a eu comme résultat, en commençant par le V^e s., la création de sept petits royaumes germaniques. D'après les dernières recherches (Filppula 2010 : 433), dans les premiers siècles après *l'adventus Saxonum* des immigrants germaniques, dont le nombre était relativement réduit en comparaison avec la population de la Britannia, se sont établis dans le pays. La rencontre celtique-anglo-saxonne a été caractérisée par un processus ‘d'acculturation et d'assimilation’, et non pas par l'extermination, comme on l'a cru jusqu'au présent (cf. Filppula 2010 : 433). Il a dû exister une longue période de bilinguisme celto-germanique et même de trilinguisme, si l'on tient compte du latin (cf. *supra* 3.1.3), seule langue écrite à cette époque (Schrijver 2002 : 89 *apud* Filppula 210 : 434). Ce processus est dû sans doute à la supériorité, donc au prestige des Anglo-Saxons, mieux organisés du point de vue administratif-juridique que les autochtones celtes. Les opinions des chercheurs ont changé aussi en ce qui concerne des vestiges du celtique dans la langue anglo-saxonne (Filppula 2010 : 434-435), car on admet que certaines caractéristiques syntaxiques de l'anglais

⁴ Actuellement le problème du latin dans la Britannia romaine et post-romaine est en pleine discussion, comme l'atteste *Transactions of the Philological Society* 109 (2011), dans deux articles importants de ce numéro qui s'occupent des conclusions qu'on peut tirer de l'interprétation des noms propres conservés. Un aspect important en est la diversification régionale entre la Britannia Superior (*the Highlands*) et la Britannia Inferior (*the Lowlands*) dans l'époque post-romaine.

proviennent du substrat celtique. La victoire des Anglo-Saxons s'explique surtout par leur force politique et administrative.

3.3. Réponse au problème 2.4

3.3.1. C'est seulement du IV^e s. que datent les premières mentions des Slaves qui se trouvaient dans la région du Dniepr supérieur: on sait que les Goths, qui avaient occupé le sud de la Russie les obligaient à payer des tributs. Un grand mouvement d'expansion (entre 500-700 apr. J.-C.) les déplace vers le nord, l'ouest et le sud. Ce dernier groupe se dirige vers les Balkans, leur but étant l'Empire Byzantin. Ils traversent et occupent la Dacie, où l'on parlait une langue romane avec substrat dace, le futur roumain, après une période de bilinguisme slavo-roumain. Partiellement dans le sillage des Avares, les Slaves arrivent au Danube qu'ils réussissent à traverser après 601/602, en profitant d'une révolte de l'armée byzantine, qui se retire du Danube vers Constantinople. Les Slaves n'avaient pas d'organisation politique, à la différence de la population romanisée de la Dacie. Après le passage du Danube vers le sud, leur nombre au nord du Danube, en Dacie, avait beaucoup diminué. C'est un des motifs pour lequel le bilinguisme slavo-roumain s'est soldé par la victoire du roumain. À l'inverse de ce qui s'est passé en Angleterre, où le prestige de la force politique et l'organisation administrative des envahisseurs ont contribué à la victoire de la langue germanique sur le celte autochtone, le prestige de la langue latine et de l'organisation administrative héritées des Romains, bien implantés dans le pays même après 271, quand Aurélien avait décidé de retirer l'armée et l'administration romaines de la Dacie, ont contribué à la survie du daco-roumain autochtone à côté du slave.

3.3.2. La variante écrite culte de l'ancien slave, le slavon, est introduite sous forme du moyen bulgare en Dacie à partir du X^e-XII^e s. Le nombre le plus important de mots est entré en roumain entre le XIV^e et le XVI^e s. Ils relèvent des domaines religieux (organisation de la vie religieuse et monacale, objets de culte, pratiques religieuses), administratifs ou de culture et beaucoup se sont maintenus jusqu'à nos jours, bien que les mots chrétiens de base ('eglise', 'croix', 'Dieu', 'baptême', etc.) soient hérités du latin. Plusieurs mots slavons fonctionnent encore aujourd'hui comme doublets des mots slaves entrés en roumain par voie populaire orale, pendant le bilinguisme du VI^e-IX^e s..

Les contacts linguistiques et leurs résultats

En Angleterre : Après une période de bilinguisme entre les envahisseurs germaniques et les celtes autochtones, supérieurs en nombre, la langue des envahisseurs s'impose par la force politique et administrative et ainsi prend naissance une langue germanique à substrat celtique : le vieil anglais. Leur langue s'est imposée par un long processus d'acculturation et d'adaptation.

En Dacie : Des envahisseurs slaves occupent temporairement la Dacie. Une période de trois siècles de bilinguisme slavo-roumain, se solde par la victoire du roumain, langue romane avec substrat dace, qui jouit du prestige de la civilisation romaine et qui achève sa formation par l'intégration d'un superstrat slave, qui se manifeste surtout dans le lexique.

Une deuxième forme du superstrat, ou bien un adstrat slave ultérieur ?

3.4. Réponse au problème 2.5

3.4.1.⁵ En 1066 un petit groupe (environ 10.000) d'envahisseurs, parlant une langue romane (surtout un mélange de variétés normandes, picardes) conduit par Guillaume le Conquérant, occupe l'Angleterre (qui a environ 1,5 million d'habitants) où on parlait l'anglo-saxon, c'est-à-dire le (vieil) anglais, après l'invasion anglo-saxonne. La langue romane des envahisseurs, le français, est entrée en contact avec l'anglais et aussi avec le latin de l'église, employé surtout à l'écrit.

Avant la conquête de 1066 on employait à l'oral et partiellement aussi à l'écrit l'anglo-saxon (cf. 3.2.). A l'écrit celui-ci, bien qu'il fût utilisé dans les documents juridiques et dans certains textes religieux, restait moins important que le latin. Après la conquête, pendant la deuxième moitié du XI^e s. la situation change : l'anglo-normand évincé l'anglo-saxon des textes écrits et s'installe comme deuxième langue vernaculaire aussi à l'oral. Il est très probable que c'est la tradition germanique d'utiliser la langue vernaculaire pour l'écrit, qui a provoqué ce qu'on appelle la « précocité » de l'anglo-normand (Legge 1965, *apud* Trotter 2010) et a ainsi provoqué en quelque sorte l'évolution de la littérature française en anglo-normand, étant donné que parmi les premiers textes, un nombre important est d'origine insulaire La victoire rapide du français (anglo-normand), s'explique par l'existence et l'influence d'une classe culte, d'une élite, au pouvoir, qui a apprécié le prestige du français. Le haut clergé était francophone : Guillaume a remplacé la plupart des évêques anglo-saxons par des Normands. Seulement les couches inférieures de la société (dont les membres étaient bien entendu majoritaires dans la population) ont continué à parler l'anglo-saxon. C'est avec cette partie de la population que les soldats normands ont eu contact et c'est ainsi qu'eux, les conquérants, semblent avoir adopté petit à petit la langue des vaincus. Le bilinguisme fonctionnait ainsi pour une partie des deux populations.

L'anglais a commencé à regagner du terrain, mais l'anglo-normand est resté important : c'était la langue de la Cour, de la justice, de la diplomatie et surtout du commerce international. Comme langue écrite l'anglais commence à renaître à partir du XIII^e s.

Genre de contact : bilinguisme partiel. Résultat : emprunt d'un grande nombre de mots, adoptés par les couches cultes superposés, employés dans la langue écrite et orale mais entrés aussi dans la langue courante de la population, grâce au prestige des envahisseurs.

3.4.2. Les emprunts français en anglo-saxon, commencés au XI^e s., ont continué durant la période du moyen anglais. Quelques mots sont entrés en anglais aussi pendant les XVII^e-XIX^e siècles.

Le roumain a commencé à emprunter des mots français à la fin du XVIII^e s. Les emprunts ont continué pendant le XIX^e s., et pendant la première moitié de XX^e s., quand le nombre des mots a atteint son apogée, et continue jusqu'à aujourd'hui.

L'explication connue et incontestable est le prestige du français et la tendance du roumain à s'approcher de l'ouest roman européen, en tournant le dos dans la mesure du possible à l'Orient.

Les statistiques témoignent qu'actuellement l'anglais et le roumain sont les deux langues européennes qui ont le plus haut pourcentage de mots d'origine française.⁶

⁵ Pour tout ce paragraphe cf. Trotter 2010.

⁶ Quelques données : dans un corpus de 10.000 mots extraits de plusieurs milliers de lettres d'affaire : 41% sont français (Joseph M. Williams *apud* Wiki/wiki/ English language/French origins). Pour le roumain : d'après *Dicționarul limbii române moderne* (1958) : 38% sur 49.642 mots (statistique de D. Macrea).

En dehors de la distance temporelle, la différence essentielle entre les emprunts en anglais et en roumain consiste dans le fait que les mots français entrés en anglo-saxon ont été appris au moins d'une partie de la population, après fusion, vite comme des mots de la langue maternelle, pendant que les mots entrés en roumain, au moins au commencement ont été appris comme des mots appartenant à une langue étrangère.⁷ C'est la différence qui distingue aussi le latin savant, qui n'a jamais été langue maternelle, du latin populaire, dans n'importe quelle phase de son évolution.

Il faut faire dès le début la différence entre *influence de transfert*, quand il s'agit du déplacement d'une population sur un autre territoire, peu importe le résultat de l'impact, et *influence d'import* quand il s'agit du désir d'importer une langue, mieux dit des mots, d'ailleurs.

Ou bien, en d'autres mots la différence doit être vue dans la condition essentielle du bilinguisme, qui manque au roumain. C'est le motif pour lequel l'influence du français sur le roumain, malgré son importance, doit être classifiée comme emprunt d'adstrat. Ce sont les anglicistes et surtout les spécialistes en anglo-normand qui doivent décider comment il faut considérer du point de vue terminologique l'impact et les conséquences de l'impact de l'anglo-normand sur l'anglo-saxon. Est-ce toujours uniquement une influence d'adstrat ?

Pourrait-il être question d'un deuxième superstrat, lexical ? La réponse dépend au fond de la définition qu'on donne de cette notion.⁸

4.0. En guise de conclusion

J'espère avoir offert aux linguistes intéressés par les problèmes de contact un scénario inconnu, qui mérite l'attention des chercheurs.

La condition essentielle de tout contact entre deux langues, dont l'une des langues exerce une influence sur l'autre est la fusion de ces deux langues manifestée par différents types de *bilinguisme*. Pour que le bilinguisme existe, plusieurs conditions sont nécessaires : même si celles-ci ne doivent pas être toutes présentes dans le même scénario. De leurs diverses combinaisons, dépend la différence des scénarios possibles. Il s'agit de conditions linguistiques (l'appartenance à la même famille linguistique) et surtout extralinguistiques, historiques (et politiques) et sociolinguistiques : quand il s'agit d'un bilinguisme « de transfert », la proportion du nombre des habitants autochtones et le nombre des conquérants compte pour beaucoup (mais les anglo-saxons étaient moins nombreux que les autochtones celtiques !), la dimension du territoire et les possibilités de communication écrite, la législation portant sur l'emploi de la nouvelle langue dans l'administration, dans l'église, dans la juridiction et dans l'instruction publique et enfin *last but not least*, l'existence d'une classe sociale culte et, implicitement, la différenciation entre langue parlée et langue écrite. Le succès de la langue des « nouveaux venus » dépend en haute mesure du *prestige* dont elle jouit, ce qui a comme conséquence qu'elle est considérée comme utile pour ceux qui l'emploient, comme dans le cas du latin dans la majorité des régions romanisées. Mais on pourrait bien remplacer le mot noble *prestige*, avec le mot moins noble, mais très humain : *intérêt*.

⁷ À ce propos voir aussi Trudgill in Hickey (2010) *apud* Cardoso, c.r. de Hickey in *Linguist List* issue 23.

⁸ Pour des discussions semblables sur des étiquettes comme *superstrat* and *substrat* voir Russell (2011 :154).

Références bibliographiques

- Burnley, David (1992) : Lexis and semantics. The influence of French, in : Norman Blake (ed.), *The Cambridge History of the English Language*. Cambridge : Cambridge University Press, II, 423-438.
- Dincă, Dana (2010) : Deux langues romanes en contact : les emprunts roumains du français, in : XXVI CILFR (Valencia 2010). Berlin / New York : Walter de Gruyter (sous presse).
- Drinkwater, John (2005) : The Crisis of Empire AD 193-337, in : *Cambridge Ancient History*. Cambridge : Cambridge University Press, XII, 28-66.
- Filpulla, Markku (2010) : Contact and the Early History of English, in : Hickey 2010 : 432-454.
- HLR = Ernst, Gerhard / Gleßgen, Martin-Dietrich / Schmitt, Christian / Schweickard, Wolfgang (2001-2009) (éd.), *Histoire linguistique de la Romania*. Berlin / New York: Walter de Gruyter.
- Hickey, Raymond (2010) : Contact and Language Shift, in : Hickey 2010 : 151-170.
- (2010) (éd.) *The Handbook of Language Contact*. Malden (Mass.) : Wiley-Blackwell.
- Ilieșcu, Maria (2002) : Die Vielfalt des 'Adstrats'. Versuch einer Klassifizierung am Beispiel der externen Geschichte der Rumänischen Sprache, in : Patrizia Cordin / Rita Franceschini / Gudrun Held (eds.), *Parallela* 8. Roma : Bulzoni, 269-288.
- Ilieșcu, Vladimir (2006) : Politique, développement socio-économique et histoire des langues. Romania de sud-est, in : HLR, 2, art. 101, 1153-1167.
- Muysken, Pieter (2010) : Scenarios of Language Contact, in Hickey 2010 : 265-282.
- Parsons, David (2011) : Sabrina in the Thorns : Place-Names as Evidence for British and Latin in Roman Britain. *Transactions of the Philological Society* 109, 113-137.
- Rosetti, Alexandru (1986) : *Istoria limbii române*. București : Editura Științifică și Enciclopedică.
- Russell, Paul (2011) : Latin and British in Roman and Post-Roman Britain: Methodology and Morphology. *Transactions of the Philological Society* 109, 138-157.
- Schmitt, Karl Horst (2003) : La Romania submersa dans les îles britanniques : avant 1066, in : HLR, 1, art. 65a, 645-650.
- Schrijver, Peter (2002) : The rise and fall of British Latin : evidence from English and Brittonic, in : Markku Filpulla et al. (éd.), *The Celtic Roots of English*. Joensuu : University Press, 87-110.
- Trotter, David (2010) : Une rencontre germano-romane dans la Romania Britannica, in : XXVI ACILFR (Valencia 2010). Berlin / New York : Walter de Gruyter (sous presse).
- Vennemann, Theo (2010) : Contact and the history of Germanic Languages, in : Hickey 2010 : 406-432.
- Trudgill, Peter (2010) : Contact and Sociolinguistic Typology, in : Hickey 2010 : 299-320.

En dehors de la distance temporelle, la différence essentielle entre les emprunts en anglais et en roumain consiste dans le fait que les mots français entrés en anglo-saxon ont été appris au moins d'une partie de la population, après fusion, vite comme des mots de la langue maternelle, pendant que les mots entrés en roumain, au moins au commencement ont été appris comme des mots appartenant à une langue étrangère.⁷ C'est la différence qui distingue aussi le latin savant, qui n'a jamais été langue maternelle, du latin populaire, dans n'importe quelle phase de son évolution.

Il faut faire dès le début la différence entre *influence de transfert*, quand il s'agit du déplacement d'une population sur un autre territoire, peu importe le résultat de l'impact, et *influence d'import* quand il s'agit du désir d'importer une langue, mieux dit des mots, d'ailleurs.

Ou bien, en d'autres mots la différence doit être vue dans la condition essentielle du bilinguisme, qui manque au roumain. C'est le motif pour lequel l'influence du français sur le roumain, malgré son importance, doit être classifiée comme emprunt d'adstrat. Ce sont les anglicistes et surtout les spécialistes en anglo-normand qui doivent décider comment il faut considérer du point de vue terminologique l'impact et les conséquences de l'impact de l'anglo-normand sur l'anglo-saxon. Est-ce toujours uniquement une influence d'adstrat ?

Pourrait-il être question d'un deuxième superstrat, lexical ? La réponse dépend au fond de la définition qu'on donne de cette notion.⁸

4.0. En guise de conclusion

J'espère avoir offert aux linguistes intéressés par les problèmes de contact un scénario inconnu, qui mérite l'attention des chercheurs.

La condition essentielle de tout contact entre deux langues, dont l'une des langues exerce une influence sur l'autre est la fusion de ces deux langues manifestée par différents types de *bilinguisme*. Pour que le bilinguisme existe, plusieurs conditions sont nécessaires : même si celles-ci ne doivent pas être toutes présentes dans le même scénario. De leurs diverses combinaisons, dépend la différence des scénarios possibles. Il s'agit de conditions linguistiques (l'appartenance à la même famille linguistique) et surtout extralinguistiques, historiques (et politiques) et sociolinguistiques : quand il s'agit d'un bilinguisme « de transfert », la proportion du nombre des habitants autochtones et le nombre des conquérants compte pour beaucoup (mais les anglo-saxons étaient moins nombreux que les autochtones celtiques !), la dimension du territoire et les possibilités de communication écrite, la législation portant sur l'emploi de la nouvelle langue dans l'administration, dans l'église, dans la juridiction et dans l'instruction publique et enfin *last but not least*, l'existence d'une classe sociale culte et, implicitement, la différenciation entre langue parlée et langue écrite. Le succès de la langue des « nouveaux venus » dépend en haute mesure du *prestige* dont elle jouit, ce qui a comme conséquence qu'elle est considérée comme utile pour ceux qui l'emploient, comme dans le cas du latin dans la majorité des régions romanisées. Mais on pourrait bien remplacer le mot noble *prestige*, avec le mot moins noble, mais très humain : *intérêt*.

⁷ À ce propos voir aussi Trudgill in Hickey (2010) *apud* Cardoso, c.r. de Hickey in *Linguist List* issue 23.

⁸ Pour des discussions semblables sur des étiquettes comme *superstrat* and *substrat* voir Russell (2011 :154).

Références bibliographiques

- Burnley, David (1992) : Lexis and semantics. The influence of French, in : Norman Blake (ed.), *The Cambridge History of the English Language*. Cambridge : Cambridge University Press, II, 423-438.
- Dincă, Dana (2010) : Deux langues romanes en contact : les emprunts roumains du français, in : XXVI CILFR (Valencia 2010). Berlin / New York : Walter de Gruyter (sous presse).
- Drinkwater, John (2005) : The Crisis of Empire AD 193-337, in : *Cambridge Ancient History*. Cambridge : Cambridge University Press, XII, 28-66.
- Filpulla, Markku (2010) : Contact and the Early History of English, in : Hickey 2010 : 432-454.
- HLR = Ernst, Gerhard / Gleßgen, Martin-Dietrich / Schmitt, Christian / Schweickard, Wolfgang (2001-2009) (éd.), *Histoire linguistique de la Romania*. Berlin / New York: Walter de Gruyter.
- Hickey, Raymond (2010) : Contact and Language Shift, in : Hickey 2010 : 151-170.
- (2010) (éd.) *The Handbook of Language Contact*. Malden (Mass.) : Wiley-Blackwell.
- Ilieșcu, Maria (2002) : Die Vielfalt des 'Adstrats'. Versuch einer Klassifizierung am Beispiel der externen Geschichte der Rumänischen Sprache, in : Patrizia Cordin / Rita Franceschini / Gudrun Held (eds.), *Parallela* 8. Roma : Bulzoni, 269-288.
- Ilieșcu, Vladimir (2006) : Politique, développement socio-économique et histoire des langues. Romania de sud-est, in : HLR, 2, art. 101, 1153-1167.
- Muysken, Pieter (2010) : Scenarios of Language Contact, in Hickey 2010 : 265-282.
- Parsons, David (2011) : Sabrina in the Thorns : Place-Names as Evidence for British and Latin in Roman Britain. *Transactions of the Philological Society* 109, 113-137.
- Rosetti, Alexandru (1986) : *Istoria limbii române*. București : Editura Științifică și Enciclopedică.
- Russell, Paul (2011) : Latin and British in Roman and Post-Roman Britain: Methodology and Morphology. *Transactions of the Philological Society* 109, 138-157.
- Schmitt, Karl Horst (2003) : La Romania submersa dans les îles britanniques : avant 1066, in : HLR, 1, art. 65a, 645-650.
- Schrijver, Peter (2002) : The rise and fall of British Latin : evidence from English and Brittonic, in : Markku Filpulla et al. (éd.), *The Celtic Roots of English*. Joensuu : University Press, 87-110.
- Trotter, David (2010) : Une rencontre germano-romane dans la Romania Britannica, in : XXVI ACILFR (Valencia 2010). Berlin / New York : Walter de Gruyter (sous presse).
- Vennemann, Theo (2010) : Contact and the history of Germanic Languages, in : Hickey 2010 : 406-432.
- Trudgill, Peter (2010) : Contact and Sociolinguistic Typology, in : Hickey 2010 : 299-320.

Final -e loss in insular French : Exploring the Anglo-Norman Hub Textbase

Richard INGHAM, Birmingham

Introduction

'This is not a corpus' is how the AN Hub website, with a nod to Magritte, describes its textbase. And yet it most curiously resembles one. The textbase must be counted one of the most efficient, extensive and user-friendly resources that researchers in historical linguistics currently have available to them, for the study of medieval *états de langue*. The present author has used it repeatedly to pursue a wide range of questions relating to Anglo-Norman (Ingham 2008, 2010, 2011, 2012). The layout of the 76 items in the textbase, and their organisation into textual genres, allows straightforward ease of access to the data one needs. It excels in any kind of lexically based search, allowing searches by initial and final segments of target items which can help to deal with the vagaries of medieval spelling. This means that not only lexicological research, but also matters where syntax interfaces with lexis, e.g. function word syntax, can readily be undertaken. Its texts are not grammatically parsed, but it is unclear anyway how far the usual practice of adding word class tagging assists research into the kinds of issues currently being examined in diachronic syntax.

The studies by the present author referred to above looked at developments in Anglo-Norman from the late thirteenth century onwards. The question that will be addressed in this paper is whether the AN Hub Textbase (henceforth ANHT) can be used to answer diachronic issues over a timeframe running from the period of the first texts, dating from the early 12th century, up to the end of the 13th century. For that purpose, a topic has been chosen where diachronic change is already well-known, at least in outline, from previous authors' work, in order to ascertain whether an analysis of the ANHT data reproduces the expected outcome. If no clear trend of the anticipated type emerges, use of the ANHT for this earlier period would appear to be unsatisfactory. If, however, the data attests to the diachronic change in question, the ANHT will seem be a suitable research tool for examining how Anglo-Norman (henceforth AN) evolved over the full range of its documented history. The linguistic variable in question concerns the use of the final -e on a set of function words pre-modifying nouns.

Old French reduced Latin post-tonic /a/ to a vowel thought to have had something like the value of schwa in present-day English and in the French of the Midi. In AN, this sound apparently became vulnerable to erosion much earlier than in continental French. Short (2007) follows Pope (1934) in claiming that late 12th century AN started to show final e loss, both after vowels and after consonants, and that 'loss of final e had become endemic in verbal forms by the time of Matthew Paris' (Short 2007 : 96), i.e. the mid-C13.¹ However, he did not discuss the issue of final -e on noun modifier forms, that in continental Old French would have reliably shown gender agreement. Changes clearly took place here. AN texts from around 1275-1300 quite often have forms such as (for source references, see ANHT):

- (1)a. Cel eglise *reisbritt* 200; en nul manere *reisbritt* 176; cest taxacion *libcust* 195
(1)b. Nule homme *oakland2* 1_22; ceste rey *Apelston* *reisbritt* 18; cele jour *oakland2* 1_40

Such omission or addition of final -e with adjectives and other pre-modifiers in later Anglo-Norman has led to claims that its users were confused about noun gender. This has been

¹ His evidence comes from rhymes such as *avis* being made to rhyme with the past participle *assis* relating to a feminine noun, standing for OFr *assise* (SetDorm 1054).

taken, e.g. by Kibbee (1996), as evidence that they had a poor command of French, learned essentially as a foreign language: supposedly, Anglo-Norman scribes knew that French word sometimes end with an *-e* and sometimes don't, but were inaccurate in their judgements as to when final *-e* should be present. Alternatively, variable final *-e* in (1) can be seen as low-level orthographical confusion.

The topic of final *-e* realisation in Anglo-Norman forms part of a narrative of 'decay' and decline, as presented in Pope (1934), who considers the textual record up to the early decades of the 13th century as relatively pure and uncorrupted Old French, followed by increasing deviation and incorrect usage which she attributed to the fact that it was no longer a living language but 'always had to be taught'. Whether that conceptualisation of Anglo-Norman, at least before the end of the 14th century, can be maintained now appears doubtful, following work by Rothwell (2001) and Trotter (2003), among others. However that issue will not be discussed here: we will simply take it as an observable fact that after the early 13th century differences multiply between AN texts and continental ones. A corpus of AN ought therefore to identify after that point a change towards more erratic final *-e* use, as in (1), after initial adherence to continental OFr norms.

Source texts: the study corpus

The ANHT contains texts covering a wide timespan, but most surviving material from the C12 is in verse form. Since we wished to compare like with like, this meant verse texts needed to be studied to represent the subsequent periods as well, which were divided into the late C12-1250, and the later C13. Six poetic works from each of these three periods, totalling 18 (about a quarter of all texts in the ANHT), thus formed the study corpus that was established. Details of estimated composition dates and estimated manuscript dates of the 18 texts are as in Table 1:

Table 1: Composition of the study corpus from the ANHT

period I (1120-1175)	period II (end C12- 1250)	period III (1250-1300)
Brendan c. 1120; ms. c. 1300	Passiun S. Edmund beg. C13; ms.?	Saint Franceis c. 1275; ms. 13 4/4
Beckett c. 1174; ms. beg. C13	S. Edward le Rei c. 1245; ms. 1255	Lumière as Lais 1268; ms. c 1300
Comput c. 1120; ms C12 ¾	Vie S. Georges end C12; ms later C13	Kalender 1256; ms. c.1300
Horn c. 1170; ms later C13	S. Modwenna c. 1230; ms C13	Apocalypse end C13, ms C14
Salemon c.1150; ms. c. 1200	Petite Philosophie C13 1/3; ms C13 4/4	Sermon on Shrift later C13; ms. later C14
Gaimar c. 1135; ms. beg.C13	Petit Plet beg. C13; ms. C13 ¾	Secrets des Secrets c. 1270; ms. later C13

The majority of periods I and III texts were edited in manuscripts thought to date from about 50 years or less after the presumed date of composition of the text. While in no way eliminating the possibility of changes to the original text, this does mean that in these cases the available versions roughly represent the language of the time when the work was written, to within about a half-century. In historical linguistics, particularly where pre-modern periods

are concerned, this is an appreciable advantage which is not always enjoyed. With the exception of *Brendan*, in no case is the gap known to have been longer than a century. The period II sources are in manuscripts estimated to postdate the original compositions by at most between 50-75 years.²

These verse texts are mostly in rhyming couplets, in lines having around eight syllables, though among the earliest texts *Brendan* and *Comput* have shorter lines, while *Apocalypse*, the latest text, has very irregular lines, often of 10 or more syllables. Otherwise, the poems are roughly comparable in terms of the metrical and rhyming framework within which their authors operated.

Methodology and results

Four high-frequency noun modifiers on which Old French exhibited gender agreement *cel*, *cest*, *nul* and *tut* were searched for in the ANHT, using alternative spellings indicated by the electronic AND (Rothwell *et al.* 2005). For each period, a separate computer file of results was created, including all hits obtained for the six texts in each period. These results were then hand-culled to remove the following:

- a) instances where the target item was not a noun modifier
- b) instances where the target item modified an animate noun
- c) instances where a target noun modified a noun known to have variable gender in continental Old French
- d) instances where the target item stood before a word beginning with a vowel or Latin derived <h>.

Step b) served to exclude the possibility that natural gender could have informed Anglo-Norman uses about the correct graphical gender of the item. Step c) concerned a fairly small number of nouns, e.g. *malice*, *amour*, *palus* etc. whose gender in continental Old French could vary. Step d) was taken because weak -*e* use was known to be sensitive to the following phonological context, already operative with word internal weak -*e* in hiatus contexts (Short 2007). The items in prevocalic contexts removed in this way were analysed separately (see below).

The remaining tokens, grouped by lexeme, were categorised as to whether or not their form matched the Old French gender of the noun they modified. Uncertain cases of noun gender assignment were decided by reference to Tobler-Lommatsch (1925-).

The results of these analysis procedures are shown in tables 2, 3 and 4, beginning with data from period I.

² Except for *La Passiun S. Edmund*, whose editors provided no estimate of manuscript date.

Table 2 : Distribution of gender-marked noun modifier forms in A-N verse 1120-1175, by OFr noun gender category membership

	OFr. Masc.	OFr. Fem.	Total
<i>cel</i>	176	2	178
<i>cest</i>	174	5	179
<i>nul</i>	184	2	186
<i>tut</i>	86	0	86
TOTAL	620 (98.6%)	9 (1.4%)	629
<i>cele</i>	0	106	106
<i>ceste</i>	0	71	71
<i>nule</i>	0	80	80
<i>tute</i>	0	128	128
TOTAL	0 (0%)	385 (100%)	385

These C12 data show a very small incidence of masculine modifier forms used with feminine nouns, running at well under 2%. Feminine modifier forms were never used with masculine nouns. Very much the same was true for period II:

TABLE 3 : Distribution of gender-marked noun modifier forms in late C12-1250 A-N verse, by OFr noun gender category membership

	OFr. Masc.	OFr. Fem.	Total
<i>cel</i>	117	1	118
<i>cest</i>	135	3	138
<i>nul</i>	85	1	86
<i>tut</i>	46	1	47
TOTAL	383 (98.5%)	6 (1.5%)	389
<i>cele</i>	0	52	52
<i>ceste</i>	0	106	106
<i>nule</i>	0	73	73
<i>tute</i>	0	68	68
TOTAL	0 (0%)	299 (100%)	299

A more equivocal picture emerges, however, from the period III data, shown in Table 4:

TABLE 4 : Distribution of gender-marked noun modifier forms in late C13 A-N verse, by OFr noun gender category membership

	OFr. Masc.	OFr. Fem.	Total
<i>cel</i>	98	8	106
<i>cest</i>	159	9	168
<i>nul</i>	84	17	101
<i>tut</i>	53	17	70
TOTAL	394 (88.5%)	51 (11.5%)	445
<i>cele</i>	2	162	164
<i>ceste</i>	11	231	242
<i>nule</i>	0	82	82
<i>tute</i>	1	153	154
TOTAL	14 (2.2%)	628 (97.8%)	642

On the one hand, the accurate observation of OFr gender marking was clearly the overwhelming tendency, indicating that authors (and probably scribes) had highly accurate knowledge of noun gender. Clearly, we are not looking here at a collapse of gender marking at this stage of later AN. On the other hand, there is now an appreciable ‘error rate’ in both directions: modifier forms lacking final *-e* were used with OFr feminine nouns, and forms with final *-e* were used with masculine nouns. Examples of missing final *-e* are:

- (2a). *ki cel chose fereit.* Lumlaïs 252
- (2b). *E ly promet ke tut ma vye sun sergaunt serray* Stfrancis 224
- (2c). *Par veraie creaunce en cest vie e par bien garder* Apoc 75
- (2d). *Dunc n'est peccché nul chose.* Lumlaïs 2988
- (2e). *Nul rien li profist* Shrift 216

Examples of the converse phenomenon are:

- (3a). *ki fin est de tute nostre desir* Lumlaïs 7354
- (3b). *Penser en cele siecle nul purra,* Lumlaïs 13732
- (3c). *Par cele flael Deu le a retrret* Stfrancis 270
- (3d). *De la temptaciun ke en ceste monde vendra,* Apoc 15
- (3e). *De ceste treité plus ne trovai* Secré xxviii

Should we interpret these usages as at least early evidence of the loss of noun gender in AN? This seems unlikely: note that the nouns are very common words in most cases. Are they slips due to scribal ignorance or carelessness? If that were so, there would be no reason to expect the distribution of errors to be anything other than random. But this was not the case. Table 4 shows a clearly lower rate of addition of final *-e* (2%) compared with its omission (11.5%). Although the proportion of correct use was high in both cases, there is in fact a statistically significant difference between the probability that a masculine modifier occurred with a masculine noun, and that a feminine modifier occurred with a feminine noun. The relevant

figures here, reading across the columns of Table 4, are 394/445 and 628/642, respectively; this difference is very highly significant ($p = < 0.0001$, 2-tailed) using Fisher's exact test.

The difference in gender marking can also be measured in terms of how often a noun of a given gender in OFr had the appropriate modifier form, in other words, using the figures we obtain by reading down the columns in Table 4. On this basis, the proportion of final -e omission from feminine modifiers was over twice that of inappropriate final -e addition to masculine ones. The relevant figures were: -e added to masculine 14/408 (3.3%); -e dropped from feminine 51/679. Fisher's exact test again revealed the difference to be statistically highly significant ($p = < 0.0001$, 2-tailed), in other words, a modifier of a feminine noun was significantly more likely to lose a final -e, as in (2), than a modifier of a masculine noun was to gain one, as in (3).

Whichever way they are analysed, therefore, these results give unmistakable evidence that the occurrence of errors in the variable use of final -e in later AN was not random: the main factor at work was the omission of final -e. Indeed, in periods I and II, as we saw, it is the only error type present.

Pre-vocalic contexts

We turn next to the occurrence of the target items preceding a vowel. Although figures are much lower, they are sufficient to show that from the earliest period final -e was very commonly omitted on an item modifying a feminine noun in this context:

TABLE 5 : Distribution of gender-marked noun modifier forms 1120-175, by OFr noun gender category membership, in the context of a following vowel

	OFr. Masc.	OFr. Fem.	Total
<i>cel</i>	40	10	50
<i>cest</i>	34	3	37
<i>nul</i>	20	1	33
<i>tut</i>	9	0	9
TOTAL	103 (79.8%)	14 (21.2%)	129
<i>cele</i>	0	9	9
<i>ceste</i>	0	19	19
<i>nule</i>	0	5	5
<i>tute</i>	0	6	6
TOTAL	0 (0%)	39 (100%)	39

Final -e on items modifying feminine nouns was omitted 26/65 times (40%) in this context, at a time when, as we saw in Table 2, it was almost always retained before a consonant.

TABLE 6 : Distribution of gender-marked noun modifier forms in late C12-1250, by OFr noun gender category membership, in the context of a following vowel

	OFr. Masc.	OFr. Fem.	Total
<i>cel</i>	19	18	37
<i>cest</i>	17	14	31
<i>nul</i>	17	7	24
<i>tut</i>	0	0	0
TOTAL	53 (57.6%)	39 (42.4%)	92
<i>cele</i>	0	22	22
<i>ceste</i>	0	8	8
<i>nule</i>	0	7	7
<i>tute</i>	0	0	0
TOTAL	0 (0%)	37 (100%)	37

In pre-vocalic contexts in period II, the omission rate of final *-e* now rose to a little over 50% (39/76). It was still under 2% in period II pre-consonantal contexts (Table 3).

TABLE 7 : Distribution of gender-marked noun modifier forms in late C13, by OFr noun gender category membership, in the context of a following vowel:

	OFr. Masc.	OFr. Fem.	Total
<i>cel</i>	20	10	30
<i>cest</i>	14	3	17
<i>nul</i>	11	3	14
<i>tut</i>	0	0	0
TOTAL	45 (73.8%)	16 (26.2%)	61
<i>cele</i>	0	26	26
<i>ceste</i>	1	7	8
<i>nule</i>	1	10	11
<i>tute</i>	0	2	2
TOTAL	2	45 (95.7%)	47 (4.3%)

In the later C13 works, the frequency of final *-e* omission on modifiers in pre-vocalic contexts diminished somewhat to 25%, still twice as high as the level of *-e* omission before a consonant shown in Table 4. Although the figures are fairly low and perhaps difficult to compare reliably with those of tables 2-4,³ it appears that throughout all three periods pre-vocalic contexts were behaving very differently from pre-consonantal contexts.

³ There are also interpretative issues. Despite the low numbers, the data suggest that final *-e* was more likely to be realised before a vowel in the C12 than in the later C13, which is at first sight puzzling. The explanation

Discussion

The analysis of 18 texts from the ANHT shown above demonstrates features traditionally attributed to the evolution of AN, especially the tendency for final -e to weaken in two main phases. Until the mid C13, it was largely confined to prevocalic contexts, and then spread to preconsonantal contexts as well. The diachronic study corpus established in this study reliably identifies these key developments, which were previously known to have occurred in general terms, and locates the timeframe within which changes took place. Importantly, it shows that, even when final -e loss was spreading to preconsonantal contexts in the later C13, incidence of such cases was still fairly low. So AN users at this time clearly had not abandoned grammatical gender marking as such, as with gender marking on possessive determiners (Ingham 2010, 2012). This points to the effect of pronunciation, rather than being evidence of imperfect language knowledge. In the latter case, roughly equal direction of 'error' might logically have been expected. Had users of AN been guessing when in doubt as to the gender of a noun, as foreign language users often do, the pattern of data found here would not be expected. Thus final -e omission was clearly still a phonological feature of AN at this time, not a reflex of grammatical knowledge or lack of it.

When, seemingly, gender marking confusion becomes evident in the late 13th century, it is a continuation of the phonological trend already apparent in the previous century. That is, written Anglo-Norman post-1250 continues to reflect spoken usage: final -e is 'misused' (from a normative perspective) not because those writing in Anglo-Norman were ignorant about noun gender, but essentially because they were following the spoken patterns of the language they heard. The forms in (1) therefore testify to no more than incipient graphological confusion, not to the breakdown of grammar in insular French.

Evidently, the ANHT texts can be used for diachronic corpus research. They fulfil a basic criterion of a satisfactory historical corpus, which is to provide plenty of diachronically informative data. In this study, quite restrictive criteria were applied, not only by text type and period, but also by linguistic exclusion criteria (to do with inanimate nouns, phonological context, and variable gender in Old French). Even so, well over 2,500 data points were obtained for the main analysis in Tables 2-4, a striking indication of the capacity of the ANHT as a resource for diachronic research in grammar, of the type conducted here.

A further advantage of the ANHT which was noted in this investigation is that the editions of the texts it uses do not silently restore word forms that depart from central Old French literary norms. Earlier AN Text Society editors, *pro pudore*, sometimes indicated a missing agreeing -e by adding it in parentheses, or inserting an apostrophe, but at least they made it straightforward for scholars working in less prescriptive times to adopt the manuscript readings.

Conclusions

The present study has shown the value of exploring the ANHT to find evidence of change in progress in later Anglo-Norman. The topic was not new: we have known at least since Pope (1934) that the instability of final -e is a trait of later 13th century Anglo-Norman. So it is

may well have to do with the diminishing respect paid to verse metre as the C13 progressed. Final -e before a vowel did not count under the rules of OFr scansion, and C12 authors, certainly aware of this, would often have it left out in order to 'save' the metre. As the metre of later AN verse became more relaxed, writers and scribes probably paid less attention to this consideration and thus, perhaps paradoxically, became somewhat more likely than before to realise final -e spellings. This issue undoubtedly deserves further attention.

important not only that our analysis identifies this feature in the ANHT data (as indeed it would need to do, for our procedure to be validated), but also that key details have been confirmed in the process regarding trends in final -e variation in pre-consonantal and pre-vocalic contexts.

The orthodox position that final -e underwent a change in its status in the C13 in AN is upheld, and shown to have occurred in the second half of the century. The difference between pre-vocalic and pre-consonantal contexts as regards final -e omission also shows up very clearly before that point. Thereafter, final -e loss is seen to have been a phonological matter, rather than confusion over the gender of nouns, at least in the timeframe studied. Thus, to use the ANHT as a resource from which a customised corpus can be drawn, so as to clarify linguistic questions concerning Anglo-Norman, not least on a matter of syntax, gives reliable results. Given the fact that the original selection of texts in the Hub textbase was not made for investigating diachronic issues, and despite the lack of tagging, this is a noteworthy outcome. To that extent, the present study suggests its validity as a research tool for further investigations of a similar nature into AN forms across time.

Bibliographical references

- Ingham, Richard (2008): The grammar of later medieval French: an initial exploration of the Anglo-Norman Dictionary textbase, in: Céline Guillot / Serge Heiden / Alexei Lavrentiev / Christiane Marchello-Nizia (eds.), *Corpus 7, Constitution et exploitation des corpus d'ancien et de moyen français*, 115-134.
- (2010): Anglo-Norman as a contact language, in: Richard Ingham, (ed.) *The Anglo-Norman language and its contexts*. Woodbridge: Boydell, 8-25.
- (2011): Grammar change in Anglo-Norman and continental French: the replacement of non-assertive indefinite nul by aucun. *Diachronica* 28, 4, 441-467.
- (2012): *The transmission of Anglo-Norman: language history and language acquisition*. Amsterdam: John Benjamins.
- Kibbee, Douglas (1996): Emigrant languages and acculturation: the case of Anglo-French, in: Hans-Fredé Nielsen / Lene Schøsler (eds.), *The origins and development of emigrant languages*. Odense: Odense University Press, 1-20.
- Pope, Mildred K. (1934): *From Latin to Modern French, with especial consideration of Anglo-Norman: phonology and morphology*. Manchester: Manchester University Press.
- Rothwell, W. (2001): English and French in England after 1362. *English Studies* 82, 539-559.
- Rothwell, William / Gregory, Stewart / Trotter, David (2005): *Anglo-Norman Dictionary: revised edition*. London : MHRA.
- Short, Ian (2007): *Manual of Anglo-Norman*. Birkbeck College, London: Anglo-Norman Text Society.
- Tobler, Alfred / Lommatsch, Erhard (1925-2002): *Altfranzösisches Wörterbuch*. Berlin: Steiner.
- Trotter, David (2003): Not as eccentric as it looks: Anglo-French and French French. *Forum for Modern Language Studies* 39, 427-438.

L'emploi tardif des *scriptae* régionales : réflexion sur l'anglo-français et le picard

Serge LUSIGNAN, Montréal

La présente étude poursuit deux objectifs : le premier est d'examiner les enseignements que l'on peut tirer de l'étude des *scriptae* lorsqu'elles arrivent à leur période de déclin, avant de s'effacer complètement ; le second est d'analyser si de ce point de vue l'anglo-français est une forme régionale du français au même titre que les autres. Le choix du picard et de l'anglo-français pour répondre au premier objectif s'impose. Ce sont les deux formes régionales du français qui ont été utilisées parmi les plus tardivement au Moyen Âge et pour lesquelles nous disposons d'une surabondance de sources. Je me limiterai ici à examiner seulement les sources administratives et juridiques avec lesquelles je suis plus familier et qui de toute façon sont généralement les plus précises au plan de leur datation. Le français lorrain est la seule autre *scripta* qui se rapproche de ces deux là tant par sa persistance dans le temps que par la quantité de sources qu'il nous reste.¹ Une telle étude doit commencer par l'analyse scriptologique des sources afin de déterminer le rythme chronologique et les modalités de l'effacement de la *scripta*. Ensuite, les données obtenues peuvent être analysées du point de vue de l'histoire sociolinguistique afin de dégager les conditions sociales et politiques qui expliquent l'effacement progressif de la *scripta*.

1. L'effacement de l'anglo-français et du picard dans les sources.

Commençons par examiner les conditions du déclin des *scriptae* picarde et anglo-française.

a) La chronologie

i. Le picard

Le rythme de l'effacement du picard dans les sources administratives et juridiques du Nord est très variable. Alors que les comtes de Flandre utilisèrent un français très fortement picard jusqu'au temps du comte Louis de Nevers, d'ailleurs éduqué à Paris, qui régna de 1325 à 1346. Les traits picards deviennent même rares dans les actes émanant de son successeur Louis de Male (1346-1384).² Mais l'événement le plus déterminant fut la mainmise progressive des ducs de Bourgogne sur ces régions. Le mariage de Marguerite, héritière du comté de Flandre, avec Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, en 1361, puis l'établissement définitif du pouvoir bourguignon en 1383, entraînèrent la disparition complète du picard dans les actes comtaux. Pour sa part, le comté Hainaut ne devint bourguignon qu'en 1423, et ce n'est pas avant cette date que le picard disparut des actes comtaux (Yannonie 2008). Ce cas illustre ce fait trop souvent négligé de l'histoire du français que les princes apanagés, apparentés au roi de France, contribuèrent au moins tout autant que les rois de France à la diffusion du français central.³

¹ Lusignan (2011b) montre chiffres à l'appui l'importance des trois *scriptae* picarde, anglo-française et lorraine.

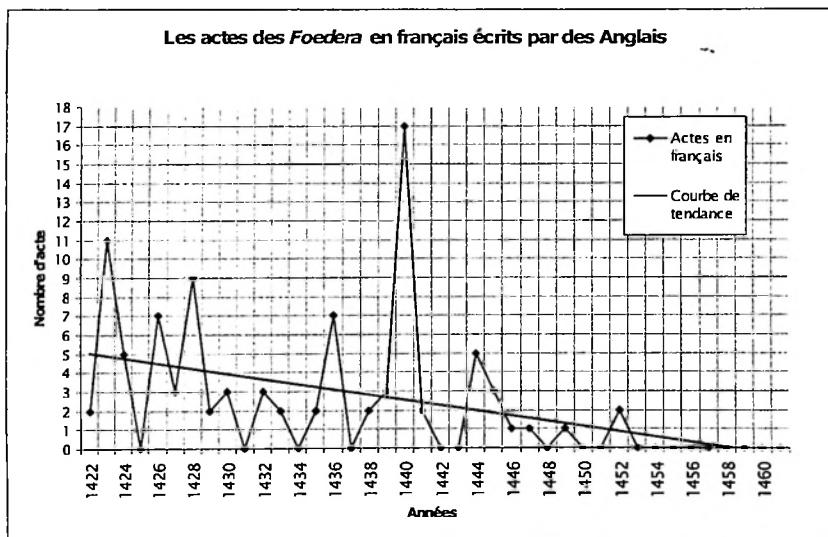
² L'effacement du picard se vérifie dans l'édition de Thierry de Limburg-Stirum (1898-1901).

³ Olivier Mattéoni (1998 : 99-101) a signalé que les ducs de Bourbon furent un agent de pénétration du français dans l'Allier, dès la fin du XIII^e siècle. Pour sa part, Anthony Lodge (2007 : vii ; 2010a : xx-xxxix ; 2010b), a décrit avec précision la francisation progressive des comptes de la ville de Montferrand, entre les années 1372-1373 et l'année 1387, sous la pression de l'administration du duc Jean de Berry.

En général, le picard survécut beaucoup plus tardivement dans les documents rédigés par les administrations communales des villes. Pour arriver à une évaluation plus précise de la question, j'ai poursuivi une série d'études sur les actes de la ville de Douai (Lusignan 2011a). Ce n'est pas avant 1420/1430 que commence la régression du picard dans certains types d'actes comme les comptes de la ville ; en revanche on en trouve encore des traces dans les chirographes de la fin du XV^e siècle.

ii. L'anglo-français

Camille Crevier (2007), a étudié dans son mémoire de maîtrise les modalités de la disparition du français au XV^e siècle dans les documents de l'administration royale anglaise. Elle s'est appuyée essentiellement sur les actes édités dans Thomas Rymer (1816-1869) que l'on peut considérer comme un échantillon significatif. Le graphique qui suit illustre le rythme chronologique de la disparition du français durant le règne d'Henri VI. On constate son lent déclin entre 1422 et 1450, et le dernier acte date de 1452. L'année suivante, en 1453, l'Angleterre perdit la Guyenne, ne conservant plus que Calais comme possession continentale en France. Tout se passe comme si après cette date, le français avait perdu sa pertinence pour le roi d'Angleterre. Épisodiquement par la suite, on trouve quelques lettres en français d'Édouard IV, d'Édouard V et de Richard III, mais toujours à l'occasion de négociations diplomatiques.



b) Un effacement différencié selon la nature des sources

Les traits des *scriptae* picarde et anglo-française s'effacèrent suivant un rythme chronologique variable selon la nature des sources.

i. Le picard

J'ai été frappé par l'asymétrie entre le rythme chronologique d'effacement progressif des traits picards dans les chirographes et dans les comptes de la ville de Douai (Lusignan 2011a). Pourtant, les uns et les autres furent rédigés sous l'autorité de la même administration municipale.

I. Pourcentages complémentaires de la présence ou de l'absence des 8 principaux traits picards dans les chirographes⁴

	1369	1375	1380	1385	1390	1395	1402	1405	1410	1415	1420	1427	1430	1435	1440
PRES	48%	41%	41%	32%	36%	39%	48%	39%	56%	37%	45%	28%	44%	33%	28%
ABS	52%	59%	58%	68%	64%	61%	52%	61%	44%	63%	55%	72%	56%	67%	72%

II. Pourcentages complémentaires de la présence ou de l'absence des 8 principaux traits picards dans les comptes⁵

	1390-1391	1393-1395	1400-1401	1405-1407	1414-1415	1417-1418	1425-1426	1427-1428	1429-1430	1431-1432	1436-1437	1439-1440
PRES	35%	33%	34%	42%	22%	18%	21%	17%	13%	19%	18%	15%
ABS	65%	67%	66%	58%	78%	82%	79%	83%	87%	81%	82%	85%

On constate une diminution significative des traits picards dans les comptes à partir de 1414 dont on ne voit pas encore l'équivalent dans les chirographes en 1440. Un sondage plus avant dans le temps m'indique que ce n'est qu'à partir des années 1465 que les traits picards s'effacent véritablement dans les chirographes au point de devenir occasionnels en 1500. Comment expliquer cette asymétrie entre les deux sources ? Les chirographes mettaient par écrit des conventions privées le plus souvent entre des bourgeois de la ville (Howell 2002). Leur rayonnement ne dépassait souvent pas l'espace urbain et ses environs. En revanche, on sait qu'à partir de 1392, les comptes devaient être soumis annuellement pour examen à la chambre des comptes des ducs de Bourgogne à Lille (Clauzel : 2001 312). On remarque qu'autour de 1385, un bon nombre de villes flamandes délaissèrent le néerlandais au profit du français pour la tenue de leurs comptes.⁶ La langue des ducs de Bourgogne s'imposait à ses sujets. Dans cette foulée, peut-être Douai voulait-t-elle présenter ses comptes dans un français qui se rapproche un tant soit peu de celui des ducs de Bourgogne.

ii. L'anglo-français

Camille Crevier (2007) constate une différenciation semblable dans le français des actes d'Henri VI. Parmi les 93 actes qu'elle a analysés, 41 sont en anglo-français très affirmé alors que 52 sont très légèrement marqués ou carrément sans trait distinctif. Les uns et les autres se retrouvent tout au long de la période qu'elle étudie. Mais elle note que les actes très marqués se rapportent presque toujours à l'administration interne du royaume alors que les actes peu ou pas marqués sont le plus souvent des saufs conduits ou des documents reliés aux négociations diplomatiques. En un mot, l'administration anglaise écrivait en anglo-français pour elle-même et en français peu ou pas marqué pour les autres. Cette variation de la *scripta* à l'intérieur d'une même chancellerie est à verser au dossier plus général de la variation dans l'usage des traits anglo-normands à toutes les époques observée par D. Trotter.⁷ Par ailleurs, le choix de gommer ou non les traits régionaux de ses écrits s'apparente dans ses motivations à celui de la ville de Douai. Ajoutons que l'un et l'autre exemple témoignent du rayonnement de la langue de Paris au XV^e siècle.

⁴ Ce sont les traits #7, #12, #38, #41, #46, #51, #63, #67, dans Gossen (1970).

⁵ Par rapport à (Lusignan 2011a: 48), j'ai retiré quelques années entre 1390 et 1440 pour rendre les deux tableaux superposables.

⁶ Voir la liste des quelques 2 500 comptes urbains recensés par Yves Coutant (1994 : 37-77).

⁷ Résultat d'une recherche dont les résultats ont été présentés lors du colloque *Représenter l'histoire du français*, tenu à l'Université de Savoie, à Chambéry, 13-15 octobre 2011. Je remercie David Trotter de m'avoir communiqué ses notes à ce sujet.

2. L'effacement des traits régionaux et l'histoire linguistique du nord de la France et de l'Angleterre.

Que nous enseigne le déclin du picard et de l'anglo-français au plan de l'histoire linguistique du nord de la France et de l'Angleterre ?

i. Le picard

Personne ne soutiendrait qu'une charte picarde reflète exactement la langue parlée dans les rues d'Arras ou d'Amiens au Moyen Âge, mais aucun spécialiste ne met en doute non plus que les traits distinctifs de la *scripta* picarde sont inspirés de la langue parlée. Étudiant le patois d'un village de l'Artois au XX^e siècle, Jacques Chaurand notait que : « ce patois se rattachait, pour quelques traits fondamentaux, au dialecte picard » des chartes médiévales (Chaurand 1972 : 14). Il cite à titre d'exemple la persistance du *c* dur devant le *a* des mots d'origine latine comme CABALLUM qui en français standard donne le mot *cheval*, que le picard médiéval écrit *keval* ou *kival*. Sur cette base, Jacques Chaurand proposait après d'autres de réserver le terme « dialecte » à la forme lettrée médiévale d'un français régional, et patois, à sa forme parlée, non écrite et populaire.

Mais que faut-il supposer de l'évolution linguistique sous-jacente à l'effacement des traits régionaux ? Prenons à nouveau l'exemple de *keval* / *queval* ~ *cheval*. Dès la fin du XIV^e siècle, on commence à voir les deux termes alterner dans les comptes de Douai, puis *cheval* dominer de plus en plus au cours du XV^e siècle.⁸ Il serait à notre avis téméraire de conclure que la langue parlée ait évolué à la même cadence que la langue écrite ; la persistance des traits phonétiques régionaux dans l'aire picarde jusqu'au XX^e siècle nous induisent plutôt à supposer le contraire. Mais, cette évolution pourrait marquer le début d'une distanciation progressive entre la langue écrite et la langue parlée populaire en région picarde, qui s'est faite à un rythme chronologique difficile à évaluer faute de recherches pertinentes. Avec le temps, on a pu assister à un écartèlement au sein du français parlé entre une forme de plus en plus inspirée de la graphie standardisée, et une forme populaire non contaminée par la culture écrite, qui confina progressivement le picard au seul registre de l'oralité et le fit désigner comme un patois. On sait qu'à partir du XVII^e siècle, les gens éduqués des villes parlaient un français qui se rapprochait de celui de Paris (Lodge 1993 : 259 et ss.). Il en vint à se développer chez eux une sorte de diglossie : on parlait français entre gens bien, et picard avec les domestiques et le commun. Il est significatif à ce propos que le mot « patois », né au Moyen Âge, acquit définitivement son sens dépréciatif de parler populaire et grossier au XVII^e siècle, époque de fixation de la norme du français de la bonne société et de la littérature (Thomas 1953). Le mot devint d'un usage courant surtout à partir du XIX^e siècle, avec le renouveau de l'intérêt pour le folklore et les parlers locaux.

ii. L'anglo-français

La question de l'effacement de l'anglo-français est beaucoup plus complexe à évaluer du point de vue de l'histoire sociolinguistique de l'Angleterre. Il possède ce caractère unique d'être à la fois une langue seconde et apprise comme telle par ses usagers depuis au moins le début du XIII^e siècle et très certainement au cours des siècles suivants. En même temps, il

⁸ Les comptes de la ville de Douai notent pour l'année 1390-1391, « Item pour voies a cheval faictes pour le ville », et pour l'année suivante, « Aultre mises pour voies a queval faictes pour le ville » (Douai, Arch. mun., CC 201, fol. 205 et CC 202, fol. 226).

était un français propre aux Anglais à l'écrit et à l'oral. Andres Kristol (1994) a montré de façon convaincante que les traits de la *scripta* reflétaient encore au début du XV^e siècle une façon typiquement anglaise de prononcer le français, héritée pour une bonne part du français normand des conquérants, mais influencé également par le contact avec le moyen anglais. L'anglo-français était paradoxalement une langue seconde vernaculaire. Cette situation linguistique différait profondément de celle de la Flandre néerlandophone où le taux de personnes bilingues néerlandais-français devait être passablement élevé dans les villes. Mais les innombrables sources écrites qu'il nous reste montrent que leur français était le picard (Lusignan 2009 : 27-29). Les rares études à se pencher sur la question montrent qu'on écrivait en Flandre un français picard aussi bien maîtrisé qu'en pays d'oïl, sauf pour ce qui touche le vocabulaire technique et juridique pour lequel les clercs ignoraient souvent l'équivalent français du mot néerlandais (Mantou 1972 ; Peersman 2009). À la différence des Anglais qui possédaient leur propre français, les néerlandophones empruntaient à titre de langue seconde celui de leurs voisins du sud.

L'effacement des traits anglo-français au XV^e siècle dans les documents de l'administration royale ne signifie aucunement la disparition de la culture française en Angleterre comme l'a superbement montré Ardis Butterfield (2009) dans un livre récent. Il marque plutôt l'abandon du vernaculaire français des Anglais au profit du français de Paris. Le français conserva son statut de langue seconde en Angleterre, mais perdit son statut de langue vernaculaire. L'anglais restait la seule langue vernaculaire. C'est d'ailleurs en anglais que John Palsgrave publia en 1530 son *Éclaircissement de la langue française* qui prétendait enseigner aux Anglais le français selon la norme de Paris (Baddeley 2003).

Cela dit, le français insulaire ne disparut pas complètement de l'espace linguistique anglais. Le dernier avatar de l'anglo-français me paraît être le *law French* qu'on aurait intérêt à étudier en continuité avec l'anglo-français (Baker 1990). Certes, il peut paraître comme une forme dégénérée de la langue. On constate la confusion des genres au profit du masculin. Tous les pluriels sont marqués par l'ajout d'un *-s* même aux mots se terminant en *-eau* ou en *-al*, par exemple. La conjugaison de tous les verbes tend à se ramener au modèle du premier groupe en *-er*. Son lexique et ses expressions techniques sont souvent hermétiques pour qui n'est pas expert en *common law*. Mais il reste qu'il était encore largement fonctionnel au temps d'Henri VIII (Lusignan 2004 : 207-210). Les procès exemplaires rapportés et expliqués dans les *Year Books* le sont encore en français pour cette époque. Il a fallu un statut promulgué en 1731, pour que le français soit éradiqué du droit en Angleterre. Néanmoins, un riche vocabulaire d'origine anglo-normande survit encore dans la *common law* pour lequel les terminologues et traducteurs canadiens s'ingénient à trouver des équivalents en français moderne.⁹

Conclusion.

Au terme de cette comparaison du déclin des *scriptae* picarde et anglo-française, nous devons conclure au destin bien différent des deux. Entre le Moyen Âge et les Temps modernes, le français picard est passé du statut de dialecte à celui de patois, pour reprendre le vocabulaire de Jacques Chaurand. L'effacement de la *scripta* picarde marque la première étape vers la création de l'opposition entre le bon français et le patois. En Angleterre, le recul de l'anglo-français marque le moment où le français cessa d'être une langue vernaculaire pour

⁹ Voir le site internet du *Centre de traduction et de terminologie juridique* de la Faculté de Droit de l'Université de Moncton (Nouveau Brunswick, Canada) <http://www.cttj.ca/>

devenir une langue étrangère. Dès lors, l'anglo-français ne survécut plus qu'à titre de sociolecte des *common lawyers*, un groupe social beaucoup mieux considéré que les patoisants du Nord.

Références bibliographiques

- Baddeley, Susan éd. (2003) : *John Palsgrave, L'éclaircissement de la langue française (1530) : texte anglais original*. Paris : Champion.
- Baker, John H. (1990) : *Manual of Law French*. Second edition, Aldershot, Hants.
- Butterfield, Ardis (2009) : *The Familiar Enemy. Chaucer, Language and Nation in the Hundred Years War*. Oxford : Oxford University Press.
- Chaurand, Jacques (1972) : *Introduction à la dialectologie française*. Paris : Bordas.
- Clauzel, Denis et al. (2001) : L'activité législative dans les villes du nord de la France à la fin du Moyen Âge, in : Jean-Marie Cauchies / Éric Bousmar (éds.), « *Faire bans, edictz et statuz* » légiférer dans la ville médiévale. Bruxelles : Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 295-329.
- Coutant, Yves (1994) : *Terminologie du moulin médiéval*. Tongeren / Liège : Imprimerie George Michiels.
- Crevier, Camille (2007) : *La langue française sous le règne d'Henri VI d'Angleterre*, mémoire de maîtrise, Université de Montréal.
- Gossen, Charles T. (1970) : *Grammaire de l'ancien picard*. Paris : Klincksieck.
- Howell, Martha C. (2002) : Documenting the Ordinary : The *Actes de la Pratique* of Late Medieval Douai, in : Adam J. Kosto / Anders Winroth (éds.), *Charters, Cartularies, and Archives: The Preservation and Transmission of Documents in the Medieval West*. Toronto : PIMS, 151-173.
- Kristol, Andrea Max (1994) : La prononciation du français en Angleterre au XV^e siècle, in : Jacqueline Cerquiglini-Toulet / Olivier Collet (éds.), *Mélanges de philologie et de littérature médiévales offerts à Michel Burger*. Genève : Droz, 67-87.
- Limburg-Stirum, Thierry de (1898-1901) : *Cartulaire de Louis de Male, comte de Flandre, Decreten van den grave Lodewyck van Vlaanderen, 1348 à 1358*. 2 vols., Bruges : de Plancke.
- Lodge, R. Anthony (2010a) : *Les comptes des consuls de Montferrand (1346-1373)*. Paris : École des chartes.
- (2010b) : French and Occitan in Fourteenth-Century Auvergne, in : Christopher Kleinhenz / Keith Busby (éds.), *Medieval Multilingualism. The Francophone World and its Neighbours*. Turnhout : Brepols, 285-301.
- (2006) : *Les comptes des consuls de Montferrand (1273-1319)*. Paris : École des chartes.
- (1993) : *Le français. Histoire d'un dialecte devenu langue*. Paris : Fayard.
- Lusignan, Serge (2011a) : Écrire au nom de la ville : le français picard des clercs de Douai (1370-1440), in : Corinne Leveleux-Teixeira et al (éds.), *Le gouvernement des communautés politiques à la fin du Moyen Âge (XII^e-XV^e siècle). Entre puissance et négociation : État, ville, finances*. Paris : Éditions Panthéon-Assas, 43-51.
- (2011b) : Le français médiéval : histoire d'une langue plurielle, in : Serge Lusignan / France Martineau / Yves-Charles Morin / Paul Cohen, *L'introuvable unité du français. Normes, contacts et variations linguistiques en Europe et en Nouvelle France (XII^e- XVIII^e siècle)*. Québec : Presses de l'Université Laval, 5-107.
- (2009) : French Language in Contact with English : Social Context and Linguistic Change (mid-13th-14th Centuries), in : Jocelyn Wogan-Browne (éd.), *Language and Culture in Medieval Britain: The French of England, c. 1100-c.1500*. York : York Medieval Press, 19-30.
- (2004) : *La langue des rois au Moyen Âge. Le français en France et en Angleterre*. Paris : PUF.
- Mantou, Reine (1972) : *Actes originaux rédigés en français dans la partie flamande du comté de Flandre (1250-1350)*. Liège : G. Michiels.
- Mattéoni, Olivier : (1998) *Servir le Prince. Les officiers des ducs de Bourbon à la fin du Moyen Âge (1356-1523)*. Paris : Publications de la Sorbonne.
- Peersman, Catharina (2009) : *L'essor et l'emploi des langues vernaculaires dans les chartes de l'abbaye de Ninove (1137-1350)*. Thèse de doctorat, Katholieke Universiteit Leuven.
- Rymer, Thomas : (1816-1869) : *Foedera, conventiones, litterae et cuiuscunque acta publica*, 4 vol., 7 parties, London.
- Thomas, Jacques (1953) : Dialecte et patois. Esquisse d'une étude sémantique. *Romanica Gandensia I*, 93-117.
- Yannonne, Marie-Josée (2008) : *La question linguistique en Hainaut entre 1250 et l'arrivée des ducs de Bourgogne: chronologie du français chez les comtes et disparition du latin*. Mémoire de maîtrise, Université de Montréal.

Anthony LODGE, Saint Andrews

Introduction

A text which is currently engaging a good deal of interest among English medievalists is the Middle-English translation of Robert de Gretham's *Évangiles des Domnées*, otherwise known as the *Miroir*. The *Évangiles des Domnées*, composed sometime near the middle of the thirteenth century, comprise a series of fifty-three sermons in octosyllabic couplets expounding the Gospel readings set for each Sunday in the Church's year, plus seven additional ones set for particular feast-days (see Duncan / Connolly 2003: iii). Sadly, despite the text's linguistic, literary and theological importance, Anglo-Normanists do not manifest the same interest in Robert de Gretham's original poem as do anglicists in its fourteenth-century translation. Portions of the Anglo-Norman text of the *Évangiles des Domnées* were edited long ago by Paul Meyer (Meyer 1886 and 1903). More recently, Saverio Panunzio published eight of the sixty sermons in Italy (Panunzio ¹1967, ²1974), but this edition is not widely available, and is unreliable (see Marshall / Rothwell 1970). In the UK, editorial or philological work on Robert de Gretham is extremely limited: Aitken, in her (1922) philological study, edited the Prologue, two of the sermons and the seventeen *exempla*; Linda Marshall produced a lexicological study, but it remains an unpublished MA dissertation (1971); more recently, Keith Sinclair (1992) examined the question of Robert de Gretham's patroness, Elena de Quincy. Happily, the dearth in Gretham studies is now being remedied by my anglicist colleague, Tom Duncan, who has set himself the task of editing the complete Anglo-Norman *Miroir* alongside its Middle English translation (Duncan / Connolly 2003).

In the course of helping Tom Duncan establish his text of Robert de Gretham's Anglo-Norman poem, my attention was caught recently by a reference, in the sermon for the second Sunday after Easter, to a place in England which all *Miroir* scholars identify as Knaresborough. Since this place is situated only 10 miles from my own home town in the West Riding of Yorkshire, I could not help but be interested. The sermon in which the reference to Knaresborough occurs treats the well-known passage from St John (chap. 10, v. 11) where Christ declares *ego sum pastor bonus* ... ("I am the Good Shepherd ... who lays down his life for his sheep"). In his exegesis, Robert de Gretham first makes the obvious point that the clergy should be prepared to sacrifice their own comfort and well-being for the sake of their flock, and then proceeds to emphasise that, *a fortiori*, they must avoid bringing upon them any sort of harm. By way of illustration, he recounts the *exemplum* of a priest who had for a long time been "master of Knaresborough", i.e. superior of some religious establishment in that town:

Dunt avint jadis a un prestre
Ki de Knaresbire esteit mestre

One day, he fell into a deep sleep and appeared to be at the point of death. In this trance-like state he was transported by an angel into the after-life to behold the flames of purgatory and Hell:

Quant lunges i out conversé,
Si se est encunrc lit cuché,
E quant il quidat devier,
Devant li vint un bacheler
[...]
En plusurs lius le menat

E multes choses li mustrat.
D'enfern li mustrat le parfunt
E les peines k'ilok sunt.

During the descent into Hell, one of the souls in torment suddenly rushes up to the priest “from Knaresborough” and administers a painful burn to his shoulder. It transpires that the soul who carried out this act was one of the priest’s deceased parishioners, whose mantle he had wrongfully appropriated. Since the priest’s wrong-doing had been unintentional, the angel removes the source of his pain and the priest returns to his earthly life. However, his shoulder continues to bear the stigma of the burn:

E puis l'ad conduit a sun cors
E li prestres vesqui lors;
Kar trestuit cil ki al cors erent
Par treis jurz a mort le quiderent.
E puis vesqui il lungement
Si se cuntint mult seintement,
Mes l'arsun k'il al feu recut
Tutdis al cors li parut.
Mes escent Deus volt co faire
Ke l'um nel doust pas mescreire

Finally, at the very end of the tale, we learn who the priest “from Knaresborough” actually was:

En sun vivant s'amendat si
Ke ore est apellé *saint Fursei*.

The protagonist in the *exemplum* was none other than Saint Fursey. Indeed, Robert de Gretham had taken the whole *exemplum* from the eighth-century *Vita Sancti Fursei* (see Rackham 2007: esp. 42-48). What do we know about Saint Fursey?

B. in Ireland; d. in France, 648; feast day 16 January. After St. Columban, St. Fursey (*Fursa*) is perhaps the best known of the Irish monastic missionaries abroad in the earlier middle ages. With his brothers SS. Foilian and Ultan he came first to England, sometime after 630, and was welcomed by King Sigibert of the East Angles, who was encouraging the work of St. Felix of Dunwich at just this time. Fursey established a monastery, probably at Burgh Castle, near Yarmouth, ministered from there for some ten years, and then passed over into Gaul [where] he founded a monastery at Lagny near Paris, c. 644. He died at Mezerolles while on a journey, and was buried at Peronne, where his tomb became a place of pilgrimage and the monastery there an Irish centre.

Fursey, says Bede, was ‘renowned for his words and works, outstanding in goodness’, and it is Bede who relates the visions of the unseen world of spirits, good and evil, which account for much of Fursey’s fame. From time to time he fell into a trance-like state of considerable duration, when he saw such things as the fires of falsehood, covetousness, discord, and injustice lying in wait to consume the world. Together with those of English Drithelm (also recorded by Bede), St Fursey’s visions had considerable influence in the religious thought of western Europe in the later middle ages, notably as expressed in Dante’s *Divine Comedy* (Attwater 1965: 143-4).

Where does Knaresborough in Yorkshire fit into all of this? The answer is that it does not. Knaresborough does have its medieval saint – Saint Robert of Knaresborough (see Thomas 1993: 132-4) – and it does have a very famous sixteenth-century soothsayer – Old Mother Shipton – who predicted the end of the world in 1881, but Saint Fursey never set foot in the place.

The town in England most strongly associated with Saint Fursey, as Attwater tells us, is Burgh Castle, near Great Yarmouth in East Anglia. The church at Burgh Castle dates from Saxon times, and it continues to this day to be the place of pilgrimage for the so-called

"Fursey Pilgrims". Burgh Castle developed beside an impressive Roman fort, *Gariannum*, constructed in the third century on the *Litus Saxonum*, and it is here that, in 630 AD, Saint Fursey is thought to have established the first Irish monastery in southern Britain, during his evangelisation of East Anglia. Old Roman fortifications had particular attractions to men setting up monastic foundations in England at this time (see Lebecq 2004). In 731 AD, the Venerable Bede, adding to material he had drawn from the *Vita Sancti Fursei*, tells us the name of the place where Saint Fursey founded his monastery:

Monasterium constructum in castro quod lingua anglorum *Cnobheresburg* vocatur (*Historia ecclesiastica gentis Anglorum*, III, 19, ed. Colgrave / Mynors 1969)

Bede's *Cnobheresburg* is now widely regarded as the Anglo-Saxon name for the modern Burgh Castle (see Pestell 2004: 56-57), recorded in the Domesday Book for Suffolk simply as *Burch*. Not all historians accept this identification: the Roman fort of *Gariannum* was excavated by Charles Green during 1958-61, and a detailed report by Norfolk Museums Service in 1983 (*East Anglian Archaeology* 20) shows no traces of any monastic settlement within the fort itself. Nearby Caister is an alternative candidate, but no monastic remains have been found there either. For all their reservations, historians have so far failed to come up with a better location for Bede's *Cnobheresburg* than Burgh Castle, and the editors of the latest edition of Bede's text seem quite happy with this identification.

Let us now return to Robert de Gretham: it is clear that our author was very familiar with *Vita Sancti Fursei* and highly likely that he knew Bede's *Historia* too. Here he would have learnt that Saint Fursey established his monastery somewhere in East Anglia, in a place called *Cnobheresburg*. We can be only 90% sure that *Cnobheresburg* was Burgh Castle, but we can be 100% sure that *Cnobheresburg* was not Knaresborough in Yorkshire. How can it be that our text gives the name Knaresborough (Anglo-Norman *Knaresbire* < Anglo-Saxon *Chednaresbury* / *Chenaresbury* ("Cenhear's fortification"))), rather than some name which can be connected more obviously to Bede's *Cnobheresburg*?

The answer is to be found in the variant spellings for this place-name which occur in the different manuscripts of the *Miroir*:

knauisburch (U)
knauesbere (W1)
knaresbire (W2)
knaresburgh (Hm)
knaresbure (O)
gnaresbure (L)

The Anglo-Norman scribes' treatment of the terminal element *-burg*, which occurs both in Bede's *Cnobheresburg* and in *Chednaresbury*, is absolutely straightforward:

OE *burg* / *byrig* → ME *borough* / *bury* → AN *bourg* / *biere*
e. g. *Saribyrig* → *Salisbury* → *Salesbieres* (cf. *Canterbyre*)

It is their treatment of the initial element *Cnobheres-* which is problematic. The interesting spellings are *knauisburch* and *knauesbere* which we find in only two of the six Anglo-Norman manuscripts (U and W1). They are interesting because they can be related phonetically to Bede's *Cnobheresburg*: the medial 'u' in *knauisburch* and *knauesbere* represents, of course, the labial fricative [v], the sound represented by Bede with the digraph 'bh'. Christine Rauer (Saint Andrews University) has recently noted the existence of an Anglo-Saxon form of this name *Cnofesburg*,¹ and she assures me that an evolution *cnobheres-* > **knofes-* > *knaves-*

¹ Here I would like to record my thanks to my friend Tom Duncan and his colleague Christine Rauer who made

would be perfectly plausible. It seems more than reasonable to suppose that Robert de Gretham's original poem had a reading like *Knauisburch* or *Knauesbere* and not Knaresborough, despite its surviving in only a minority of the extant manuscripts.

The Knaresborough reading (*knaresbourg / knaresbire* etc.) is present in four of the six Anglo-Norman manuscripts (W2, Hm, O and L) and is followed in the Middle English manuscripts of the *Miroir* on both sides of their stemma. How did this erroneous tradition arise? We must assume that some Anglo-Norman scribe, living perhaps in the north of England and unable to identify the East Anglian place-name in his exemplar, felt compelled to come up with a plausible existing name which looked a bit like the one on his page. Knaresborough in Yorkshire, for all its geographical absurdity, would have fitted the bill.

Conclusion

Any future edition of Robert de Gretham's *Miroir* should, in my view, carry a short footnote indicating that the author was perfectly familiar with the name of the place with which St. Fursey was traditionally associated, namely Burgh Castle. The topographical absurdity of Knaresborough arose when one of the subsequent scribes failed to recognise the (to him) unfamiliar place-name *Knauesbere* and re-interpreted it as the more familiar *Knaresbire* (Knaresborough). If there is a moral in all of this, it is that Anglo-Normanists and Middle English specialists working independently on the languages of medieval England are likely to miss a lot of things which they would see if they worked closely together. As a rider, I could add that historical linguists should re-assess the value they accord to place-names, particularly micro-toponyms (see Hough 2009: 39-40). We are all used to applying linguistic knowledge to the interpretation of toponyms. We should now be thinking of treating toponyms themselves as a valuable data-source for understanding the development of our languages, particularly in the early periods. A systematic examination of the techniques of normanisation applied to OE / ME place-names would not come amiss.

Bibliographical references

- Aitken, Marion, Y.H. (1922): *Étude sur Le miroir ou Les évangiles des données de Robert de Gretham*. Paris: Champion.
- Attwater, Donald (1965): *A Dictionary of Saints*. Harmondsworth: Penguin.
- Colgrave, Bertram / Mynors, Roger, A.B. (ed. and tr.) 1969. *Bede's Ecclesiastical History of the English People*. Oxford: Clarendon Press.
- Duncan, Thomas G. / Connolly, Margaret (eds.) (2003): *The Middle English Mirror: sermons from Advent to Sexagesima, edited from Glasgow, University Library, Hunter 250; with a parallel text of The Anglo-Norman Miroir*. Heidelberg: Winter.
- Hough, Carole (2009): The role of onomastics in historical linguistics. *Journal of Scottish Name Studies* 3, 29-46.
- Lebecq, Stéphane (2004): Monasterium constructum in castro quod lingua anglorum cnobheresburg vocatur (Béde, Hega, III 19): De l'attraction exercée par les fortifications romaines sur les fondations monastiques dans l'Angleterre du très haut Moyen Âge. *Collection de l'Ecole française de Rome* 333, 277-295.
- Marshall, Linda / Rothwell, William (1970): The *Miroir* of Robert de Gretham. *Medium Aevum* 39, 314-321.
- Marshall, Linda (1971): *A Lexicographical Study of Robert de Gretham's 'Miroir'*. Unpublished M.A. thesis, Manchester University.
- Meyer, Paul (1886): Les manuscrits français de Cambridge. *Romania* 15, 46-83.
- (1903): Les manuscrits français de Cambridge (2). *Romania* 32, 18-120.
- Norfolk Museums Service (1983): *East Anglian Archaeology* 20.
- Panunzio, Saverio (²1974): *Miroir ou les Évangiles des Données*. Bari: Edizione Adriatica.

this evidence available to me, and to Simon Taylor (Glasgow University) for his onomastic advice.

- Pestell, Tim (2004): *Landscapes of Monastic Foundation: The Establishment of Religious Houses in East Anglia c.650-1200*. Anglo-Saxon Studies 5. Woodbridge: Brewer.
- Rackham, Oliver (tr.) (2007): *Transitus Beati Fursei: a translation of an 8th century manuscript Life of St Fursey*. Norwich: Fursey Pilgrims.
- Sinclair, Keith. V. (1992): The Anglo-Norman Patrons of Robert the Chaplain and Robert of Greatham. *Forum for Modern Language Studies* 27, 193-208.
- Thomas, Hugh M. (1993): *Vassals, Heiresses, Crusaders and Thugs*. Philadelphia: Pennsylvania University Press.

Mercantile multilingualism: two examples of Anglo-Norman and Italian contact in the fourteenth century

Megan TIDDEMAN, Aberystwyth

The following presents a preliminary investigation encompassing two areas of historical linguistics which have, so far, been relatively untouched or even neglected. The first is that it analyses mercantile documents such as account books, business letters, receipts and Port Books, all produced in late medieval England. Such non-literary material has traditionally been overlooked by philologists keener to concentrate on AN's magnificent works of epic poetry, saints' lives or historical narrative. It is only relatively recently that the value of the more prosaic commercial manuscript has been championed, with work on lexis in the Merchants Taylors accounts by Jefferson / Rothwell (1997) and editions of the Mercers' and Goldsmiths' accounts by Jefferson (2003, 2009). In particular, Wright has focused extensively on the mixed-language business records of fourteenth- and fifteenth-century London and how their (often opaque) instances of code-switching contributed to the evolution of ME. She stresses that "an appreciation of the multilingual content of business records leads to the perception of Britain not as a monolingual island, but as a multilingual part of the European trading area" (2000:150).

My second aim echoes this wish to highlight the complexities of medieval multilingualism in English society, to emphasize the (sometimes overlooked) sophistication of merchant communication networks and to re-assess insular French's interactions with other languages of commerce. To this end, it uncovers the largely unstudied phenomenon of language contact between AN and Italian,¹ or more precisely, medieval Tuscan² dialects.

1. Italian trade and England

Conditions were ripe for such contact, as Italian merchants played an undeniably crucial role in English economic history during the Late Middle Ages. It is well known that the Tuscan Ricciardi, Frescobaldi, Bardi and Peruzzi families were Crown Bankers to Kings Edward I, II and III (1272-1377), financing everything from foreign wars to the everyday running of the Great Wardrobe. In return, they enjoyed a privileged position in the royal court, and lucrative tax breaks. These and many other merchants were also critical to the success of the English wool market from the late 1200s onwards, negotiating contracts with landowners – mainly monasteries – and shipping wool to feed the expanding Florentine cloth industry. Later, in the 1400s, they stimulated the growth of domestic English cloth production.

Italian businesses established permanent offices in ports at London, Southampton and Sandwich to oversee their profitable maritime trade. The Genoese in particular dominated the import of alum, woad and other industrial dyes from their pan-European empire into England; whilst Florentine and Venetian galleys supplied a huge range of luxury items to the nobility, including spices, wines, fruits, silks and even the occasional monkey (Ruddock 1951: 85).

¹ "Italian" is obviously a grossly oversimplified term as the reality of a single Italian language was many centuries away – some would argue, in the 1950s (Lepschy/Lepschy 1998: 37).

² The present study highlights examples of texts in Northern Tuscan (Florentine) and Southern Tuscan (Sienese). I hope to include examples of contact between AN and other dialects such as Lucchese, Genoese and Venetian sources in the future. In a very different historical and political context, Norman borrowings in Sicilian have long been the object of investigation, with contributions by Värvaro (including the present volume), Hull (1989), Giarrizzo (1989) and Ruffino (2001), amongst others.

Distinguished scholars such as Edmund Fryde, Georges Holmes, Richard Kaeuper and Federigo Melis have all devoted countless pages to the economic history of the period and the meteoric rise and fall of various Crown Banker families has been extensively documented. Shipping routes, port expansion, export to and imports from the Italian peninsula have been carefully investigated by Alwyn Ruddock and more recently by Maryanne Kowaleski. The intricacies of the English wool market have occupied financial historians for decades and continue to interest modern academics searching for parallels to today's market economy (Bell *et al.*: 2007).

Yet the linguistic facet of the prism is noticeably lacking. Given the extent to which Italians permeated English society at the time – from the most privileged echelons of court life to the docks at Southampton – it is indeed remarkable that the linguistic consequences of their presence have not yet been studied in any detail. As Trotter (2012) emphasizes:

Trade records, extensively explored by historians and economists, have yet to receive, in the main, the linguistic and philological attention they deserve [...]. They are, very often, multilingual, in the sense that they mix languages with a careless abandon to which many traditionally-trained academics react with distrust and even distaste.

What therefore can we learn about how Italian merchants communicated with local people or with fellow “ex-patriots”? What conclusions can we draw about Italian’s interactions with AN in the multilingual environments of royal offices, trading towns and ports? There is a significant amount of extant documentary evidence – both published and unedited – that can help us to begin answering such questions, two examples of which I present below.

2. The Bardi-Peruzzi marginalia (1339-1345):

My first source, a section of Exchequer Roll E101/127/35, provides a visually striking illustration of language contact “in action” (see Fig.1). The manuscript is written in AN but includes an ample annotation to the right in Tuscan, one of eight unpublished marginalia to be found in the document. The main body of the text details allowances claimed by the Bardi and Peruzzi of Florence from Edward III from 1339 to 1345. It has been transcribed and translated in *Accounts of the English Crown with the Italian Merchant Societies 1272 -1345* by financial historians, Bell *et al.* (2009) from the International Capital Market Association (ICMA) Centre, Reading. Also carefully documented are records (in Latin and AN) of payments and loans between the Crown and the two other major merchant societies – the Frescobaldi of Florence and the Ricciardi of Lucca – over a period of around seventy years. The authors stress the unprecedented extent to which Italian bankers were involved in government finance and the enormous sums of money advanced, with the Bardi and Peruzzi lending a total of around £142,000 to the King (Bell *et al.* 2009: vi). I am currently liaising with Tony Moore of the ICMA³ to transcribe the Tuscan additions to the text and calculate how much the merchants believed they were owed by Edward (which, unsurprisingly, did not always match the amount the monarch claimed was due). As a whole, the collection offers invaluable insights into the birth of the modern credit system and the evolution of banking – deciphering the extra details tucked away in these marginalia adds even further to its worth.

³ I would like to thank him for first alerting me as to the existence of these marginalia and all his help in the National Archives. I would also like to express my gratitude to Jim Bolton and Roberta Cella for their palaeographical advice in tackling their transcription.

Philosophers of former times have often been occupied with the question whether the world is real or not. But this question has now been settled by the discovery of the law of gravitation, and it is no longer of any importance.

qui ont été établis dans les deux dernières années, sont devenus très populaires et ont obtenu de bons résultats.

18-09-2015 10:45:22 AM - Page 32

Precious as the annotated document is to the field of economic history, it is naturally its potential as historical linguistic evidence that interests me most. I would argue that the essential feature of the manuscript is what it represents sociolinguistically – a symbol of the multilingual realities of medieval trade in England. It provides a rare glimpse into how AN was used in a very practical context as late as the mid-fourteenth century. The Italian writer obviously understands AN very well as he is capable of analysing these often complex accounts and noting detailed disagreements in his mother tongue for his merchant colleagues. By extension, I think it entirely logical to suggest that a significant number of Italian merchants living and working in England conducted their daily business in specifically insular French, not just within the royal court but in ports and offices throughout the south of England and also in the monasteries (where they sourced their wool) in the north.

There is nothing incredible about such an observation; indeed, it feels like stating the obvious. What is incredible is that it still needs to be said. The longstanding reliance on literary sources as the only gateway to understanding medieval English culture has neglected a solid social analysis of language contact and in general terms, the breadth and depth of medieval multilingualism has been embraced by academics only relatively recently. In particular, late AN found itself tarred with the old “risible jargon” brush a mere fifteen years ago (Kibbee 1996: 16).⁴ Here, however, we see it being used as an internationally recognised lingua franca by foreign merchants implicated at the highest level of royal administration circa 1340, a time when, not so long ago, scholars claimed AN was moribund and incomprehensible. We therefore find ourselves obliged to highlight the merchants’ multilingual skills, in complete contrast to contemporary commentators. As Braunmuller / Ferraresi (2003: 3) point out:

They all were (or became) multilingual – but no one would ever have to emphasize this fact. It was just normal. Therefore there is little evidence to be found in (written) sources which stresses the fact that a certain person was multilingual or that the command of a *lingua franca*, like Latin or any other language for a specific purpose, was mandatory for a certain job. A lack of such linguistic skills would, by contrast, have been worth mentioning.

Similarly, Trotter (2012) – in, as far as I am aware, the only work to examine contact between Italian and AN⁵ – gives evidence from the “vast linguistic repertoire” of the archives of the Datini firm from Prato and the famous merchant guidebook, the *Pratica della mercatura*, written by the Bardi representative, Pegolotti, in the 1340s. The existence of our own small piece of pragmatic evidence in the form of the Exchequer Roll marginalia concurs with his conclusion that “multilingualism was a trading reality and an economic necessity in most places”.

3. The Gallerani accounts (1304-09):

My second source is undoubtedly an exciting one – for economists, medievalists, Italianists and Anglo-Normannists alike. The collection of documents belonging to the small Gallerani company from Siena was written at the turn of the fourteenth century and includes account books, receipts and business letters from both their Paris and London branches. The twenty-three pieces compiled in England represent the oldest extant examples of the Italian

⁴ For a characteristically spirited reply to this criticism and a defense of the nature and scope of later AN as a language of administration, see Rothwell (1999).

⁵ This article was written before the publication of Celli’s extended edition of the manuscripts in 2009 and therefore examines loanwords from the shorter Bigwood/Grunzweig transcriptions of both the London and Paris books. It discusses how Celli’s treatment of Gallicisms in her “important, pioneering article” from 2007 could be further improved by use of the AND.

vernacular written on British soil. In addition, the Sienese matrix texts seem to contain numerous specifically insular French borrowings, as well as continental Gallicisms. Here we can offer concrete evidence of lexical transfer from AN into another language of commerce. The process would logically seem to be an Italian equivalent of the much more extensive relexification of ME, which Schendl describes in "Linguistic Aspects of Code-switching in medieval English texts":⁶

As Rothwell has pointed out 'generations of educated Englishmen passed daily from English into French and back again in the course of their work', a process which must have led to specific lexical transfers both in the field of technical and of general vocabulary (Schendl 2000: 86).

The manuscripts have led a precarious life and it is only through luck that they have been preserved at all, spending centuries hidden in Belgium, unknown to English and Italian specialists. The London and Paris material was confiscated in 1309 along with other papers belonging to Tommaso Fini, a Gallerani partner, arrested for fraud by Count Robert III of Flanders. Over the next six hundred years, they were moved around various castle archives before finally coming to rest in a convent barn in Ghent in the nineteenth century. Transcription of the account books by the Belgian philologist, Georges Bigwood, began in the 1930s and was completed after his death by his colleague, Armand Grunzweig. Their work, *Les livres des comptes des Gallerani*, was finally published in 1961. The Italian academic, Roberta Cellà, revisited the Gallerani collection in 2003 as part of her wide-ranging and acclaimed study⁷ into French borrowings in medieval Italian. In 2007, whilst examining the original manuscripts in Ghent, she found another hundred or so documents, previously thought lost, including the *Grande Libro*, a second London account book that precedes the *Libro dell'Entrata e dell'Escita*, already edited by Bigwood / Grunzweig. The importance of Cellà's discovery to Italian historical linguistics cannot be overstated: an exceptional resource in terms of quantity and age, the material – "una sorta di Pompei documentaria medievale" (Cellà 2009: 8) – has now tripled the number of non-literary medieval Sienese texts known to scholars. The Gallerani accounts are also not without interest to economic historians, as there is some debate as to whether they represent the earliest evidence of double-entry bookkeeping in Europe (Cellà 2009: 40–58; Nobes: 1982⁸).

I now wish to highlight some examples of AN borrowings found within the Tuscan matrix text of the extended edition of the Gallerani accounts. All the lexemes have been discussed in Cellà's *Prestiti nei testi mercantili toscani redatti di là dalle Alpi* (2010) as part of a much wider glossary of over forty commercial Italian texts, written not just in England but also in France and Flanders. Building on the foundations of this meticulous study, I would like to propose an adjustment – that the Gallicism classification be subdivided into insular and continental French. As part of my doctoral research, it is my aim to re-examine all the London loanwords from a modern, Anglo-Normannist perspective – using the AND to find attestations and crucially, in this context, promoting the concept of AN as a specific and, in

⁶ It is not within the scope of this article to discuss the phenomenon of code-switching in technical detail or debate the relative merits of the myriad terms such as *borrowing*, *merger*, *loanword*, *single-lexeme switch*, *lexical fusion* or *language mixing*. However, I would like to stress that the Gallerani accounts would provide an excellent basis for a future analysis of this type and agree with Schendl when he states that "the study of older texts is as profitable and exciting as that of modern speech" (2000: 92) for the exploration of concepts of bilingualism, modes of discourse and code-switching.

⁷ Pfister (2004:7) praises her revised doctoral thesis *I gallicismi nei testi dell'italiano antico (dalle origini alla fine del sec. XIV)* as "hervorragendes" ('outstanding') and goes on to discuss how her contributions could be incorporated into the LEI *Prestiti* section.

⁸ This paper, in *The Accounting Review*, was, until this year, the only published in English to specifically discuss the Gallerani account books.

many ways, independent branch of medieval French, integral to English administration and commerce.

A number of the glossary's London borrowings have been categorised as derivations from ME. However, I suggest that both the ME and Italian cognates in these cases are likely to have transferred across from AN. The unit of measurement *pocca* (equalling a half sack of wool) provides an excellent case in point. It is described in Cella (2010: 68) as follows:

pocca s.f. ‘unità di misura della lana (frazione del *sacco* e multiplo della *pietra*)’: medio ing. *poke* ‘a bag’ «formerly used as a measure of quantity, varying according to the quality and nature of the commodity. Pokes seem to have been used particularly for the conveyance of raw wool», att. dal 1330 ca (OED s.v. *poke*¹ n. sub 1a), ma nel latino d’Inghilterra *poca* ‘bag, pouch (also as unit of measure) *poke*’ già att. nel 1242 (*Lath* s.v. *poca*). In ragione della documentazione, tutta di attinenza inglese, è poco probabile la derivazione dal piccardo e fiamm. *poke* (De Poerck 1951, ii p. 157, iii p. 110) o dal fr. settentrionale *pouque* (FEW xvi, pp. 638a, 640a s.v. **pokka*; le voci fr. sono varianti di *poché*, dal 1352 att. nel significato di ‘grand sac de toile pour le blé, l’avoine’ TLF s.v.). Cfr. Castellani (1952, p. 900), TLIO s.v. *pocca*.

Libro nuovo Gallerani: « sessanta e sette saccha due pocche di lana che compramo da loro, di quella della Bruiera e d’Ecli e di Villitona » p. 36.21.

Lett. fior. 1291a: « una pocca [di lana] d’undici pietre » p. 594.25.

Along with several other borrowed units of measurement found in these merchant documents,⁹ *pocca* is classified as an *anglismo* due to the existence of an obvious cognate in ME.¹⁰ Nevertheless, I would argue that a much more likely scenario is that both the English *poke* and the Italian *pocca* (in the specific sense of a measurement, rather than a general bag or pouch) were directly influenced by the Anglo-Norman *poke*.

The earliest attestation of *poke* on English soil – “i poke de alum” – is indeed in a Latin text and dates from 1228 (MED sub *poke*, from Gras' *Early English Customs Systems*). Other variants abound in the Latin of medieval Britain with forms such as *puke*, *pucheis* and *pocam* appearing in wool-related contexts in Close and Pipe Rolls from 1242. However, taking into account AN's prominent role in administration and commerce, I would suggest these early attestations (assumed to have transferred across from ME) could just as easily, if not more easily, be Latinized AN terms (cf. Trotter 2012).

The argument is strengthened when we examine the AND entry (sub *poke*) which gives us a wool-related citation from the Oak Book of Southampton, c1300: “De chescun poke de leyne ij.d.” This AN attestation, coupled with the likely realities of language contact between our Italian merchants and their English clients, as discussed above, strongly favours AN influence on the borrowing in this case. Equally, if we alter the nuance of Cella’s “attinenza inglese” to include ‘languages in use in England’ rather than ‘the English language’, it seems reasonable to argue that the term did indeed originate in the Old Norman *pouque* before moving into AN and then into both ME and Italian. *Pocca* and similar loanwords in Italian can be considered *anglismi* only in that they evolved in England; semantically, they are AN-specific developments of continental French lexemes.

A pertinent feature of the word in question is that it is not unique to a document produced on English soil but also features in a letter¹¹ from the Cerchi company in Florence to

⁹ E.g. *ciarrèa*, *cioppino*, *gallone* and *tonello*. See Trotter (2011) for discussion.

¹⁰ There do seem to be some irrefutable Anglicisms in the Gallerani materials, e.g. *faldengo* < *falding* ('cloak'), *locchi* < lock(e)s ('inferior wool') and *tancardo* < tankard (Cella 2010: 69, 82). This is, of course, to be entirely expected given the trilingual environment of London in the Late Middle Ages. However there are ‘nearly five times as many definite Gallicisms in the London book as there are words which can only be from English’ (Trotter 2012).

¹¹ The same letter also contains another possible AN borrowing, used internationally: *coglietta* < *coleit* ('wool gathered from the fields'). I aim to discuss the document in more detail in a future study.

Giachetto Rinucci in their London office in 1291 (TLIO *Lett. Fior 1291a*). Hence in this instance, we would appear to have an example of AN-derived borrowing being used within the Italian peninsula – a “naturalized” feature of Italian merchant language when dealing with England.

The analysis of the loanwords in the Gallerani papers is a considerable task and one that has been immeasurably facilitated by Cella's extensive work on the collection and indeed, her contribution to the larger field of Gallicisms in medieval Italian in general. I present below a small sample of the many possible AN borrowings from the Gallerani London books:

costuma: 'tax payable to the King'; *per la costuma de Rex dei dieci s. sterl. per sacco* (LNG: 90.7). TLIO sub *costuma*². Cf. Cella (2010: 90) and Trotter (2012). < *custume* (AND sub *custume*). Att. 1311-1346: *la novele constume des leynes a Hertypole*.

calengiare: 'to claim, challenge possession of'; *per lo fatto del paghamento che Tofo Buonsingniori calengiava di fare a Cicchio di Renaldo* (LNG: 106.26). TLIO sub *calangiare* but only citation is of noun, *calangia*. Cf. Cella (2010: 89). < *chalerger* (AND sub *chalerger*). Att. 1139: *E a plusurs oid preier, Si hom vus trovot, que venissiez E le pais chalengissiez*.

diano: 'dean'; *nipote del diano d'Arforite* (LNG: 61.22), *diano d'Evroicchi* (LNG: 90.18), *diano di Dovellino* (DMG: 214.27). TLIO sub *diano*². Cf. Cella (2010:74). < *dean* (AND sub *dean*). Att. c1174: *Celui de Salesbire, sun deien ensement*.

dispensiere: 'steward'; *Nicolao da Pistoia, dispensiere dei Chiarenti* (DMG: 215. 8) *Piero da Gorçano, nostro dispensiere* (LNG: 57.16). TLIO sub *dispensiere*. Cf. Cella (2010: 75). < *despenser* (AND sub *despenser*¹). Att. 1175-1200: *E vont al servise seneschal e despenser*.

goffriere:¹² 'treasurer'; *Comprarlo per lo goffriere Lerex* (LNG: 59.25). No TLIO entry for this meaning (as opposed to 'boxmaker'). Cf. Cella (2010:74). < *coffrer* (AND sub *coffrer*). Att. c1318: *un cofferer qui serra myz pour le tresorer*.

iscolaio: 'student'; *maestro Adano d'Orlentona, iscolaio in Parigi* (LNG: 42.3). No TLIO entry. Cf. Cella (2010:81) < *escoler* (AND sub *escoler*¹). Att. c1235: *Tu serras mi maistres e jo tis escoler*.

persona: 'parson'; *messer Gilio, persona di San Giorgio di Cambragio* (LNG: 13.19), *Guillelmo de Alingie, persona di Leborno* (LNG: 17.6), *Arri de Bernea, persona di Gestefetro* (LNG: 22.25), *Arri de Aifelto, valletto dela persona di Beccingamo* (LNG: 28.17). TLIO sub *persona*, sole attestation is Gallerani. Cf. Cella (2010: 79) and Trotter (2012). < *persone* (AND sub *persone*). Att: 1390: *W.R. personne de l'esglise de N. en la diocese de L.*

scacchiere: 'Exchequer'; *una riconoscenza alo Scacchiere nela Ciancelaria* (LNG: 37.2), *avavamo fatta riconoscenza alo Scacchiere e i Frescobaldi per noi con noi insieme* (LNG 96.4). No TLIO entry. Cf. Cella (2010: 94) and Trotter (2012) < *eschecker* (AND sub *eschecker*). Att. 1278-1327: *les justices du roi [...] et auxi le chief baroun de l'Eschequier*.

sororgio: 'brother-in-law'; *die dare xl s si(er)li 15 di julio (con)(anti) p(er) lui al sororgio suo* (RAG: 276.7), *Chilicorto suo sororgio* (LNC: c.2rb). No TLIO entry. Cf. Cella (2010:81).< *sororge* (AND sub *sororge*). Att. c1170: *Sun sororge ad mandé*.

Through the analysis of such lexemes, and that of a wider corpus of mercantile texts which I have collated for my PhD, I hope to enrich current knowledge of language contact in medieval England.

4. Conclusion

The investigation of AN-Italian language contact offers exciting new insights into medieval multilingualism. Practically unknown to English-speaking academia, the phenomenon fills in some of the linguistic gaps in England's well-documented mercantile history and provides more evidence as to AN's everyday role within trade and government well into the fourteenth century.

¹² As Cella (2010: 74) points outs, "la sonorizzazione dell'iniziale in *goffriere* si chiariscono come fenomeni secondari dovuti al senese".

There is also scope to study the reverse route of transmission i.e. Italianisms in AN matrix texts although they are much rarer (for obvious reasons of language usefulness and relative prestige). The AND includes five Italian loanwords from the fifteenth century, all found in the Southampton Port Books from 1427-1430 and 1435-36: *comyt* < *comito* ('overseer of galley'), *cotegnate* ('quince jam'), *fangot* < *fangotto* ('bundle of cloth'), *sarme* < *sarma* ('measure of capacity') and *sportin* < *sportino* ('small basket'). I am currently transcribing similar unedited material in the hope of finding further Italianisms to add to these AND entries.

In both cases, the study of non-literary manuscripts is key. Overlooked for many years, commercial documents are beginning to take their rightful place within historical linguistics. Devoid of elaborate stylistic devices but very much a specific discourse type and rooted in tangible objects, they allow us to construct just a little more closely an idea of "normal" language use. Moreover, we usually know exactly who was writing and when. All these factors combine to offer a glimpse of deeply pragmatic language mixing, fuelled not by artistic aspirations or elite tastes but by cold, hard cash.

Abbreviations

AN	= Anglo-Norman
AND	= Anglo-Norman Dictionary
DMG	= Documentazione mercantile Gallerani
FEW	= Französisches Etymologisches Wörterbuch
LNC	= Libro nuovo dei conti di Londra
LNG	= Libro nuovo Gallerani
ME	= Middle English
MED	= Middle English Dictionary
OED	= Oxford English Dictionary
RAG	= Registrazioni ausiliarie Gallerani
TLIO	= Tesoro della lingua Italiana delle Origini

Bibliographical references

- Bell, Adrian R. / Brooks, Chris / Dryburgh, Paul R. (2007): *The English Wool Market c1230-1327*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Bell, Adrian R / Brooks, Chris / Moore, Tony K (2009): *Accounts of the English Crown with the Italian Merchant Societies, 1272-1345*. London: List and Index Society.
- Bigwood, Georges / Grunzweig, Armand (1962): *Les livres des comptes des Gallerani*. Bruxelles: Palais des académies.
- Braunmüller, Kurt / Ferraresi, Gisella (eds.) (2003): *Aspects of multilingualism in European language history*. Amsterdam: John Benjamins Publishing.
- Cella, Roberta (2003): *I Gallicismi nei testi dell'italiano antico (dalle origini alla fine del sec. XIV)*. Firenze: Accademia della Crusca.
- (2007): Anglismi e francesismi nel registro della filiale di Londra di una compagnia mercantile senese (1305-1308), in: Vanvolsem, S et al. (eds.), *Identità e diversità nella lingua e nella letteratura italiana. Atti del XVIII Congresso dell'A.I.S.L.L.I.*, 189-204.
- (2009): *La documentazione Gallerani-Fini nell'Archivio di Stato di Gent (1304-1309)*. Firenze: SISMEL Edizioni del Galluzzo.
- (2010): Prestiti nei testi mercantili toscani redatti di là dalle Alpi. Saggio di glossario fino al 1350, in: *La Lingua Italiana: Storia, strutture, testi VI*. 57-99.
- Giarrizzo, Salvatore (1989): *Dizionario Etimologico Siciliano*. Palermo: Herbita Editrice.
- Hull, Geoffrey (1989). *Polyglot Italy: Languages, Dialects, Peoples*. Carlton, Victoria: CIS Educational.
- Jefferson, Lisa (2003): *Wardens' accounts and court minute books of the Goldsmiths' mistry of London, 1334-1446*. Woodbridge, Suffolk: Boydell Press.
- (2009): *The medieval account books of the Mercers of London* (2 vol.). Aldershot: Ashgate.

- Jefferson, Lisa / Rothwell, William. (1997): Society and lexis: a study of the Anglo-French vocabulary in the fifteenth-century accounts of the Merchant Taylors' Company. *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* 107, 273-301.
- Kibbee, Douglas (1996): Emigrant Languages and Acculturation: The Case of Anglo-French, in: Hans-Frede Nielsen / Lene Schøsler (eds.), *The Origins and Development of Emigrant Languages: Proceedings from the Second Rasmus Rask Colloquium*. Odense: Odense University Press, 1-20.
- Lepschy, Anna Laura / Lepschy, Giulio (1988): *The Italian Language Today*. London: Routledge.
- Nobes, Christopher (1982): The Gallerani Account Books of 1305-1308. *The Accounting Review* 57, 303-310.
- Pfister, Max (2004): Galloromanische Elemente im Altitalienischen, in: *Sprachkontakte in der Romania. Zum 75. Geburtstag von Gustav Ineichen*. Tübingen: Niemeyer, 7-21.
- Ruddock, Alwyn A. (1951): *Italian merchants and shipping in Southampton 1270-1600*. Southampton: University College.
- Ruffino, Giovanni (2001). *Sicilia*. Roma-Bari: Laterza.
- Rothwell, William (1999): Sugar and Spice and All Things Nice: From Oriental Bazar to English Cloister in Anglo-French. *Modern Language Review* 94, 647-659.
- Schendl, Herbert (2000): Linguistic Aspects of Code-Switching in Medieval English Texts, in: D.A. Trotter (ed.), *Multilingualism in Later Medieval Britain*. Cambridge: D.S. Brewer, 78-92.
- Trotter, David (2012): Italian merchants in London and Paris: evidence of language contact in the Gallerani accounts, 1305-08, in: Dominique Lagorette / Tim Pooley (eds.), *Mélanges pour R. Anthony Lodge*. Chambéry: Presses de l'Université de Savoie.
- Wright, Laura (2000): Bills, accounts, inventories: everyday trilingual activities in the business world of later medieval England, in: D.A. Trotter (ed.), *Multilingualism in Later Medieval Britain*. Woodbridge: D. S. Brewer, 149-156.

Etymological research on English words as a source of information about Anglo-French

Philip DURKIN, Oxford English Dictionary

1. Introduction.

The enormous contribution of French, and specifically of Anglo-French, to the lexis of Middle English is very well known. In recent decades, thanks in large part to the work of the editors of the *Anglo-Norman Dictionary* (*AND*), the focus of study has shifted somewhat, from the traditional philological approach focused largely on phonological and morphological criteria (which more recent work has shown often to give less categorical evidence for a particular mode of transmission into English than previously assumed) to an approach that pays as much or more attention to which forms and meanings are actually recorded in insular or continental sources.¹ This paper will look at how etymological research being carried out for the comprehensive revision of the *Oxford English Dictionary* (*OED*) currently in progress can help contribute new information to this field, and hence will illustrate how research on English words can help illuminate some aspects of Anglo-French. In particular, it will look at some cases where *OED*'s data points to an interesting absence from the lexicographical record for Anglo-French, and will explore very tentatively what some of the implications of this might be.

The *OED* is in the course of a major revision, the first complete revision of the full text of the dictionary in its history. The first edition of the dictionary was published between 1884 and 1928. Although the dictionary was supplemented in 1933 and (in four volumes) between 1972 and 1986, most etymologies of Middle English words were untouched by this process, and remained unchanged in the 1989 integrated edition (the Second Edition, *OED2*) which brought together the original dictionary and its supplements in a single sequence. Since 2000 the comprehensive revision of the *OED* (the Third Edition, *OED3*) has been in course of publication online. Revised entries are published as they are completed. If a reader looks up a word for which a revised entry has yet to be published, they are taken to the *OED2* entry (although this may incorporate some smaller interim changes). If they look up a word for which a revised entry has been completed, they are taken directly to this *OED3* entry (although the corresponding *OED2* entry can also be accessed if desired). At time of writing, *OED Online* (www.oed.com) consists of approximately one third new or revised *OED3* entries, and two thirds unrevised *OED2* entries.

OED revision work began at the middle point of the alphabet at M and proceeded to R, but has now been extended to include many major words from across the alphabet plus their derivatives and close alphabetical neighbours, as well as a large portion of the letter A. This means that a portion of *OED3* has been prepared with the benefit of the hugely extended and improved coverage of the second edition of the *AND* for the alphabetical sequence from A to L (www.anglo-norman.net), and this will be especially important for the final part of this paper.

Etymologies are one of the many areas of *OED* being revised from the bottom up. For words of the Middle English period, etymological revision begins once documentation on the history of a word within English has been compiled on the basis of the *Middle English Dictionary* (*MED*), *OED*'s own reading of primary sources, and contributions from secondary

¹ For some points of entry to the large literature see Rothwell (1991), Rothwell (1998), Rothwell (2005), Short (2007), and also the various contributions to Trotter (2000) and Ingham (2010).

sources. The resulting data on the form and meaning history of the word within English is then subjected to close scrutiny. Where a loanword etymology from French or Latin is possible, the data of the relevant dictionaries for the medieval period is worked through systematically, including of course *AND* as well as the main dictionaries of continental French (including always *DEAF*, *DMF*, *FEW*, *Tobler-Lommatsch*, and *TLF*). Sometimes information on French (and Latin) resulting from *OED*'s own reading will also be brought into play, for instance from reading of multilingual sources or from checking the sources of translated Middle English texts, but the majority of the foreign-language data is derived from the dictionaries.

The French and Latin loanwords in Middle English can be divided into three main groups. Firstly, words which can be shown to be borrowings from French only, usually either because the corresponding word does not exist in Latin, e.g. *duty*, *range*, *rank*, or on grounds of distinctive word form, e.g. *chance*, *cover*, *peace*. Secondly, there are words that can be shown to be borrowings from Latin only, e.g. *idea*, *produce*, *provide*; here the arguments often centre on negative evidence from French, e.g. the rarity and/or limited semantic range of learned forms such as *producir* or *provider* (beside *produire* and *pourvoir*) in any variety of French in the relevant period. Thirdly, there are very many Middle English words which could show loanwords from either French or Latin, and many of these may very well show multiple inputs from both languages, e.g. *action*, *act* (noun, but not *act* verb), *person*. In *OED3* (as also generally in *MED*) dual etymologies from both languages are normally given for words in this third group, particularly when a range of meanings and uses are found in each language, and the dictionary record indicates that borrowing from either French or Latin or partly from each language is plausible. This methodology should be borne in mind as the background to the figures and findings presented in the rest of this paper.²

2. *OED3* etymologies suggesting the existence of unrecorded (Anglo-)French words.

The approximately 33% of *OED3* so far published contains approximately 100 etymologies that suggest the possible (and in some cases very probable) existence of an Anglo-French word that is not recorded by *AND*, and for which the *OED* editors are unaware of any evidence in documents written in Anglo-French. However, it should be noted that many of these cases come from words in the alphabetical range M to R, which has not yet been covered by *AND2*. The following paragraphs present some of the more striking examples, and identify some characteristic types.

In many cases a vernacular word occurs in documents that have Latin as their matrix language earlier than the first appearance of the corresponding word in contextual English use. Typically, it is unclear whether we have evidence for earlier currency of the English word, or whether we have evidence for a corresponding word in Anglo-French that is not (yet) entered in the lexicographical record. Some examples are recorded in the *OED3* entries for:

galanga 'galangal', *galantine* 'type of sauce', and *drug* (which are all recorded in continental French, but not in Anglo-French); *hotte* 'shed, hut', *mainport* 'type of customary payment', *oiller* in the meaning 'aperture for observation', *osmund* 'type of iron' (a word ultimately of Scandinavian origin), *parpen* 'dressed stone running through a wall from one side to the other', *parrel* 'item of rigging', *pliers*, *polancre* 'kind of pulley', *poldavy* 'type of coarse canvas', *potteler* 'pot or tankard' (also found as a surname), *pouldron* 'piece of shoulder armour' (in form *paltron*), *pram* 'type of flat-bottomed boat',³ *provendry* 'prebend', *quartelet*

² See further (on *MED*) Coleman (1995), (on *OED3*) Durkin (2002). See further on policy affecting Middle English etymologies in *OED3* Durkin (1999), Durkin (2004), Durkin (2006), Durkin (2009).

³ This is a borrowing (ultimately) from Dutch, not clearly attested in English until the sixteenth century, but found as a vernacular word in late fourteenth-century Latin documents from England.

'vessel having a capacity of less than a quart', *roller* 'cylinder on which something can be rolled', *rocher* 'rock', *rubble*.⁴

In the case of *purpitle* 'choir screen' all of the evidence is ambiguous in this way, and thus it is possible that the word may have existed in Middle English only, or in Anglo-French only, or (probably more likely) in both. More fundamentally, we may wonder whether these would have seemed meaningful distinctions to the clerks making such records, and indeed whether we should expect to be able to assign all lexical items categorically to one language or another when we are dealing with languages that were in use by bi- or trilingual individuals in the context of a multilingual society.⁵ In many cases surnames (especially occupational ones) appear to imply the existence of a vernacular word, but it is unclear whether the word concerned is Anglo-French or Middle English (or both). Some examples where a surname occurs earlier than any (other) evidence for the English word, and there is no (other) evidence for an Anglo-French equivalent, are noted in the *OED3* entries for:

cellar 'cellarer', *imager* 'producer of images', *imaginer* 'producer of images' (in this instance there is evidence in Anglo-French in other meanings), *marler* 'person who digs marl', *murenger* 'officer responsible for keeping city walls in good repair', *oiler*, *paliser* 'maker of fences', *parnter* '(perhaps) tailor', (doubtfully) *pipette*, *potager* 'maker of pottage' (which is found in continental French), *psalterer* '(probably) person who plays the psaltery', *quilter*, *quoiter*, *rager*, *roller* 'maker or seller of parchment rolls', *rounger* 'person who clips coins', *pittancer* '(in a religious house) person who distributes and accounts for pittances',⁶ *printer* (with uncertain meaning)

In the case of *ointer* 'dealer in grease, lard, or tallow' all of the evidence is ambiguous in this way, and thus, like *purpitle* above, it is possible that the word may have existed in Middle English only or in Anglo-French only, or it may have existed in both.

In a small but interesting group of cases, Middle English word forms can be explained by hypothesizing the existence of unattested Anglo-French forms showing characteristic formal developments in Anglo-French (although often alternative explanations are also possible), e.g. *mean* 'to mediate', *meaner* 'mediator', *perceit* 'perception',⁷ *pilferer*, *poortith* 'poverty', *poudreye* 'dust, dirt', *rigorousitē* 'rigorousness, strictness', or form variants of *message* of the type *massage*.

Two parallel cases are shown by *remainier* '(in legal use) remainder' and *reseiser* 'royal act of resuming possession upon discovery of an error which had led to property being delivered out of royal possession'. It is clear that both of these terms ultimately reflect the French pattern of forming a noun by conversion of a verbal infinitive, but what is less clear is whether we therefore have evidence for unattested Anglo-French nouns *remainier* and *reseiser*, or whether the nouns have been formed within English by analogy with other borrowed nouns, as seems likely in the case of later English words on this pattern, such as *superviver* (1542) or *accruer* (1662). Another interesting cluster is shown by *soulace* 'brace or beam of wood', *southcellarer* 'subcellarer', and *southdean* 'subdean'. *Soulace* probably shows borrowing of an unattested Anglo-French compound of *suz*, *souz* 'below, under' and *lace*, *las* beam; its variants *sowthelase*, *sowtlase* probably reflect the forms *suth*, *south*, *southe* sometimes shown by *suz*, *souz* in Anglo-French (in e.g. *suthbaillif*). The same variation in Anglo-French ultimately explains English *southcellarer* and *southdean* as well, but it is less

⁴ This word is of uncertain etymology. It may perhaps be related to *rubbish*, which does have parallels in Anglo-French (*robous*, *robouse*, *roboise*, *rubhouse*, etc) and Latin (*rebbussa*, *robustum*, *robousa*, *robustum*), but it is entirely unclear in which language (English, French, Latin, or another language) the word originated.

⁵ See for instance Trotter (2010) for illustration and investigation of these issues. Cf. also Schendl (forthcoming), Schendl and Wright (forthcoming).

⁶ *pitancier* is attested in continental French, and *pitantarius* in Latin.

⁷ Although this may simply be modelled on *receipt* and *deceit* within English.

clear whether these reflect unattested forms in Anglo-French, or alterations of *subcellarer* and *subdean* by analogy with the variation shown by e.g. English *subbailiff* and *southbailie*.

Some Middle English etymologies suggest (with varying degrees of likelihood) the existence of unattested words or forms in either Anglo-French or continental French, e.g. *osprey* or *penalty*. In the case of *rabbit* the likely etymon *rabotte* is attested later in French regional use; the word is probably ultimately a French derivative formation on a base borrowed from Dutch, but there is no medieval French evidence from either England or the continent. In the case of *purlin* ‘horizontal beam which runs along the length of a roof’ the corresponding word *porloigne* is attested in continental French, but not in this meaning; the meanings of the related verb *purloin* may also reflect unattested meanings in Anglo-French, although they may show English innovations. Sometimes phrases which show French, not English, grammatical structures are attested only in English sentences. Such examples as Middle English *par seinte charité* (a pious oath or emphatic phrase), *rime couée* (a verse form), and *maunche present* (a term of contempt) strongly suggest that these phrases existed in some variety of French, although, in a context of bi- or trilingualism, it is theoretically possible that they may only ever have occurred embedded in English utterances.

Sometimes an English word strongly suggests an unattested Anglo-French model. *Freeboard*, and especially its semantic equivalent post-classical Latin *francbordus* ‘right to a strip of land outside a boundary marked by a hedge’, seem to reflect an unattested Anglo-French **franc bord*, with English *freeboard* showing a calque on this, and Latin *francbordus* a borrowing.

3. Middle English words for which there is a plausible continental French etymon, but no evidence in Anglo-French.

In the relatively small alphabetical subsections of A to L in *AND2* and *OED3* which can be compared directly, *OED3* has 270 words which have a first date between 1150 and 1500 and which have a form from some variety of French given as a primary etymon (in many cases alongside a Latin form as probable co-etymon). Among these 270 words, in 29 cases the direct etymon is identified as distinctively Anglo-French, not continental French (although in some of these cases there is also a probable Latin co-etymon). A striking example is shown by the family of legal terms *ameerce*, *amercentment*, *amerciable*, *amerciament*, *amerciate*. In by far the largest number of cases, 183, there is a workable Anglo-French etymon, but borrowing from continental French would also be perfectly possible from the point of view of word form and word meaning. In these cases it is perfectly possible for an Anglo-French origin to be presumed, but it cannot be demonstrated purely on the basis of the lexicographical record.

Finally, 59 of these 270 words are given in *OED3* with an etymon from continental French only, and not from Anglo-French, because a suitable etymon is not documented even in *AND2*, nor has *OED3*'s research uncovered any Anglo-French evidence elsewhere. In some cases borrowing from Latin is equally or perhaps more likely. A number of the words belong to technical registers. There are several plant names, and a number of terms from medical discourse. For instance, the sole Middle English example of *facility* directly translates Latin *facilitas* (in a translation of Chauliac), and hence at least the Middle English history of this word probably reflects Latin input only. In other cases the evidence is more finely balanced, and in others again borrowing from French seems the only workable option. The full list is as follows (giving the *OED3* date of first attestation for each word):

(i.) Words likely to be from French only (not Latin):

abolish (c1475), *abomine* (c1500), *acharne* (c1425), *address* (as noun; a1325), *addresseress* (a1492), *ballad* (1458), *conservatrice* (a1450), *conserve* (as noun; a1393), *dictour* (c1440), *franc* (c1405), *franchenyle* (1381),⁸ *genetour* (c1440). *hogmanay* (1443, in a one-off early attestation, from Yorkshire rather than Scotland), *image* (as verb; c1390), *imaginative* (a1398), *labourage* (a1460), *languerer* (1484), *liberal arbitre* (?1483)

(ii.) Words from French and/or Latin:

ablution (c1405), *abnegation* (a1398), *abound* (as adjective; c1425), *abroge* (1427), *absinth* (c1429), *acetose* (as noun; ?a1425), *acetosity* (?a1425), *activity* (a1425), *adduction* (a1398), *affective* (c1443), *alkekengi* (1440), *alterable* (?a1425), *alterity* (a1500), *analepsy* (a1398), *analogy* (?a1425), *animosity* (?a1475), *application* (a1398), *arterial* (?c1425), *artificial* (c1475), *cankerous* (c1425), *cellule* (a1400), *civility* (c1384), *climate* (a1393), *communicable* (a1398), *communicant* (as adjective; ?a1425), *communicative* (a1398), *conservative* (a1398; earliest as noun), *dictature* (c1475), *economic* (a1393), *economy* (?a1440), *facility* (?a1425), *imaginable* (?c1400), *infotunuity* (a1438), *intellecation* (c1449), *intellective* (a1475), *intellectual* (a1398),⁹ *intelligible* (a1382), *liberality* (a1387)

(iii.) More difficult cases, nonetheless likely to show some French input:

aboard (as both adverb, a1393, and verb, 1458), *jobard* (c1475)¹⁰

In some of these cases, closely related words in the same word family do have likely Anglo-French (partial) etymons, e.g. *active* (beside *activity*), *address* verb (beside *address* noun), *alter* (beside *alterable*), *apply* (beside *application*), *civil* (beside *civility*), *conserve* verb (beside *conserve* noun), *conservator* (beside *conservative* and *conservatrice*), *image* noun (beside *image* verb), *imagine* (beside *imaginable* and *imaginative*), *intelligence* (beside *intelligible*), *liberal* (beside *liberality*).

Some of these words could also be explained as being formations within English rather than borrowings, e.g. *image* verb could be <*image* noun (by conversion), and likewise *conserve* noun could be <*conserve* verb, and *address* verb could be <*address* noun; *cankerous* could be an English derivative from *canker*.

Ballad (first attested 1458 in English) and *abolish* (c1475) stand out most in this sample as words which can be fairly confidently assigned to borrowing from French, and which belong to word families which appear not to be represented in Anglo-French at all. (*Ballad* could perhaps alternatively be explained by borrowing from Occitan rather than French, although there is certainly no strong indication of this.)

4. Conclusions.

One thing that all of the examples discussed in this short paper have in common is that they remind us that we know less about the lexis of any of the languages of late medieval England than we would ideally like. Probably at least some of these examples reflect words that did exist in Anglo-French but either have not survived in writing in contextual Anglo-French use, or have done so but have yet to enter the lexicographical record. However, the uncertainties of various sorts that surround nearly all of these examples also remind us that

⁸ This word (denoting a type of culinary dish) is in fact attested slightly earlier in English than in any variety of French, suggesting that there is a gap in the French documentation, and perhaps making unattested Anglo-French currency seem slightly likelier in this instance.

⁹ In this instance the first meaning recorded in English appears to be from Latin, since it is not recorded in any variety of French until later, and it is quite possible that there is no direct input from French even for later meanings.

¹⁰ The apparent etymon is not attested in French until very much later, but apparent derivatives or related terms which are attested in Old French and Middle French suggest earlier currency.

certainty is often elusive when we are dealing with lexis in this period. This is especially the case when our evidence is taken from material written down by people who were probably very confident users of three different languages.

Notwithstanding all of these uncertainties, one observation is perhaps worth drawing from the examples discussed in section 3. It is very noteworthy that all of the examples where a plausible etymon is attested in continental French but not in Anglo-French date from the last quarter of the fourteenth century or later, i.e. none date from the period in which English stood substantially in the shadow of Anglo-French as a language of record. It will be very interesting to see whether this finding from a very small sample continues to be borne out when it becomes possible to make a greater number of direct comparisons between data in *OED3* and in *AND2*.

Bibliographical references

1. Dictionaries.

- AND* = *The Anglo-Norman Dictionary*, 1977-1992. Louise W. Stone, T. B. W. Reid and William Rothwell (eds.). London: The Modern Humanities Research Association. *Anglo-Norman Dictionary: revised edition, A-C; D-E*, 2005. William Rothwell, Stewart Gregory and David Trotter (eds.), 2 vols. London: MHRA. (online publication) *Anglo-Norman Dictionary: revised edition, F-M*. www.anglo-norman.net
- DEAF* = *Dictionnaire étymologique de l'ancien français*, 1971-. Kurt Baldinger, Frankwalt Möhren, and Thomas Städtler (eds.). Tübingen: Max Niemeyer. www.deaf-page.de
- DMF* = *Dictionnaire du Moyen Français*, version 2010. ATILF-CNRS & Nancy Université. <http://www.atilf.fr/dmf>.
- FEW* = *Französisches etymologisches Wörterbuch: Eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*, 25 vols., 1922-1978; 2nd. ed. in course of publication. Founding editor Walther von Wartburg. Basel: Zbinden.
- MED* = *The Middle English Dictionary*. Ed. Hans Kurath, Sherman Kuhn and Robert Lewis. 1952-2001. Ann Arbor: University of Michigan Press. Available online at: <http://quod.lib.umich.edu/m/med/>
- OED* = *The Oxford English Dictionary*. Ed. Sir James A.H. Murray, Henry Bradley, Sir William A. Craigie and Charles T. Onions 1884-1928; *Supplement and Bibliography* 1933. *Supplement*, 1972-1986; ed. Robert W. Burchfield. 2nd edn., 1989; ed. John A. Simpson and Edmund S.C. Weiner. *Additions Series*, 1993-1997; ed. John A. Simpson, Edmund S.C. Weiner and Michael Proffitt. Oxford: Oxford University Press. 3rd edn. (in progress) *OED Online*, March 2000, ed. John A. Simpson, www.oed.com
- Tobler-Lommatsch* = *Altfranzösisches Wörterbuch*, 1925-2002. Adolf Tobler, Erhard Lommatsch and Hans H. Christmann (eds.). Wiesbaden: Franz Steiner.
- TLF* = *Trésor de la langue française: Dictionnaire de la langue du XIX^e et XX^e siècle (1789-1960)*, 16 vols., 1971-1994. Ed. Paul Imbs and Bernard Quenada. Paris: Gallimard. Searchable online at: <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>

2. Other references.

- Coleman, Julie (1995): The chronology of French and Latin loan words in English. *Transactions of the Philological Society* 93, 95-124.
- Durkin, Philip (1999): Root and branch: revising the etymological component of the *OED*. *Transactions of the Philological Society* 97, 1-49.
- (2002): "Mixed" etymologies of Middle English items in *OED3*: Some questions of methodology and policy. *Dictionary 23*, 142-155.
- (2004): Loanword etymologies in the third edition of the *OED*: Some questions of classification, in: Christian Kay / Carole Hough / Irené Wotherspoon (eds.), *New Perspectives on English Historical Linguistics. Volume II: Lexis and Transmission*. Amsterdam / Philadelphia: John Benjamins, 79-90.
- (2006): Loanword etymologies in the third edition of the *OED*: The benefits of a consistent methodology for the scholarly user, in: Nikolaus Ritt / Herbert Schendl / Christiane Dalton-Puffer / Dieter Kastovsky (eds.), *Medieval English and its Heritage*. Frankfurt am Main: Lang, 61-75.
- (2009): *The Oxford Guide to Etymology*. Oxford: Oxford University Press.
- Ingham, Richard (ed.) (2010): *The Anglo-Norman Language and Its Contexts*. York: York Medieval Press / Boydell & Brewer.

- Rothwell, William (1991): The missing link in English etymology: Anglo-French. *Medium Ævum* 60, 173–96.
- (1998): Arrivals and departures: the adoption of French terminology into Middle English. *English Studies* 79, 144–65.
- (2005): Preface: Anglo-French and the *AND*, in *Anglo-Norman Dictionary*, 2nd. edn., vol. i: A C. London: Modern Humanities Research Association, v xx. Available online at www.anglo-norman.net
- Schendl, Herbert (forthcoming): Multilingualism and code-switching as mechanisms of contact-induced lexical change in late Middle English, in: Daniel Schreier / Marianne Hundt (eds.), *English as a Contact Language*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Schendl, Herbert / Wright, Laura (eds.) (2012): *Code-switching in Early English*. Berlin: Mouton de Gruyter.
- Short, Ian (2007): Introduction, in: *Manual of Anglo-Norman*. London: Anglo-Norman Text Society.
- Trotter, David (ed.) (2000): *Multilingualism in Later Medieval Britain*. Cambridge: D. S. Brewer.
- (2010): Bridging the Gap: The (Socio-)linguistic Evidence of Some Medieval English Bridge Accounts, in: Ingham (2010), 52–62.

Metre, computus, and calendar in Anglo-Norman texts

David HOWLETT, DMLBS, Oxford

Historical background

Ambrose composed hymns that fulfil simultaneously the requirements of both quantitative metric and rhythmic syllabic verse, a fact long known and widely understood. Early Insular scholars may have read the metres of Boethius's *De Consolazione Philosophiae* similarly both as metric and as rhythmic compositions, scanning, for example, the first eleven lines of Book I Metre v, *O stelliferi Conditor orbis*, both as metric anapestic dimeters and as rhythmic verse, usually with four lifts, of 10-10-10-10-9-9-9-10-9-10 syllables, or Book III Metre xiii, *Felix qui potuit boni*, both as metric glyconics and as rhythmic octosyllables, usually with three lifts.¹ Though early Insular scholars may not have read Horace or the Greek Anthology, they are the first to afford solid evidence of having read Boethius and Martianus Capella,² in whose poetry they may have found analogues, if not models, for the astonishingly varied metres in which they composed verse in Cambro-,³ Hiberno-,⁴ and Anglo-Latin⁵ and in their vernacular Old Welsh,⁶ Old Irish,⁷ and Old English.⁸ The clearest indication of deliberate intention to compose varied metres is juxtaposition of the forms,⁹ particularly chiastic and parallel disposition of the varieties.¹⁰ From the time of the Norman Conquest to the reign of Henry I, Goscelin of Canterbury and Henry of Huntingdon, prolific poets conspicuous for their metrical experiments in Latin,¹¹ provided a context for the emergence of Anglo-Norman poets, who entered into the inheritance of seven centuries of composition in Insular Latin and vernacular literatures.¹² That inheritance included the practice of gematria, the calculation of numerical value of letters of the alphabet, as in ancient Hebrew, Greek, and Latin.¹³

Two of the earliest extant Anglo-Norman poems issued from the court of Henry I. One, Benedeit's adaptation of the ninth-century Hiberno-Latin *Nauigatio Sancti Brendani*, is in rhyming octosyllabic couplets.¹⁴ The other, Philippe de Thaon's *Bestiaire*, is in rhyming hexasyllabic couplets.¹⁵ The former poem was dedicated first to the daughter of Saint Margaret Queen of the Scots, Mathilda, first queen of Henry I, some time between her marriage on 11 November 1100 and her death on 1 May 1118. It was later rededicated to Adeliza of Louvain, second queen of Henry I, some time between her marriage on 29 January

¹ This may have provided a model for Aldhelm's octosyllabic couplets with three lifts, *Xp̄stus p̄ssus patibula l̄ atque l̄eti latibula l̄ utrigenim uirgo uirgini l̄ cōmmendābil tutamini.*

² Boethius and Martianus are cited by name in the Hiberno-Latin computus, Oxford, Bodleian Library, MS 309, ff. 62r-73v, that dates itself to A.D. 658.

³ Howlett (1995a: 225-7, 233-42, 351); (1998a: 19-20, 22-7, 103-13, 131, 135-7); (2003: 61-72); (2005: 8-59); (2007).

⁴ Howlett (1995a: 124-31, 138-52, 156-93, 213-25, 227-33, 253-58); (1995b: 6-30); (1996b: 1-8, 11-32, 40-6, 58-69); (1996c); (1997b); (1998c); (1998e); (2001); (2003: 72-82); (2005: 60-81); (2008a).

⁵ Howlett (1997a: 102-03, 164-8, 210-25, 231-4, 246-53, 493-7, 555-7); (2003: 82-109); (2005: 84-111, 120-35).

⁶ Howlett (2005: 176-83).

⁷ Howlett (2012).

⁸ Howlett (1997a: 262-326); (2005: 204-15, 221-8).

⁹ Howlett (1997c: 69-77), (2003: 99-101).

¹⁰ Howlett (1997a: 290-301, 574-82); (2008b).

¹¹ For Goscelin's *Vita Sanctae Edithae* see Wilmart (1938: 5-101, 265-307). For Henry of Huntingdon see Rigg (1991), Howlett (1997a: 563-9).

¹² Howlett (1996a); (1999b).

¹³ Howlett (2006b).

¹⁴ Howlett (1996a: 105-7).

¹⁵ Howlett (1996a: 160-2).

1121 and Henry's death on 1 December 1135. The latter poem was dedicated first to Adeliza, then rededicated to Eleanor of Aquitaine, queen of Henry II, some time after her marriage on 18 May 1152. The poems dedicated to Queen Adeliza, despite being about different subjects, in different metres, and of different lengths, contain exactly 103 words, 144 syllables, and 404 letters each, a clear indication of fixed forms in an established standard court language. At the court of Henry II, Jordan Fantosme composed a poem in which the varied lengths of verse lines make patterns exactly like those of Boethius and earlier Insular compositions.¹⁶ Thereafter Anglo-Norman authors continued to compose in fixed forms in a standard literary language.¹⁷

La Geste de Burch

In 1723 the Revd Joseph Sparke edited an Anglo-Norman verse chronicle of Peterborough, as *Historia Vetus Coenobii Petriburgensis Versibus Gallicanis*,¹⁸ from a manuscript in the Cotton library that was destroyed in the fire of 1731. In 1949 Alexander Bell published an edition as *La Geste de Burch* based upon Sparke's text.¹⁹ The poet rendered into Anglo-Norman the Latin of Hugo Candidus of Peterborough certainly after A.D. 1177, the latest date in Hugh's Chronicle, perhaps for 'a visit paid by Edward II, when Prince of Wales, in company with Gaveston in 1302'.²⁰ Bell supposed the poet to be a Peterborough man 'who had certainly little skill as a versifier',²¹ and Dominica Legge thought it 'charitable to assume that the versification has suffered in transmission'.²² Without claiming that the poet had drunk deeply from the springs of the Muses, one may suggest that his verse is craftsmanly in ways modern critics have not noticed. In the text of the Prologue that follows italics mark rhymes. To the right the columns mark lines, rhyme scheme, and numbers of words, syllables, and letters.

Cumencement de geste tres fori est a trurer.	ab	8	7	6	36	
Chose ke seit honeste ben deit l um escuter.	ab	9	7	6	35	
Jo en dirai une duce chose en rime	cd	8	6	6	27	
Clere cum la lune quant l um apele prime.	cd	9	6	6	32	
A seunir e a dame deit estre priué.	5	ef	8	7	6	27
Si null hume la blame par li seit amendé.	ef	9	7	6	32	
Dire voil une chose ki ke le voile entendre	ag	9	7	7	35	
De auncienne geste partie pot aprendre.	ag	6	7	7	33	
Si sagé hume l escute sun sen n ert ja le mendre	ag	12	7	7	37	
Ja si sagé ne seit ki uncore ne pot aprendre	10	g	10	7	7	35
Jo sui prest de pruver ki ke le volt defendre	bg	10	7	7	36	
	98	146	365			

¹ tres *supplevi*. ⁶ hume *supplevi*. ⁷ entender Sparke. ⁸ aunciene Sparke Bell. parti Sparke. parti[e] Bell. ⁹ lemender Sparke. ¹¹ primer Sparke. [pruver] Bell.

The Prologue begins with the word *cumencement*, after which the initial letters of lines are arranged *c-j-c* 2-4, *si-d-d-si* 6-9, and *j-s-j-s-* 10-11. The number of words in the first three couplets alternates 8-9-8-9-8-9. An astonishing 60% of the syllables rhyme. The varied

¹⁶ Johnston (1981).

¹⁷ Howlett (2005: 241-53).

¹⁸ Sparke (1723: 241).

¹⁹ Bell (1949: 180).

²⁰ Bell (1949: 179).

²¹ Bell (1949:178).

²² Legge (1963: 293).

numbers of syllables are arranged in patterns, as in the verse of Jordan Fantosme, chiastically, 13-13-12-12-13-13 in the first six lines, and parallel, 14-14-14-14-14 in the last five lines.

The poet refers to *la lune*, which circles the earth every twenty-eight days, after the twenty-eighth word, and made the clause *lune quant l um apele prime*, occupy twenty-eight characters and spaces. The number of letters in the Prologue is the number of days in a solar year, 365.

The poet has stated and restated diction at intervals determined by ratios of arithmetical and musical theory by which ancient and medieval men supposed God had created the universe.

The ninety-eight words of the Prologue divide by symmetry, 1:1, at the 49th word *li l 6*, the putative amender of the composition. In diminution by the same ratio half of 49 is 24.5, there being twenty-five words from *l hume 6* to *hume l 9* inclusive. There are also twenty-five words between *deit l 2* and *l deit 5*.²³

The ninety-eight words divide by duple ratio 2:1 at 65 and 33, at *pot l aprendre 9*. The remaining thirty-three words divide in diminution by the same ratio at 22 and 11, at *pot l aprendre 10*. From *l dirai 3* to *dire l 7* inclusive there are thirty-three words.

The ninety-eight words divide by extreme and mean ratio, 0.61803 and 0.38197, at 61 and 37, at reference to the poet's intended audience, *a seinur e l a dame 5*, and his subject, *de l auncienne geste 8*. In diminution by the same ratio the thirty-seven-word minor part of the golden section, about the poet's subject, divides at 23 and 14, so that the major part begins at *l ja le mendre 7*.

The ninety-eight words divide by sesquialter ratio, 1½:1 or 3:2, at 59 and 39. Between *geste l 1* and *l geste 8* there are fifty-nine words. After *seit l 2 seit l 6* is the thirty-ninth word. There are thirty-nine words between *seit l 6* and *l sui 11*.

The ninety-eight words divide by sesquiterian ratio, 1⅓:1 or 4:3, at 56 and 42. From *l l um escuter 2* to *l escute l 9* inclusive there are fifty-six words. From *l ki ke le voile 7* to *ki ke le volt l 11* inclusive there are forty-two words.

The ninety-eight words divide by sesqui octave ratio, 1⅔:1 or 9:8, at 52 and 46. In the fifty-second word the poet refers to himself, *voil 7*, a central word between other references to himself, *jo 3* and *jo 11*. After *chose l 2 chose l 7* is the forty-sixth word.

The ninety-eight words divide by one-ninth and eight-ninths at 11 and 87, at references to the poet's intended audience. Between *si sage l 9* and *l si sage 10* there are eleven words.

This suggests that our poet understood and strove to maintain the tradition of thought and composition that informed most Anglo-Norman literature of the twelfth century, as it had informed all earlier Insular literatures from the fifth century onward.

La Fundacion de Wygmore

In the University of Chicago Library MS 224, Ryerson Collection, MS CS 439 fM 82 W6, the first quire, folios 1v-5r, contains in anglicana script of the fourteenth century an Anglo-

²³ For other examples of repeated diminution by the same ratio in earlier Insular texts see Howlett (1995a: 116-20), (2002: 213-16).

Norman Chronicle of Wigmore Abbey.²⁴ Dominica Legge has described it as ‘a straightforward prose work’.²⁵ It is, as we shall see, more than that.

In the edition of the Prologue that follows, to the left of the text Roman figures number sentences, and Arabic figures number lines. Within the text capital letters and punctuation marks in boldface represent features of the manuscript, and italics suggest rhymes. To the right of the text letters represent the rhyme scheme, and Arabic figures number words and syllables.

I	ICY COMENCE LE PROLOGE SUR UN BRIEF TRETIZ TRANSLATE	
	EN FFRAUNCEIS	1120
	COMENT LABBEYE DE WYGGEMORE FUT ADEPRIMES FOUNDE	8 18
	ET EN QUELE TEMPS ET COMENT ET PAR KI LES CHANOINES	
	VYNDRENT EN ENGLETERE DE PARYS	1625
	SICOME EST PLEINEMENT CONTENU EN AUNCIENS LIVRES DE	
	MEIME LABBEY :—	1122
		4685
I	Pur ceo qe negligence de escoter et en memoire retenier les eovres notables et profitables de antiquite est marastre de vertues et destrueresse	a 23
	et la prise de eux en memoire plante del sage ovesqe la siwte de lor ensample est mere et norice de bons moeurs:	b 23
	issi que par ensample de eus ben entendue et sovent as autres en temps conte, pussen eus meymes profiter.	c 19
	et les queors des escotantz exciter	c 6
	et profite fere:	d 3
10	vus fesoms remembraunce en escriture brevement de la premereyne fundacion del abbeye de <i>Wygemore</i>	d 14
	que gentz qe ore sount et apres vendrint pussen aver recours a ceste escriture de la verroie <i>conuissance</i>	e 18
	quant mestre y soit si le veroys recorde pleinement ne lur soueygne de la fundacion suisdite.	a 16
II	Dont necessarie chose est adeprimes pur saver quaunt. et en temps de quel roy et par ky et coment et en quele manere la dite abbeye aveyt <i>neesance</i>	e 28
	et coment enapres de moy en moy par la grace de Iesu <i>Crist</i>	f 13
15	et eyde de bones gents en <i>Crist</i> .	f 7
III	En ensement de saver les nouns de ceus par queus avoms entenduz le proces de la certeine verite de la busoygne:	g 21
	parunt nus le pussums plus seurement a tote gentz avaunt mettre	d 11
	que nus ne seiuns mescreus	b 5
	des queus le premereyn fut Olyver de Merlymond le premer auctor de cet eovre.	d 14
20	Le quel les choses qu yl meymes fist as autres nonsavantz apertement conta:	h 13
III	Le quale Olyver veymes nus chanoyne vif et mort et enterree <i>en la dite abbeye</i> .	
		a 15
V	Apres ly fut Symond sun fitz chanoyne .	g 7
	le quale: les choses qu il oyt de sun pere	d 10
	et il meymes vist enapres: as autres fist entendre. chanoynes et seculers	b 12
VI	Apres ceux furent autres plusurs norriz d enfance <i>en la dite abbeye</i>	a 12
	ieske a lor derrain age:	a 5
	les quels soleyent comuncment conter as autres les choses que eus virent .	i 12
	et de certains gentz oyrent	i 5
		312
	—“-ICI-FINIST~LE~PROLOGE-	4 8
30	ET-COMENCE~LE~TRETY~—”	4 7
		366

²⁴ Giffin (1952); Dickinson / Ricketts (1969: 420).

²⁵ Legge (1963: 294-295); Gransden (1982: II 61 n. 14); Smalley (1983: 112).

The author has arranged the words and ideas of the Prologue proper in parallel and chiastic patterns that afford fair certainty that his words and ideas have descended to us in the order in which he wrote them. But he took further steps to ensure the integrity of his text.

At the beginning of the Wigmore Chronicle, Incipit and Explicit together contain six lines, and the text of the Prologue proper contains six sentences, one for each day of the Hexaemeron. The Prologue proper contains twenty-four lines, one for each hour of a day. Incipit and Prologue proper contain twenty-eight lines, one for each day of a lunar month. Incipit, Prologue, and Explicit together contain thirty lines, one for each day of a solar month. The Explicit contains fifty-two letters and punctuation marks, one for each week of a solar year. Incipit, Prologue, and Explicit together contain 366 words, one for each day of a leap year. Incipit and Explicit together contain exactly 100 syllables.

From *ICY COMENCE* to *ABBEY* inclusive there are 265 letters and spaces, and in *ICI-FINIST-LE-PROLOGE-ET-COMENCE-LE-TRETY.~* there are forty-seven letters and punctuation marks, together 312, exactly the number of words in the Prologue proper.

The Incipit contains forty-six words. The first two lines of the Prologue proper contain twenty-three words each, together forty-six. Between *ensample* 6 and *ensample* 7 from the *e* of *est* to the space after *par* inclusive there are forty-six letters and spaces. Between *eus* 7 and *eus* 7 from the *b* of *ben* to the *t* of *pussent* inclusive there are forty-six letters. From the space after *profiter* 7 to the last letter of *profite* 9 inclusive there are forty-six letters and spaces. From *saver* 13 to *saver* 16 inclusive there are forty-six words. From *fist as autres* 20 to *as autres fist* 24 inclusive there are forty-six words. From *les choses* 23 to *les choses* 27 inclusive there are forty-six words.

From *en memoire* 5 to *en memoire* 6 inclusive there are half that number, twenty-three words. After *escriture* 10 *escriture* 11 is the twenty-third word. After *quant* 12 *quant* 13 is the twenty-third word. From *et coment* 13 to *et coment* 14 inclusive there are twenty-three words. After *premereyn* 19 the first of *premer* 19 is the twenty-third letter. Between *Oliver* 1 19 and *I Olyver* 21 there are twenty-three words. After *le quel* 20 the last of *le quele* 21 is the twenty-third syllable. From *quele* 21 to *quele* 23 inclusive there are twenty-three words.

From *I Crist* 14 to *Crist* 15 inclusive there are thirty letters, one for each year of the age of Jesus at the beginning of his public career. From *I Pur* 5 to the space after *par* 14, that is, from the beginning of the Prologue proper to *I la grace de Iesu* there are exactly 888 letters and spaces, and from *I la grace de Iesu* to the punctuation point after *tretys*, inclusive there are exactly 888 letters and spaces and punctuation marks, coincident with the value in Greek alphabetical notation of the name IHCOYC, $10+8+200+70+400+200$.²⁶

The twenty-four lines of the Prologue proper divide by extreme and mean ratio at 15 and 9, at line 14, *et coment enapres de poy en poy par la grace de Iesu Crist*. There are forty-six letters in the line, the centre falling at the central letter of the central seventh word *poy*, twenty-three letters from *et* to *ploy* and twenty-three letters from *ploy* to *Crist*. The central words of the Prologue proper are *en I poy*.

The 312 words of the Prologue proper divide by extreme and mean ratio at 193 and 119, at the author's reference to himself and his audience, *nus I le pussums plus surement a tote gentz avaunt mettre qe nus seions mescreus* 14. The major part of the golden section divides in diminution by the same ratio at 119 and 74, at the author's reference to himself and his audience, *I vus fesoms remembraunce en escriture* 10. The minor part of the golden section

²⁶ For other examples of play with the number 888 in Insular literatures see Howlett (1995a: 151), (1995b: 30), (1997a: 119-21, 539-40), (1998a: 82-3), (1999a: 89-91), (2000: 5-9, 159-60), (2006a: 11, 147, 169, 171).

divides in diminution by the same ratio at 74 and 45, at the author's reference to himself, *veymes l nus chanoyne vif et mort* 21.

Though one may not know at this remove whether the claim to have seen 'Oliver de Merlinmont live, dead, and interred' is a statement of a twelfth-century eyewitness writing Latin in one of the 'ancient books of the same abbey' as distinct from a statement of a thirteenth- or fourteenth-century translator into Anglo-Norman, it hardly matters whether the features noted above represent features of a Latin source, as the author of the Wigmore Chronicle demonstrates clearly that he fully understood a tradition of thought and composition practised by Insular writers from the fifth century onward. In this Insular tradition, by the time of our manuscript a thousand years old and graced with many fine compositions, the Wigmore Chronicle is neither least nor last.

Le Jeu d'Adam

The evidence for the earliest known performance of a play in Old French, a *Ludus de Sancta Katerina*, is English.²⁷ So are the two other oldest extant plays in Old French, *Le Jeu d'Adam* and *La Seinte Resureccion*.²⁸ Even a casual reader may notice of the former that *Le Jeu d'Adam* exhibits a tripartite thematic structure, the first part about Adam and Eve and the Fall, the second about Cain and Abel and consequences of the Fall, the third about the Prophets and their foretellings of Redemption from the Fall. The play also exhibits a tripartite prosodic structure, including Latin prose, Latin and Old French octosyllabic couplets, and Old French decasyllabic couplets and quatrains. One may wonder why all editors have hindered apprehension of both thematic and prosodic structure of this remarkable play, either by printing only the first few words of the Latin texts, or by printing fuller Latin texts but without line numbers, as if the playwright had not integrated them fully into his composition.

To elucidate the structure of the play the Latin texts are arranged below *per cola et commata* 'by clauses and phrases', and supplied with line numbers. The left column contains comprehensive line numbers newly supplied but putatively original. To the right are the line numbers traditionally used by editors of the Old French text.

The text of Genesis 1 that introduces Part I derives from the oldest extant pandect of the Vulgate, the Codex Amiatinus, written in England at Wearmouth-Jarrow at the beginning of the eighth century.²⁹ The texts of the *Responsoria in Septuagesima (Sexagesima)* are those of the ninth-century *Liber Responsalis* and the tenth-century *Antiphonaire de Hartker*, checked against the *Corpus Antiphonarium Officii*.³⁰ The text of the Pseudo-Augustinian Sermon that introduces Part III derives from an early twelfth-century manuscript in Oxford.³¹

PART I

I.1

In principio creauit Deus caelum et terram
terra autem erat inanis et uacua
et tenebrae super faciem abyssi
et Spiritus Dei ferebatur super aquas

²⁷ Riley (1867: I 73); Howlett (1996: 69-70).

²⁸ Howlett (1996: 105).

²⁹ Fischer (1983).

³⁰ *Patrologia Latina*, LXXVIII 747-9; Froger (1970: I 136-8); Hesbert (1970: IV no. 6739 p. 186, no. 6928 p. 233, no. 7798 p. 441, no. 6470 p. 119, no. 6537 pp. 136-7, no. 6937 p. 235, no. 6571 p. 147, no. 7804 p. 443).

³¹ Oxford, Bodleian Library, MS Canon. Liturg. 391 (Summary Catalogue 19472), f. 11vb.

5 dixitque Deus
“Fiat lux” et facta est lux
et uidit Deus lucem quod esset bona
et diuisit lucem ac tenebras
appellauitque lucem diem et tenebras nocte
10 factumque est uespere et mane dies unus
dixit quoque Deus
“Fiat firmamentum in medio aquarum
et diuidat aquas ab aquis”
et fecit Deus firmamentum
15 diuisitque aquas quae erant sub firmamento
ab his quae erant super firmamentum
et factum est ita uocauitque Deus firmamentum caelum
et factum est uespere et mane dies secundus
dixit uero Deus
20 “Congregentur aquae quae sub caelo sunt in locum unum et appareat arida”
factumque est ita
et uocauit Deus aridam terram
congregationesque aquarum appellauit maria
et uidit Deus quod esset bonum et ait
25 “Germinet terra herbam uirentem et facientem semen
et lignum pomiferum faciens fructum iuxta genus suum
cuius semen in semet ipso sit super terram”
factumque est ita
et protulit terra herbam uirentem et adferentem semen iuxta genus suum
30 lignumque faciens fructum
et habens unumquodque sementem secundum speciem suam
et uidit Deus quod esset bonum
factumque est uespere et mane dies tertius
dixit autem Deus
35 “Fiant luminaria in firmamento caeli
ut diuidant diem ac noctem
et sint in signa et tempora et dies et annos
ut luceant in firmamento caeli
et inluminent terram”
40 et factum est ita
fecitque Deus duo magna luminaria
luminare maius ut praesset diei
et luminare minus ut praesset nocti et stellas
et posuit eas in firmamento caeli
45 ut lucerent super terram
et praessent diei ac nocti
et diuidcrent lucem ac tenebras
et uidit Deus quod esset bonum
et factum est uespere et mane dies quartus
50 dixit etiam Deus
“Producant aquae reptile animae uiuentis
et uolatile super terram sub firmamento caeli”
creauitque Deus cete grandia et omnem animam uiuentem atque notabilem
quam produxerant aquae in species suas
55 et omne uolatile secundum genus suum
et uidit Deus quod esset bonum
benedixitque eis dicens
“Crescite et multiplicamini et replete aquas maris
auesque multiplicentur super terram”
60 et factum est uespere et mane dies quintus
dixit quoque Deus
“Producat terra animam uiuentem in genere suo
iumenta et reptilia et bestias terrae secundum species suas”
factumque est ita

65 et fecit Deus bestias terrae iuxta species suas
 iumenta et omne reptile terrae in genere suo
 et uidit Deus quod esset bonum et ait
 "Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram
 et praesit piscibus maris et uolatilibus caeli
 70 et bestias uniuersaeque terrae
 omnique reptili quod mouetur in terra
 et creauit Deus hominem ad imaginem suam
 ad imaginem Dei creauit illum
 masculum et feminam creauit eos
 75 benedixitque illis Deus et ait
 "Crescite et multiplicamini et replete terram et subicie cam
 et dominamini piscibus maris et uolatilibus caeli
 et uniuersis animantibus quae mouentur super terram"
 dixitque Deus
 80 "Ecce dedi uobis omnem herbam adferentem semen super terram
 et uniuersa ligna quae habent in semet ipsis sementem generis sui
 ut sint uobis in escam
 et cunctis animantibus terrae omnique uolucri caeli
 et uniuersis quae mouentur in terra et in quibus est anima viuens
 85 ut habeant ad uescendum"
 et factum est ita
 uiditque Deus cuncta quae fecit et erant ualde bona
 88 et factum est uestepe et mane dies sextus
 I.2
Formauit igitur Dominus hominem de limo terrae
 90 et inspirauit in faciem eius spiraculum uitiae
 et factus est homo in animam uiuentem

92 **In principio fecit Deus caelum et terram**
 et creauit in ea hominem ad imaginem et similitudinem suam
 formauit igitur Dominus hominem de limo terrae
 95 et inspirauit in faciem eius spiraculum uitiae

96-143	1-48 48 lines of octosyllabic couplets
	1-24 24 lines of Figura and Adam, divided 8+16
	25-48 24 lines of Figura and Eve, divided 16+8
144-183	49-88 40 lines of 10 decasyllabic quatrains

Part I.1-3, from the beginning of Creation to the introduction into Paradise, contains 88-3-1-3-88 lines,³² of which the central line 92 echoes the first.

I.4
Tulit ergo Dominus hominem
 185 et posuit eum in paradisum uoluptatis
 ut operaretur et custodiret illum

Formauit igitur Dominus hominem de limo terrae
 et posuit eum in paradisum uoluptatis
 ut operaretur et custodiret illum

 190-201 89-100 12 lines of 3 decasyllabic quatrains

I.5
Dixit Dominus ad Adam
 "De ligno quod est in medio paradisi ne comedas

³² For literary play with the number 88 by earlier Insular authors see Howlett (1997a: 119-21), (1998d: 5), (2000: 130, 140), (2005: 15, 81, 196, 225).

in qua hora comederis morte morieris"

- 205 "Ex omni ligno paradisi comedere
de ligno autem scientiae boni et mali ne comedas
in qua hora comederis morte morieris"

208-219 101-112 12 lines of 3 decasyllabic quatrains

From the introduction of Adam and Eve into Paradise to the arrival of Diabolus the text is arranged in 3 lines – 3 lines – 3 quatrains – 3 lines – 3 lines – 3 quatrains.

I.6

220-223	113-116	4 lines of 2 decasyllabic couplets, lines broken in dialogue
224-493	117-386	270 lines of octosyllabic couplets
224-311	117-204	88 lines of the temptation of Adam
312-399	205-292	88 lines of the temptation of Eve
400-421	293-314	22 lines of Adam and Eve
422-493	315-386	72 lines of Adam's lament

These paired passages, each eighty-eight lines long, may be compared with the chiastic passages, each eighty-eight lines long, in Part I.1-3. These paired passages, followed by a passage twenty-two lines long, may be compared with the paired passages followed by a passage twenty-two lines long in Part I.7.

I.7

Dum deambularet Dominus in paradisum ad auram post meridiem
495 clamauit et dixit "Adam ubi es?"

"Audiui Domine uocem tuam et abscondi me"

"Domine audiui auditum tuum et timui
Et abscondi"

499-624	387-512	126 lines of Old French verse
499-550	387-438	52 lines of Figura and Adam, all octosyllabic couplets
551-602	439-490	52 lines of Figura and Eve and the Serpent
551-572	439-460	22 lines of octosyllabic couplets
573-584	461-472	12 lines of 3 decasyllabic quatrains
585-602	473-490	18 lines of octosyllabic couplets
603-624	491-512	22 lines about expulsion from Eden

I.8

625 "In sudore uultus tui uesceris pane tuo"
dixit Dominus ad Adam
"cum operatus fueris terram non dabit fructus suos
sed spinas et tribulos germinabit tibi"

"Pro eo quod oboedisti uoci uxoris tuae plus quam me
630 maledicta terra in opere tuo
cum operatus fueris terram non dabit fructus suos
sed spinas et tribulos germinabit tibi"

633-638 513-518 6 lines of octosyllabic couplets

I.9

Ecce Adam quasi unus ex nobis factus est sciens bonum et malum
640 Videte ne forte sumat de ligno uitae et uiuat in aeternum

Cherubim et flammum gladium atque uersatilem ad custodiendam uiam ligni uitae
Videte ne forte sumat de ligno uitae et uiuat in aeternum

643-7 519-590 72 lines of 18 decasyllabic quatrains to the end of Adam and Eve

The nine sections of Part I contain 714 lines of text, of which the central lines 357-8 (250-1) relate the temptation to eat forbidden fruit that confers

De pöeste e de seignorie
De tut saver e bien e mal.

The text divides by one-ninth at line 79:

dixitque Deus 1
"Ecce dedi uobis omnem herbam adferentem semen super terram
et uniuersa ligna quae habent in semet ipsis sementem generis sui
ut sint uobis in escam".

The text divides by eight-ninths at line 636 (516):

Ne de tocher li fruit de vie.

PART II

II.1
715-746 591-622 32 lines of 8 decasyllabic quatrains from the beginning of the story of Cain and Abel

II.2
747-846 623-722 100 lines of octosyllabic couplets

II.3
"Ubi est Abel frater tuus?" dixit Dominus ad Cain
"Nescio Domine numquid custos fratris mei sum ego?"
Et dixit ad eum "Quid fecisti?
850 Ecce uox sanguinis fratris tui Abel clamat ad me de terra"

"Maledicta terra in opere tuo quae aperuit os suum
et suscepit sanguinem fratris tui de manu tua
Ecce uox sanguinis fratris tui Abel clamat ad me de terra"

854-875 723-744 22 lines of octosyllabic couplets to the end of the story of Cain and Abel

PART III

III.1
Vos inquam conuenio o Judei qui usque in hodiernum diem negastis Filium Dei .
Nonne uox uestra est illa . quando uidebatis miracula facientem . atque temptantes dicebatis .

Quousque animas nostras suspendis ? Si tu es Xpistus dic nobis palam .
879 Ille autem uos ad considerationem miraculorum mittebat dicens .

5 Opera quae ego facio ipsa testimonium perhibent de me . ut Xpisto testimonium dicenter . non uerba sed facta .

Vos autem non agnoscentes Saluatorem qui operabatur salutem in medio terrae uestrae .
Adicentes mala aistis .

Tu te ipso testimonium dicas . testimonium tuum non est verum .
 Sed ad haec ille quid ubis responderit , aduertere noluitis .

884 Nonne scriptum est in lege uestra . quod duorum hominum testimonium verum sit ?

10 Preuaratores legis . intendite legem .
 Testimonium queritis de Xpisto . in lege uestra scriptum est . quod duorum hominum
 testimonium verum sit .

12 Procedant ex lege non tantum duo . sed etiam plures testes Xpisti . et conuincant auditores
 legis non factores .

The word *testimonium* occurs seven times. Before the first occurrence there are forty-nine words (7×7). From the first occurrence to the second inclusive there are seven words. From the second to the fourth inclusive there are twenty-eight words (7×4). After the fifth the sixth is the seventh word.

As Genesis 1 reports God as having created twenty-two things and John 1.3 reports Christ as having created the universe in twenty-two syllables in Greek, in letters arranged 22-2-22 in Latin,³³ there are twenty-two words from *miracula* 2 to *miraculorum* 4 inclusive. The twenty-second word is *facientem* 2. There are twenty-two words between *opera* 5 and *operabatur* 6.

There are seven words for the Son of God: *Filium Dei* 1, *Xpistus* 3, *Xpisto* 5, *Saluatorem* 6, *Xpisto* 11, and *Xpisti* 12. There are eleven words before *Filium Dei* 1, and from *Filium Dei* to *Xpistus* 3 inclusive there are twenty-two words (11×2). *Xpistus* 3, the thirty-third word (11×3), represents the age of Christ, 33. After *Xpistus* 3 the twenty-second word is *Xpisto* 5, after which the eleventh word is *Saluatorem* 6. After *Xpisto* 11 the twenty-second word is *Xpisti* 12.

The central words occur at the end of a central line, *in medio terrae uestrae* 6, the last letter of which is the 400th of the passage.

As there are twelve lines and 144 words in this text the square of the number of lines is the number of words.³⁴ The number of letters, 804, is also a multiple of 12. The twelve sections of Parts I and II lead to this passage of twelve lines, the first of twelve sections of Part III.

III.2

888 Possidebit semen tuum portas inimicorum tuorum [Gen. 22.17-8]
 et in semine [tuo] benedicentur omnes gentes

890-913 745-768 24 lines of octosyllabic couplets

Part III.2 begins with two lines of Latin prose. The 888th line is the first of the prophecies of the coming of Christ, the value of whose name IHCOYC in Greek numerical notation is $10+8+200+70+400+200$ or 888.³⁵

III.3

914 Prophetam suscitabit Deus de fratribus uestris tamquam me ipsum audietis [Deut. 18.15]

915-920	769-774	6 lines of French octosyllabic couplets
921-924		4 lines of Latin octosyllabic couplets
925-932	775-782	8 lines of French octosyllabic couplets

The three groups of octosyllabic verses in Part III.3 are arranged in the proportion 4:3:2.

³³ Howlett (1995a: 45-9, 1997a: 79-83). For play with this in Anselm's *Proslogion* see Howlett (1998b: 197-292).

³⁴ For other examples of this device see Howlett (1996b: 1-6); (1998a: 80-3).

³⁵ See above n. 26.

III.4

Veritas de terra orta est
et iustitia de caelo prospexit
935 etenim Dominus dabit benignitatem
et terra nostra dabit fructum suum [Psalm. 84.12-13]

937-944 783-790 8 lines of octosyllabic couplets

In Part III.4, *four* lines of Latin prose introduce eight lines of octosyllabic couplets.

III.5

945 Cum essetis ministri regni Dei non recte iudicastis
neque custodistis legem iustitiae
neque secundum voluntatem Dei ambulastis
[horrende] et cito apparebit uobis
quoniam iudicium durissimum in his qui praesunt fiet
950 exiguo enim conceditur misericordia [Sap. 6.5-7]

951-976 791-816 26 lines of octosyllabic couplets

III.6

Orietur stella ex Jacob et consurget uirga de Israel
et percutiet duces Moab uastabitque omnes filios Seth [Num. 24.17]

979-988 817-826 10 lines of octosyllabic couplets

III.7

989 Cum uenerit sanctus sanctorum cessabit unctio uestra [Dan. 9.24]

990-1003 827-840 14 lines of octosyllabic couplets

In Part III.7, one line of *seven* Latin words introduces fourteen lines of French octosyllabic couplets.

III.8

Domine audiu auditum tuum et timui
1005 considerau opera tua et expau
in medio duorum animalium cognosceris [Hab. 3.2]

1007-1020 841-854 14 lines of octosyllabic couplets

III.9

Audite uerbum Domini omnis luda
qui ingredimini per portas has ut adoretis Deum
Hec dicit Dominus Deus exercituum Deus Israel
bonas facite vias uestras et studia uestra
1025 et habitabo uobiscum in loco isto [Jer. 7.2-3]

1026-1047 855-876 22 lines of octosyllabic couplets

III.10

Egredietur uirga de radice Iesse
et flos de radice eius ascendet
1050 et requiescat super eum Spiritus Domini [Is. 11.1-2]

1051-1090 877-916 40 lines of octosyllabic couplets

III.11

Ecce virgo concipiet in utero et pariet filium
et uocabitur nomen eius Emanuel [Is. 7.14]

1093-1106 917-930 14 lines of octosyllabic couplets

III.12

Nonne misimus tres pueros in fornace ligatos?
Vere rex
Ecce video quattuor uiros solutos deambulantes in medio ignis

1110 et corruptio nulla est in eis et aspectus quarti similis est filio Dei [Dan. 3.24-5]

1111-1124 931-944 14 lines of octosyllabic couplets

As the first prophecy of Part III begins in line 888, so the last block of octosyllabic couplets begins in line 1111.³⁶ The number 888 in Roman notation represents with its three trebled numerals equalling 333 DCCCLXXXVIII completeness, which the number of the beast, with its simple descending order, DCLXVI, does not. The number 1111 in Roman notation exhibits descending order with omission of alternate numerals, MCXI.

Reckoning six parts in the account of the Hexaemeron and two parts in each of the *responsoria*, there are 186 changes of speaker or addressee or language or metre or combinations of these in Part I, sixty-two in Part II, and thirty-one in Part III. The number in Part III doubled is the number in Part II, added to which and doubled is the number in Part I.

We have noted above only a few of many indications of the playwright's genius for architectonic order within the three discrete parts of his composition. But he conceived and executed all three as parts of a unity. The number of lines in Part I, for example, divides by extreme and mean ratio at 441 and 273, where Adam says

En emfer serra ma demure
Tant que vienge qui me sucure;
En emfer si avrai ma vie.

Lines 440 (333) and 442 (335) refer directly to what will happen at the end of Part I, where after Eve says

Deus me rendra sa grace e sa mustrance
Gieter nus voldra d'emfer par pussance

Tunc ueniet Diabolus et tres uel quattuor diaboli cum eo
diferentes in manibus catenas et vinculos ferreos
quos ponent in colla Adae et Euae.
Et quidam eos impellunt alii eos trahant ad infernum.

But lines 441 and 714 allude to the fulfilment of prophecies which have yet to be uttered in Part III. The playwright has unified the entire composition with comparably coherent mathematically determined artifice.

The twelve sections of Parts I and II are equalled by the twelve sections of Part III, the combined twenty-four sections bearing some relation, perhaps, to the number of Latin lines in Part I, 124, and to the number of lines in the complete play, 1124. Given the convention, well established in Insular literature from the middle of the sixth century, of infixing evidence of

³⁶ For literary play with the number 1111 by a seventh-century Hiberno-Latin author and another twelfth-century Anglo-Norman author see Howlett (1996a: 131), (1996b: 8-11, 20), (1998d: 21).

the date of composition,³⁷ one may wonder whether the year of publication of *Le Jeu d'Adam* was 1124.

The counting of lines, words, syllables, and letters, manifest in the Latin texts of this play, as in hundreds of other texts – Cambro-Latin, Hiberno-Latin, Anglo-Latin, Old Welsh, Old Irish, Old and Middle English, Old Norse, and Old French – composed in these islands from the fifth century to the twelfth, is a formidable tool which, with attention to purity of rhyme and internal consistency of spelling, an editor may use in trying to recover the *ipsissima uerba*, even the *ipsissima orthographia*, of the brilliant playwright of *Le Jeu d'Adam*.

The craftsmanship of these three texts is in no respect unique. It is, on the contrary, widely recurrent in Anglo-Norman literature, the competence, not to say the high art, of which has been seriously undervalued. The techniques considered here afford some means of beginning a proper estimation.

Bibliographical References

- Bell, A. (ed.) (1949): *La Geste de Burch* in: Mellows (1949), 177-218.
- Dickinson, J.C. / Ricketts, P.T. (eds.) (1969): The Anglo-Norman Chronicle of Wigmore Abbey. *Transactions of the Woolhope Naturalists' Field Club XXXIX* part 3, 413-46.
- Fischer, B. et al. (eds.) (1983): *Biblia Sacra iuxta Vulgatam Versionem*. Stuttgart: Deutsche Bibelgesellschaft.
- Froger, J. (ed.) (1970): *Antiphonaire de Harriker, Manuscrits Saint-Gall 390-391*, Paléographie Musicale, deuxième série. Berne: Éditions Herbert Lang.
- Giffin, M.E. (1952): A Wigmore Manuscript at the University of Chicago. *The National Library of Wales Journal* 7, 316-25.
- Gransden, A. (1982): *Historical Writing in England, II c. 1307 to the Early Sixteenth Century*. London and Henley: Routledge and Kegan Paul, II 61 n. 14.
- Hesbert, R.J. (ed.) (1970): *Rerum Ecclesiastiarum Documenta, Series Maior, Fontes X*. Rome: Herder.
- Howlett, David (1975): The Provenance, Date, and Structure of *De Abbatibus*. *Archaeologia Aeliana*, fifth series 3, 121-30.
- (1994): Aldhelm and Irish Learning. *Archivum Latinitatis Medii Aevi* 52, 37-75.
- (1995a): *The Celtic Latin Tradition of Biblical Style*. Dublin: Four Courts.
- (1995b): Five Experiments in Textual Reconstruction and Analysis. *Peritia* 9, 1-50.
- (1996a): *The English Origins of Old French Literature*. Dublin: Four Courts.
- (1996b): Seven Studies in Seventh-Century Texts. *Peritia* 10, 1-70.
- (1996c): *Rubrica*: an edition, translation, and commentary. *Peritia* 10, 71-90.
- (1997a): *British Books in Biblical Style*. Dublin: Four Courts.
- (1997b): Singers' Ratios in *Rauca Sonora*. *Archivum Latinitatis Medii Aevi* 55, 277- 80.
- (1997c): Insular Latin Writers' Rhythms. *Peritia* 11, 53-116.
- (1998a): *Cambro-Latin Compositions, Their Competence and Craftsmanship*. Dublin: Four Courts.
- (1998b): Arithmetic Rhythms in Latin Letters. *Archivum Latinitatis Medii Aevi* 56, 193-225.
- (1998c): Insular Acrostics, Celtic Latin Colophons. *Cambrian Medieval Celtic Studies* 38, 27-44.
- (1998d): *Vita Sanctae Brigitae*. *Peritia* 12, 1-23.
- (1998e): The Brigitine Hymn *Xpistus in nostra insula*. *Peritia* 12, 79-86.
- (1999a): *Sealed from Within: Self-Authenticating Insular Charters*. Dublin: Four Courts.
- (1999b): Artful Anglo-Norman Prose: The Structure of *De Plaiz de Corone*. *Romania* 117, 273-8.
- (2000): *Caledonian Craftsmanship: The Scottish Latin Tradition*. Dublin: Four Courts.
- (2001): Hiberno-Latin Syllabic Poems in the Book of Cerne. *Peritia* 15, 1-21.
- (2002): A Miracle of Maedoc. *Peritia* 16, 85-93.
- (2003): Early Insular Latin Poetry. *Peritia* 17-18, 61-109.
- (2005): *Insular Inscriptions*. Dublin: Four Courts.
- (2006a): *Muirchú moccu Machthénii's 'Vita Sancti Patricii' Life of Saint Patrick*. Dublin: Four Courts.
- (2006b): Gematria, Number, and Name in Anglo-Norman. *French Studies Bulletin* 60.4 no. 101, 90-92.

³⁷ Howlett (1975), (1995a: 101-2, 124-9, 152, 188-93, 268-73, 332, 393-4), (1996b: 1-6, 68-9), (1997a: 210-25), (1997c: 110-16), (1998a: 42-3, 67-8, 82-3, 94, 107, 140-1, 149, 152), (1999a: 21).

- (2007): Two Cambro-Latin sequences from the Welsh Church. *Archivum Latinitatis Medii Aevi* 65, 235-46.
- (2008a): Wilbord's autobiographical note and the *Versus Sybillas de iudicio Dei*. *Peritia* 20, 154-64;
- (2008b): The Gnomic Collection of Verse in the Exeter Book. *Philological Review* 34.2, 51-78.
- (2012): The Old-Irish hymn 'Brigit be bith maith'. *Peritia* 22 (forthcoming).
- Johnston, R.C. (1981) ed.: *Jordan Fantosme's Chronicle*. Oxford: Clarendon Press.
- Legge, M.D. (1963): *Anglo-Norman Literature and its Background*. Oxford: Clarendon Press.
- Mellows, W.T. (1949) ed.: *The Chronicle of Hugh Candidus A Monk of Peterborough*. Oxford University Press for the friends of Peterborough Cathedral.
- Rigg, A.G. (1991): Henry of Huntingdon's Metrical Experiments. *The Journal of Medieval Latin* 1, 60-72.
- Riley, H.T. (1867) ed.: *Gesta Abbatum Monasterii Sancti Albani a Thoma Walsingham, Regnante Ricardo Secundo, Ejusdem Ecclesiae Praecentore, Compilata*, Rolls Series 28.4. London: Longmans, Green, Reader, and Dyer, I 73.
- Smalley, B. (1983): *The Study of the Bible in the Middle Ages*. Oxford: Blackwell.
- Sparke, J. (1723) ed.: *Historiae Anglicanae Scriptores Varii*. London: Gul. Bowyer, II 241-56.
- Wilmart, A. (1938) ed.: La légende de sainte Édithe en prose et vers par le moine Goscelin. *Analecta Bollandiana* 56, 5-101, 265-307.

On AND on(wards)

David TROTTER, Aberystwyth

The early history of the Anglo-Norman Dictionary (AND) is outlined in the General Preface to the first edition (AND1), published 1977-1992, by the General Editor, William Rothwell.¹ It emerged from the Anglo-Norman Text Society (ANTS), whose creation goes back to the 1930s. On 17th October 1936, an ANTS meeting determined that: “the primary aim of the [Anglo-Norman Text] Society would be to concern itself with the publication of a series of Anglo-Norman texts of literary, linguistic, historical and legal value and interest” (Short 1993: ix). Records of the idea of what was to be a dictionary of Anglo-Norman go back to 11th July 1947, when a meeting of the so-called ANTS Glossary Committee took the cautious view that “it might be advisable to begin on a small scale and in such a way that development later on to a larger work might be possible”. In 1945, at an ANTS Annual General Meeting, “Miss Stone raised the question of the need for a glossary of Anglo-Norman, suggesting that *the compilation of such a work would avoid the need for printing texts of which the only interest lay in the vocabulary*” (my emphasis). This is a remarkable comment from someone who was to become the driving force behind AND1 for nearly two decades: ANTS would be able to *avoid* publishing texts of purely lexical interest, if there was a glossary of Anglo-Norman available, and which took account (apparently) of this vocabulary. Texts “of which the only interest lay in the vocabulary”, far from being precisely those which one might expect a lexicographer to want to see published, were not considered interesting at all. Such an approach speaks volumes about priorities and perceptions in the 1940s and indeed, well beyond that decade: the texts that mattered did so either for reasons of literary content, or because they contained other linguistic information (i.e., the phonological evidence provided by rhyme). Lexis itself was of importance only in the context of a glossary, as a means to understand texts which were interesting for other, non-lexical reasons.

A number of other early decisions by the Glossary [*sic*] Committee have of course been overturned or modified both within the production of AND1, and more radically, since then: these include the intentional exclusion of later material, the rejection of Law French, the dismissal of words with the same meaning in medieval or modern French, parsimony over quotation length, non-use of closing brackets to save money, and the printing of only abbreviated form of variants (for the same reason). A number of these decisions make sense only in the particular circumstances of a post-war world where economies had to be made. Materials were in short supply and exuberantly lengthy quotations (or even closing brackets) were as profligate as oversized houses. Print, like food, was rationed. Other decisions, though, were perhaps more important, and clearly form part of an implicit interpretation of what Anglo-Norman was. This interpretation, ironically, is one which the AND itself (and perhaps above all its main editor, William Rothwell) have done much to change. Later material was deemed part of the period of degeneracy identified by (amongst others, but most authoritatively) by Mildred Pope. Words whose meaning was allegedly the same in modern French could be excluded by analogy with the practice adopted in Godefroy (although he himself reversed it in the *Complément*) and presumably, words also extant with the same sense in continental French could be left out on the grounds that the Anglo-Norman Glossary was a differential dictionary of exclusively Anglo-Norman words or meanings, a view – however erroneous – which is still surprisingly current amongst users. “Law French” (if

¹ The Publisher’s Foreword adds some further information, not all (in terms of the real contribution of those allegedly involved in the collecting of material for AND1) wholly reliable.

construed, as it usually now is) as the specialized post-medieval continuation of an originally Anglo-Norman professional terminology which emerged in the twelfth and thirteenth centuries, was perhaps a legitimate candidate for exclusion, but to decide to disregard medieval legal terms was a potentially more serious omission, and a significant elimination of a productive and perhaps above all, historically important sub-area of lexis which has had a major impact not only on the language of law in English, but on the evolution of legal concepts and jurisprudence in English-speaking countries.

The initial and fateful decision apparently not to attempt to compile a historical dictionary or (as the OED would call it) a “dictionary on historical principles” is less explicable and perhaps more regrettable. It is genuinely puzzling that such a policy choice was made when the President of the Glossary Committee of ANTS was Sir William Craigie, co-editor of the OED, Professor of Anglo-Saxon, a renowned specialist in Old Icelandic, and subsequently the editor of the *Dictionary of the Older Scottish Tongue*, and of a historical dictionary of American English. That so distinguished a historical philologist should have presided over the launch of a determinedly *non*-historical dictionary of Anglo-Norman is at first sight baffling and makes sense only in terms of the caution voiced by the Committee about the scale of the enterprise. Unfortunately, however, the decision was irreversible, and remains so even now – without a *redépart à zéro* and a re-reading of each and every extant Anglo-Norman text in order to trace the historical record of every word.

Users of the first edition of the AND (AND1) could hardly fail to notice the shifts in the dictionary between fascicles and perhaps most strikingly, from fascicle 5 (P) onwards, from 1985, with, firstly, the incorporation of material bequeathed to William Rothwell by Professor J.-P. Collas and, secondly, the late Elsie Shanks’s embryonic Dictionary of Law French, made available by the Selden Society. Henceforth, AND1 began to offer serious coverage of many areas originally rejected at the time of its inception in 1947, above all later, legal, and administrative texts. Rulings about not including words found in either continental French, or modern French, had already been quietly dropped.

This meant, amongst other things, that AND1 – in common with most major dictionaries – was something of an uneven work, the second half being very different from the first. This inevitably led the editor (still William Rothwell, now with assistance from Dr Stewart Gregory and from the present writer) to embark on a second edition. No sooner was AND1 printed than a second (printed) edition of AND (AND2) was under way. An optimistic outline of the new edition appeared in volume 64 of the *Revue de Linguistique romane* (Trotter 2000) which coincidentally contained extensive and important reviews of FEW fasc. 157 (t. XXV) by May Plouzeau (pp. 508-540) and of DEAF H3 by Yan Greub (pp. 541-553). The main points in the change from AND1 to AND2 were: further expansion of the documentary base (continuing the evolution within AND1); that the entries would remain semantically not historically organized; longer entries would be preceded by a summary of senses and sub-senses to facilitate navigation; coverage would expand to a chronologically longer period; an increased range of registers; greater exploitation of multilingual documents; and the addition of dates – sometimes necessarily rather approximate – to the List of Texts (thus supplying at least a limited element of historical information).

AND2, at this stage, was intended to remain a printed dictionary. It was compiled in Microsoft Word (something of an advance on what had gone before, but not ideal from an IT perspective, as was to emerge in due course) but it was never designed or thought through as anything other than a traditional, paper publication. It was not until 2001 (thus, ten years before the Aberystwyth Colloquium, and over ten years since the beginning of work on AND2) that the online project began to develop, initially in the form of a pilot “proof-of-concept”

closed website requiring password authorization and the permission of the publishers of AND1 and as it turned out, of the printed version of AND2, the Modern Humanities Research Association (MHRA). Both the new AND2 (A-E) and the rest of the alphabet in its AND1 incarnation had – thanks to the technical wizardry of Michael Beddow – been converted to XML, an exercise involving not only the notoriously tricky process of reducing Microsoft Word to the rigours of XML encoding, but that of rescuing earlier parts of AND1 from various obsolete formats. Subsequently, with the print publication of A-E, the only section of AND2 to have been issued in this form, the website was opened to the public and is now freely available with no restrictions beyond those of normal legal provisions concerning copyright and fair dealing. Since E, the production of AND2 has been supported by the AHRB and now AHRC, which has, for the first time in the history of the dictionary, meant that full-time salaried editors are engaged on the project. And since E, the AND has been designed and created as an exclusively electronic dictionary, using an editing programme (epcEdit) which allows the editors to work directly in XML.

The online AND – on which, see the documentation, written by Michael Beddow, on the AND website (www.anglo-norman.net) – incorporates the entirety of the dictionary to date. For those sections which have been revised for the second edition (at the time of writing, A-L), the website provides their entries. For the remainder of the alphabet, AND1 entries are online, pending revision (but with some occasional adjustments made along the way, as some of the more egregious errors have been excised). In the case of revisions other than A-E (published in 2005), the only source is the online version as there have been no printed volumes to follow for F-. It is also important to note that the online AND2 regularly revises existing A-E entries and thus supersedes the 2005 printed entries. The online version will always be the most up-to-date.

The online AND2 incorporates a number of improvements, some of which would not have been possible except in an electronic format: it adds links to the DEAF “industry standard” bibliography (www.deaf-page.de); it provides enhanced searchability, connections to the 78 texts which have been digitized and put online as part of the project, and offers the possibility of finding other quotations in AND to illustrate a given headword, over and above those currently used in the entry. Thus, for the revision of *clore* p.p. as s. *clos* meaning “enclosed field”, the following “new” quotations now in the online new substantive entry² *clos* were retrieved from other AND entries:

entra son *clos* e ses estances debrusa *Sel Bills Eyere* 80 [sub *estank*]

les face chacier a chastel [...] e ileokcs dedenz le *clos* del chastel [...] les deteigne encontre gage e plegge
Stats i 31 [sub *gage*¹]

e nul hostel ne leignent par eux, mes soient a la table de fraunk homme de la cité et dedeinz son *clos Rot*
Part² 129 [sub *table*]

Il ne la ('his wife) guardat mie a gas: En un vergier, suz le dongun, La out un *clos* tut envirun; De vert marbre fu li muralz, Mult par estict espés e halz! MARIE *Guigemar* 218 [sub *gab*]

E si ai dedenz mun *clos* Un curtil grant, bon a cel oes S *Clem* 5052 [sub *ues*]

(The pheasant) Enporté esteyt mut sovent Hors de *clos* al veygnc ('vigne') [...] S *Fran ANTS* 3829 [sub *emporter*¹].

yl ne chassereyt poynt dedeyns cel *clos YBB* 20 21 Ed I 247 [sub *denz*]

Si j'ay en un *clos* launces des keynes cressauntes [...] et ils mettent einz bestes et les debrusent et pasturant *YBB* 20 i Ed III 413 [sub *fance*]

la banere ('as a boundary marker) assise par les avaunditz dozze ('twelve people instructed to determine the boundaries of a piece of land) a deus perches dehor le *clos Hugg*' Malerbe *Glastonbury* 340 [sub *duze*¹]

quant al debrusure de *clos YBB* 11 12 Ed III 185 [sub *debrisure*]

² Ironically, *clos* had a separate (but much shorter) entry in AND1, before being subsumed under *clore* in AND2, and now, in its third iteration so far, retrieved and expanded as a substantive article.

si le destreignant avoyt debrosé le *clos*, bref de trespass i girreit *YBB* Ed II xiv.ii 82 [sub *destreindre*] en despisant nostre dicte priere [...] le *clos* des ditz freres (*sc.* the Dominicans in Northampton) [...] avez debrisé a force *Lett EPW* 21 [sub *despire*]

These, plus a dozen or so extra quotations from concordanced texts, thus produced a good deal of material used for the enhanced 2011 version which is currently on line. It is worth noting that the revision of this article arose from an exploration of multilingual documents for the study of the transmission of Anglo-Norman into (dialectal forms of) English, i.e. *close* as a field-name, and to mean “enclosed field”.³ It is possible to search for words at stipulated levels of proximity (e.g. in this case *clos(e)* + *debriser*), and to search the English translations (thus allowing a rudimentary onomasiological approach which we hope to develop). None of this is possible except in an electronic dictionary.

What, then, of the future? My 2000 article (Trotter 2000, 391) opened with the observation that in lexicography, “la bêtise humaine consiste à vouloir conclure”. That undoubtedly remains true and indeed, one of the great advantages (but at times, challenges) of the online format is its infinite correctability. Where this poses something of a difficulty is in deciding how much editorial time can be devoted to correcting what is basically reasonably accurate, as opposed to creating new entries which replace long-outdated ones.

Improvements and additions which we envisage are the complete overhaul of semantic labels in the AND, in order to make them searchable – a prerequisite for which is that labels affixed often rather arbitrarily in free text must be made more consistent and that they must be more systematically applied (cf. De Wilde, this volume). We are anxious to supply references to and (where feasible and advisable) electronic links with other dictionaries (cf. Beddow, this volume). Collaborative funding (along the lines of the Deutsche Forschungsgemeinschaft/Arts and Humanities Research Council (AHRC) grant which supports Jennifer Gabel and her *Baudri de Bourgueil* project), and possibly more joint editorial work with other cognate projects,⁴ are important goals. The incorporation and development of more new material remains a constant ambition and an area where our aspiration to embrace a policy of continuous product improvement (to quote a famous vacuum-cleaner manufacturer) is particularly important. This includes systematic coverage of e.g. journals, record society publications (carried out by paid student helpers); further exploration of unpublished materials such as the AHRC-funded project on National Archives documents carried out by Natasha Romanova, or the exploration (ongoing) of Hereford, Durham, and Kendal charters. These last have already enriched the new *clos* entry already alluded to with a number of citations.⁵

A number of aims could be categorized – depending on perspective – as either “long-term” or more optimistic. With adequate staffing (which means: more funding) we could envisage the possibility of establishing a catalogue of all known administrative documents in Anglo-Norman in county record offices, starting with what is listed in the “A2A” catalogues (<http://www.nationalarchives.gov.uk/a2a/>), but on-site searching will be needed because the

³ ‘Saunz desbriser de hay ou de clos: *clos(e)* in Anglo-French and in English’, in a *Festschrift*.

⁴ At present, Stephen Dörr (DEAF) kindly reads and comments on AND drafts; Trotter and Rothwell review DMLBS proofs; Trotter is consulted by the OED.

⁵ Cumbria Record Office (Kendal) documents (CRO (K)): sire Johan de Breteby chapeleine a delivré seysine des certains tenemens et *closes* et pastours et prees et de une columbre en moug maner de Prestoung Richard CRO (K) WD/D/MD 9 (1362); certeyn *closes* en Prestonrichard a tenir a terme CRO (K) WD/D/MD 12 (1361); un *close* ové les appartenantz en Prestoung appellé “Croklandes” CRO (K) WD/D/MD 17 (1375); ové la graunge quele Robert Dykson teneit ensemblement ovesqe le *clos* appellé “Raygilpark” CRO (K) WD/D/MD 58 (1379); le dit Roger clama sa comune (“commoner’s rights”) en le *close* del Neufeld en Skirwyth d’ancien temps par les seignurs de Skirwyth approuvé CRO (K) WD RY/I/3/20/11 (1345).

catalogue is notoriously incomplete, and not the only source of information in existence. The four Cumbrian Record Offices, for example, share the also sadly non-exhaustive CASCAT (<http://www.archiveweb.cumbria.gov.uk/CalmView/default.aspx>), work on which has for the moment been suspended. Typewritten indexes and index-cards thus still need to be looked at *in situ*. But it is clearly important that if the AND (and Anglo-Norman scholarship more generally) is to get a comprehensive view of what was produced in the language, all possible types of document are included, and the UK's county record offices, like the PRO, undoubtedly contain a vast amount of hitherto unstudied material (cf. Pagan, this volume). In all likelihood, too, much still lies undiscovered in the form of family papers in private hands.

A clear desideratum, too, is an Anglo-Norman volume for the *Plus anciens documents linguistiques de la France* series (Glessgen 2011).⁶ To the extent that Anglo-Norman may legitimately be regarded as simply a (perhaps regionally marked) form of medieval French, there is a compelling case for including Insular charters in the series, which aims ultimately to assemble (and to facilitate comparisons between) the entirety of early charter evidence in French. There is in general no shortage of lexically interesting texts which need to be edited: within or connected to the AND project there are editions forthcoming by Jennifer Gabel (the Anglo-Norman version of *Baudri de Bourgueil*, DEAF: CroisBaudri), Heather Pagan's *Brut* (DEAF: BrutNobleD), Megan Tiddeman on Italian merchant documents (cf. Gabel, Pagan, Tiddeman, this volume). As Pagan observes (this volume) the editors are always interested to learn of editing projects and particularly grateful for electronic versions of texts which can be mined with the help of our concordancing software.

Finally, it would be very desirable to supply a descriptive summary of at least some articles, with references to other dictionaries (Gdf, TL, DEAF, FEW, OED, MED, DMLBS) and scholarly works, together with an account of the rationale for how a given entry is constructed – instead of expecting readers to work it out for themselves. This would supply a “narrative” or (to use the FEW term) “sauce”, as in the FEW, DEAF, LEI, and OED, and would act as a useful discipline for the editors, who would have to justify and explain exactly why particular decisions have been taken. Cumulatively, as in other major dictionaries, these notes would begin to build up a word-by-word treatment of Anglo-Norman which the AND editors are perhaps uniquely qualified to put together. Often this might be quite brief; at times, we could be more expansive if a word has been the object of more detailed study. So, in the case of the new *clos*, a narrative of this type might look like this:

[Anglo-Norman *clos* (formerly, i.e. in AND1 and the first versions of AND2 listed as a p.p. form of *clôre*) has as its core meaning ‘enclosed area’, i.e., \ominus in this entry. More limited types of enclosure, adjacent to or part of buildings (institutional or private) derive from this basic meaning. The sense of ‘enclosed field’ is surprisingly not explicitly present in other OF dictionaries (GdfC 9.1141; TL 2.502) but is found in DMF *sub clos*. In British Latin it is attested from 1270 (DMLBS 1.356c). Both FEW 2¹,755 and ALF 225 indicated that with this meaning, it is restricted to the Cotentin and the northern half of Brittany; cf. also ALN 20 and ALBRAM 412. In English, the word has this sense in M.E. (widely attested: MED *clōs*); in place-names from the s.xiv (cf. Parsons, *Vocabulary of English Place-Names*, 3); and in modern English, though more limited geographically (i.e., east Midlands and northern: OED *close*¹, SED I.I.1, EDD 1.657b). The legal usages (in e.g. *debriser le clos*, translating *clausum frangere*, cf. DMLBS 3.1002b) arise from the development of the writ of trespass: if trespass was to be subject to royal jurisdiction after the Statute of Gloucester (1278), there had to be forcible entry (whence also the addition of **a force et a armes**, i.e. *vi et armis*). For a fuller account, see Trotter in ‘*Sauz de briser de hay ou de clos*’.]

⁶ The first half of this number of the *Bibliothèque de l'École des Chartes* 168/i (2011) consists of a series of articles by Glessgen and his collaborators, outlining various aspects of the project.

All these ambitions remain, as ever, fundamentally dependent on the academic expertise of the editors, a point made elsewhere in this volume by more than one contributor. There remains no substitute for philological thoroughness. But none of this can or could happen without financial support; the AND has been fortunate to have been supported for over a decade by the AHRC. Without this, it could not have reached its present state; and without continued external funding, the future developments suggested here will not be possible, and indeed the continued revision of AND2 will be in jeopardy. Given the convergence of interested projects in France, Germany and Britain on medieval French, a language of crucial importance to European culture, diplomacy, trade and science over several centuries, European Union funding may perhaps be a future source of support. With or without that, some form of consolidation and linking of the dictionaries of medieval French (DEAF, DMF, AND) seems, in academic and in European terms, a goal worth pursuing.

Bibliographical references

- Glessgen, Martin-D. (2011): Présentation générale. Architecture et méthodologie du projet des “Plus anciens documents linguistiques de la France, édition électronique”. *Bibliothèque de l’École des Chartes* 168/i, 7-24.
- Rothwell, William (1992): General Preface to William Rothwell *et al.*, *Anglo-Norman Dictionary*. London: Modern Humanities Research Association, 1977-1992.
- Short, Ian (1993): *Anglo-Norman Anniversary Essays*: London: Anglo-Norman Text Society.
- Trotter, D.A. (2000). L’avenir de la lexicographie anglo-normande: vers une refonte de l’*Anglo-Norman Dictionary?* *Revue de Linguistique romane* 64, 391-407.

AND Desiderata – What's left to edit?

Heather PAGAN, AND, Aberystwyth

The Anglo-Norman Dictionary (AND) is a dictionary built on citations drawn from editions of Anglo-Norman works in traditional or electronic formats. The interplay between the headword, the citations which illustrate its use and the source texts from which the citations are drawn, is evident as the user easily navigates between the three from a single entry.

In an ideal world, the editors of the AND would have access to all works in Anglo-Norman in an electronic format, allowing them to concordance texts easily to choose the most effective citations to illustrate a given word. The reality is that the material available to editors at the AND in such a format is limited. Electronic concordances, while effective at highlighting spelling variations, can often conceal important citations through the volume of material for high-frequency words. Due to this, our new entries in the AND are built using a combination of electronic glossaries, gleanings from texts read by a variety of past and present contributors and from textual editions, most containing glossaries. The dictionary, however, can only continue to expand at the rate at which editors publish new editions, and the lexis presented by the dictionary, generally, can only represent that found in published materials (with a few exceptions). To that end, we would like to suggest to editors some future areas where further textual editing would greatly improve the scope of the dictionary and our understanding of the language.

The task before the editors of the dictionary and editors in general of Anglo-Norman is three-fold: the localisation of all edited and unedited Anglo-Norman material, especially that not included by Dean/Boulton (1999);¹ the recognition of texts with inferior editions and finally, the identification of unedited texts whose edition would be of the greatest benefit to the AND and to our understanding of Anglo-Norman.

One of the great successes of the last few years at the AND has been the expansion of the List of Texts;² the number of texts on the list has nearly doubled in the last two years. This is due in large part to the careful gleaning of a number of journals and series that had been ignored by past editors. These newly identified works have largely been works of particular interest to historians, enriching the List of Texts, and the dictionary, with additional legal documentation in the form of charters, letters and petitions. Other discoveries have been more accidental in nature, though no less fortuitous, for example, a number of previously unknown (to us) and untranscribed documents were uncovered in the archives at Kendal, as well as the cathedral archives of Durham and Hereford.³

What has become ever-increasingly evident over the last few years is the sheer volume of undocumented Anglo-Norman sources, that is, textual evidence of the use of Anglo-Norman

¹ *Anglo-Norman Literature* catalogues manuscripts mainly containing literary texts in the following categories: Secular Literature (historiographical, lyric, romance, lais & fabliaux, satirical, social & moral, proverbs, grammar & glosses, science & technology, and medicine) and Religious Literature (biblical, apocryphal, hagiography, homiletic and devotional). It omits the vast amount of administrative and legal material written in Anglo-Norman and numerous other manuscripts, particularly in the science and medical contexts, have come to light since its publication. See Daron Burrows (this volume) who plans to revise this important manual.

² The List of Texts used in the AND can be found on the website at www.anglo-norman.net/lot.html.

³ Over 30 charters in Anglo-Norman were uncovered in Hereford Cathedral archives while over 25 were located in Kendal. Durham Cathedral Library holds over 100 muniments in Anglo-Norman (though catalogued simply as 'French').

in a non-literary context and therefore not listed by Dean/Boulton in their census of Anglo-Norman literary manuscripts. Ignoring for now the volume of material contained in the National Archives, where a quick search of the catalogue indicates over 3,000 documents written in French before 1500 (to which need to be added a number of documents that also contain Latin, and those where the language simply isn't recorded: there are 17,500 petitions, mainly in Anglo-Norman), it seems clear that a new project could be developed to track down, identify and catalogue Anglo-Norman documentation in British civic and religious archives. This would be of great use, both to the AND, as a lexicological source, but also would give both linguists and historians a better understanding of the contexts and circles in which Anglo-Norman was used as a documentary language.

While the identification of (mainly non-literary) sources of Anglo-Norman will have to remain a possible future project, there are a number of already located and edited texts that deserve a closer or secondary look. The AND tries to rely on the best, if not the most recent, edition of a text, and is often guided by what the DEAF has chosen as best edition.⁴ However, for a number of important works, there remains only one edition that is considered unreliable, frequently due to poor (or outdated) editorial decisions. In other cases the edited texts remain nearly inaccessible even in this digital age.

Grocers is a facsimile edition of the first volume of the archives of the Company of Grocers by Kingdon (1886). It is an important text lexicographically, cited over 150 times in the AND and is frequently the only attested source for a lemma. It is extremely difficult to obtain: only seven copies can be found in the UK according to COPAC, 14 copies are found in North American academic libraries and it is currently unavailable either on the Internet Archive or Google Books.⁵ With the recent publication of the Goldsmiths' and Mercers' accounts by Jefferson (2003; 2009), it is to be hoped that interest in this type of text will encourage a new edition of this company's accounts as well.

Other interesting texts have been the subject of theses, and would benefit from wider publication. Of these, I would like to highlight Chapple's edition (1938) of the correspondence of the City of London 1298-1370, Rutherford's edition (1932) of Nicholas Trevet's chronicle,⁶ Lowe's edition (1954) of a selection of Anglo-Norman letters, Rutledge's edition (1975) of the life of St. Josaphaz, and Relihan's edition (1978) of the *Peines de Purgatorie*. Taken together, these theses account for nearly 1500 citations in the dictionary, and yet several are unavailable in the British Library.

Some texts are widely available, but would greatly benefit from a new edition. The *Testamenta Eboracensis* is a multi-volume work published by the Surtees Society in the mid-nineteenth century and reissued in a facsimile edition in 2007. As it contains a selection of wills, the edition has been heavily cited in the AND, being one of our few sources of everyday household terminology. However, a closer look at the nearly 400 citations from this edition shows that in a worrying number of cases the citation is accompanied by a series of *legiturs* correcting the editor's dubious transcriptions.⁷ The transcription of the wills is certainly not up

⁴ The bibliography of the *Dictionnaire étymologique de l'ancien français* (DEAF) can be found online (http://www.deaf-page.de/bibl_neu.htm). It offers one of the most comprehensive lists of edited Old French texts, often annotated with comments on the quality and reliability of the edition.

⁵ The assessment of the availability of *Grocers* in academic libraries was done by searching through COPAC (copac.ac.uk), the catalogue of most major university and national libraries in the UK and Ireland and through WorldCat (www.worldcat.org), a catalogue of over 10,000 libraries. No online library such as the Internet Archive or Google (www.archive.org, books.google.com) currently offers a copy of this work.

⁶ An edition of this text by G. De Wilde and H. Pagan is under way.

⁷ See for example the citations sub *ademer* (je ademe (*l. adeire*)) or sub *aumone* (la moyne (*l. l'amoyne*)).

to the standards of modern scholarship and the wills in the York Registry would undoubtedly benefit from being re-examined.

The texts of *Le Livere de Reis de Britannie* and *de Engleterre* are widely available in the Rolls Series. Edited by Glover in 1865, the text suffers in the way many editions of the period do – there is little to no critical apparatus and what is presented is a composite text made up of the readings found in a variety of manuscripts. This text was again edited by Foltys (1962) for his doctoral thesis but his superior edition remains difficult to obtain and only takes into account nine of the 22 extant manuscripts.

The Anglo-Norman texts of the *Ancrene Rivle* were edited and published by the Early English Text Society (1944; 1958). These editions are equally widely available; however, they can be very difficult for even the experienced reader of Anglo-Norman to use. The diplomatic editions would benefit from a new, critical edition as the oblique meaning of the text is obscured in an edition that seems to be more intent on reflecting the medieval punctuation than the sense of the text. A glossary accompanying both works (which is currently lacking) would be enormously helpful to all readers.

Critical editions of those texts published in the Plain Text Series by Anglo-Norman Text Society would also be desirable. In the case of these texts, the edition is well done; however, they are generally very lexicologically interesting texts that could benefit from more in the way of critical apparatus. Rothwell (2009) has re-edited his edition of the Bibbesworth text (1990), greatly improving the linguistic and lexicological commentary on the text and adding a second manuscript to the edition, and thus increasing the number of citations from this work in the AND. It would be great to see the other texts in this series reissued with a glossary, especially the less literary texts – the *Gius Partiz des Eschez*, Rauf de Linham's *Kalender*, the *Orthographia Gallica* and the *Livere des Regions*. These works merit closer study as they are frequently the only attested source for their specialized vocabulary, due to the nature of their content.

While the list of texts that deserve a second or better edition is lengthy, this is not meant to imply that the most important works in Anglo-Norman have already been edited and that nothing new is left to be done. Alongside the aforementioned untranscribed administrative or legal documents scattered throughout a number of archives, many of which are probably of lexicographical and historical interest, there remain a considerable number of literary and semi-literary texts whose edition would be of interest to the dictionary.

As the first version of the dictionary relied heavily on literary texts, one of the aims of the second edition (and indeed the last third of the first edition) was to incorporate more materials that were not, as strictly defined, literary. It was at this point that works such as the Year Books and the Parliament Rolls began to be extensively cited, in order to give a more rounded view of the various contexts in which Anglo-Norman was used. In more recent times, editions of works in other neglected fields, such as medical treatises, agricultural manuals and grammar handbooks, have greatly enriched the dictionary and our understanding of Anglo-Norman.

While nearly every text provides at least one citation of interest, the editors of the AND are particularly keen to see the edition of more texts that fall outside the traditional literary canon. Of those fields covered by *Anglo-Norman Literature*, the grammar and glosses section seems to have been fully edited, though there remain a number of short texts in the science and technology and medicine sections that would almost certainly be lexicologically interesting.⁸

⁸ T. Hunt's works in this area have been invaluable to the dictionary and his editions of Anglo-Norman botanical and medical texts account for over 2000 of the citations added to the second edition of the dictionary.

The Wellcome Trust has recently sponsored a re-examination of the medical manuscripts of the Harleian collection of the British Library and a number of these manuscripts contain unedited works in Anglo-Norman not mentioned in Dean (1999) such as a glossary of the names of parts of the human body found in Harley 219, some medicinal recipes in Harley 585, 1680, 3407 and 5528, and some verses in Anglo-Norman in Harley 1602.⁹ Alongside additional medical works, more books on less examined lexical fields should be encouraged, such as Wright's (1996) *London English* or Sandahl's (1951-1982) *Middle English Sea Terms* or Hunt's *Three Anglo-Norman Treatises on Falconry*, all of which are cited disproportionately in the dictionary as they contain some of the only sources for material of this type. Household accounts, company accounts and wills continue to be fertile lexicographical grounds and it is to be hoped that work on these areas continues by those with an interest in both linguistics and in social history. It may be beneficial to conceive of more collaborative editions between language and historical scholars to the benefit of all.¹⁰

The editors of the AND would also like to see more focus, in all types of edition of texts, on works composed later than 1250. While the dictionary incorporates material up to 1500, the bulk of the literary sources for citations are from the early centuries while the later material is almost universally legal and administrative. This does partially reflect the use of the language at the time, but as the incorporation of John Gower's works into the AND corpus and the more recent editions of later Anglo-Norman chronicles such as the *Anonimalle Chronicle* and the *Scalacronica*, have shown, there was still a large volume of Anglo-Norman literature produced well into the fourteenth century that merits the closer attention of editors. The localisation of new texts to edit can be difficult – it will probably require a thorough search of catalogues and a bit of happy coincidence – the examples of the Hereford and Kendal archives show that there is likely to be a fair amount of material available to those who wish to search for it. Closer to home, there are a number of manuscripts cited directly in the dictionary, for which we would be happy to see a proper edition: – a metrical salutation to the Virgin,¹¹ the John Rylands manuscript of the life of Saint Edmund the King,¹² the epistle of Saint Jerome¹³ to name but a few.¹⁴

It is clear that a large body of texts written in Anglo-Norman remain to be examined, or re-examined, works that will no doubt enrich and expand the AND and our understanding of the language. Prospective editors should look to previously poorly exploited territory for future editions, especially works whose lexical fields are poorly represented in the dictionary. Alternatively, efforts should be made to make previously edited texts more widely available to current scholars and to the editors of the dictionary, who are always eager to hear of all projects which involve Anglo-Norman texts.

Particularly well used are his *Plant Names of Medieval England* (1989), *Teaching and Learning Latin in Thirteenth-Century England* (1991) and *Popular Medicine in Thirteenth-Century England* (1990).

⁹ A summary list of the medieval medical manuscripts in the Harleian Collection is available at <http://www.bl.uk/reshelp/pdfs/harleiancollectionlist.pdf>.

¹⁰ As an example of this, I am undertaking an edition of a continuation of the *Scalacronica* chronicle, in collaboration with Andy King (Southampton) and Jaclyn Rajsic (Oxford).

¹¹ British Library, Stowe 948, ff. 8v-15v

¹² John Rylands University Library of Manchester, French 142, ff. 1-68v. An edition of this manuscript is currently the subject of a doctoral thesis at the University of Waterloo by M. Finkelstein.

¹³ British Library, Royal 1.C.iii, ff. 1-5ra and ff. 5ra-6ra.

¹⁴ The editors of the AND are currently transcribing a number of Anglo-Norman texts found in British Library, Egerton 613, British Library, Cotton Nero A.iii and Oxford, Bodleian Library 82 and hope to make these texts more readily available in the future.

Bibliographical references

- Baker, L. et al. (1836-1902): *Testamenta Eboracensis or Wills Registered at York*. Surtees Society. Vols. 4, 30, 45, 53, 79, 106. Durham: Surtees Society.
- Chapple, G.F. (1938): *Correspondence of the City of London 1298-1370*. Dissertation, University of London.
- Childs, W. and J. Taylor (1991): *The Anonimale Chronicle 1307-1334*. Leeds: Yorkshire Archaeological Society.
- Dean, R.J. and M. Boulton (1999): *Anglo-Norman Literature: A Guide to Texts and Manuscripts*. ANTS Occasional Publication Series 3. London: Anglo-Norman Text Society.
- Foltys, C. (1962): *Brutus, li rei de Engleterre le livere des reis de Engleterre: Kritische Ausgabe der anglonormannischen Chroniken*. Dissertation, Freie Universität Berlin.
- Glover, J. (1865): *Le Livere de Reis de Brittanie e Le Livere de Reis de Engleterre*. Rolls Series Vol. 42. London: HMSO.
- Herbert, J.A. (1944): *The French Text of the Ancrene Riwle*. EETS, OS 219. London: Oxford University Press.
- Hunt, T. (2009): *Three Anglo-Norman Treatises on Falconry*. Medium Ævum Monographs 26. Oxford: Society for the Study of Medieval Languages and Literatures.
- (1999): *Teaching and Learning Latin in Thirteenth-Century England*. Cambridge: D.S. Brewer.
- (1990): *Popular Medicine in Thirteenth-Century England*. Cambridge: D.S. Brewer.
- (1989): *Plant Names of Medieval England*. Cambridge: D.S. Brewer.
- (1985): *Les Gius Partiz des Eschez*. ANTS Plain Texts Series 3. London: Anglo-Norman Text Society.
- (1983): *Rauf de Linham, Kalender*. ANTS Plain Texts Series 1. London: Anglo-Norman Text Society.
- Jefferson, L. (2009): *The Medieval Account Books of the Mercers of London*. Farnham: Ashgate.
- (2003): *Wardens' Accounts and Court Minute Books of the Goldsmiths' Mistery of London*. Woodbridge: Boydell Press.
- Johnston, R. C. (1987): *Orthographia gallica*. ANTS Plain Texts Series 5. London: Anglo-Norman Text Society.
- King, A. (2005): *Sir Thomas Gray: Scalacronica*. Surtees Society 209. Woodbridge: Boydell Press.
- Kingdon, J.A. (1886): *Facsimile of First Volume of Ms. Archives of the Worshipful Company of Grocers of the City of London, A.D. 1345-1463*. London: Printed for the Company of Richard Clay.
- Lowe, A.M. (1954): *A Selection of Anglo-Norman Letters Preserved in the Chapter at Canterbury*. Dissertation, University of London.
- Pitts, B. (2006): *Barthélémy l'Anglais: Le Livre des Regions*. ANTS Plain Texts Series 15. London: Anglo-Norman Text Society.
- Relihan, R.J. (1978): *A Critical Edition of the Anglo-Norman and Latin Version of 'Les Peines de Purgatorie'*. dissertation, University of Iowa.
- Rothwell, W. (2009): *Walter de Bibbesworth: Le Tretiz de langage*. Aberystwyth: Anglo-Norman Hub. Also at www.anglo-norman-net/texts
- (1990): *Walter of Bibbesworth: Le Tretiz*. ANTS Plain Texts Series 6. London: Anglo-Norman Text Society.
- Rutherford, A. (1932): *The Anglo-Norman Chronicle of Nicholas Trivet*. Dissertation, University of London.
- Rutledge, T.J.S. (1975): *La Vie de seini Josaphaz*. Dissertation, University of Toronto.
- Sandahl, B. (1951-1982): *Middle English Sea Terms*. Upsala: A.B. Lundeqvistska Bokhandeln / Almqvist & Wiksell.
- Trehewey, W.H. (1958): *The French Text of the Ancrene Riwle*. EETS, OS 240. London: Oxford University Press.
- Wright, L. (1996): *Sources of London English: Medieval Thames Vocabulary*. Oxford: Clarendon Press.

Scholarly Electronic Texts: complement or antidote to print editions?

Delbert RUSSELL, Waterloo

Personally, I find nothing as satisfactory as a good new printed critical edition of a medieval French text: the heft of the volume, the considered arguments of the editor in the introduction discussing the historical and linguistic context of the work, the clarity of the printed text itself, the comforting presence of variants relegated to the foot of the page, the perspicacity and fulsome ness of the notes, and the rigorous and reassuring lemmatization of the glossary. And regardless of which side of the editorial divide you favour, empirical and careful interventionist, or rigorously respectful, but not extreme, non-interventionist, one can fairly quickly decide whether the book in hand is a good critical edition or not.

At the same time, despite the sensory and intellectual pleasures to be had from a solid, physical book that you can see, smell and weigh in your hand, I have also been attracted to the dark side, that ephemeral world of online editions. As the creator of the online Campsey project¹ at the University of Waterloo I have moved ever deeper into the world of Text Encoding Initiative (TEI) protocols, the nuances of Extensible Markup Language (XML) tagging, and the tweaking of user interfaces with internet browsers. I am not alone in venturing onto the internet, of course, since it is now almost impossible in academic life to avoid the use of online resources. Dictionaries are one of the most obvious examples of these now ubiquitous tools, and the *Anglo-Norman Dictionary* continues to be one of the most successful of these new initiatives. As we begin the second decade of the twenty-first century, how can we not be increasingly sensitive to the fact that the *zeitgeist* is shifting away from the dominating presence of the printed word toward the ethereal but omnipresent electronic media? The powerful forces of modern consumerism make it almost impossible to avoid being swept up in the proliferation of wireless devices. The explosion of readily available electronic content pops up everywhere and any time in modern life, both in the developed, and increasingly, in the developing world.

But in one small corner of this new ocean of information, in the realm of textual scholarship, despite the creation of many excellent academic projects, the scholarly status of electronic texts still often remains a grey area. In part this is due to the difficulty of imposing procedures to guarantee the quality of the content – or to put it more bluntly, since the production of electronic texts seems to impose no significant economic barriers, and demands no widely accepted standard intellectual requirements, the consensus view is that anyone at all can produce electronic text, but the result is usually best described by the adage, “garbage in, garbage out!” That this widely-held opinion is often not justified by the evidence itself seems not to matter in academia. Competition is intense, and the absence of easily identifiable criteria of quality (such as the imprimatur of an established academic press) associated with an electronic text routinely leads those charged with evaluating academic publication to relegate such work to the junk heap of the internet, as part of the ambient cosmic inter-stellar noise.

But my purpose here is not to discuss the broader issues of how to establish the credibility of scholarly electronic texts. Instead, I will address the narrower question of what purpose electronic editions serve, and their relationship to print. I will argue that, in the best of all possible worlds, scholarly electronic texts can function as a complement to standard critical print editions, while at the same time they are a salutary antidote to them. To this end I will

¹ <http://margot.uwaterloo.ca/index.html>

discuss briefly some elements of three representative projects: the Campsey project at the University of Waterloo, the St Albans Psalter project at the University of Aberdeen, and the Charrette project first developed at Princeton University.

Throughout the last four decades while I have worked at producing scholarly print editions of medieval texts, I have also been aware of critics calling for a change in the way we look at medieval texts. To cite only two well-known examples, by the early 1970s the idea of textual *mouvance*, proposed by Paul Zumthor (1972), was widely accepted, and the importance of this trend was highlighted two decades later by Bernard Cercignini's *Éloge de la variante* (1989). Both works prompt the editor of a medieval text to question the *raison d'être* of the critical text; they suggest that, taken to one extreme, the textual clarity of a critical edition is perhaps after all just the attempt to reduce the linguistic messiness of medieval culture to one comprehensible, clear and logical voice. Or to borrow the Saussurian theoretical divide, the editorial creation of the best possible print version of a medieval text is just an expression of the modern desire to escape from the fractured, many-voiced *parole*, and return to the ideal purity of the *langue* of what we, living in a print culture, tend to think is the original text, or the author's intended version. Or, to use the performance analogy to extend the argument against the creation of a single critical text for a given work, should we not see all manuscript copies of a work as essentially scribal performances, using narrative elements and motifs as the underlying musical score on which the performance is based? Each performance has the potential to subtly, or even radically, modify the effect of the work.

Predictably, the critical shift proposed by Zumthor and others in the 1970s has now become the new norm. As Jane Taylor (2011: 1077) recently wrote, "where critical attention once focused on the urtexts, scholars today celebrate manuscript diversity" and recastings of a work by later scribe-editors are seen as valid works in their own right. Most scholars now agree that to appreciate medieval culture more fully the modern reader should be encouraged to return to the multi-voiced performances of a given text – to be more aware of *mouvance* – and for this the electronic text is ideally suited, since the current economic model of the internet allows the inexpensive production of multiple copies/performances of any given work. This was one reason behind the creation of the electronic Campsey project – an electronic edition of the unique manuscript book preserving a unified generic corpus – thirteen saints' lives in medieval French verse.² The dates of composition of the lives contained in the Campsey collection span more than a century, so the recopying of this collection by one scribe into a single manuscript collection raises the question of the nature and the extent of the scribal intervention in the texts. Did she/he modernize the earlier texts, and to what degree is the text modified? In order to map the scribal presence more fully than is normal in a standard critical edition, electronic Campsey was tagged to identify scribal features, in particular the frequency, and different types, of abbreviations.

² See http://margot.uwaterloo.ca/campsey/cmphome_e.html. The Campsey manuscript, so called because it was used in the fourteenth century at the convent of Campsey Ash, Suffolk, for mealtime reading, is now London BL Addit. 70513. It contains the following lives: *Vie de s. Thomas [Becket] le martyr* by Guernes de Pont-Sainte-Maxence, *Vie de Marie Magdalene* by Guillaume Le Clerc de Normandie, *Vie de s. Edouard le Confesseur* by a nun of Barking, *Vie de s. Edmond* [archbishop of Canterbury] by Matthew Paris, *Vie de s. Audree, noneyne de Ely* by Marie, a nun, *Vie de s. Osith, virge e martire* by an anon. author, *Vie de s. Fey, virgine e martire* by Simon de Walsingham, *Vie de s. Modvenne, noneyne* by an anon. author, *Vie de s. Richard, evesque de Cyclesire* by Pierre d'Abernon of Feltcham, *Vie de s. Catherine* by Clemence of Barking, and in a later quire appended to the front of the manuscript, three short lives by Nicole Bozon: *Vie de s. Elizabeth* [reine de Hongrie], *Vie de s. Panuce*, *Vie de s. Paul le hermite*. Although all these lives were copied in this manuscript at the same period by the same scribe (with the exception of the Bozon quire), the dates of composition of the lives are spread out over more than a century.

Although my initial interest was in studying the possible relationships between these lives in terms of language change and scribal performance, I now believe that the electronic Campsey corpus is more useful to other readers in its presentation at the top level of the website in an accessible and uncluttered normalized version, with the silent expansion of abbreviations and normalization of letters such as *u* and *v*. A different, second-layer version covers my interest in scribal practices, in which the markup is more intrusive (or helpful, depending on your point of view). And, of course additional layers of tagging can be added to accommodate other scholarly objectives.

In addition to giving electronic voice to the Campsey version of these thirteen saints' lives, another major aim of the project is to provide the modern reader with easy access to the other performances of these lives – in order to more fully appreciate how the works were actually received by medieval audiences. Of the thirteen lives in the Campsey collection, six exist in other manuscript copies,³ and these are included in the database, allowing the reader easily to grasp the vagaries of textual transmission. For example, none of the three extant manuscript copies of the nun of Barking's *Vie de s. Edouard* contains a complete version of the work – an effect which is not always fully appreciated by readers of the critical print edition (Södergård 1948), where it is only too easy to overlook this material fact. Similarly, in the critical print edition of Clemence of Barking's *Vie de s. Catherine* (MacBain 1964) the editor remarks on the scribal editing of the text in his base manuscript, but the critical text supplies the missing lines from other copies, and again it is easy for the modern reader to overlook the fact that the various scribal performances of Clemence's text have fairly significant differences.

My approach in the electronic Campsey project could be called mildly Bédieriste, in that I attempt to provide a readable version of each scribal performance of a given work, and in this sense I propose that it offers an antidote to the standard critical print edition which tends to redirect the reader back to one canonical, "best version" of the work. In this sense, electronic projects which make accessible multiple scribal versions of a text could be seen as the Bédieriste dream come true – and an actualization of *mouvance* of the text as its multiple voices are liberated – showing movement through time and across linguistic regional boundaries.

But there are, of course, obstacles. Even though it is now economically feasible to produce multiple electronic versions of a given work, the investment in time and intellectual effort to do so is very onerous. The astute observer will note that even in the small-scale electronic Campsey project, the six manuscript copies of the Life of Becket are not yet available – and the challenges of producing all the versions of medieval works that were truly popular, such as the *Roman de la rose*, are not to be undertaken lightly.

Choosing to display all copies of a work in order to "celebrate manuscript diversity" or *mouvance*, mentioned above, is, of course, not the only approach available to editors of electronic texts. And although it is not my purpose here to examine the debate on which editorial stance (interventionist, or non-interventionist) is preferable in a critical edition, I think it is clear that electronic texts can usefully serve both editorial positions. Take, for example, the description of an ideal critical edition by the late president of the Anglo-Norman Text Society, T.B.W. Reid, who was a defender of the role of the interventionist editor. In Reid's view:

³ See http://margot.uwaterloo.ca/campsey/CmpBrowserFrame_e.html for a list of the lives and copies of the lives from other manuscripts. All known copies of the lives of *Marie Magdalene* (2 copies), *S. Edouard le Confesseur* (3 copies), *S. Modwenne* (2 copies), and *S. Catherine* (3 copies) have been added; work on the copies of the *Vie de s. Thomas Becket* (6 copies) is still in progress.

the only really satisfactory form of edition is [...] one that gives [a plain transcription and an edited text] side by side. [...] Thus presented, the editor's reconstruction of the original can be seen in its proper perspective, as the fruit, not of a presumptuous disguised collaboration with the author, but of a tentative and undisguised collaboration with the scribe.⁴

As you will note, the objectives of Reid's ideal edition are rarely found in print editions, but they can be accommodated very inexpensively by an electronic text, open to both multiple views and the hypertext layering of information. In hindsight, I suspect Tim Reid would have welcomed the St Albans Psalter website⁵ presentation of the *Vie de saint Alexis* text, despite the fact that it focusses on only one manuscript of the text, since in other respects the website goes well beyond Reid's ideal edition: it provides colour images of the manuscript itself, in which the Alexis text is seen in the physical context of its production. The standard critical apparatus has been dramatically expanded. It includes essays on many topics directly related to the manuscript contents; there is a colour digital image of each manuscript page, and below each image there is a transcription of the medieval text; a translation into English is placed opposite the colour image of the page. The translation is repeated again below, facing the transcription of the medieval French text. In addition there is a separate commentary on each folio. In sum, the website seems to provide everything one might want, except an edition of the medieval French text itself.

On closer examination, however, it can be seen that the transcription is a minimal edition of the French text, since features such as erasures and scribal errors are noted, in italics, inside square brackets in the body of the transcription. The transcriber/editor also intervenes to make adjustments to the text, introducing punctuation and changes to spelling and word division, adding, for example, the inverted comma to indicate elision of a letter, and normalizing the letters *u* and *v*. In effect, this could be called an extreme Bédieriste edition of the medieval French text since it preserves almost all of the scribal elements, making only minimal editorial emendation to the French. However, the website design to some extent disguises more significant editorial interventions by shifting a major part of what Reid considered to be the editor's role to the English translation. There, inside square brackets, lines from other manuscripts lines are inserted for those missing in the St Albans Psalter French text, and changes are made to the sequence of lines as they are preserved in the manuscript when, in the view of the editor, the sense is better served by re-ordering the text.

Rich as the St Albans Psalter website is, with its extensive complementary features, the French text in its transcribed form remains in a relatively rebarbative state, virtually inaccessible to all but the most sophisticated reader of medieval French. It does function, however, as an excellent *mise-en-contexte* to the bare critical text of classical print editions,⁶ and in many ways is an antidote to the latters' austere monochrome clarity, re-situating the work in its full-colour literal *mise-en-page* within the manuscript and placing the manuscript itself within its wider cultural context.

A completely different approach to scholarly electronic text is used in the Princeton Charrette project.⁷ In contrast to the relative paucity of attention paid to the French text on the St Albans Psalter website, the Charrette project presents an almost overwhelming quantity of linguistic and literary information on the eight manuscript copies of Chretien de Troyes' *Lancelot* – a resource which goes well beyond Reid's wish for the both the editor's judgements on the text, and the evidence on which those judgements are made. The Charrette project was begun by Karl Uitti in the 1990s, and is now a veritable industry in itself,

⁴ Reid (1965: 288), cited by Ian Short in Reid (1984: 27, n. 52).

⁵ <http://www.abdn.ac.uk/stalbanspsalter/index.shtml>

⁶ See, for example, Storey (1968).

⁷ <http://www.princeton.edu/~lancelot/ss/>

spawning work by scores of researchers in spin-off projects at the Université de Poitiers (Le Projet Charrette), at Baylor University (Charrette Project 2), and Princeton, and even includes an expansion into an associated Digby 23 project. At the heart of the Princeton Charrette project is the critical print edition by Lucien Foulet and Karl Uitti, here turned into electronic form and accompanied by digital images of the complete text from all the manuscript copies, and detailed diplomatic transcriptions of each digital image. To this have been progressively added scholarly descriptive and interpretive markup of the electronic data, and a range of digital tools for paleographical, linguistic, literary, and rhetorical analyses. As this project demonstrates (and as is explicitly stated in the documentation of Charrette 2), future work on the corpus can expand almost indefinitely, since in scholarly pursuits the idea of “completeness” is beside the point.⁸

In a short article such as this it is also beside the point to attempt to discuss the many admirable qualities of the Charrette project – except to note that this scholarly enterprise is essentially an expansion of the standard critical print edition. But its complexity makes high demands on the user/reader, and despite the extensive additional scholarly apparatus, full appreciation of the critically edited text still often requires recourse to the printed edition. And in contrast to the St Albans Psalter project (focused on a single manuscript book), the Charrette project pays little attention to the *Lancelot* in its wider manuscript context.

The richness and complexity of both the St Albans Psalter website and the Charrette project (only two among many possible examples) demonstrate that the possibilities for new directions and expansions of the critical apparatus in scholarly electronic publication are almost infinite – but this strength can also be a weakness. “If you build it they will come” is perhaps viable as a philosophy in the cinematic *Field of Dreams* (Robinson 1989), but it is less obvious that even the best scholarly electronic projects have persuaded readers to make use of the wealth on offer, or that they have encouraged other editors to join in the electronic game, let alone create a competitive electronic league!

This brings us back to the fact that no widely accepted, or immediately recognizable, conventions have yet evolved in academia with respect to what are considered appropriate scholarly publishing objectives in the field of medieval electronic texts (this is a separate issue, I think, from the protocols of TEI). And it is not simply a matter of better defining intellectual or disciplinary approaches. It is also a question of what is the proper economic model which will sustain this work, and what are the elements of successful design. Although the publication, *per se*, of electronic texts is currently considered to cost nothing, the investment in scholarly effort and time required to complete such projects is extremely high, and institutional commitment to preservation and technical support is crucial. To date there is no accepted economic model, and very few political and cultural mechanisms in place for the support of such work. And on the question of what electronic form is best suited to communicate scholarship, as Steve Jobs and Apple Corporation have repeatedly shown, appealing design and ease of use are essential elements; they are just as important, I would argue, as the sophistication of the software underlying the scholarly content, and probably more important than the relevance of the scholarly objectives proposed. Today’s insights inevitably become tomorrow’s outmoded approaches! Bearing this in mind, the designer of an online project should aim to allow the reader/user to interact intuitively and intelligently with the material, leaving space for future intellectual engagements with the text in ways currently not imagined.

Finally, in order for scholarly electronic work that is both a complement and antidote to printed texts to gain a wider readership (or “market share,” and thus justify its “production,”

⁸ <http://lancelot.baylor.edu/about/>

to use the business terminology dear to government and academic administrators), our medieval learning should probably be deployed with more wit and worn more lightly. The St Brendan website, created by Dominique Tixhon, is one example which may point to possible future developments.⁹ Aimed at a general, rather than a scholarly, audience, the combination of medieval and modern text and clever graphic design enhances the pleasure of reading. It serves as a final reminder that preserving the “plaisir du texte” should also be one of the main objectives of academic creators of electronic text.

Bibliographical references

- Cerquiglini, Bernard (1989): *Éloge de la variante*. Paris: Cerf.
- Charrette Project website: <http://www.princeton.edu/~lancelot/ss/>
- Electronic Campsey Project website: <http://margot.uwaterloo.ca/index.html>
- MacBain, William (1964): *The Life of St. Catherine by Clemence of Barking*. Anglo-Norman Texts 18. Oxford: Blackwell, for the Anglo-Norman Text Society.
- Reid, T. B. W. (1965): On the Text of the *Tristan* of Béroul, in: Frederick Whitehead *et al.* (eds.), *Medieval Miscellany presented to Eugène Vinaver*. Manchester: Manchester University Press, 263-88.
- (1984): The Right to Emend, in: Ian Short (ed.), *Medieval Textual Studies in Memory of T.B.W. Reid*. Anglo-Norman Text Society Occasional Publications 1. London: Anglo-Norman Text Society, 1-32.
- Robinson, Phil Alden, dir. (1989): *Field of Dreams*. With Kevin Costner *et al.*, adapted from W.P. Kinsella, *Shoeless Joe Jackson Comes to Iowa*. Ottawa: Oberon, 1980. Universal Studios.
- Södergård, Östen (1948): *La Vie d'Édouard le Confesseur*. Uppsala: Almqvist & Wiksell.
- St Albans Psalter website: <http://www.abdn.ac.uk/stalbanspsalter/index.shtml>
- St Brendan website: <http://saintbrendan.d-t-x.com/>
- Storey, Christopher (1968): *La Vie de saint Alexis*. Oxford: Blackwell.
- Taylor, Jane H. M. (2011): [Review of] Laurence Harf-Lancner *et al.* (eds.), *Des "Tristan" en vers au "Tristan" en prose: Hommage à Emmanuelle Baumgartner*. Colloques, Congrès et Conférences sur le Moyen Âge 8 (Paris: Honoré Champion, 2009). *Speculum* 86, 1076-77.
- Zumthor, Paul (1972): *Essai de poétique médiévale*, Collection Poétique. Paris: Seuil.

⁹ <http://saintbrendan.d-t-x.com/>

Re-considering the semantic labels of the Anglo-Norman Dictionary

Geert DE WILDE, AND, Aberystwyth

From the first fascicle of its first edition, published in 1977, the AND has made use of (what appear to be) semantic usage labels for certain entries.¹ These labels, which mark the use of technical terms, are set apart from the actual definition by means of round brackets and the absence of italics. To give two random examples taken from its first few pages: the entry *abatre*¹ lists as its final sense '(law) *to abate, put an end to*', to distinguish this one from its non-legal senses, and *ache*¹ is glossed '(bot.) *wild celery*'. The brief 'Introductory Note' of the first fascicle (AND1, vii) does not comment on these labels or their purpose, and no comprehensive list of them is provided anywhere. A considerable portion, however, appears in the section 'abbreviations' (AND1, viii), but, evidently, only those that *are* abbreviations. Consequently, 'bot.' is listed as 'in botany', while tags like 'law', 'material' or 'local' are absent. None of the later fascicles, including William Rothwell's more extensive 'General Preface' found in fascicle 7, return to the subject. The upshot is that throughout the dictionary's first edition, the use of these technical usage labels was considered self-explanatory, and no indication was given either of any editorial intent or of their range.

In 2005 David Trotter wrote a new 'Reader's Guide' for the second edition of the AND, which was published in Vol. 1 (A-C) as well as online.² Here he gives a detailed outline of the contents and structure of a dictionary entry: "Articles indicate first the part of speech [...], then supply a gloss (italicised) and a quotation or quotations (in roman) illustrating that sense" (xxiv). In other words, the existence of any label, be it a language tag or a usage label (in brackets and not italicized), between the part of speech and the gloss, is once again not even acknowledged. Thus, it appears that AND2 has completely taken over AND1's non-policy on the use of (semantic) labels.

Despite appearances, things *have* been changing: to begin with, the creation of an on-line version of AND2, which introduced the use of a more consistent and uniform format to all articles, also brought along a reconsideration of the status of the semantic label. When the Word-based version of the second edition of A to E was converted into an XML version, the decision was made to distinguish these labels from the actual definition by tagging them separately. Thus, the 'usage tag' was introduced, which precedes the 'translation tag', rendering one of the above examples as <usage type="bot." /> <trans>wild celery</trans>. Most significantly, this XML 'usage tag' was envisaged not as a free-form section but as a 'pick-list', which means that only a defined (albeit expandable) set of labels became available to be used. The way this set was created, was by a straightforward (and in the first instance automatic) consolidation of all the semantic labels that already appear in the dictionary. As such, it uses AND2's list of abbreviations as a basis (removing some but not all of the non-semantic material), and added all other bracketed information found in that position (but excluding the language labels). Not surprisingly, this brought to light several inconsistencies,

¹ For the first edition (AND1), see *Anglo-Norman Dictionary*, ed. by William Rothwell *et al.*, 7 vols, Publications of the Modern Humanities Research Association 8 (London: Modern Humanities Research Association, 1977-92).

² The second edition of the Anglo-Norman Dictionary (AND2), currently complete from A to L (with M forthcoming in 2012), is published digitally and available online: www.anglo-norman.net. A printed version was prepared for the section A-E: *Anglo-Norman Dictionary: Second Edition*, ed. by William Rothwell and others, 2 vols, Publications of the Modern Humanities Research Association 17 (London: Maney Publishing for the Modern Humanities Research Association, 2005). For the reader's guide, see Vol. 1, xxiv-xxvii and <http://www.anglo-norman.net/sitedocs/main-intro.html#sec3>.

not only with numerous presentation variants of the same label, (e.g. ‘anat.’, ‘anat.’ and ‘anatomy’), but also with the rather liberal use of the bracketed label for all kinds of information, such as ‘as title of book’, ‘of children, hawks, hounds’, or ‘of fracture of skull’, that do not indicate a general semantic field but merely provide further information on the context. Phrases like these had to be moved, at this point, inside the definition or, in some cases, were tagged in a different way (as a more general ‘note’). The resulting XML pick-list of semantic labels (which was the first ‘complete’ list of that kind), after ironing out any overlaps, revealed a considerable number of genuine ‘new’ labels that were never added to the ‘abbreviations’ section, such as ‘acad.’ (academic), ‘culin.’ (culinary), ‘myth.’ (mythology), etc. From the revision of F onwards, the editors of AND2 have confined themselves to this list for the writing of all entries, and it is no longer possible to create ad hoc semantic labels. At this stage, any new label that is deemed necessary, first has to be added, in a separate exercise, to the XML pick-list.

While this implementation first acknowledged the truly separate status of the semantic label, it also exposed the problematic nature of that status – which becomes most apparent when, in the case of the online AND with its range of different search facilities, the question is posed whether it is possible to perform a search by semantic label. For example, the *Lexis of Cloth and Clothing Project* in Manchester has asked if we have a separate label for clothing (the answer was, unfortunately, no),³ and a project like the *Dictionnaire du Français Scientifique Médiéval* in Paris might want to call up all articles which use labels such as arithm. (arithmetic), archit. (architecture), hort. (horticulture), agr. (agriculture), etc.⁴ Similarly, labels like ‘her.’ or ‘mus.’ would make it possible for a user to bring together all heraldic or musical terms, and as such to do research on a particular (semantic) field of the language. For AND-editors it would offer the possibility of analysing the language by semantic group, and allow them to identify possible lacunae or under-represented areas. Although the separate tagging in the underlying XML currently allows for the possibility of introducing such a search option, we have, so far, decided not to make this available to the general public yet. There are two main reasons for this.

Firstly, as a direct result of the lack of any editorial statement on this, the use of semantic labels has, unfortunately, been treated at times almost erratically and as something entirely optional in the writing of a dictionary entry. The bracketed bit of information was only added, it seems, when a given editor believed it would clarify or improve his or her definition. For example, the entry *aristologie* is glossed ‘aristolochia’ and benefits greatly from the tag ‘bot.’ to clarify that what we have here is actually a plant. In contrast, the article *arbre* for its main and generic sense ‘tree’ did not seem to require the botanical label. Nevertheless, in the same article, there is a label for the locution *arbre de basme* (‘balm-tree’) but there is none for *arbre pomer* (‘fruit-tree’). In comparison, the entirely generic entry *plante*¹ was provided with a ‘bot.’ label. In a similarly inconsistent way, *lance* (glossed ‘spear, lance’) has the label ‘mil.’ for military, whereas *espee* (‘sword’) comes without such a label. Furthermore, some new labels were introduced over the years, only to be ignored or forgotten about in later entries. For example, the label ‘currency’ was introduced for the article *angevin*, and only reappears for *livre*². Other entries for currencies use the label ‘coin’, like for example *ferthing* or *marc*, whereas quite a few do not use any label at all. Add to this the fact that different editors have interpreted the implications or even meanings of semantic labels differently (the most striking example being the tag ‘iron.’ appearing not only with reference to the metal but also to signal the ‘ironic use’ of a word), and the result is an at times highly inconsistent distribution of the existing labels. As a result, any search for a particular semantic label would not offer any form

³ <http://lexisproject.arts.manchester.ac.uk/research/index.html>

⁴ <http://crealsciences.univ-paris13.fr/>

of completeness or reliability. A well-used label, like for example ‘law’ appears in more than four thousand entries, whereas a ‘forgotten’ label like ‘metal’ appears in just four.

A second reason for holding back the search by semantic label facility is the incomplete and, unfortunately, still disorganized nature of the current defined list of semantic labels. As described earlier, there never was a point in the history of the dictionary, when editors came together and decided which semantic labels would be required to cover all possible angles and fields expected in a medieval language. Instead, the only list of existing labels was produced in house, and is merely a collection of those created more or less ad hoc over a period of several decades. This has resulted in a great number of oddities and anomalies, of which I will quickly mention a few.

Firstly, different tags have sometimes been used to refer to the same semantic field, or if there are subtle distinctions, those do not seem to have been adopted in their usage. For example, we have the two labels ‘arch.’ and ‘archit.’ to refer to ‘architecture’, which, arguably, overlap with the tag ‘build.’. Similarly, the labels ‘topon.’ (toponymy) and ‘geog.’ (geography) have at times been used indiscriminately to refer to place-names. The label ‘geog.’ (geography) is also used for features of the landscape, which overlaps with the label ‘topog.’ (topography). And then we have competing labels such as ‘math.’ (mathematical) vs. ‘arithm.’ (arithmetic), or ‘mar.’ (maritime) vs. ‘nav.’ (naval), where different editors just seem to have preferred different nomenclature.

Secondly, the dictionary uses some labels that are non-medieval. One example of this is the distinction between ‘astrol.’ (astrology) (appearing 21 times) and ‘astron.’ (astronomy) (appearing 34 times). It is clear that trying to differentiate these fields would be a complicated task which is anachronistic to the medieval way of thinking. Instances like these should be avoided in the dictionary.

Thirdly, the defined set of usage tags still contains a considerable number of non-semantic labels. For example, two heavily used tags are ‘fig.’ (figurative) and ‘coll.’ (collective) – these labels qualify the usage of a word one way or another, but they do not make any difference in terms of its semantic field. Similarly, tags like ‘iron.’ (ironic) ‘pej.’ (pejorative), and ‘vulgar’, or even ‘imprecation’ and ‘exclamation’ belong to a different level of language interpretation and would therefore best be detached from this group by using a different tag – in this case one that merely signals the register.

Fourthly, we have a number of usage tags that have been used only a few times throughout the dictionary, so that their semantic width is not obvious. For example, ‘hist.’ probably stands for ‘historical’, but it is not clear what in a dictionary of a medieval language stands out as more ‘historical’. It appears twelve times, in articles as diverse as *baston* (‘a warden of the Fleet prison who carried a red staff as a symbol of office’), *ju¹* (attached to the locution *ju d’Olimpiades*, ‘Olympic games’) and *merchet¹* (‘fine paid to overlord for permission to give one’s daughter in marriage’). With a clarification of this lacking, current editors are often hesitant to use a tag like this again.

Lastly (and most importantly), there are several semantic areas that have been covered incompletely or hardly at all. We currently have tags for words for fishes (‘ich.’) and birds (‘orn.’), and it even turned out that, for reasons thus far unexplained, we have two tags for horses: ‘horse’ and ‘horses’. Other animal-words in the AND do not come with a specific semantic label, although eighty-five have been tagged as ‘zool.’ (zoological) – ranging from dogs, to seals, hedgehogs, lizards and even hornets. The labels for fish- and bird-names are strictly speaking sub-categories of the ‘zool.’ one, so if we distinguish those, are there any other animals or groups of animals we have to separate? Do we need further semantic labels such as ‘reptiles’ or ‘insects’ or ‘domestic animals’ and so forth? As a second example of the

partial representation of certain semantic sub-groups, we have the general tag ‘games and sports’, as well as the more specific ‘chess’ (probably prompted by the inclusion of a treatise on chess in the List of Texts) and somewhat surprisingly ‘wrestling’. For semantic fields which are currently not covered at all, I could mention oenology (or wine-making), lapidary (names of stones), philosophy, units of measure, clothing, art, non-Christian religions, etc.

With the AND currently presenting itself as primarily an online dictionary, to which the wide range of search options forms an integral functional part, the editors now face the challenge of resolving the abovementioned state of affairs, and of turning the semantic label into a more reliable and searchable feature of the dictionary. Evidently, because of the sheer scope of such a project (which would involve returning to every single article in the dictionary to re-assess and expand its semantic tags), it is essential to ‘get it right’ this time, and to create a classification system which is both comprehensive and transparent. The crucial starting-point would be the putting together of a full list of all the semantic labels that are going to be required, which not only fills in the areas that are currently missing but also removes those usage tags that are not semantic (ironic, figurative, etc.).

In order to achieve this, other dictionaries that have already produced comparable semantic lists should be used as guidance. A first possible model is the list of ‘disciplines’ of the online *Trésor de la Langue Française*.⁵ This list, which forms part of the TLFi’s ‘Recherche assistée’, creates twenty-one general ‘centres d’intérêt’, such as ‘Arts et spectacles’, ‘Enseignement’, ‘Médecine, santé’ and ‘Sciences occultes’, with numerous sub-categories for each field. For example, ‘Science occulte’ subdivides into ‘alchimie’, ‘astrologie’, ‘chiromancie’, ‘occultisme’, etc. Evidently, the TLFi’s list as it stands goes far beyond the medieval range of meanings, and could therefore not straightforwardly be applied to the AND.

In a very similar way, the Oxford English Dictionary allows one to specify certain ‘categories’ in its ‘advanced search’, which consist of twenty-one (different) ‘subjects’, such as ‘agriculture and horticulture’, ‘heraldry’, ‘law’ and ‘military’, divided into sub-groups as well.⁶ It distinguishes these as a set from a different search ‘layer’ entitled ‘usage’, which includes categories such as ‘derogatory’, ‘euphemistic’ etc. As already mentioned, a similar differentiation would be required for the AND usage tags. In the OED, a user can browse this ‘subject’ list and by clicking on a particular category retrieve all relevant senses in the dictionary. These senses can then be narrowed down into even more specific sub-categories. Interestingly, in the articles themselves, the subject-category is sometimes, but certainly not always, explicitly stated in the definition, which suggests that this search facility by semantic category is independent from the (visible) contents of the articles. Thus, by making the semantic label(s) invisible in the entry or sense, the OED avoids cluttering the definition, while still allowing the search facility to function accurately.

In 2010, the OED also added the ‘Historical Thesaurus’ as a search tool to their website, which provides a much more detailed and taxonomic classification of most of its senses.⁷ This independently created thesaurus not only constructs a semantic index of the entire English language, but also allows the OED to function fully as an onomasiological tool. While this goes far beyond the function of the semantic label as envisaged for the AND, it should be kept in mind that the OED’s Historical Thesaurus has the potential of serving as a central point of reference for any semantic labels, and could therefore possibly be linked to any system the AND might create.

⁵ See <http://www.atilf.fr/tlfii>

⁶ See <http://www.oed.com/browsecategory>

⁷ See <http://www.oed.com/thesaurus>.

Volumes 21 to 23 of the *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, which deal with *Materialien unbekannten oder unsicheren Ursprungs*, provide an example of a truly onomasiological concept-orientated presentation of a dictionary, whereby the entries are organised not in alphabetical order but by their meaning as part of a universal semantic classification structure.⁸ The basis of this is a *Begriffssystem*, originally developed by Wartburg in collaboration with Rudolf Hallig, which is similar to what is achieved by the Historical Thesaurus of the OED.⁹ For example, the first section 'L'univers' has the categories 'Le ciel et l'atmosphère', 'La terre', 'Les plantes' etc., with the latter subdividing in 'La vie végétale en général', 'Les arbres', 'Les arbrisseaux et plantes à baies', 'Les plantes alimentaires' etc. Each section then makes more subtle differentiations until it arrives at the actual senses. As with the Historical Thesaurus, such a semantic taxonomy makes it possible not only to reveal areas that are relevant for the mapping out of the AND's usage tags, but also to rely on a central point of reference that locates those labels within a general semantic framework, which would then enable the AND to link more directly to other dictionaries using the same framework.¹⁰

A fifth and last example can be found in the *Complément* to the FEW, where a much more general list of twenty 'domaines spécialisés' which refer to the areas dealt with by specialised dictionaries that the FEW uses as sources.¹¹ These distinguish broad semantic domains such as 'armée', 'arts', 'botanique', or 'chasse', etc., and form a collection which is much more similar to the one currently used by the AND. Nevertheless, it already has categories which are absent from the AND, such as 'commerce' or 'métiers'.

These five examples clearly demonstrate how much of a difference there can be in the range of a semantic categorisation, and, from the outset, a decision would have to be made on how detailed and precise the AND semantic list should become – on how far down the road of an underlying onomasiological dictionary it should go.

I would like to highlight two practical requirements, or caveats, to take into account with a view to the formation of such a semantic list. My first caveat is that this list, as mentioned before, should have maximum transparency, both for the users and the editors. One way to achieve this is by grouping several semantic labels together into more general fields, similar to what has been done in the TLFi or the OED. For example, 'anat.' (anatomy), 'zool.' (zoology), 'bot.' (botany) could all go together under a heading 'biology and nature'. In the same way, 'games and sport' could be a general heading for labels such as 'chess', 'wrestling' and others. In this way, the AND would construct a minimal semantic tree or hierarchy that would not go as far as the Hallig / Wartburg or OED's Historical Thesaurus taxonomies, but that would make it easier simply to maintain an overview of the different categories. Another option (which none of the above-mentioned dictionaries seem to use) to increase transparency would be to add, at this early stage, definitions or editorial statements which clarify and specify these semantic labels. For one thing, this would enable continuity between different

⁸ Walter v. Wartburg et al., *Französisches Etymologisches Wörterbuch: Eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*, vols 21-23, *Materialien unbekannten oder unsicheren Ursprungs* (Basel: Zbinden, 1965-97).

⁹ Rudolf Hallig and Walter v. Wartburg, *Begriffssystem als Grundlage für die Lexikographie; Versuch eines Ordnungsschemas* (Berlin: Akademie-Verlag, 1952).

¹⁰ The Analyse et Traitement Informatif de la Langue Française laboratory (ATILF), <http://www.atilf.fr/>, is currently preparing a digital version of the Hallig/Wartburg *Begriffssystem*, which ideally could serve as the foundation of an onomasiologically-based system to link different dictionaries.

¹¹ Chauveau, Jean-Paul / Greub, Yan / Seidl, Christian, *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes von Walther v. Wartburg. Complément*, 3rd edition, Bibliothèque de Linguistique Romane, Hors Série 1 (Strasbourg: Éditions de Linguistique et de Philologie, 2010), 353-55.

editors and over longer periods of time, avoiding confusion between tags such as, for example, currently ‘theol.’ (theological), ‘eccl.’ (ecclesiastical) and ‘bibl.’ (Biblical).

The second requirement is that to a certain extent, multiple labelling will have to be allowed. Currently the XML pick-list has a small number of labels that have a two-fold reference, such as ‘eccl. and law’, ‘mil. and nav.’ or ‘mus. and fig.’. These are not only awkward in that allowance would have to be made for a great number of possible combinations (for example, if we have ‘eccl. and law’, what about ‘nav. and law’, ‘agr. and law’, ‘forestry and law’ etc.), but they would almost certainly create complications for search engines. A more straightforward solution would be that a sense could have more than one semantic label attached (which is currently not the case in the online AND). For example, an entry like **barge** would need the label ‘nav.’ (naval) that applies to all its senses, and with extra labels ‘mil.’ (military) for ‘war vessel’, ‘merc.’ (mercantile) as well as ‘measure’ (unit of measure) for ‘barge load’, and ‘her.’ (heraldic) for ‘depiction of a barge, galley’. For the time being, I leave open the question whether the multiple labels system should then also reflect the aforementioned semantic hierarchy. In other words: should, for example, all entries with an ‘orn.’ label (bird names) also, perhaps invisibly, have a ‘zool.’ (zoological) label as well as a ‘biology and nature’ label attached? It will, perhaps, be a matter of running a small-scale trial section in the dictionary to find out to what extent and in which ways such a presentation, which could, of course, be semi-automatically applied, would be workable and/or useful.

In conclusion, the reworking of the semantic labels has the potential to become a major editorial task that might even have to be set up, initially, as a separate project. It is therefore essential that the editorial team has a clear idea, from the outset, of where they want such a revision to lead and of what level of semantic differentiation users would expect. It is, however, already clear from similar dictionary projects that, given the nature of the online AND, a feature like this would substantially enhance the quality and the editorial consistency of both the dictionary and its search-facilities.

Appendix: semantic labels / usage tags currently available in AND2

acad.	food	merc.
accounting	forestry	metal
agr.	games and sports	mil.
anat.	geog.	mil. and her.
arch.	gram.	mil. and nav.
archit.	her.	mus.
arithm.	hist.	mus. and fig.
as an armorial bearing	horse	myth.
astrol.	horses	nav.
astron.	ich.	orn.
Bibl.	imprecation	painting
bot.	iron.	pej.
build.	law	pharm.
chem.	law and mil.	politeness formula
chess	letter	prov.
coin	lit.	temporal
coll.	lit. and fig.	textiles
comparative	local	theol.
culin.	local and temporal	title
currency	logic	topog.
decoration	mar.	topon.
eccl.	material	ven.
eccl. law	math.	vulgar
excl.	med.	weather
exclam.	med. and astrol.	wrestling
fig.	med and fig.	zool.
fishing		

Bibliographical references

- Chauveau, Jean-Paul / Greub, Yan / Seidl, Christian (³2010): *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes von Walther v. Wartburg, Complément* (Bibliothèque de Linguistique Romane, Hors Série 1). Strasbourg: Éditions de Linguistique et de Philologie.
- Ducos, Joëlle *et al.* (2008-): *Dictionnaire du Français Scientifique Médiéval*. Paris. <http://crealsciences.univ-paris13.fr/>.
- Hallig, Rudolf / Wartburg, Walter v. (1952): *Begriffssystem als Grundlage für die Lexikographie; Versuch eines Ordnungsschemas*. Berlin: Akademie-Verlag.
- Owen-Crocker, Gale R. / Sylvester, Louise / Warr, Cordelia *et al.* (2006-): *The Lexis of Cloth and Clothing Project*. Manchester. <http://lexisproject.arts.manchester.ac.uk/research/index.html>
- Rothwell, William / Stone, Louise / Reid, T.B.W. *et al.* (1977-92): *Anglo-Norman Dictionary*, Publications of the Modern Humanities Research Association 8 (7 vols). London: Modern Humanities Research Association (AND1).
- , Gregory, Stewart / Trotter, David *et al.* (2005): *Anglo-Norman Dictionary: Second Edition, A-E*, Publications of the Modern Humanities Research Association 17 (2 vols). London: Maney Publishing for the Modern Humanities Research Association. www.anglo-norman.net. (AND2).
- Simpson, John / Weiner, Edmund *et al.*: *Oxford English Dictionary*. Oxford: Oxford University Press. <http://www.oed.com>. (OED).
- Trésor de la langue française informatisé. <http://www.atilf.fr/tlfI> (TLF).
- Wartburg, Walter v. *et al.* (1965-97): *Französisches Etymologisches Wörterbuch: Eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*, vols 21-23, *Materialien unbekannten oder unsicheren Ursprungs*. Basel: Zbinden (FEW).

On Linking Dictionaries

Michael BEDDOW, Technical Consultant, AND

When the next update of the AND2 goes on-line, probably when work on the M entries revision, currently nearly completion, is published on the site, you may spot an apparently minor difference at the foot of the on-screen display. For all AND2 entries, the existing timestamp will be replaced by lines like this

AND² Online edition.
<<http://www.anglo-norman.net/D/fabler>>; accessed 16 July 2011

You may notice that this bears an uncanny, but of course entirely co-incidental, resemblance to a feature of the new display format introduced by the on-line OED a few months ago, where at the foot of a displayed OED entry you will now see lines like

Second edition, 1989;
online version June 2011.
<<http://www.oed.com/view/Entry/77776>>; accessed 18 July 2011.

This could be considered merely the latest example of following the advice I give to people who ask me how I think scholarly dictionaries should be organized and presented on-line, namely “copy the way the OED does things as closely as you dare, short of risking a law suit”. That piece of counsel, by the way, is meant to encourage, not unscrupulous plagiarism, but reflective and intelligent emulation. And emulation, not so much of the “look and feel” of the on-line OED, as of the supreme behind-the-scenes achievement of which that “look and feel” is merely a surface attribute. I mean, the way the designers of the digitised OED have succeeded, in the older and newer versions of the site alike, in striking a difficult balance: between internal power and sophistication on the one hand, and unfussy presentation and ease of use on the other.

What goes on under the surface of a digital dictionary, between a user’s request for information and the requested material appearing on screen, is necessarily fearsomely technical even if “all” the user wants is to see a single specific entry. The real art, where the OED developers and designers succeed splendidly while some other scholarly digital dictionaries fall rather short, is to keep that fearsomeness out of sight behind a genuinely friendly presentation.

By “genuinely” friendly, I mean more than possessing a pleasing aspect on first acquaintance. I mean that long after that first acquaintance, an on-line dictionary should behave nicely at all stages of a user’s encounters with it, even when they become more complex and adventurous. And, a matter which is my main point of focus today, friendliness also encompasses an assurance that like a true friend, the dictionary won’t change abode, appearance or personality when you were least expecting it. And if you don’t visit for a while but then need to turn to it for urgently-needed help, you won’t find that your erstwhile friend has changed name or address or even disappeared altogether, his former habitation having been either demolished without trace, or occupied by a new resident who brusquely tells you that your friend has gone without leaving a forwarding address, before slamming the door in your face. The digital counterparts of such distressing events are rather too familiar to all those who have suffered the frustration of “broken links” on the World Wide Web, especially when what has disappeared are sites we linked to in good faith from our own publications, only to leave bewildered readers complaining that the links we inserted have “died” on them.

Where a resource is available only on-line, as is the case with the full AND2, offering links to its content which are guaranteed not to “die” in this way is absolutely crucial, and editors with overall responsibility for a digital resource need to make absolutely sure such a guarantee is offered and honoured. The responsible editors may not know themselves how that guarantee can be achieved, and they may understandably take the view that the mechanical details of achieving it are best left to technical staff, but it is their duty as editors to insist that their technical assistants do indeed build such a guarantee, and the means of honouring it into the indefinite future, into their systems. They should give that duty the same priority and attention which they naturally accord to the maintaining the highest standards in their dictionary’s scholarly content.

This is a cardinal point of scholarship in the digital era. Everybody recognizes that accurate and perspicuous referencing is of the essence of scholarship, distinguishing true scholars from mere reciters of individual opinions, but too many current scholars still think of referencing purely in print media terms. Whether we like it or not, print media referencing techniques are simply not generally suitable for referencing digital resources. That means that scholars who publish works of their own in digital form without making sure that the wherewithal is in place for others to make acceptable references to those works, are falling short of the best standards of their profession.

Most people in the field now realise that interlinking between cognate digital dictionaries is highly desirable. Indeed, in another area of lexicography where I design and implement on-line resources, namely dictionaries of lexis and terminology written in Sinitic characters, such interlinking between projects has long since become commonplace and is regarded by those in the field as a basic facility rather than a desirable “extra”. What experience in that field shows is that interlinking at lexical item level between often internally quite disparate resources is by no means as difficult a problem as some of those who are currently talking about interlinking digital dictionaries of medieval European languages are making out. Its solution is basically very straightforward, and requires no expenditure of time or grant funding on joint “actions”, inter-project workshops or suchlike, even though those who earn their living from tackling technical problems which scholars believe are beyond their comprehension (or, worse still, beneath their concern) may overstate the amount of “research” that still needs to be done in this area.¹ I’ll come back to this point later.

But before getting into what does need to be done, technically, to get interlinking between dictionaries working, I want to say more in support of my contention that all this is not merely an essentially technical problem with a technical solution, but also, inseparably, an issue of central concern to all scholars: namely the stable and accurate referencing of sources. I tried to broach this matter several years ago, in the on-line documentation for the AND, and I will inflict the paragraph concerned on you again now, before elaborating on it and taking it somewhat further than I did when I first wrote it some seven years ago.

Although reference to scholarly dictionaries by page and column is a widespread, and formerly well-founded practice, it is no longer appropriate in the era of on-line lexicography, and those wishing to include references

¹ It may be advisable to emphasise here that I am indeed today referring solely to making links between dictionaries at the level of specific entries via their headwords, i.e. between discrete lexical items. I would not want to dispute that proposals to link dictionaries and other works at the level of over-arching concepts, creating substantive semantic links which cross the boundaries of individual entries, and indeed of individual natural languages and scholarly disciplines, is indeed a technically highly complex problem still requiring much research. Though I would caution against directing funding in the direction of such research that could be better used for the relatively unglamorous but vital work required to unlock the myriad remaining unedited (or as yet inadequately edited) texts which are both the sustenance and the *raison d’être* of lexicographical efforts in medieval studies.

to the revised AND entries, in their own publications, are urged to abandon it, even in the case of AND2 A-E entries, where a printed edition exists. It would have been feasible, though extremely time-consuming and a waste of resources better applied to more important ends, to record the page and column divisions of the printed AND2 A-E in the on-line data, so that page.column references would have still been applicable to those letters. But since the F and G entries now on line, and their successor entries in later letters as the revision progresses, have no printed counterpart, and probably never will have one, there is no way that non-existent print and column breaks could have been recorded on-line. Consequently anyone wishing to give references to AND2 should realise that page.column references, though interpretable in the case of A-E material by those with ready access to the print edition, will be unintelligible to on-line users (who are likely soon to be in a considerable majority), and in any case impossible to specify for the revised portions from F onwards. Instead, the recommended citation practice for AND2 is by entry headword. On-line publications are asked to reference AND2 entries by headword, supplemented where appropriate by direct hyperlinks to the AND2 entries on line. There is a specially designed procedure for creating such links, described elsewhere on this site, and the editors guarantee that, failing unforeseen and currently unforeseeable technical changes to the way linking operates across the entire World Wide Web, links to digital AND2 entries made in conformity with the stated procedure will not "die" or become obsolete, even if on some future occasion the AND delivery system is significantly redesigned or relocated. (<http://www.anglo-norman.net/sitedocs/main-intro.html#sec4>)

I'll say more in a moment about what it takes to be able to offer that guarantee and stick to it, but before that, emboldened by the example of the revised OED presentation, reflected in the modification to how AND entries are displayed which was my starting point, I want to move what I said back then about citing digital sources a significant step further.

There's more to those apparently innocent looking lines now present at the foot of OED and AND on-line entries than first meets the eye. Viewed more carefully, they amount to a wake-up call to scholars who have dozed through parts of the digital revolution, or maybe merely sleep-walked their way into hazy arm's-length engagement with computers in the hope of waking up soon to find it was all just a passing nightmare.

Let's take a second look:

<<http://www.anglo-norman.net/D/fabler>>; accessed 16 July 2011
<<http://www.oed.com/view/Entry/77776>>; accessed 18 July 2011.

Just what are these? Well, the first, most obvious, answer is that they are indeed links, or "hyperlinks" if you like. Type the part between the angle brackets there on your screen into a browser on any device that has Internet access and you'll be taken to the entry (provided you have access rights in the case of the OED, of course). So, if you're editing an entry in an electronic dictionary, or writing a paper that will appear in a medium that supports Internet linking, and you have brought up the associated AND or OED entry on screen as part of your research, you can cut and paste the hyperlink concerned into your own text, and eventual readers of that text will get to see a clickable link they can follow.

But there's a more fundamental reason why those items are there in both these on-line dictionaries, which I hope is now becoming clear. As well as providing a link that can be followed from suitable media, they also, at one and the same time, provide a unique and wholly sufficient reference to the item displayed, which can function as such a reference in any medium whatever, *including in the text of a printed book or periodical*, where they cannot, of course, function as hyperlinks. And in the case of an AND2 entry from Letter F onwards, they constitute the *only* means of providing a scholarly reference to an AND entry in *any* medium whatsoever. Traditional page-column references to AND2 are simply not possible and never will be, because there are no pages or columns to refer to, and there's no reason why there should be.²

² Despite this, there are examples of scholars citing AND2 A-E entries by page reference to the printed edition alone (even though there are now several hundred locations in A-E on-line entries where the editors have

In the terminology used by the World Wide Web Consortium, each of those links is, at one and the same time, both a URI and a URL – a Uniform Resource Identifier and a Uniform Resource Locator. A URI uniquely identifies a “resource” i.e. something either abstract or physical you want to inspect or use, or maybe you just want to distinguish it from all other possible items. A URL is a type of URI which “in addition to identifying a resource, provide[s] a means of locating the resource by describing its primary access mechanism.”³ Or, put more informally, it both identifies the resource and tells you how you can get hold of it. Now most people seeing those items on the AND or OED site would think of them purely as URLs or “links”, letting you go to the items concerned in a browser. But it is vital for an understanding of what digitization implies for scholarly practices to grasp that both of them are also identifiers, allowing you to pick out the item concerned from all other items. In other words, they are the digital counterpart of page references to print works. Where a resource exists in identical printed and digital forms, it is, naturally, always possible to give a page reference in addition to, or instead of, a URL. But where it exists only in digital form and can only be accessed in that form via the WWW, such a URL is the only available way to refer to it in a canonical fashion in another scholarly work, and consequently it is the method of reference other scholarly works simply have to adopt.

You may be thinking that there’s a major difference here between the AND and the OED. Whereas many AND2 entries do not have a printed form and never will, meaning that URLs are the only way scholars can give references to them, the OED is widely thought of as essentially still a print-medium Dictionary which happens to publish a digital version of its printed edition on-line, while incidentally also giving on-line users access to revisions which are not yet in any printed edition, but eventually, in one form or another, will be. Hence the OED’s provision of a URL reference for each entry displayed could be taken simply as a kind of convenient extra for those who like playing with machines, but not one serious scholars need to draw on when citing OED entries. But that view is seriously mistaken, because it understates the hugely important evolution which the OED has been quietly⁴ undergoing for the past decade and more. Precisely by now giving on-line users extensive early access to revised entries, and indeed to revisions still in the process of elaboration, the on-line OED is discreetly but inexorably becoming the primary resource of reference for scholars wanting to be at the forefront of their field, taking not merely temporal precedence over the printed edition, but because, beyond its convenience of access and use, it contains extremely important material not present in the print editions, and which scholars wish to draw on and refer to in their publications now, rather than at some unspecified future date.⁵ For such scholars, reference by URL is the only possibility for these portions of the on-line OED with no print edition counterpart, just as it is for all parts of AND2 after letter E.

So why are so many scholars still so reluctant to accept references to on-line resources via a URL as the straightforward equivalent of page references to print editions and employ them

made corrections or expansions which the print edition obviously cannot reflect) and even citing AND2 online-only entries while giving a page and column reference to the corresponding entry in the printed AND1.

³ Tim Berners Lee *et al.* Internet Engineering Task Force RFC 2986 (January 2005) §1.1.3 <http://www.ietf.org/rfc/rfc2986.txt>; accessed on 20 November 2011.

⁴ Quietly, that is, apart from occasional alarms and excursions in the correspondence columns of *The Times* about supposed threats to the continuation of the OED as a print publication.

⁵ I find it a matter of regret that DEAF has ended up with a publication pattern which enshrines the primacy of the print edition, envisaging on-line publication of the definitive version of its entries only after a three-year lag, and even then only in the limited, and limiting, form of graphical page-images. On-line access is indeed being offered to parts of the as-yet unpublished material, but in a form that falls far short of the way the OED makes its work-in-progress accessible on line, and in a format that is very plainly the “poor relation” of the “real thing”, the printed material object. I am sure that the decision to proceed in this way was taken in good faith on the best advice available; but in my view that advice was sadly not good enough.

as such? It has to be said that some of their reluctance is well-founded, in view of the prevalence on the Internet of those “dead links” I referred to earlier. A link is only the true equivalent of a page reference if it works, and can be relied on to keep on working indefinitely. In other words, to make a reference using such a link notation, you need to be confident that, if fed into the appropriate device, it will always take the user to the intended point. No-one feels any qualms about referring to a print dictionary entry by volume and page, because we are confident that the volumes where that reference can be resolved won’t be simultaneously vaporized overnight on all the world’s bookshelves. People don’t have the same confidence about the durability of the items to which URLs point, and, sadly, there are very good reasons for that, for which the creators and maintainers of scholarly digital resources which fail to provide persistent links are wholly to blame. Disappearance of links to on-line materials has come to be taken as a fact of digital life, when in fact such disappearance is always and everywhere not a fact but an artefact: an artefact of ignorance, insouciance or incompetence on the part of those responsible for the disappearing resource.

What exactly does it take for a scholarly on-line resource to be able to give the sort of guarantee of persistence to which we’ve committed ourselves at the AND? It takes several things, and I’ll walk through them one by one. If you are responsible for a digital resource of your own, you might like to check off these points against what your system provides.

First, we have taken several steps to ensure that the hostname www.anglo-norman.net, the initial component present in all the links-cum-references we publish, will always take users to the Anglo-Norman dictionary’s server, and that no-one outside the management of the AND project can stop that from happening.

“Always” in that sentence has two senses. First, it means that, provided there is a network connection of some sort between where you are and one of the servers where the Dictionary is housed, you will get through to that server, every time. It won’t necessarily be the same physical server in the same geographical location on each occasion, but you won’t see any difference. All our servers have the same site delivered in the same way and synchronised to the same master data sources. Our system monitors connections to the AND around the clock from five different locations worldwide. If two of those locations report that the AND server appears not to be responding, whether the problem lies with the server or some intervening node on the network, the server concerned is taken out of service and another one that can still be reached is substituted. To the user, the server remains www.anglo-norman.net.

Secondly, “always” also means that the server name won’t ever change, even if the location or operation of the servers does. Contrast a project that is hosted on a campus server and uses a hostname specific to the hosting institution, not the project itself. Something like anglo-norman.bloggsville.edu at the (fictitious, I hope) University of Bloggsville. Let’s now suppose that the Governing Body of Bloggsville College decides that hosting the AND no longer matches its “forward-looking mission statement”. So it reaches an agreement with Doomdale Academy, which is desperate to be associated with at least one internationally-known project, even if it is in the declining “traditional Humanities”, to house the AND instead. But now the hostname for the dictionary at the start of any inbound links has to become anglo-norman.doomdale.edu. Oops! All those links people made to our entries would be broken. No use begging the Bloggsville Governors to allow their servers still to respond to requests for items at anglo-norman.bloggsville.edu by silently forwarding them to doomdale.edu instead, with the users being none the wiser and the previous links staying fully functional. That’s technically possible, but politically ruled out. After all, the whole point of the exercise was to dissociate Bloggsville College from such outdated pursuits as medieval lexicography. The most we could hope for from Bloggsville would be that requests to the old

hostname would produce a page saying the site had “gone away” with a strongly implied “and good riddance”.

There’s a less drastic and more plausible scenario that would still undermine our claim to offer links that have the same permanence as page references. Supposing the AND, instead of having its own unique hostname, shared a hostname with several other projects (irrespective of whether or not it actually shared a server with those projects). In that case, the links might have looked like www.bloggsville.edu/library/anglo-norman/ etc. But then, after many such links have been created to the AND by third parties, Bloggsville College follows the worldwide trend of merging its library and information technology provision, partly because having “libraries” sounds unattractively “bookish”. So “library” has to disappear from any links bearing the College’s name. The Dictionary is henceforth to be accessed via www.bloggsville.edu/infostuff/anglo-norman/etc. Oh dear! All our links just died again. Once more, the Bloggsville Infostuff Access Facilitators, or whatever the ex-librarians are called in the New Dispensation, could, technically speaking, allow our links to be accessed via the old “library” designation as well as by the new one, but where “image” is decisive, as alas it has become in many academic institutions in the Anglo-Saxon world, that is unlikely to be allowed. There are several other ways in which decisions made at institutional level over which a project has no control can cause its links to break, but enumerating them here would be tedious. Suffice it to say that projects who want to give, and honour, a guarantee of link persistence need to isolate themselves from such pressures by keeping control of their hostname exclusively in their own hands.

Having guarded against such dangers from our wider organizational environment, we still have to make sure that nothing we do within the project itself has the effect of breaking links others have made to us in good faith. As well as guaranteeing that www.anglo-norman.net will always get you to our server, we also need to give an absolute assurance that /D/fabler, appended to that hostname will get you to the AND entry for fabler, not just now but at any time in the future. Giving that assurance and, more crucially for the status of links to our entries as fully equivalent to page references in every respect, making sure we can and do abide by it, is not quite as simple as it might sound. Any of you who have ever put material on a web server and published links to it will realize, there’s something slightly odd about both the URLs which I began with. No web server, left to itself, could do anything useful with either www.anglo-norman.net/D/fabler or www.oed.com/view/Entry/77776. Strictly speaking, those appear to be the names of directories supposedly on the server, and make no reference to anything that might be in those directories, should they even exist (they don’t, actually). But in fact when a request for such a link reaches the AND or the OED hosts, it doesn’t get passed on to the actual web servers in anything like that form. The AND host, for example, rewrites the /D/fabler into something much more rebarbative, currently

`/and2/cgi-bin/deliver-entry?id=ND-201-5D832E76-BA3266CE-E5B49CF0-BC5265AE&fmt=html&cl=ext`

Now that’s the sort of stuff web servers love to be fed with, and in a fraction of a second after the server sees this re-written version, it sends out the requested entry. But it’s understandably not the sort of thing scholars want to write into their footnotes in order to create a link-cum-reference to an AND entry, and that’s one of the reasons why we interpose that re-writing process at our end. It allows scholars to insert references or links to our entries in a “friendly” form, while we take care at our end of translating the incoming requests into the sort of thing web servers need to see. I have no knowledge of the inner workings of the on-line OED, but it’s clear that it must do something very similar.

But there’s another, rather more important reason, why we rewrite incoming requests in this way. It’s not just to make it easier for third parties to make links and references to us in a

more convenient format, it's also to give us the freedom, now and in future, to do whatever we like or need to do with the internal operation and organisation of the Dictionary, without either breaking existing links that third parties have made to us, or requiring them to alter those links retrospectively in their own publications. I said that the rather frightening final format of that example request was the way it was "currently" rewritten. But a couple of years ago, before a major revision of the internal operation of our system, the result of the re-writing would have been significantly different. Had our link specification included anything that exposed the specific inner workings of our system at that time to the outside world, then we would have faced a most unwelcome dilemma: either break existing third party links by changing our system, or keep our pledge not to break such links and not proceed with important enhancements to the Dictionary's inner operations. But the way we handle incoming links was designed from the start to allow us to keep our initially-publicized linking system intact and invariant, irrespective of any changes we wanted, or were forced, to make to our internal operations. That means we need never risk either reneging on our promise to provide persistent links, or being constrained in how the Dictionary operates internally by our wish to keep that promise. Such a risk would have arisen if the links we offer to the outside world had contained any reference to the specific current workings of our server, as some of the linking specifications of other dictionaries rather worryingly appear to do. But having fully isolated the format of incoming links from the internal requirements of our system, we can confidently claim that links made to AND entries in the way we specify (links, moreover that can now be cut and pasted from the bottom of any entry a user has brought up on screen without even needing to consult that specification at all) are fully as reliable as any page reference to a printed resource. That means that the editors of other scholarly works, dictionaries included, *whether themselves created and published digitally or not*, can and should use URLs to reference AND2 entries.

It also means that we at the AND have already done everything we can and need to do towards making interlinking with cognate dictionaries possible. What other dictionaries in the field need to do is ensure, in whatever way best suits their internal practices, that they offer to third parties a specification of how to make inward links that carries the same well-founded guarantee of persistence and stability that the on-line AND has designed in from the start. That can only be done by those responsible for each Dictionary making sure their system meets requirements like those I've been describing. Once that's been achieved by each separate project playing its own part, all our dictionaries can interlink without further ado, and certainly without anything that calls for inter-project workshops or research into more or less arcane theory or practice. European medieval scholarly dictionaries will then have reached a level of inter-connection that sinologists have already been taking for granted, and productively exploiting, in their on-line reference resources for the better part of a decade.

Le dictionnaire électronique au centre du travail d'édition des textes : quelques réflexions sur les rôles et rapports de l'éditeur et du lexicographe

Pierre KUNSTMANN, Laboratoire de Français Ancien, Ottawa

J'avoue éprouver une certaine fascination pour le terme de *hub* retenu par nos collègues d'Aberystwyth pour désigner, sur la page d'accueil de l'Anglo-Norman On-line Hub, cette instance qui rassemble le dictionnaire et son *associated source text base*. C'est justement de dictionnaire et de base textuelle que je veux parler, mais aussi de l'intérêt d'une communication directe, d'échanges en temps réel, au cours de leurs travaux, entre éditeurs critiques et lexicographes, ce au bénéfice des uns et des autres.

La base textuelle, de préférence lemmatisée ou avec possibilité de lemmatisation, me semble l'élément essentiel de ces rapports : permettant de pallier l'absence de compétence de locuteur natif, elle est également au centre de tous les dispositifs d'étude et de présentation électroniques. Elle constitue le corpus obligé du dictionnaire électronique et à l'éditeur elle donne le moyen de mieux embrasser son texte, de le situer dans un ensemble plus vaste aussi, avant de se mettre à l'établir et d'en tirer des observations linguistiques et un glossaire.

C'est grâce à une telle version électronique qu'a été élaboré, dans le cadre des travaux de préparation et de rédaction du *Dictionnaire du Moyen Français* (DMF),⁶ un *Lexique des Miracles Nostre Dame par personnages* (Kunstmann 1996),⁷ qui a été amplement exploité par les rédacteurs du DMF.

Le travail sur le lexique a conduit certains chercheurs du Laboratoire de Français Ancien d'Ottawa à jeter les bases d'une nouvelle édition du recueil, sur support électronique cette fois-ci. On peut trouver actuellement sur le site du laboratoire un prototype d'édition électronique datant de 2000.⁸ La collaboration de l'ATILF à Nancy, acquise l'an dernier, permettra de dynamiser ce projet en lui apportant les différentes fonctionnalités conçues dans ce laboratoire, pour la rédaction du DMF par exemple ou du DÉCT (*Dictionnaire Étymologique de Chrétien de Troyes*).⁹ Le lemmatiseur développé par G. Souvay servira, d'une part, à établir un lexique complet du recueil : toutes les acceptations et toutes les occurrences au fur et à mesure de l'établissement et de l'interprétation du texte (donc un progrès notable par rapport à celui de 1996, établi plutôt à partir d'un survol des textes, et un nouvel apport pour le DMF) ; d'autre part, à faciliter la navigation entre le texte des pièces et les articles du lexique.

La navigation entre texte critique et articles du lexique (ou même du dictionnaire, le DMF) s'effectuera de la même façon que ce qu'a conçu G. Souvay pour le DÉCT. Un clic sur une forme graphique du texte critique fait apparaître l'indication du lemme, de la catégorie grammaticale et du lien à l'article qui lui est consacré dans le dictionnaire.

En fait, il serait souhaitable que le philologue préparant une édition critique puisse se tourner directement vers le lexicographe responsable d'un dictionnaire, non seulement pour trouver une solution à tel problème d'interprétation d'une forme lexicale, mais aussi le cas échéant pour signaler la découverte de nouveaux vocables ou de nouveaux sens. Cette possibilité de va-et-vient entre les deux pôles édition/lexique serait à l'avantage de chacun :

⁶ <www.atilf.fr/dmf/>

⁷ Consultable également sur le Web : <www.atilf.fr/dmf/Miracles/>

⁸ <http://www.lfa.uottawa.ca/activites/textes/mirdr1/mdrlintro.html>

⁹ <www.atilf.fr/dect/>

l'édition en serait bonifiée et le lexique enrichi. Le dictionnaire resterait ouvert, aussi longtemps que les circonstances le permettraient, *hub* au centre d'un réseau, pivot vital pour les études portant sur la période couverte par l'ouvrage en question.

C'est déjà, d'une certaine façon, le cas du DMF : son programme d'aide à l'édition de texte comporte un « outil glossaire » permettant de déposer un texte au format XML/TEI et de le lemmatiser. Une étudiante au doctorat à l'Université d'Ottawa a ainsi fait lemmatiser par G. Souvay le texte des *Miracles de Notre-Dame* de Jean Miélot (ms. BnF fr. 9198), dont elle prépare une édition critique. Elle a pu, avec l'aide de son directeur de thèse, faire part d'une série de suggestions à l'équipe de Nancy, qui ont pour la plupart été acceptées et qui figurent maintenant dans le dictionnaire ou y figureront lors de la prochaine mise à jour. Il serait à recommander, pour le moyen français, que tout auteur d'édition, critique ou non, communique une copie électronique de son texte au DMF. Ce ne serait guère au détriment de la maison d'édition puisque, dans notre domaine, le lecteur intéressé voudrait également se procurer le péritexte. L'idéal serait que ce document soit accompagné des images du manuscrit de base ...

Restons sur terre et signalons deux cas bien concrets (soutenance de thèse, puis note d'édition critique et commentaire d'étude linguistique) à l'avantage des versions électroniques et montrant leur utilité dans le domaine de la syntaxe et du style aussi bien que pour le lexique. Si les bases textuelles doivent être consultées, comme tout document, avec réflexion et regard critique, inversement elles peuvent aussi permettre d'exercer le jugement des philologues, de l'entraîner, d'accroître leur compétence (au sens linguistique du terme) et de leur éviter des corrections (ou suggestions de correction) abusives dans les textes présentés au public savant. Dans le premier cas, il s'agissait d'une soutenance de thèse de maîtrise, il y a quelques années à Ottawa ; le passage suivant, tiré d'un miracle de Notre-Dame par personnages :

Mais je me repute et scé bien,
Sire, que je vail pis q' un chien,
Tant sui a Dieu abominable;
Robert ay nom, surnom de Dyable;
Si ques, pour Dieu, conseilliez moy.
Ou je sui perduz, bien le voy [MirPer33, v. 1074-1078]

avait surpris l'un des examinateurs, qui écrivit alors dans son rapport : « v. 1077 : *Si ques* ou *Si que* ? Que vient ici faire ce *s* ? Et comment expliquer cette conjonction de subordination de conséquence ou de manière devant un impératif ? Corriger en *Sires* ? » Une simple requête sur la base Textes de Français Ancien,¹⁰ dont il n'ignorait pas l'existence, lui aurait permis de voir que cette construction *si ques* + impératif est attestée 5 fois dans ce recueil de miracles. En voici un exemple, où la locution conjonctive est même suivie de 4 impératifs :

Mais le vaillant homme Lipage
Accorde et veult ce mariage
Pour l' amour de ce qu'en parlons
Nous deux et que nous en meslons,
Si ques ci plus ne vous tenez,
Mais alez, si vous ordenez
Et ne soiez pas negligens
Que vostre filz, vous et voz gens
Ne soiez ceens sanz demeure
Avant qu' il soit de prime l'eure [MirPer40, v. 495-504]

Le deuxième cas concerne un passage ensorcelé du *Perceval* de Chrétien de Troyes, un lieu périlleux pour philologues, où plusieurs d'entre eux (à commencer par moi dans une remarque

¹⁰ <artfl-project.uchicago.edu/content/tfa>

de ma thèse d'État¹¹, fondée sur l'édition Lecoy) ont trébuché. Le texte in extenso apparaît ainsi ponctué dans l'éd. Lecoy :

Qui lors veïst dras animaler,
et covortors et oreilliers,
cofres anplir, trosser somiers
et charger charretes et chars,
dont il n'i ot pas a eschars,
tantes et pavellons et trez,
uns cler sages et bien letrez
ne poïst escrire an .i. jor
tot le hermois et tot l'ator
qui fu aparellez tantost. [v. 4124-4133]

On aura reconnu au premier vers l'un des tours d'intervention de l'énonciateur dans le récit : *Qui lors veïst* suivi ou non d'une proposition principale. Cette construction, comme l'a indiqué Nathalie Bragantini dans un article à paraître, est à mettre en parallèle avec deux séquences voisines : *Lors veïssiez* et *Lors vit on*. Sans principale, *Qui lors veïst* reçoit nécessairement une interprétation exclamative (Kunstmann 1990 : 361-366) : « Ah ! si vous aviez vu (...) ! » ; quand une principale suit la relative, la phrase relève de la modalité assertive. Dans la citation de Chrétien, je pense maintenant qu'il faut placer un point d'exclamation après *trez* (v. 4129), comme l'a fait Hilka dans son édition et contrairement à l'interprétation de Lecoy. Ces vers ont retenu l'attention de deux excellents philologues, dans deux excellentes études, Brian Woledge et Keith Busby, mais malheureusement les ont fait tomber dans l'arbitraire et le flou. K. Busby (1993 : 481) écarte la leçon *Lors veïssiez*, qui figure dans 4 manuscrits dont son manuscrit de base, au profit de *Qui lors veïst*, considérant que la première leçon « constitue peut-être encore une modernisation apportée au texte de Chrétien » et s'appuyant sur un autre passage de Chrétien cité par Woledge (Érec v. 3809-3812 ; mais il s'agit d'un tour avec principale, donc d'une phrase assertive !..). Pour sa part, Woledge (1979 : 52) accepte les deux types de ponctuation, mais observe que « les manuscrits autres que BN 794 ont ici une syntaxe plus régulière et probablement plus authentique ». Devant une telle contradiction, à quel saint se vouer ? Aux textes électroniques ! Un clic sur le v. 6462 de la transcription d'*Yvaln* par K. Mayer¹² montre immédiatement que *Lors veïssiez* appartient bien à la langue de Chrétien puisqu'on le trouve dans tous les manuscrits :

H 6462	Lors veissiez genz arriers treire
P 6462	Lors veissies gens arrier traire
V 6462	Lors veissicz genz arrier traire
G 6462	Lors veissiez genz ariers <u>treire</u>
A 6462	Lors veissies ariere <u>traire</u> /194v°c/
S 6462	Lors veissies gens arriere <u>traire</u>
R 6462	Lors les viscies arriere traire

Quant à *Qui donc lors veïst* sans proposition principale, la base TFA en signale une occurrence dans *Ipomédon* ; N. Bragantini, s'appuyant sur les bases textuelles ainsi que sur des relevés personnels, en compte 7 occurrences dans les romans du XII^e s. et 11 dans ceux du XIII^e s.

Pour conclure je reviendrai au début de mon propos : l'avenir est aux *hubs* ! L'*Anglo-Norman On-line Hub* est plein de promesses : avec sa place centrale dans les études sur le français d'Angleterre, il a vocation à s'élargir. On a évoqué, lors de ce colloque, la possibilité d'un accès en ligne à l'ensemble des textes de l'*Anglo-Norman Text Society*. C'est

¹¹ Kunstmann (1990): 365.

¹² <www.lfa.uottawa.ca/activites/textes/kmeyer/kpres.html>

éminemment souhaitable et cela permettrait une collaboration étroite avec les auteurs d'éditions critiques dans ce domaine.

Références bibliographiques

- Busby, Keith (1993) : *Chrétien de Troyes, Le Roman de Perceval ou Le Conte du Graal*. Tübingen : Niemeyer.
Kunstmann, Pierre (1990) : *Le relatif-interrogatif en ancien français*. Genève : Droz.
— (1996) : *Lexique des Miracles Nostre Dame par personnages*. Paris : Klincksieck.
Woledge, Brian (1979) : *La syntaxe des substantifs chez Chrétien de Troyes*. Genève, Droz.

Des exemples des possibilités offertes par le *Dictionnaire du Moyen Français*

Gilles SOUVAY, ATILF–CNRS / Université de Lorraine

Le DMF dans sa version 2010 n'est pas seulement un dictionnaire dans lequel on cherche un mot pour trouver son sens. La communication faite lors du colloque anglo-normand a permis de montrer à des utilisateurs réguliers du DMF, des possibilités qu'ils n'utilisaient pas et qui pourraient leur rendre service dans leurs travaux. Cet article se veut être l'écho de la démonstration.

1. Le version 2010 du DMF (<http://www.atilf.fr/dmf>)

Le Dictionnaire du Moyen Français étudie le français continental pour la période 1330-1500. Initialement prévu pour une publication papier, il a pris une orientation entièrement électronique. Cela a permis non seulement de développer un dictionnaire, mais en le connectant à des ressources internes développées pour la rédaction des articles, et des ressources externes au projet, d'en faire une véritable plate-forme de correspondance lexicographique (hub) de la langue de la fin du moyen âge.

Le dictionnaire s'est constitué progressivement. Il s'est appuyé sur la méthodologie utilisée pour le TLF (Trésor de la Langue Française), un corpus de 218 textes servant de réservoir pour les exemples des articles. Ce corpus a permis de créer des lexiques (d'auteur, de genre...), qui eux-mêmes ont permis de rédiger des articles de synthèse. La version 2010 du DMF (Bazin / Souvay 2010), comporte un dictionnaire entièrement synthétisé. Il ne reste pratiquement plus de doublons. Auparavant, l'utilisateur avait parfois à consulter une dizaine d'articles redondants issus des lexiques. Il ne reste plus désormais que quelques mots grammaticaux en doublons.

Un élément très important pour la consultation du DMF est le lemmatiseur LGeRM développé spécialement pour faciliter l'accès aux articles. Il intervient à différents niveaux, souvent de manière transparente à l'utilisateur. Par exemple, il suffit de taper la forme rencontrée dans un texte et le lemmatiseur propose la où les entrées sous lesquelles le mot a pu être traité. Il permet le lien entre les composantes du DMF en proposant des fonctionnalités supplémentaires, par exemple interroger les textes à partir des articles du dictionnaire. LGeRM possède une base de connaissances divisée en trois parties : la liste des entrées du dictionnaire (lemmes), la liste de formes lemmatisées (graphies), des règles de transformation des mots s'appuyant sur la morphologie (règles morphologiques). LGeRM est l'acronyme pour Lemmes, Graphies et Règles Morphologiques (Souvay / Pierrel 2009).

Les quatre composantes du DMF sont visibles lorsqu'on accède à la page d'accueil à l'adresse <http://www.atilf.fr/dmf>.

Le **dictionnaire** est le cœur du projet DMF, on a accès à la dernière version et aux versions antérieures. Il est important de mentionner quelle version du DMF vous avez utilisée, des mots nouveaux apparaissent, des mots se sont regroupés, des sens nouveaux sont ajoutés à chaque version. Les possibilités de recherche sont très riches. Les éléments d'un article sont tous interrogables. Les entrées sont accessibles par le biais d'un filtre (début, fin, intérieur, expression régulière ...), à partir des lettres initiales ou encore en parcourant la nomenclature du DMF. Les mêmes possibilités sont offertes sur les étymons pour faire trouver des familles de mots, chercher sur les entrées des dictionnaires cités. Il est possible de faire des recherches sur les locutions à partir d'un mot ou des formes fléchies d'une entrée. Chaque élément de l'article est interrogable (domaine, indicateurs, condition d'emploi, locution, définition, exemples), avec possibilité de combiner différents critères dans la recherche avancée. Il est

possible de faire une recherche plein texte d'un mot ou des formes fléchies d'une entrée.

Les lexiques ont été conçus à l'origine comme matériaux du futur dictionnaire, mais ils ne disparaissent pas après avoir livré leurs informations dans les articles de synthèse. Ils restent accessibles à trois niveaux. Le premier accès se fait dans le dictionnaire dans un menu spécifique « Recherche dans les lexiques ». Le second accès se fait au niveau de l'article lui-même, un lien permet de consulter les articles ayant permis de rédiger la synthèse. Troisièmement enfin, ils sont consultables de manière autonome, une page présentant l'ensemble des lexiques et chaque lexique disposant de sa propre adresse d'accès. Le DMF 2010 comporte 21 lexiques. Exemple, le nouveau lexique de la version 2010 : *Pèlerinages de Guillaume de Digulleville* (Stumpf 2010), accessible directement à l'adresse <http://www.atilf.fr/dmf/PelerinagesDigulleville/>. Les fonctionnalités sont les mêmes que pour le dictionnaire, sauf que les recherches sont réduites aux entrées du lexique.

Les textes sont désormais répartis dans 3 sous-ensembles avec des intersections communes :

- le corpus de 218 textes initiaux, consultables à l'aide de la base de données textuelle Frantext (Bernard 2002) ;
- la composante base textuelle constituée des 218 textes initiaux du corpus DMF, augmentée de nouvelles saisies soit 231 textes en moyen français, et de 11 textes de français de la Renaissance, soit au total 242 textes pour 6 903 993 mots. Enfin
- des éditions électroniques en ligne, consultables en plein texte, par mots du texte et par lemmes.

Avec l'aide à l'édition de texte, le DMF offre la possibilité de faire un lien direct sur un article, d'analyser une forme, de lemmatiser un extrait de texte ou un texte complet, de construire de manière assistée un glossaire, un index lemmatisé, de réaliser une édition électronique en ligne ... Les outils sont disponibles librement pour toutes les applications électroniques.

2. Aide à la recherche d'une entrée

La difficulté principale pour consulter un dictionnaire d'un état de langue non-normalisé est de connaître, d'imaginer, sous quelle entrée le mot rencontré a été traité. Les entrées du DMF sont des lemmes modernes. Mais qu'en est-il des mots disparus, des mots que l'on ne comprend pas ? Avec le DMF, il suffit de taper le mot tel qu'il est rencontré dans le manuscrit, sans se préoccuper des entrées. Des propositions seront faites après analyse du mot. Différents cas de figures peuvent se produire.

- Le mot saisi est une entrée du DMF. Exemple pour *pouvoir*, le DMF propose immédiatement les deux articles POUVOIR1, substantif et POUVOIR2, verbe.

■ Filtre sur les entrées

■ Liste des entrées

<i>pouvoir1</i>	subst. masc.
<i>pouvoir2</i>	verbe

Structure de l'article
Article sans exemples !

b) Le mot saisi n'est pas une entrée du DMF, mais la base de connaissances du lemmatiseur contient la forme. Exemple : pour *venra* le DMF propose de consulter l'article VENIR.

■ Filtre sur les entrées

venra	Appliquer	Effacer
+ options		

venra n'est pas une entrée du DMF. Néanmoins c'est une forme connue de VENIR, verbe

c) Si le mot n'est ni une entrée du DMF, ni dans la base de connaissances du lemmatiseur, le mot est analysé par LGeRM. Exemple : pour *laidengie*, l'entrée LAIDENER, verbe est proposée en utilisant une règle de conjugaison.

■ Filtre sur les entrées

laidengie	Appliquer	Effacer
+ options		

laidengie n'est pas une entrée du DMF. Néanmoins il pourrait s'agir d'une forme de LAIDENER, verbe (*1 règle appliquée*)

Une rapide étude statistique se basant sur les résultats de la lemmatisation des *Miracles de Notre-Dame* par Jean Mielot, édition en cours de Loula Abd-elrazak dirigée par Pierre Kunstmann a montré que LGeRM était capable de proposer le lemme correct sur une forme inconnue dans 96% des cas (Kunstmann / Bazin / Souvay 2010).

La base de connaissances du lemmatiseur s'appuie sur les articles du dictionnaire, le corpus de textes, les éditions de textes étudiées. Et comme tout outil réalisé sur un corpus, elle peut être incomplète. Ainsi lorsque l'on saisit le mot *garet*, on pourrait s'attendre à ce que le lemmatiseur propose l'entrée JARRET, subst., ce qui n'est pas le cas au moment de la rédaction de cet article.

■ Filtre sur les entrées

garet	Appliquer	Effacer
+ options		

garet n'est pas une entrée du DMF. Néanmoins c'est une forme connue de GUÉRET, subst.

Proposer plus d'hypothèses

En cliquant sur le lien « Proposer plus d'hypothèses », on force le lemmatiseur à considérer le mot comme s'il n'était pas dans la base de connaissances. LGeRM peut alors proposer plus

d'entrées en appliquant les règles. Parmi les nouvelles hypothèses, on remarquera JARRET, subst., qu'on s'attendait à trouver initialement. Ce mécanisme permet donc de combler en grande partie les lacunes de la liste de formes.

■ Filtre sur les entrées

garet	Appliquer	Effacer
-------	-----------	---------

garet n'est pas une entrée du DMF. Néanmoins il pourrait s'agir d'une forme de :

- GUÉRET, subst. (*forme connue*)
- GARER, verbe (*1 règle appliquée*)
- JARRET, subst. (*1 règle appliquée*)
- GUÉRIR, verbe (*1 règle appliquée*)
- CARET, subst. (*1 règle appliquée*)
- GART1, subst. (*1 règle appliquée*)
- GARDER, verbe (*1 règle appliquée*)

3. Un article connecté

Les articles du DMF ne sont pas des articles statiques d'un dictionnaire papier. Ils sont affichables selon différents critères et offrent des liens sur les ressources internes du DMF et des ressources externes au projet.

Il existe trois modes principaux d'affichage de l'article proposés à l'aide de boutons situés au début de l'article :

- la structure de l'article permet d'avoir une vue d'ensemble de l'article sans aller dans les détails de chaque acceptation du mot ; c'est le mode d'affichage par défaut ;
- l'article sans exemples propose la structure complète de l'article sans afficher les exemples pour ne pas alourdir la lecture ;
- l'article complet présente l'ensemble de l'article ; pour certains mots lourds la lecture sur écran peut être difficile.

Exemple : l'article JARRET affiché en mode sans exemples :

JARRET	FEW IV *GARRA
JARRET, subst. masc.	
[TL, GDC : <i>jarret</i> ; FEW IV, 66b : * <i>garra</i> ; DEAF, J157 : <i>jarret</i> ; TLF X, 661b : <i>jarret</i>]	
A. - [Chez l'homme] "Partie postérieure du genou, jarret"	
Rem. FEW : «Agn. <i>grette</i> f. "jarret" (hap.)» ; AND, s.v. <i>garet</i> ¹ ...	
B. - [Chez le cheval] "Articulation du membre postérieur, entre la jambe et le canon, jarret" ...	
- [Chez le chien] ...	
- [Chez d'autres animaux (boucherie, chasse)]	
Synthèse des lexiques	
Robert Martin	

Le bouton propose deux autres modes d'affiche de l'article :

- « Formes de l'entrée » permet d'afficher les formes graphiques retenues par le rédacteur avec leur fréquence dans l'article, et si l'entrée est un verbe l'analyse morphologique de la forme en consultant la Base de Graphies Verbales <http://www.atilf.fr/bgv/>.

Extrait des formes de POUVOIR2, verbe

54 formes différentes pour 226 occurrences

	occ.				BGV
peu	3	paistre participe passé	2.	M. K. Pope	▼ 10
peuent	3	pouvoir indicatif présent 6	Hug.		▼ 3
peulent	4	pouvoir indicatif présent 6	Hug.		▼ 5

•

- « Exemples de l'entrée » permet d'afficher les exemples les uns à la suite des autres sans tenir compte de la structure sémantique de l'article.

Trois possibilités contenues dans le menu n'ont pas encore été présentées.

- Le bouton permet aussi de travailler sur des familles de mots en recherchant toutes les entrées de même étymon. Pour JARRET on trouve 10 autres entrées : AJARRETER, verbe ; ESGARRADE, subst. fém. ; ESJARRETER, verbe ; JARRE, subst. fém. ; JARRETIER, subst. masc. ; JARRETIÈRE1, subst. fém. ; JARRETIÈRE2, subst. fém. ; JARRETURE, subst. fém. ; JARRON, subst. masc. ; SOUS-JARRETIER, subst. masc.
- Le bouton permet d'accéder aux 5 articles JARRET contenus dans les lexiques.
- Le bouton permet de rechercher des attestations du lemme dans les autres ressources lexicales et textuelles du projet DMF. En cliquant sur une fréquence on obtient l'exemple en contexte. Exemple :

■ Recherche des formes de JARRET

	D	L	I	P	BFM	7FMR	NCA	DÉCT	BGV
garestz	1	-	1	-	-	1	-	-	-
garette	1	1	-	1	-	-	-	-	-
geret	1	1	1	1	-	1	-	-	-
jaret	-	-	1	-	-	-	-	-	-
jarraiz	1	1	1	-	-	-	-	-	-
jarrectz	1	-	1	-	-	1	-	-	-
jarret	4	-	3	7	-	5	2	-	-
jarrez	1	1	6	-	-	6	2	-	2 lemmes JARRE ▼
jarés	1	1	-	-	-	-	-	-	-
	D	L	I	P	BFM	7FMR	NCA	DÉCT	BGV

9 formes du lemme attestées

■ Attestation de jarrez dans la base des Intégraux

6 attestations [XML](#)

- [1] Oultre, pour le fait de la guerre, Que perdrions les vertuz des corps: Si nous cuit on les *jarrez* lors (Mir. ste Bauth., c.1376, 163).
- [2] Mais Remondin lui gette l'estrier par grant air, et attant le cheval ou front de si grant force que le chanfrain d'acier fu effondré, et convint le cheval par la force du coup aler par terre des *jarrez* derriere. (ARRAS, c.1392-1393, 63).

Le bouton  permet enfin d'accéder à la bibliographie des sources des exemples. On obtient le développement complet de tous les exemples cités dans l'article, une localisation éventuelle de l'œuvre et un lien vers la bibliographie du DEAF quand un article concernant l'ouvrage y existe.

1	1	ARRAS, c.1392-1393, 246 ARRAS (Jean d').- Mélusine, roman du XIV ^e siècle, publié pour la première fois d'après le manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal avec les variantes des manuscrits de la Bibliothèque Nationale par Louis Stouff.- Dijon : impr. Bernigaud et Privat, 1932 (Publications de l'Université de Dijon ; 5). Localisation : Arras DEAF MelusArrS, 1393
2	1 ¹	Cene dieux, c.1492, 132 La Cene des dieux. In : Recueil Trepp. Farces D.L., p. 107-141. Localisation : Caen (la pièce y a été représentée, son auteur probable y vivait au moment de sa composition [éd. p. 99])
3	1 ¹	Duo Brittonis t 13 1480 220

L'article lui-même est interactif. Il est possible de cliquer sur les mots des exemples pour lancer leur lemmatisation, de cliquer sur une référence pour obtenir toutes les informations bibliographiques la concernant. L'article fait référence à d'autres dictionnaires. Lorsqu'une version électronique en ligne est disponible, le DMF fait le lien vers l'entrée. Il est ainsi possible d'accéder au Godefroy, au DEAF, au TLF et à l'AND. Ce dernier n'est pas un dictionnaire obligatoire, mais il est parfois cité dans les remarques. La version 2012 du DMF en cours de préparation devrait faire apparaître l'AND dans les dictionnaires obligatoires.

4. Des textes accessibles par lemmes

Les textes du corpus DMF ne sont pas lemmatisés. Néanmoins la richesse de la base de connaissances du lemmatiseur permet de rechercher toutes les formes connues d'un lemme dans les textes. Exemple de recherche de deux lemmes en cooccurrence :

■ Formulaire

The screenshot shows the DMF search interface. It consists of two main search boxes labeled 'mot 1' and 'mot 2'. Each box has three buttons below it: 'Lemme', 'Forme', and 'Code', with 'Forme' being the active tab. To the right of each box is a 'Filtre...' button. Below the boxes is a section titled 'Options' containing the following settings:

- Ordre des mots :
 - ordre des mots indifférent
 - mot1 avant mot2
 - mot1 après mot2
- Entre les mots :
 - pas de contrainte
 - mot1 et mot 2 contigus
 - maximum
 - exactement
- Nombre de réponses :
 - Limité à 50 réponses
 - 2

Deux points importants à toujours avoir en tête lors de l'utilisation de la recherche par lemmes dans le DMF : la recherche n'est pas exhaustive et la recherche produit du bruit.

La recherche n'est pas exhaustive : la base de connaissances ne recense pas toutes les formes possibles d'un lemme et ne connaît pas non plus tous les lemmes possibles pour une forme.

La recherche produit du bruit : elle ne distingue pas les formes associées à plusieurs lemmes. Exemple de bruit : la recherche de cooccurrence de AIMER et MIEUX donne parmi les résultats :

L'ame en vault mieulx et la vie est plus saine;

Mais il en trouve tellement de plus pertinentes ...

Exemple d'interrogation : recherche PREUX et SAGE en cooccurrence, PREUX avant SAGE et les deux mots ne doivent pas être distants de 2.

La recherche produit 31 réponses parmi lesquelles :

[21/31] 0901 Jean FROISSART *Chroniques*, p.1400, 688

Et en estoit pour lors chapitaine,
uns bons chevaliers, preus, sage et hardis,
qui se nommoit messires Robers de Wargni, et avoit

[22/31] 5103 --- anonyme --- *L'Estoire de Griseldis en rimes et par personnages*, 1395, 7

Beaux homs, fort, riche, preu et sage.
Et en tous cas bien avisé,

5. Aide à l'édition de texte

Le DMF offre la possibilité de faire un lien direct sur un article, d'analyser une forme, de lemmatiser un extrait de texte ou un texte complet, de construire de manière assistée un glossaire, un index lemmatisé, de réaliser une édition électronique en ligne ... Les outils sont disponibles librement pour toutes les applications électroniques (particulièrement l'édition électronique de textes).

Lien direct sur un article du DMF et analyse d'une forme d'une édition de texte hébergée sur un serveur distant. Exemple : pour afficher le lemme AMER :

<http://www.atilf.fr/dmf/definition/amer>. Exemple : pour afficher l'analyse de la forme AMER : <http://www.atilf.fr/dmf/morphologie/amer>.

Étude d'une forme pour trouver l'entrée du DMF correspondante et les attestations de cette forme dans les corpus du DMF et d'autres projets sur la langue médiévale. Exemple : étude de la forme *menra* :

■ Formulaire

menra	Lancer l'étude	Effacer
-------	----------------	---------

- lemmatiser développer une graphie connue
 attestation dans les bases du DMF
 analyse dans la *Base de Graphies Verbales*

■ Résultat de la lemmatisation

La forme *menra* est connue du lemmatiseur avec l'analyse suivante :

MENER, verbe

Plus d'hypothèses

■ Attestation dans les bases du DMF

	D	L	I	P	BFM	7FMR	NCA	DÉCT	BGV
menra	-	-	20	7	3	22	27	-	5

Attestations des formes du lemme MENER

■ BGV

5 attestations dans la Base de Graphies Verbales

menre	meneir	indicatif futur 3	1. P. Fouché
menre	mener	indicatif futur 3	Hug.
menre	menar	indicatif futur 3	aucune source-Girard de Roussillon-Hachette

Outil glossaire pour construire le glossaire, l'index lemmatisé, réaliser une édition en ligne ... d'une édition de texte. Déposer un texte au format XML/TEI et le lemmatiser. Lever les ambiguïtés, corriger les erreurs de lemmatisation. Finaliser et exploiter les résultats : glossaire du texte, index lemmatisé, texte lemmatisé, édition électronique en ligne. Cet outil est utilisable librement dans le cadre d'une collaboration formelle ou non avec le projet DMF. Exemple de réalisation à l'adresse <http://www.atilf.fr/dmf/JeanPitart>.

6. Conclusions et perspectives

Le DMF au fil de ses différentes versions est allé au delà de ce que l'on attendait d'un dictionnaire. Il répond au besoin du médiéviste en lui donnant accès de manière aisée au sens des mots. Il lui permet de compléter sa vision, en utilisant les liens vers les ressources internes au projet ou vers les autres dictionnaires existants. La version 2012 devrait constituer un nouveau pas en proposant un DMF augmenté de nouvelles entrées, et d'un enrichissement des vocables qui ne figuraient que dans un seul lexique et qui n'avaient pas encore fait l'objet d'une synthèse.

Le lemmatiseur LGeRM développé spécifiquement pour la variation graphique médiévale a permis de développer de nouvelles fonctionnalités et un ensemble d'outils qui sont une précieuse aide à l'édition de texte. La construction de l'ébauche du glossaire d'un texte est

désormais une opération d'une rapidité et d'une efficacité redoutable. Il a été récemment adapté au français du XVII^e dans le cadre du projet européen IMPACT (améliorer la numérisation des fonds anciens des bibliothèques).

Références bibliographiques

- Bernard, Pascale / Dendien, Jacques / Lecomte, Josette / Pierrel, Jean-Marie (2002) : Un ensemble de ressources informatisées et intégrées pour l'étude du français : frantext, tlfi, dictionnaires de l'Académie et logiciel stella, présentation et apprentissage de leurs exploitations, in : Actes de TALN 2002, vol 2, 3-36, Nancy, 24-27 juin 2002.
- Bazin-Tacchella, Sylvie / Souvay, Gilles (2010) : Le Dictionnaire du Moyen Français: la version DMF 2010, in : XXVI ACILFR (Valencia 2010). À paraître.
- Bazin-Tacchella, Sylvie (2011) : Le réceptaire attribué à Jean Pitart (XIV^e siècle) : projet d'une édition et d'un glossaire Electroniques, in : Joëlle Ducos (éd.), *Sciences et langues au Moyen Âge. Université franco-allemande, Université de Paris IV et Université d'Heidelberg*, 27-30 janvier 2009. Heidelberg : Winter. À paraître.
- Kunstmann, Pierre / Besançon, Gérald / Souvay, Gilles (2010) : *Les Miracles de Nostre-Dame par personnages* : présentation de l'édition électronique en cours, in : *Actes du colloque « Sciences et savoirs sous Charles V »*. Nancy, décembre 2010.
- Souvay, Gilles / Pierrel, Jean-Marie (2009) : LGeRM : lemmatisation de mots en moyen français. *Revue Traitement Automatique des Langues* 50, numéro 2. <http://www.atala.org/LGeRM>
- Stumpf, Béatrice (2010) : Guillaume de Digulleville, *Pélerinage de Vie Humaine*, <http://www.atilf.fr/dmf/VieHumaine>

Sites internets

- Base de Graphies Verbales, ATILF-CNRS & Nancy Université ; LFA-Université d'Ottawa, <http://www.atilf.fr/bgv>.
- DicFro : La version en ligne du dictionnaire, du complément et du lexique de Godefroy, numérisés par Hitoshi Ogurisu à l'université de Wakayama (Japon), réf. GdfEdic/GdfCEdic/GdfLexEdic, réalisé par Michel Corne, <http://micmap.org/dicfro/>
- DEAF : Dictionnaire Étymologique de l'Ancien Français, <http://www.deaf-page.de/>
- DMF : Dictionnaire du Moyen Français, version 2010. ATILF-CNRS & Nancy Université, <http://www.atilf.fr/dmf>.
- Frantext, base textuelle. ATILF-CNRS & Nancy Université, [http://www.frantext.fr/](http://www.frantext.fr)
- IMPACT : Improve access to text. <http://www.impact-project.eu/>
- The Anglo-Norman On-Line Hub. A Project of Aberystwyth University and Swansea University, <http://www.anglo-norman.net/>
- TLFi, Trésor de la Langue Française informatisé. ATILF-CNRS & Nancy Université, <http://www.atilf.fr/tlfii>

Le Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom) entre tradition et innovation

Wolfgang SCHWEICKARD, LEI / DÉRom, Saarbrücken

1. Genèse et équipe

L'idée du projet DÉRom est née en 2007 du constat de l'absence d'un dictionnaire étymologique moderne qui couvre toute la Romania. La dernière édition du *Romanisches Etymologisches Wörterbuch* (REW) de Meyer-Lübke date en effet de 1935. Plusieurs tentatives de refonte ont échoué.

Il s'agit d'un projet européen qui réunit plus de 50 chercheurs de 12 pays. Parmi eux se trouvent de nombreux collègues qui jouissent d'une renommée internationale, comme Jean-Pierre Chambon, Rosario Coluccia, Günter Holtus, Maria Iliescu, Johannes Kramer, Eugen Munteanu, Max Pfister, Fernando Sánchez Miret, André Thibault, et d'autres. En outre, l'équipe comprend bon nombre de jeunes chercheurs qui se distinguent par un engagement et un dévouement tout à fait exceptionnels envers la recherche étymologique. Ce « pacte des générations » garantit un équilibre parfait entre les valeurs et les principes traditionnels de la recherche étymologique et les concepts qui se sont développés plus récemment. En font preuve entre autres les discussions vivaces et fructueuses qui se poursuivent régulièrement dans le cadre des Ateliers DÉRom à Nancy et à Sarrebrück.

Les initiateurs du projet, Éva Buchi et moi-même, ont considéré dès le début le recrutement et la formation de jeunes chercheurs comme une des tâches prioritaires. À l'heure où le paysage de la recherche et de l'enseignement supérieur européens est soumis à des restructurations profondes, il nous paraissait important d'œuvrer pour le maintien et le développement de la « force de travail » en étymologie romane.

L'événement majeur du projet en matière de formation a été l'École d'été franco-allemande en étymologie romane qui s'est tenue du 26 au 30 juillet 2010 à Nancy. À cette occasion 41 participants – étudiants, enseignants, doctorants et post-doctorants – provenant de treize pays se sont réunis à Nancy. L'école d'été se proposait (1) d'informer la communauté scientifique sur les progrès du projet, (2) de contribuer à la formation de jeunes chercheurs capables d'affronter les défis de demain dans le domaine de l'étymologie et de la lexicographie historique romanes, (3) de concentrer les compétences et les talents et de créer une synergie entre les projets phares de la lexicographie historique, et enfin (4) de permettre à chaque participant de rédiger un article du DÉRom. Les travaux pratiques ont été accompagnés par des conférences et des ateliers animés par des collègues spécialisés en étymologie et lexicographie romanes (entre autres Marie-Guy Boutier, Jean-Paul Chauveau, Martin-Dietrich Gleßgen, Yan Greub, Johannes Kramer, José Antonio Pascual et Thomas Städtler). On serait tenté de dire que depuis ses origines au 19^e siècle l'étymologie romane n'avait pas vu une hype pareille.

Les centres nationaux de la recherche scientifique français et allemand, l'ANR (Agence Nationale de la Recherche) et la DFG (Deutsche Forschungsgemeinschaft) ont décidé en 2007 après évaluation externe d'accorder un soutien financier considérable au projet. La réception du DÉRom dans la communauté scientifique est très favorable, ce qui se reflète aussi dans le nombre constamment croissant de collègues qui se joignent au projet. Je ne veux cependant pas passer sous silence qu'il y a aussi quelques prises de position critiques. De telles critiques sont les bienvenues, étant donné qu'elles soulignent l'importance qu'on attribue au DÉRom en tant qu'ouvrage pionnier de la recherche future en étymologie panromane.

Actuellement, les articles du DÉRom sont publiés exclusivement sur internet ; la publication d'une version papier est prévue pour plus tard. Le site web de l'ATILF, sous l'égide technique de Gilles Souvay, informe continuellement sur les avancées du projet. Pour l'instant 58 articles sont accessibles en ligne. Ce sont 58 de plus que dans le cas des initiatives précédentes pour la refonte du REW. Environ deux cents autres articles sont en cours de révision. Ils seront publiés successivement dans les semaines et les mois à venir. Le DÉRom a stimulé en outre plus de 20 publications qui relèvent thématiquement du projet et qui approfondissent différents aspects pratiques et théoriques des travaux.

2. Principes méthodologiques

Le but du DÉRom est l'analyse étymologique du lexique héréditaire des langues romanes selon la méthodologie de la grammaire comparée-reconstruction. La plus-value offerte par le DÉRom par rapport aux dictionnaires traditionnels ne réside donc pas nécessairement dans le dégagement d'étymologies complètement nouvelles, d'autant moins qu'en ce qui concerne le vocabulaire héréditaire panroman – objet central des recherches dans cette première phase –, la plupart des problèmes ont déjà été *grosso modo* résolus. L'objectif prioritaire du DÉRom est plutôt de préciser les filiations étymologiques en reconstruisant le lexique de l'ancêtre commun des parlers romans, le protoroman. La question qu'on pose n'est pas « Qu'est devenu le lexique latin (classique) ? », mais « D'où vient le lexique roman ? ». Par cet objectif particulier et la méthodologie correspondante, le DÉRom se distingue de tous les répertoires étymologiques traditionnels.¹

Cette conception méthodologique implique que les mots du latin écrit passent au second plan en faveur des bases réelles (orales) du lexique roman. La valeur des formes écrites traditionnelles n'est pas contestée péremptoirement, mais il faut se rendre compte que pour les historiens de la langue elles ne fournissent souvent qu'une orientation approximative. Par conséquent, vous trouvez dans le DÉRom des lemmes auxquels il faut s'habituer, comme */a'pril-e/ et */a'pril-i-u/ ou */as'kult-a-/ et */es'kult-a-/. Pour ceux qui n'aiment pas cette forme de présentation, le système informatique offre aussi la possibilité d'avoir accès aux lemmes par l'intermédiaire des corrélats latins traditionnels ainsi que par celui des lemmes du REW. Il va de soi que pour la documentation historique des articles, les formes qu'indiquent les sources, les dictionnaires et les études, sont maintenues telles quelles.

La méthodologie du DÉRom n'est évidemment pas facile à comprendre ni à accepter, même pour les collègues bienveillants. La rupture avec les traditions familiaires de l'étymologie romane provoque un certain « dépaysement épistémologique », comme l'a appelé Jean-Pierre Chambon. Ce qui est pourtant surprenant, c'est la fixation que font quelques collègues sur les aspects purement formels de la présentation, en fermant en même temps les yeux devant le fait que la méthode appliquée par le DÉRom n'est pas du tout nouvelle. Quand la base étymologique d'un mot donné n'est pas attestée, on à toujours eu recours, dans le REW comme ailleurs, à la reconstruction. Cependant, quand il y a des attestations écrites, les dictionnaires étymologiques choisissent celles-ci comme entrées, même si elles sont souvent bien loin de la réalité linguistique protoromane. L'amalgame méthodologique qui en résulte est déconcertant. L'histoire réelle de la langue ne se reflète que très imparfaitement dans les textes écrits, notamment littéraires. Mais il faut préciser que le comportement des dictionnaires est purement conventionnel, les formes écrites servant uniquement d'étiquette. Les lexicographes sont bien conscients du fait qu'il n'y a pas de

¹ Pour les bases méthodologiques et les progrès pratiques du projet cfr. Andronache 2010 ; Buchi 2010 ; Buchi/Schweickard 2008, 2009, 2010, 2011a, 2011b ; Buchi *et al.* 2010 ; Chambon 2007, 2010 ; Celac/Buchi 2011 ; Dardel 2009 ; Florescu 2009 ; Fox 1995 ; Iliescu 2011 ; Varvaro 2011a, 2011b.

développement linéaire et immédiat entre les lemmes du latin écrit et les issues romanes. En réalité, les méthodes qu'ils appliquent ont toujours été bien proches de celle du DÉRom. Prenons par exemple l'article *ecclesia* dans le LEI. Il s'agit d'un beau mot du latin écrit qui, en tant qu'étiquette généralisante, est apte à fournir une première impression du contenu de l'article. Du point de vue de la linguistique historique, il ne s'agit pourtant qu'une de plusieurs variantes pertinentes, qui a le seul mérite de s'être établie comme forme standard chez les auteurs de l'Antiquité classique. Par conséquent, les dictionnaires étymologiques ne se bornent pas vraiment aux lemmes écrits. Il ne faut que regarder le corps de l'article du LEI, où *ecclesia* figure à côté de toute une série d'autres étymons qui constituent les bases des différentes issues romanes :

1. **glisa*
2. **cisa*
3. **chiesa*
4. **eglesia*
5. **echiesia*
6. *ecclesia*

Et d'où résultent ces formes ? Bien évidemment de la méthode de la grammaire historique-reconstruction (à la différence près qu'elle n'est pas appliquée ici jusque dans le détail de la notation des étymons).

3. Documentation historique

Un autre secteur important est la documentation historique. Vu que le nombre des sources que nous avons à disposition s'est accru énormément, la documentation du DÉRom est beaucoup plus riche que celle du REW (cf. Schweickard 2010). Toutes les attestations sont accompagnées d'indications vérifiables des sources et, dans la mesure du possible, d'une datation (souvent provisoire). La gamme des parlers pris en considération a été élargie considérablement. 20 idiomes romans ont été sélectionnés comme obligatoires : dacoroumain, istro-roumain, mélégano-roumain, aroumain, dalmate, istriote, italien, sarde, frioulan, ladin, romanche, français, franco-provençal, occitan, gascon, catalan, espagnol, asturien, galicien, portugais. Pour chaque zone linguistique, des spécialistes se chargent du contrôle des matériaux et de leur analyse – un des avantages qu'offre un projet international comme le DÉRom. En ce qui concerne la sélection des parlers obligatoires je cite notre manuel de travail, le « Livre bleu » :

Un idiome appartient à la catégorie des obligatoires s'il constitue une langue-écart [...] et/ou s'il est doté d'un dictionnaire étymologique entièrement accessible aux déromiens (cas de l'asturien) et/ou s'il permet de compenser un déséquilibre dans la chronologie des attestations textuelles (cas des dialectes sud-danubiens du roumain).

Cette solution est globalement satisfaisante, mais elle présente deux faiblesses : d'une part l'absence de l'aragonais, d'autre part le fait que les parlers italo-romans péninsulaires ne soient représentés que par l'italien (donc en général le toscan). La parution prochaine de la totalité du *Vocabolario etimologico siciliano* (VES) fera pourtant basculer le sicilien dans la catégorie des idiomes obligatoires.

En ce qui concerne les différents instruments de travail – c'est à dire les dictionnaires, les articles, les monographies, les éditions de texte –, le DÉRom profite naturellement des progrès généraux de la recherche. Dans les trois quarts de siècle depuis la publication de la dernière édition du REW, nos connaissances ont augmenté énormément. Pour tenir compte du *spiritus loci*, il faut constater que pour son REW Meyer-Lübke n'avait pas encore à

disposition des ouvrages magnifiques comme le *Anglo-Norman Dictionary*, tandis que dans le DÉRom on compte une totalité de 70 citations du AND dans les 52 premiers articles publiés en ligne ! Et ainsi de suite : Meyer-Lübke n'avait pas de DLR pour le daco-roumain, pas de DELI ou de LEI pour l'italien, pas de DESF pour le frioulan, pas de EWD pour le ladin, pas de FEW (ou bien guère de FEW) et pas de TLF pour le français, pas de DCECH pour l'espagnol, etc. etc., pour ne rien dire des nombreuses études et éditions de texte récentes.

En ce qui concerne la bibliographie, nous distinguons deux catégories : la bibliographie de consultation et de citation obligatoires et la bibliographie générale. La bibliographie de consultation et de citation obligatoires comprend 130 titres considérés comme des références indispensables pour un idiome ou un ensemble d'idiomes. Les rédacteurs sont censés consulter la totalité de ces titres et citer ceux d'entre eux qui contiennent des informations pertinentes pour l'article en question. Chaque publication mentionnée dans cette liste est munie du nom d'un correspondant bibliographique, qui s'engage à la dépoiller sur demande pour les rédacteurs qui n'y ont pas accès. La bibliographie générale réunit la totalité des sources (dictionnaires, monographies, articles de revue, éditions de texte, etc.) citées par au moins un article du DÉRom, qu'il soit publié ou en cours de rédaction. Comportant actuellement 860 titres, elle est interrogable dans sa version à jour sur le site internet du DÉRom.

4. Progrès techniques

Dernier point : les innovations techniques et informatiques qui constituent un progrès phénoménal pour l'ensemble des philologies d'orientation historique. Nous ne disposons pas seulement de nombreuses études, sources textuelles et autres instruments de travail nouveaux, mais – ce qui n'est pas moins important – on y a accès beaucoup plus facilement qu'autrefois. Les nombreuses bases de données en ligne, les éditions de texte numérisées et les dictionnaires électroniques garantissent aux lexicographes un travail de rédaction efficace et une richesse sans précédent des bases empiriques.

D'autres innovations fondamentales ont été réalisées dans le secteur bibliothécaire. Bon nombre de bibliothèques ont commencé à numériser leur patrimoine de livres anciens et – si ces derniers sont exempts de droits d'auteurs – à les rendre accessibles gratuitement sur internet. Ces derniers temps, on observe une dynamique impressionnante dans ce domaine, grâce aussi aux subventions financières des différents organismes nationaux de la recherche scientifique, comme l'ANR et la DFG. Leur engagement dans le cadre du programme « open access » témoigne d'une politique culturelle clairvoyante et prête à répondre aux défis de la société de la connaissance moderne.

La Bibliothèque nationale de France a joué un rôle de pionnier dans ce domaine car, par l'intermédiaire de son serveur *Gallica*, elle a mis à disposition du public un nombre énorme de livres anciens. D'autres projets analogues ont suivi, comme la *Online Public Access Library* (OPAL) de la bibliothèque universitaire de Turin ou la *Digitale Bibliothek* de la Bibliothèque Nationale de Bavière. Le projet de loin le plus important est pourtant *Google Books* qui offre aux usagers gratuitement plusieurs millions de livres en format image et en format texte, de façon qu'on peut les lire, les interroger ou même les télécharger. Les différences qui s'observent entre la dynamique et le professionalism d'une entreprise privée comme Google et le manque d'efficacité et de maniabilité des initiatives d'institutions de droit public qui se sont proposé des tâches semblables sont frappantes. Quiconque a essayé de consulter les sites web de projets comme *Europeana* ou *European Library*, retournera avec gratititude à *Google Books*.

5. Résumé

Par son REW Wilhelm Meyer-Lübke nous a légué une œuvre monumentale de la recherche étymologique. Un siècle après la parution de sa première édition en 1911, le REW exerce toujours une influence considérable sur la recherche étymologique – le DÉRom en est un des témoins. En ce qui concerne les bases empiriques, Meyer-Lübke avait constaté déjà en 1934 dans la préface à la 3e édition du REW : « Der Stoff, den ein romanisches etymologisches Wörterbuch zu verarbeiten und darzustellen hat, ist in den letzten zwanzig Jahren ins Unendliche vermehrt worden » [« Les matériaux qu'il faut exploiter et analyser dans un dictionnaire étymologique roman ont augmenté à l'infini dans ces derniers vingt ans »]. Après trois quarts de siècle de recherches non moins intenses, les étymologistes modernes disposent d'une quantité de sources et d'instruments de travail autrefois inimaginable. Ces développements comportent des avantages fondamentaux, mais aussi un défi qu'il ne faut pas sous-estimer. Aucun lexicographe moderne n'est plus capable d'exploiter tous les matériaux que nous avons à disposition. Par conséquent il faut qu'on fasse, dans le *mare magnum* des matériaux, une sélection raisonnable, ce qui n'est pas réalisable par des moyens techniques, mais seulement par l'instinct philologique et l'expérience personnelle qui de tous temps ont caractérisé les bons étymologistes.

Références bibliographiques

- AND = Rothwell, William / Gregory, Stewart / Trotter, David (éds.) : *Anglo-Norman Dictionary*. London : Maney Publishing, ²2005 (¹1977-1992).
- Andronache, Marta (2010) : Le Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom) : une nouvelle approche de l'étymologie romane. *Dacoromania* 15, 129-144.
- Buchi, Éva (2010) : Pourquoi la linguistique romane n'est pas soluble en linguistiques idioromanes. Le témoignage du Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom), in : Carmen Alén Garabato / Xosé Afonso Álvarez / Mercedes Breca (éds.), *Quelle linguistique romane au XXI^e siècle ?* Paris : L'Harmattan, 43-60.
- Buchi, Éva / Chauveau, Jean-Paul / Gouvert, Xavier / Greub, Yan (2010) : Quand la linguistique française ne saurait que se faire romane : du neuf dans le traitement étymologique du lexique héréditaire, in : Franck Neveu et al. (éds.), *Congrès Mondial de Linguistique Française*, Paris, Institut de Linguistique Française. 111-123 (publication électronique³).
- Buchi, Éva / Schweickard, Wolfgang (2008) : Le Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom) : en guise de faire-part de naissance. *Lexicographica* 24, 351-357.
- Buchi, Éva / Schweickard, Wolfgang (2009) : Romanistique et étymologie du fonds lexical héréditaire : du REW au DÉRom (Dictionnaire Étymologique Roman), in : Carmen Alén Garabato / Teddy Arnavieille / Christian Camps (éds.), *La Romanistique dans tous ses états*. Paris : L'Harmattan, 97-110.
- Buchi, Éva / Schweickard, Wolfgang (2010) : À la recherche du protoroman : objectifs et méthodes du futur Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom), in : XXV ACILPR. 6, 61-68.
- Buchi, Éva / Schweickard, Wolfgang (2011a) : Sept malentendus dans la perception du DÉRom par Alberto Várvaro. *Revue de linguistique romane* 75, 305-312.
- Buchi, Éva / Schweickard, Wolfgang (2011b) : Ce qui oppose vraiment deux conceptions de l'étymologie romane. Réponse à Alberto Várvaro et contribution à un débat méthodologique en cours. *Revue de linguistique romane* 75, 628-635.
- Celac, Victor / Buchi, Éva (2011) : Étymologie-origine et étymologie-histoire dans le DÉRom (Dictionnaire Étymologique Roman) : coup de projecteur sur quelques trouvailles du domaine roumain, in : Overbeck / Schweickard / Völker (2011) : 363-370
- Chambon, Jean-Pierre (2007) : Remarques sur la grammaire comparée-reconstruction en linguistique romane (situation, perspectives). *Mémoires de la Société de linguistique de Paris* 15, 57-72.
- Chambon, Jean-Pierre, Pratique étymologique en domaine (gallo-)roman et grammaire comparée-reconstruction. À propos du traitement des mots héréditaires dans le «TLF» et le «FEW», in : Injoo Choi-Jonin / Marc

² <http://www.anglo-norman.net>

³ <http://dx.doi.org/10.1051/cmif/2010025>

- Duval / Olivier Soutet (éds.), *Typologie et comparatisme. Hommages offerts à Alain Lemaréchal*. Leuven / Paris / Walpole : Peeters, 61-75.
- Dardel, Robert de (2009) : La valeur ajoutée du latin global. *Revue de linguistique romane* 73, 5-26.
- DCECH = Corominas, Joan / Pascual, José A., *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*. Madrid : Gredos, 1980-1991.
- DELI = Cortelazzo, Manlio / Zolli, Paolo : *DELI. Dizionario etimologico della lingua italiana*. Bologna, Zanichelli, ²1999 (¹1979-1988).
- DÉRom = Buchi, Éva / Schweickard, Wolfgang (éds.) : *Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom)*. Nancy : ATILF, 2008ss. (publication électronique)⁴.
- DESF = Zamboni, Alberto, et al. (éds.) : *Dizionario etimologico storico friulano*, vol. 1 : A-Ca (1984), vol. 2 : Ce-Ezzidà (1987). Udine : Casamassima, 1984/1987.
- Digitale Bibliothek*, ed. Bayerische Staatsbibliothek München.⁵
- DLR = *Dicționarul limbii române (DLR)*. București : Editura Academiei Române, 1906-1949 et (serie nouă) 1965-2010.
- Europeana / European Digital Library*.⁶
- European Library*.⁷
- EWD = Kramer, Johannes : *Etymologisches Wörterbuch des Dolomitenladinischen (EWD)*. Hamburg : Buske, 1988-1998.
- FEW = Wartburg, Walther von, et al. : *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine darstellung des galloromanischen sprachschatzes*. Bonn et al. : Klopp et al., 1922-2002.
- Florescu, Cristina (2009) : Limba română în *Dictionnaire Étymologique Roman*. DÉRom (Romanisches Etymologisches Wörterbuch REW), in : Lumină Botoșineanu, et al. (éds.), *Distorsiuni în comunicarea lingvistică, literară și etnofolclorică românească și contextul european*. Iași : ALFA / Asociația Culturală «A. Philippide», 153-159.
- Fox, Anthony (1995) : *Linguistic reconstruction. An introduction to theory and method*. Oxford : Oxford University Press.
- Gallica = *Gallica. Bibliothèque numérique de la Bibliothèque Nationale de France*.⁸
- Google Books = Google Book Search.⁹
- Iliescu, Maria (2011) : Pour une romanistique panromane. Coup d'œil sur l'étymologie de l'italien «niente» 'rien', in : Overbeck / Schweickard / Völker (2011) : 97-101.
- LEI = Pfister, Max / Schweickard, Wolfgang (éds.) : *LEI. Lessico Etimologico Italiano*. Wiesbaden : Reichert, 1979ss.
- OPAL = *Online Public Access Library*, Biblioteca universitaria di Torino.¹⁰
- Overbeck, Anja / Schweickard, Wolfgang / Völker, Harald (éds.) (2011) : *Lexikon, Varietät, Philologie. Romanistische Studien. Günter Holtus zum 65. Geburtstag*. Berlin / New York : de Gruyter.
- REW = Meyer-Lübke, Wilhelm : *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*. Heidelberg : Winter, ¹1911-1920, ²1924, ³1935.
- Schweickard, Wolfgang (2010), Die Arbeitsgrundlagen der romanischen etymologischen Forschung : vom REW zum DÉRom. *Romanistik in Geschichte und Gegenwart* 16, 3-13.
- TLF = *Tresor de la langue française. Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle (1789-1960)*. Paris : Klincksieck, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 1971-1994.¹¹
- Varvaro, Alberto (2011a) : Il DÉRom : un nuovo «REW» ? *Revue de linguistique romane* 75, 305-312.
- Varvaro, Alberto (2011b) : La «rupture épistémologique» del DÉRom. Ancora sul metodo dell'etimologia romanza. *Revue de linguistique romane* 75, 623-627.
- VES = Varvaro, Alberto : *Vocabolario etimologico siciliano*, con la collaborazione di R. Sornicola, vol. 1 : A-L. Palermo : Centro di Studi Filologici e Linguistici Siciliani, 1986.

⁴ <http://www.atilf.fr/DERom>

⁵ <http://www.digitale-sammlungen.de/index.html>

⁶ <http://europeana.eu/portal>

⁷ <http://search.theeuropeanlibrary.org>

⁸ <http://gallica.bnf.fr>

⁹ <http://books.google.com>

¹⁰ <http://www.opal.unito.it/default.aspx>

¹¹ Également en ligne : <http://www.atilf.fr/lfi>

Le traitement des anglo-normandismes dans le
Dictionnaire étymologique de l'ancien français (DEAF)

Thomas STÄDTLER, DEAF, Heidelberg

Avant de commencer ma petite contribution, je voudrais souligner le fait que je me sers du terme anglo-normand ou anglo-normandisme par pure commodité et aussi à cause du fait que les matériaux concernés traités dans le DEAF sont désignés partout tout simplement comme anglo-normands. Et encore une remarque préliminaire : comme par principe chaque mot du français continental peut être employé dans un texte écrit en Angleterre, les auteurs de l'*Anglo-Norman Dictionary* ont absolument raison d'inclure dans leur dictionnaire une nomenclature assez vaste qui dépasse nettement ce qu'on pourrait appeler l'anglo-normand indigène. Ce que les mots traités dans l'AND ont en commun, c'est apparemment le fait qu'ils se trouvent tous dans des textes dits anglo-normands, et ce fait suffit à lui seul pour présenter les matériaux réunis comme une entité homogène. Ceci implique que, lorsqu'on consulte le dictionnaire un peu au hasard, on trouve par exemple successivement les entrées *gardener* "gardener", donc un mot du français continental, attesté dans un doc. de 1297 (WestmH 83 n°110), ensuite *gardireve* "ward-reeve", qui se trouve dans les *Lois dites de Guillaume le Conquérant* au milieu du 12^e siècle, un mot qui est pris directement du moyen anglais, ensuite *gardre* "lentille d'eau", d'origine inconnue et attesté dans un manuscrit d'environ 1465 seulement, etc.etc. Ainsi, on trouve réunis, je le répète, des matériaux qui peuvent paraître assez hétérogènes. Mais sans cet ensemble on ne saurait lire les textes anglo-normands, et c'est de cette circonstance que ce dictionnaire tire sa raison d'être.

Au DEAF, nous avons la prétention de répertorier l'ensemble du vocabulaire de l'ancien français. Dans le cadre de cet objectif, il paraît raisonnable ou même nécessaire de marquer tout ce qui s'écarte de la 'norme' du 'francien' du 12^e siècle qui représente l'état idéal-typique de la langue dont nous analysons le vocabulaire. Cet écart se manifeste surtout dans des phénomènes qui sont propres aux scriptae et qui, pour cela, méritent d'être signalés comme tels. Une de ces scriptae est l'anglo-normand dont des traits particuliers peuvent être trouvés sur des niveaux différents. Nous essayons, lors de la rédaction de notre dictionnaire, de tenir compte de ces niveaux différents sur lesquels peuvent surgir les particularités du français insulaire médiéval. Je vais vous en donner un petit aperçu.

Sur un premier plan, nous avons les anglo-normandismes purement graphiques, comme dans l'exemple de *jalonie* :

● jalosie f.

(*jalosie* PercB 815; MoniotArrD XXXII 14 [= ChansSGermM f°45v^o]; RomPast I 48,17, *jalou-sie* ca. 1160 FloreAL 2605; 2614; 2617; 2644; DoloPL 11079; RoseLlec 2844; 3583; 3622; etc.; ChansArtB IV 41; VII 30; XX 15; Noomen-Fabl n°29,66 (Le valet aux douze dames); Brai-CordN 346; JeuxPartL CIX 12; CXXI 8; 12; AubériTarbé 42,18; CesTuimPrS 179,5; TournAntW 556; etc., etc., *jalouzie* JeuxPartL CXXI 19, *je-lousie* ClefD 1367; 3158; 3169; GouvRoisGau-chyM 85,19; Aubéri[Tarbé 42,18] var. ms. 1298 GdfC; HuntTeach 1,321; TristNantS 15201; *ge-losie* YderA 4018; MaccabPr¹G I 2,26; Syra-cons 13; BestGuillR 1862; Bible GdfC, *gelozie* BibleAcre RLiR 66,458, *gelousie* Bible GdfC; BrittN 2,269; NicBozProvRST 50,4; [GlBN-lat7684M 227a,49; ProvM 804], agn. *gelusie* Al-NeckCorrH 237; SermHalesL 217; HuntTeach 1,321, *geluse* JubNRec 2,309 (Du roy ki avoit une amie⁽⁸⁾); ManuelPéch GdfC, s.l. *gallousee* LionBourgAIK 18901, agn. *gelusse* Graec Hunt-Teach 2,33)

C'est un mot qui n'a rien d'insulaire si ce ne sont des traits caractéristiques pour les particularités graphiques du français écrit en Angleterre ou de la scripta anglo-normande que nous rencontrons dans certaines variantes du mot et qui sont marquées comme telles. Qu'une telle particularité est purement graphique devient encore plus évident dans le cas d'un emprunt, comme, par exemple, celui de *incarnation* :

(*incarnation* 1^{er}t. 12^{es}. LapidALS 17; BenDucF 5170; 14770; 26170; etc.; AliscW 7879; doc. 1204 GysselingDocAnc n°5 p.196; doc. 1206 ib. p.196; doc. 1208 HerbomezTourn I 9; Vil-lehF 1; 30; 76; etc.; doc. 1212 HerbomezTourn II 12; doc. 1213 GysselingDocAnc n°7 p.197; RobClariL 17; doc. 1218 Lemaire p.410; etc.etc., agn. *incarnation* PhThBestWa 168; 668; BrutA 5267; 13292; RègleHospCamS 253, s.l. *incarnation* doc. 1251 DocAubeC 9,10, *incarnacion* BestGuillR 1456; doc. 1217 HerbomezTourn VIII 13, doc. 1224 GysselingDocAnc n°20 p.204; MirrourEdmABK 20,11; RutebZ 2,244,1 (= Bartsch-Horning 75a,1); BibleParS Luc 2,52 glose; Jean 8,56 glose; MenReimsW 15; MirNDChartrK III 71; JoinvMo 759; OvMorB II 3364, *incarnaciun* PhThCompS 2140; doc. 1258 DocAubeC 20,7, agn. *incarnacium* ChronSMichelB 1070, s.l. *incarnassion* doc. 1227 HerbomezTourn XX 13; doc.1229 ib. XXIV 11; doc. 1231 ib. XXVI 21; doc. 1263 DocFlandrM 21,19, *incarnasion* doc. 1213 HerbomezTourn III 12; doc. 1224 ib. XV 21; doc. 1229 Lemaire p.419; doc. Cambrai 1241 GdfC, *incarnastion* doc. 1283 Roi-sinM p.48, *inkarnation* doc. 1224 Herbomez-Tourn XIV 15, *inquarnation* BenDucF 39907, *inquaracion* MirNDChartrK XXVIII 6, *incarnation* doc. 1225 GysselingDocAnc n°23 p.205, *en-carnation* BenDucF titre après 8998; doc. 1234/35 HerbomezTourn XXVII 14; doc. Meurthe 1249 GdfC; doc. Meuse 1270 GdfC, agn. *encarna-tiun* PsCambrM p. 290,29, s.l. *encarnacion* SGil-lesP 3665; AmbroiseP 12349; doc. H.-Saône 1261 GdfC; doc. Allier 1267 GdfC; doc. Doubs 1268 GdfC, agn. *encarnaciun* GaimarB 1339; SAubH 305, s.l. *encarnasion* doc. 1219 GysselingDocAnc n°9 p.198, *encarnation* doc. 1270 DocAubeC 87,27, francoit. *ancarnasion* MPolRustRo X 2, s.l. *ancarnacium* doc. 1261 DocAubeC 35,13, *inca-nation* CoincyII30J 464var.)

L'attestation la plus ancienne se trouve dans un lapidaire anglo-normand, mais avec une graphie 'normale', bien que savante, et où nous avons ensuite des variantes graphiques qui montrent les particularités anglo-normandes connues. Nous avons même des cas, où un mot est attesté seulement avec une graphie anglo-normande et où nous avons établi tout de même une graphie normalisée parce que le mot lui-même n'a rien qui permette de le considérer comme anglo-normandisme, comme, par exemple, dans le cas de l'adjectif *guerrëor, qui n'est attesté que dans le *Roman de toute chevalerie* de Thomas de Kent :

- *guerrēor adj. (agn. *guerrēur* 4^eq. 12^es. Thom-KentF 2411) ◆ “qui est porté à la guerre” (4^eq. 12^es.,

Ces exemples suffisent pour illustrer cet aspect plutôt extérieur qu'est la graphie, et nous passons à l'existence anglo-normande proprement dite d'un mot ou du sens d'un mot.

- *rejangler v.intr.
(*regangler* fin 13^es. AncrRiwlett 107,32)
- ◆ “recommencer à parler de choses et d'autres sans objectif précis” (dans la seule att. en parlant de deux sœurs possédées par des diables) (agn. fin 13^es., AncrRiwlett 107,32 [*entre les tormenz dunt les diables les tormentenerent commencerent mout haut a crier: A, suffrez un pou, soffrez un pou e atendez!... quant eles oïrent mencion du saint veirai cors nostre seignur, comencerent a regangler e a fremir de denz et dire: Demain, demain, bras bras canit corvus*], AND 614b [“to chatter again”]). — Städltler.

Le verbe intransitif *rejangler fait partie de la famille de *jangler*. Le mot est attesté une seule fois dans une des deux versions anglo-normandes de l'*Ancrene Riwle* de la fin du 13^e siècle, et dans la scène en question nous suivons deux sœurs qui sont possédées par des diables. Le AND définit, à juste titre, “to chatter again”. La graphie avec *g* au lieu de *j* n'est pas marquée comme anglo-normande, puisque nous trouvons ce phénomène un peu partout. S'il y avait des attestations d'autres scriptae, on pourrait mettre ici ‘anglo-normand’, ‘normand’, ‘picard’, etc. Le mot lui-même n'est pas marqué non plus comme anglo-normand bien qu'il se trouve uniquement dans un texte anglo-normand. Ceci s'explique par le fait que la formation du type ‘verbe de base + préfixe *re-*’ pour exprimer la répétition d'une action est une des plus courantes et que cette formation n'est nullement limitée à une scripta. Pourtant, on retient le marquage ‘anglo-normand’ pour l'attestation elle-même pour souligner le fait qu'elle ne se trouve que dans un texte insulaire.

Sur un troisième plan nous avons des mots, des unités lexicales entières qui sont censées être anglo-normandes. Un exemple en est le substantif féminin *gulusie* “désir démesuré” :

- agn. *gulusie* f. ◆ “désir démesuré” (1^el. 13^es., RobGrethEv [*Perdu l'avum (le paradis) par gulusie, Par orgoil e par leccherie Stone*], Stone 347a).

Ce mot est un dérivé de l'adjectif *golos* “qui a un désir ardent”, et il est pourvu de la notion ‘anglo-normand’ parce qu'il se peut que la formation du type ‘adjectif de sens concret + terminaison -ie’, qui donne un substantif féminin, soit caractéristique pour le français insulaire. Que l'on compare le substantif féminin *goliardie* “manière de comportement contraire aux bienséances”, qui est un dérivé de l'adj. *goliart* “qui aime à manger (surtout aux frais des autres)”, et qui est attesté, lui aussi, seulement dans un texte anglo-normand, à savoir dans le *Mirour de Seinte Eglyse* de saint Edmond de Pontigny. Dans ce cas-là, nous mettons le marquage parce qu'on nous dit que cette formation se fait, en général, avec des adjectifs qui désignent des qualités intellectuelles [« die geistige Eigenschaften ausdrücken » MLFrGr II²

§ 94]. Et peut-être la formation avec des adjectifs très concrets est une particularité de l'anglo-normand. Grâce aux index ou, pour les parties électroniques du dictionnaire, grâce au moteur de recherche, on pourra faire un jour des sondages de ce type pour des analyses morphologiques, par exemple.

Je voudrais vous montrer encore un autre cas, celui de l'adjectif *jetable*, qui rendra le procédé peut-être encore plus clair.

● **jetable* adj.

(agn. *getable* fin 13^es. MirJustW 86)

- ◆ t. de droit “qui peut être avancé devant la cour”
(dit d'une excuse) [cf. *jeter (une) essoigne* “présenter une excuse de ne pas paraître en justice”. v. *jeter* 6^e ci-dessus] (agn. fin 13^es., MirJustW 86 [*L'essoigne de mal de lit est getable en court par ij. amis ou messages en lu de essoneurs quant la maladie se court en langour*]. AND 335a).

D'abord, nous avons une forme rétablie de cet adjectif qui est attesté seulement avec un *g*-initial. Cette graphie est dite anglo-normande, apparemment à cause de ce *g*-initial, et ce marquage est discutable comme nous l'avons vu tout à l'heure à l'exemple de la graphie *regangler* qui n'est pas marquée malgré le *g*-initial du radical. Vous voyez que dans la pratique il peut y avoir des différences dans l'approche des rédacteurs du DEAF. Ensuite, *getable* est considéré comme terme de droit au sens de “qui peut être avancé devant la court” et ceci dit d'une excuse. Cette définition est suivie d'un renvoi au syntagme *jeter (une) essoigne* “présenter une excuse de ne pas paraître en justice”, qui est traité ailleurs dans ce même article JETER, un syntagme qui fait également partie de la langue judiciaire et qui est également pourvu du marquage ‘anglo-normand’, puisqu'il n'est attesté que dans les *Coutumes, usages et péages de la ville de Winchester* et dans un document juridique publié dans les Yearbooks d'Edouard II. Et on trouve une note qui renvoie au *Livre de Britton*, une compilation juridique, où l'on trouve une description des faits juridiques.¹ La formation du dérivé *jetable* de *jeter* suit le modèle bien connu ‘radical d'un verbe + suffixe -able’ et n'a donc – de ce point de vue – rien qui soit typique de la langue insulaire. Mais aussi bien par la forme sous laquelle apparaît le mot, que par les contextes dans lesquels nous le rencontrons, nous constatons que la mention de ‘anglo-normand’ est justifiée.

Nous en venons enfin aux anglo-normandismes de pure souche, aux mots qui sont certainement d'origine insulaire. Un exemple en est *huscarle*, substantif masculin au sens de “membre de la garde du corps royale” :

agn. HUSCARLE m.

[Du mangl. HOUS-CARL “member of the household troops of a Danish king, an armed retainer”
(MED 4,1008b; déjà aangl. *hus-carl* “id.” BosTol 568b; BosTolSuppl 574a).]

Le mot a son origine dans le moyen anglais HOUS-CARL “member of the household troops of a Danish king, an armed retainer” qui remonte lui-même au vieil anglais, et il se trouve uniquement dans *L'estoire des Engleis de Geffrei Gaimar* (ca.1139, GaimarB 5053 [*sun fiz, Orbern ot nun, E sun nevo Siward barun ... E les huscherles ... qu'il menat En Escoce*

¹ En regardant la définition et le contexte qui l'illustre, on peut se demander si, dans la définition, il ne faudrait pas mettre *devant la court* entre parenthèses ou s'il faudrait établir un autre syntagme *jetable en court*.

morz les laissat] ; 5117 [De ses huscarles ... mult ocistrent E ses meisnees ... malmistrent]).

Une existence purement insulaire paraît sûre aussi pour un mot comme *kertel* qui est emprunté une seule fois au mangl. *kirtel*, lui-même du vieil anglais, et qui est attesté seulement dans un dialogue fictif servant à l'enseignement du français à de jeunes Anglais.

[agn. KERTEL m.

[Emprunt isolé au mangl. KIRTEL “sorte de vêtement de dessous pour hommes, de taille et de matériel variables” (attesté à partir de ca. 1200, MED 5,535a), lui-même de l'aangl. CYRTEL “id.” (BosTol 190a), cp. angl. *kirtle*.

REM.: À l'att. de DialFr1415, citée par AND, s'en ajoute une d'un passage dans DC 4,489c sous KIRTEL, tirée de ‘L'ordre observé à la Création des Chevaliers des Bains’, document p.p. Edward Bissens dans ses notes sur le traité de Nicholas Upton *De studio militari* (Londres 1654), repris par DC 5,379a sous MILES et dans Cantu, *Histoire universelle*,³ 1852, 10,607 [information par G. Roques]. L'att. de ce texte firm. est défini par DC prudemment et correctement “vestimenti species”, ce qui devient “ceinture” dans Gdf 4,684a, repris dans FEW 16,103a sub *absiq.* *GURDIL avec la date erronée ‘ca. 1400’ et avec le commentaire: «aus me. *girdel*». Le *kirtel* en question est fait de rouge tartarin, donc d'une étoffe de soie (cf. HöstlerTuch 96); il est beaucoup plus probable qu'il s'agit d'un vêtement que d'une ceinture; à corriger.]

◆ “sorte de vêtement de dessous pour hommes, de taille et de matériel variables” 1415, DialFr1415K 78,17 [*cote, purpoint et kertel, surkot, mantel...*], AND 375a; DC 4,489c; Gdf 4,684a; FEW 16,103a, v. la remarque ci-dessus.] — Städtler.

Et sont marqués comme anglo-normands aussi des mots comme l'adverbe *invitement* “sans le consentement (de qn)” qui a été formé occasionnellement sur l'adjectif latin *invitus* “qui agit à contre-cœur, à regret” :

agn. **INVITEMENT** adv.

[Mot formé occasionnellement sur le lt. INVĪTUS “qui agit à contre-coeur, à regret” (ThesLL 7²,233; pour le mlt. cf. LathamDict 1,1470c) qui continue à vivre en fr. sous la forme héréditaire, v. → ENVIS. Cp. *invité*, latinisme en mangl., MED 5,257b.]

◆ “sans le consentement (de qn)” (mil. 14^es. [?], doc. s.d. Rough 289 [*Et denaprès vindrount J. Mayn et autres marchantz claymonz le dit drap et mistrount cel drap qe nous savamus (sic) invite-ment en la charge du dit J. Grym et lui constrey-nerent a la commune place, c'est a savoir a le Baunk le Roi, de faire gré pur le dit drap*], AND 364a; ad FEW 4,803b). — Städtler.

Ce mot n'a peut-être pas l'air très anglo-normand, mais comme il n'est attesté que dans un document très probablement du milieu du 14^e siècle qui est contenu dans une compilation de textes juridiques, établie par Daniel Rough à Romney, nous le considérons comme anglo-normand, pour souligner le fait qu'outre-Manche des créations lexicales indépendantes étaient toujours possibles.

Ces exemples suffisent pour expliciter l'intention que nous suivons avec le marquage sur des niveaux différents. Ainsi nous distinguons par l'emploi de la mention ‘anglo-normand’ à des endroits différents de différents degrés d’‘anglo-normandité’ pour ainsi dire : un degré purement graphique ; un degré concernant le dérivé ‘normal’ d'un mot français ‘normal’ mais attesté uniquement dans un texte anglo-normand ; un degré concernant le dérivé jugé anglo-normand d'un mot français ‘normal’ ; un degré concernant un mot entier qui est absent du vocabulaire français continental, mais qui est de facture française ; finalement les dénominations de faits insulaires par des emprunts à l'anglais. Je ne voudrais pas me prononcer sur les possibilités que pourrait offrir un marquage quelconque dans l'Anglo-Norman Dictionary dont les sources sont toutes insulaires. Pour le DEAF, un traitement nuancé des anglo-normandismes me semble en principe approprié et justifié, la mise en pratique peut parfois être discutée.

L'informatisation du FEW

Yan GREUB, ATILF-CNRS / Nancy-Université

La question de l'informatisation du FEW est d'une grande actualité, pour deux raisons :

- D'une part, un projet existe : P. Renders a soutenu en juin 2011 une thèse de doctorat¹ décrivant un projet d'informatisation ; trois membres du FEW (E. Buchi, J.-P. Chauveau et moi-même) faisaient partie du jury, qui a jugé la thèse très favorablement, et on peut donc dire qu'elle est approuvée par le dictionnaire. Sous réserve de l'obtention de crédits, le projet de Mme Renders sera mis en œuvre prochainement, en collaboration avec le Kompetenz-Zentrum de Trèves, W. Raible et l'ATILF.
- D'autre part, un rédacteur se rendant dans les congrès y gagne l'impression d'une pression publique vers l'informatisation du dictionnaire.

Ce qu'on semble surtout attendre de l'informatisation, c'est une simplification de la recherche : recherche d'une forme, d'un mot, ainsi que de séries de formes réparties dans tout le dictionnaire ; ce dernier type de recherche n'est pas vraiment possible actuellement.

Il s'agit donc d'utiliser le FEW plus comme répertoire de formes (la dimension thesaurus, comme dit P. Renders) que comme discours étymologique (la dimension monographique dans la terminologie de Renders).

Mais la pression pour l'informatisation lui associe, et dans la thèse de P. Renders aussi, la question de la *mise à jour* du FEW. Cela ressortait des demandes formulées par un certain nombre de romanistes sondés par P. Renders, et je me permets de citer ici ce que cette dernière écrit à ce sujet, à un endroit stratégique puisqu'il s'agit de la dernière page avant sa courte conclusion.

La rétroconversion des 25 volumes du FEW est censée permettre leur mise à jour. Cette thèse a permis de relever divers avis quant à cette question délicate (→ 2.4.3.). Voici ce qu'on peut en conclure.

1. L'informatisation du FEW *doit* permettre sa mise à jour, comprise comme l'intégration des corrections et ajouts déjà publiés dans la littérature annexe, depuis des années, par des experts reconnus.
2. L'informatisation du FEW *peut* permettre que ce dernier devienne évolutif, c'est-à-dire qu'il continue à intégrer de nouvelles propositions de corrections et ajouts non publiés.
3. L'intégration des corrections et ajouts, quel que soit le moyen à l'aide duquel elle s'opérera en pratique, devra respecter certaines règles :
 - a) les corrections et ajouts devront être dûment signalés comme tels, afin qu'il soit toujours possible de faire la distinction entre le FEW original et une version corrigée du FEW ;
 - b) les corrections et ajouts devront être datés ;
 - c) les corrections et ajouts devront être vérifiés par un (ensemble d') expert(s) avant publication et doivent être signés par leur auteur, qui en est responsable.
4. Un FEW informatisé et consultable sur le web doit donner accès à la fois au FEW original et au FEW mis à jour. Ce dernier sera référencé par l'adresse du site internet et la date de consultation. En outre, un système de *versioning* est envisageable, qui permettrait, d'une part, de conserver de façon rigoureuse la trace de toutes les modifications effectuées dans le FEW et, d'autre part, de définir, malgré une mise à jour permanente, des versions stables du dictionnaire consultables par le grand public.

Je vais vous expliquer que ce projet me paraît trop optimiste, mais il faut noter que Mme Renders distingue très justement plusieurs types d'interventions possibles dans le texte du FEW.

¹ *Modélisation d'un discours étymologique, Prolégomènes à l'informatisation du Französisches Etymologisches Wörterbuch*, Thèse présentée par Pascale Renders (...) sous la direction de Marie-Guy Boutier et Eva Buchi, [Nancy-Université, Université de Liège], Année académique 2010-2011.

La modification du texte du FEW n'est pas illicite par définition : Wartburg la prévoyait et l'a mise en œuvre avec les pages d'*addenda* et de *corrigenda*. L'équipe du FEW, après sa mort, a poursuivi dans cette voie, en publiant par exemple les Étymologies doubles. Les mises à jour font partie du projet du FEW. Elles prennent la forme :

- des *errata et corrigenda* ;
- des comptes rendus du FEW ;
- des corrections apportées en cours de route à l'intérieur même du FEW, dans des articles qui proposent un nouveau classement, par correction (souvent, mais pas toujours, signalée explicitement) ;
- des articles signalant les étymologies doubles ;
- de la refonte du premier volume ;
- enfin, on ne sort pas non plus du projet du FEW lorsqu'on reconnaît que tel texte, daté du 12^e siècle par le dictionnaire, doit l'être du 14^e, ou qu'une source attribuée à telle localité doit être réanalysée comme composite. De telles corrections, une fois qu'elles ont été signalées, doivent être appliquées généralement au texte du FEW, mais on voit qu'elles risquent de changer le sens de certains articles.

Wartburg a voulu présenter l'ensemble du lexique galloroman. Cela signifie que toute forme, sens ou date nouveaux ont vocation à figurer dans le FEW. Lorsqu'une édition ou compte rendu, par exemple, signalent des premières attestations par rapport au FEW, et pour autant qu'il ne s'agisse pas de fantômes, il s'agit *de fait* de corrections au FEW, d'une mise à jour du dictionnaire. Tout le DEAF et l'AND sont donc des corrections au FEW.

Mais alors, comment ces mises à jour modifient-elles, et doivent-elles modifier, le FEW ?

Je crois que Pascale Renders met le doigt sur le problème en tournant autour du concept d'autorité : « experts », « experts reconnus », « auteur responsable ». La question est bien celle de *l'autorité* que la communauté de ses lecteurs attribue, et juge très confortable d'attribuer, au FEW, et qu'elle veut pouvoir continuer à lui accorder. Ou plutôt, la question est celle des rapports entre cette autorité et le fait que le FEW est l'œuvre de W. von Wartburg. Une œuvre géniale, mais un discours particulier tenu par un savant particulier, sur la base d'un certain matériel.

Le lien consubstancial entre l'ensemble du matériel, le fait de l'exposer complètement, et le discours étymologique, est la base même du projet de Wartburg, par opposition, par exemple, à l'étymologie de Corominas. On comprend donc que toute modification dans le matériel changera le discours étymologique (ou au moins risquera de le changer). Le discours étymologique, ce n'est pas seulement l'historique qui conclut l'article, mais aussi la structuration de celui-ci.

On se trouve donc, lorsqu'on veut s'appuyer sur le FEW comme autorité pour l'histoire du lexique français, devant cette situation paradoxale : toute action qui vise à renforcer cette autorité (nouvelle date, correction d'une forme, ajout de formes) est susceptible de miner le dictionnaire. Je voudrais insister sur la difficulté d'insérer des « ajouts et corrections » dans le FEW : corriger une date, c'est s'exposer à revoir le scénario chronologique d'une partie de l'article ; corriger un sens peut amener à revoir le classement d'une forme, l'enchaînement des sens, peut-être faire apparaître le caractère régional d'une unité lexico-sémantique, ce qui amènera à remettre en cause une dérivation qui se fait ailleurs seulement, et à changer l'étymologie de celle-ci ; tout cela peut conduire à remettre en question la continuité historique des attestations.

Intégrer une nouvelle forme signalée, c'est opérer une modification de hasard. Si un *expert* a du temps pour l'introduire dans un article du FEW, il en profitera pour revoir les sources

lexicographiques, chercher une meilleure date, revoir en un mot la question que cette correction soulève. Il n'y a pas de moyen de corriger minimalement le FEW : le seul moyen de le faire, c'est la refonte.

Lorsque Jean-Paul Chauveau, rédacteur très expérimenté et directeur du FEW, a rédigé les *corrigena* (sans *addenda*) de la refonte de A, sur la base des fiches existantes, il lui a fallu près d'un an de travail : le travail d'introduction des corrections est très long. Pas un *expert* ne jugera qu'il est plus urgent de valider des propositions de corrections que d'écrire des articles du FEW.

Par l'immensité de son travail de récolte, sa merveilleuse connaissance de la romanistique et son talent personnel, Wartburg a créé une œuvre formidablement unitaire et correcte ; bien sûr, nous connaissons tous ses contradictions et ses erreurs, mais cela ne change rien à l'ampleur et à la cohérence d'une conception géniale. Y introduire au hasard des modifications, même parfaitement correctes à petite échelle, romprait l'unité de chaque article, et du FEW. Ce ne serait pas un gain pour la romanistique que vienne faire concurrence au FEW, dans l'esprit des utilisateurs, un FEW-bis.

Mais alors, sommes-nous dans l'impossibilité d'apporter des corrections dont chacun voit bien l'utilité ? Est-ce que l'informatisation du FEW ne peut vraiment pas permettre ce que permettent toujours les dictionnaires électroniques ? Doit-on s'interdire de faire avec le FEW-électronique ce qu'ont fait Arveiller pour les orientalismes, Baldinger pour les inconnus ou tant d'autres ?

Non, je ne crois pas que la situation soit si désespérée. On peut trouver une esquisse de solution, me semble-t-il, si l'on considère que le FEW peut être vu comme un discours étymologique, mais aussi comme un répertoire de formes. Comme répertoire de tout le lexique galloroman, le FEW offre, c'est certain, le meilleur cadre de rangement possible, y compris si l'on tient compte de ses imperfections.

Si le FEW ne peut pas être mis à jour (autrement que par la refonte des articles, mais celle-ci ne peut toucher qu'une petite partie du dictionnaire, et ne suffit donc pas), il peut être utilisé comme simple cadre de rangement pour rendre facilement accessibles une masse de connaissances sur le lexique, publiée par ailleurs.

Je me propose d'utiliser le FEW informatisé comme un répertoire permettant l'accès aux propositions d'ajouts ou de corrections. Il ne s'agira donc pas d'une modification du dictionnaire, mais de la simple utilisation de sa structure. La « validation par des experts » devient ainsi parfaitement inutile : les renvois se feront à des propositions publiées, et la responsabilité de la proposition revient à son auteur et à la revue où paraissent le compte rendu ou l'ajout de matériel. La fonction de ces renvois, si l'on veut, est la même que celle de la référenciation au FEW dans les dictionnaires et les glossaires : elle n'émane pas du FEW, mais des glossaires (par exemple), et le FEW informatisé ne fera que rendre accessible ces propositions. Il paraît raisonnable de se limiter à renvoyer aux propositions explicitement indexées sur le FEW.

On voit quels rapports pourront s'établir avec les grands travaux de dépouillements de textes anciens, au premier rang desquels se trouve l'AND (dont le matériel est très souvent absent du FEW) : par voie électronique, ces renvois mettront à disposition du matériel neuf là où il est utile, mais sans réécriture des articles.

Quels sont les conséquences d'une telle modification sur le futur FEW ?

La plus importante, c'est qu'il n'y aura pas, si je peux en décider moi-même, de *nouvelle version* du FEW, ni de *mise à jour*, sinon par la voie de la refonte des étymons en B, telle qu'elle se poursuit actuellement (avec une publication sur le site internet du FEW).

La deuxième conséquence, c'est que la critique du FEW deviendra plus facile, par l'accès aux matériaux, mais que l'utilisation du dictionnaire deviendra elle d'autant plus difficile qu'elle appellera cette critique et que l'utilisateur sera induit à revoir certains secteurs du raisonnement étymologique.

La nécessité de déterminer soi-même, sur la base des ajouts et corrections, si le discours étymologique du FEW reste valable, constitue naturellement une grave atteinte à l'autorité du FEW. Mais ce n'est peut-être pas un inconvénient si grave : en cessant de considérer, comme on peut être tenté de le faire, le discours étymologique du FEW comme une évidence découlant automatiquement des faits, on le verra plus nettement comme résultat immanent de l'extraordinaire puissance de conception de Wartburg.

L'état de numérisation du LEI

Max PFISTER, LEI, Saarbrücken

Le premier titre proposé *Le LEI et ses liens (électroniques) envers d'autres dictionnaires informatisés* s'est révélé prématûré. C'est un idéal, dans une certaine mesure, encore loin de la réalité. C'est pour cette raison que je vous parle aujourd'hui d'un sujet plus modeste : l'état de numérisation et les progrès technologiques du LEI. Je dois cependant avouer que nous sommes encore au commencement de cette évolution informatique, comparée à d'autres dictionnaires comme le DEAF ou le Mittelhochdeutsches Wörterbuch. Jusqu'à présent, il y a trois étapes pour l'équipement électronique du LEI : la rédaction des articles à l'aide de l'ordinateur dans les années quatre-vingt-dix du siècle passé et le formatage des fascicules à Sarrebrück et non plus à l'imprimerie à Göttingen. Grâce à ce progrès technique nous avons pu publier les 22 derniers fascicules du LEI et accélérer le rythme de publication.

Le second grand pas s'est réalisé après 2006 quand le gouvernement italien (sur la proposition du Ministre Francesco Rutelli) a financé la numérisation des premiers huit volumes du LEI à condition de le mettre sur internet sous le portail du ministère des Beaux Arts et de l'Antiquité. La numérisation a exigé la réécriture des volumes 1-8 réalisés en Chine sous la direction du centre électronique de Trèves (Kompetenzzentrum).

Je dois avouer que j'espérais un rythme plus rapide de l'informatisation de notre dictionnaire.

Mais il y a des raisons respectables pour ce retard. Premièrement nous avons connu d'autres priorités pour le LEI ces six dernières années. D'abord la commission suprême de l'Allemagne (Bund-Länderkommission) a exigé une participation financière aussi de l'Italie. Grâce aux ministères de l'Etranger et de l'Education et des Beaux-Arts, cette épée de Damoclès ne nous a pas touchés. Puis, en 2009 et 2010, la continuation du LEI a été menacée par l'augmentation de la quantité du matériel et la planification qui en résultait. Le terme irrévocable pour la fin de notre entreprise est l'année 2032 et les prévisions calculées ne garantissaient pas la fin à cette date. C'est pourquoi nous avons dû nous résigner à des changements radicaux pour la rédaction, p.ex. à partir de 2014 et en partie déjà maintenant nous devons renoncer à l'élaboration des lemmas qui ne connaissent qu'une évolution érudite (et pour cette raison ne figurent pas au REW). C'est seulement au début du mois de juillet 2011 que cette nouvelle conception du LEI a été approuvée. Deux autres raisons pour le retard de l'informatisation du LEI sont la pénurie actuelle des moyens financiers de la part de l'Italie et le non-paiement d'une somme, même si elle était déjà accordée par un ministère. Une autre raison est un changement du personnel travaillant au centre de compétence à Trèves.

Nous avons cependant l'espoir qu'une nouvelle collaboratrice qui commencera son travail au début de 2012 changera cette situation d'accalmie avec un nouvel élan et mettra en route la numérisation du LEI.

Pour la première étape de l'informatisation, nous avons eu un spécialiste de l'université de Lecce, Michele Linciano, qui malheureusement nous a abandonnés.

Le pas décisif cependant – l'écriture des articles dans un masque préétabli – comme en disposent le Mittelhochdeutsches Wörterbuch ou le DEAF – n'est pas encore réalisé. Le programme EDITOR réalisé par Antonio Lupis (Bari) est prêt, mais pas encore mis à disposition de la rédaction. Les obstacles étaient doubles : il y a quelques mois, nous ne disposions pas encore d'une composition typographique unique parce que le centre électronique à Trèves cherchait une solution valable pour tous les dictionnaires informatisés

de notre domaine (y inclus le FEW). Le deuxième obstacle constituait le manque d'une bibliographie mise à jour et se fondant sur une banque de données appropriée au LEI. Cette bibliographie est maintenant terminée grâce au programme conçu par Antonio Lupis et son fils Nicolas Max et sera publiée vers la fin de cette année. Cette nouvelle bibliographie a permis également de mettre à la disposition des collaborateurs trois manuels internes pour la rédaction : livre des dialectes et des localités (livre jaune), livre des sources anciennes (livre vert) et la bibliographie (livre rouge). Pour la direction du LEI une situation paradoxale se présentait : un cheval de race qui piaffait sans cesse dans l'écurie de Bari et une dépendance à Trèves qui retardait et freinait, car elle était à la recherche d'un système unique pour tous les dictionnaires sous sa tutelle.

Les étapes futures à envisager : la recherche automatique concernant les mots des 12 volumes LEI publiés, l'établissement automatique des registres à la fin de chaque lettre de l'alphabet à l'exception de A et de B déjà publiées. Ensuite, le programme morphologique devrait permettre la recherche automatique pour les lexèmes traités dans le LEI. Jusqu'à présent, la première priorité électronique du LEI était la mise sur internet. C'est à peu près réalisé, au moins pour les premiers volumes numérisés. Pour l'année 2012 l'expérimentation définitive du programme EDITOR est prévue, qui facilitera aux rédacteurs l'établissement d'un article LEI à l'ordinateur en combinant la bibliographie électronique (sigles) et les fiches à considérer.

Un désavantage – non réparable dans les prochaines années – en comparaison avec le DEAF et le Mittelhochdeutsches Wörterbuch – c'est le manque d'une banque de données. Le matériel précieux du LEI recueilli dans les années soixante et soixante-dix du siècle passé se compose d'environ cinq millions de fiches en partie photocopiées, en partie écrites à la main avec des signes phonétiques à unifier dans le manuscrit. Les outils informatiques remontent aux années 80 du siècle passé. L'établissement d'une banque de données de ce fichier me paraît ne pas valoir la peine parce que les fichiers à l'écriture phonétique seront difficiles à scanner et on devrait écrire de nouveau une partie des fiches. Ce serait une perte de temps, vu les limites temporelles de toute l'entreprise du LEI.

Pour mon soixantième anniversaire, Michele Linciano écrivit sa contribution : « Il supporto dell'elaboratore per la bibliografia e per la redazione degli articoli, ossia il LEI e gli utensili informatici ». Dix ans plus tard, Antonio Lupis présenta son article : « Vent'anni dopo, il romanzo del LEI di Max Pfister alla lente della storia e dell'avanzamento tecnologico, con qualche proposta di giunte ai dizionari storici italiani ».

Je traduis de cet article (p.94) : « On doit à Michele Linciano un utile accès du LEI à l'informatique : ainsi sont nés les sets des caractères phonétiques, le programme de gestion et l'installation pour l'impression de la bibliographie (réalisé avec Clipper), les macros pour l'automatisation des index et le formatage des articles. Mais il s'agit en réalité d'une solution certes brillante des problèmes du LEI de gestion externe adressée à la typographie plutôt qu'au perfectionnement du travail interne de la rédaction ».

C'est donc déjà en 2002 qu'Antonio Lupis avait prévu le réseau informatique qui devait relier tous les rédacteurs dans les diverses universités italiennes et le siège du LEI à Sarrebruck. Cette liaison électronique est aujourd'hui réalisée et facilite le travail des réviseurs. Pour compléter la base des matériaux, nous ne disposons pas seulement des banques de données du TLIO et de la LIZ, mais aussi du matériel de Lupis sous la sigle ItaCa, concernant une sélection des œuvres littéraires et non littéraires du 15^e au 17^e siècle.

Comme je l'ai déjà dit, grâce à un financement spécifique du ministère des Beaux Arts italiens, la rétronumérisation des huit premiers volumes du LEI était possible. Ce procédé était réalisé en Chine, sous la responsabilité du centre informatique de l'université de Trèves

(<http://www.woerterbuch.de>). Dans cette phase, on peut déjà rechercher des demandes simples par article et par forme. Mais afin que la version numérique soit pleinement utilisable en réseau, il sera nécessaire que les textes soient convertis vers un set unique de polices, utilisé pour le site entier qui permette aussi une grille d'écran pour les interrogations (« form »), capable d'accepter – même par une touche virtuelle – également des symboles en caractères phonétiques.

Le second projet a l'ambition de réduire dramatiquement le travail physique de compilation des articles pour le LEI. Le point de départ est la rigidité relative du modèle selon lequel un article du LEI est structuré. Avant de commencer un article, le rédacteur doit créer une structure même provisoire, une sorte d'échafaudage pour structurer le matériel. Le programme réalisé – nommé EDITOR – se base sur la banque de données du programme ItaCa et prévoit l'activation des fiches électroniques une par une, qui constituent l'article.

Le système du soi disant « complétage » (terme des rédacteurs du FEW) déclenche l'insertion automatique des résultats acquis préalablement. Le rédacteur devra seulement choisir la typologie morphologique du lexème et marquer la section du schéma auquel la fiche est destinée. Quant aux fiches dialectales, après l'insertion de la forme et du dialecte le programme EDITOR fournira automatiquement les données accessoires (macro-aire-linguistique de pertinence, variété, point du LEI) et la place de la fiche à l'intérieur de l'article (en choisissant parmi environ 3500 options possibles), et organisera l'indexation des fiches numériques compilées pour rédiger directement l'article en format .doc ou .rtf. Après la révision de l'article, il sera possible de déplacer automatiquement des blocs de texte d'un point de la structure à l'autre et d'insérer ou d'éliminer de nouvelles fiches. Le programme est en réalité déjà prêt pour l'expérimentation depuis plus de deux ans. Il faut cependant réunir les six sets de caractères actuellement en usage en un seul set. Depuis quelques mois, les informaticiens de Trèves ont mis à notre disposition une nouvelle police, bien que celle-ci ne soit pas optimale pour notre lexique et qu'elle ne soit pas adaptée spécialement au LEI, qui permet d'initier la phase expérimentale avant que cette nouvelle méthode de compilation ne devienne le standard rédactionnel.

Voilà les étapes préliminaires à réaliser avant de pouvoir envisager une comparaison électronique ou une juxtaposition d'un article du DEAF et un jour peut-être même un encadrement avec les attestations des sources utilisées.

Naturellement, même avec cette aide informatique, les nouvelles attestations des mots doivent être trouvées, la sélection doit être opérée par le rédacteur, et on doit aussi concevoir la structure morphologique et sémantique dans laquelle classer les matériaux, et, enfin, un commentaire expliquant et justifiant les entrées dans la distribution des formes dans l'article. Nous savons très bien que, sans l'intelligence et l'abnégation des rédacteurs, aucun dictionnaire ne sera jamais écrit ni à la main ni avec l'aide de l'ordinateur.

Références bibliographiques

- Linciano, Michele (1992) : Il supporto dell'elaboratore per la bibliografia e per la redazione degli articoli, ossia il LEI e gli Utensili Informatici (= LUI), in : *LEI. Etymologie und Wortgeschichte des Italienischen – Genesi e dimensioni di un vocabolario etimologico. Max Pfister zur Vollendung des 60. Lebensjahres*. Wiesbaden : Dr. Ludwig Reichert Verlag, 123-130.
- Lupis, Antonio (2002) : Vent'anni dopo. Il romanzo del LEI di Max Pfister alla lente della storia e dell'avanzamento tecnologico, con qualche proposta di giunte ai dizionari storici italiani. *Ex traditione innovatio. Miscellanea in honorem Max Pfister septuagenarii oblata*. Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 91-101.

Dean v. 2.0: Towards an online database of Anglo-Norman texts and manuscripts

Daron BURROWS, Manchester¹

Ruth Dean's (1999) *Anglo-Norman Literature: a guide to texts and manuscripts*, brought to completion by Maureen Boulton, was immediately recognised upon its publication as a singular achievement.² A successor to Vising (1923) some seventy years in the making, this product of nearly unfathomable individual dedication, comprising 986 entries in its 553 pages, has rightly established itself as a cornerstone of Anglo-Norman textual studies, as indispensable for the study of material transmission as have been, for example, Pope (1952) and now Short (2007) for phonology and orthography, Legge (1963) for literary history, and the *Anglo-Norman Dictionary* for lexicography. As impressive as the work is, however, it is not immaculate, nor did its author entertain any pretensions in this direction, as she plainly declared: "The field is not exhausted, nor is the need for additions, corrections, and new approaches" (Dean / Boulton 1999: ix). The first reviewers began the task of noting addenda and corrigenda, and communication with Ian Short and Maureen Boulton has confirmed that they – no doubt like many others – have continued this endeavour. Since the field of Anglo-Norman studies has burgeoned in the new millennium in no small part due to the impetus provided by the *Anglo-Norman Dictionary* and the French of England projects, in combination with the growing popularity of manuscript studies and an increasing awareness of the inter-relations between the languages of medieval Britain, a wealth of new discoveries and publications have emerged which would logically deserve a place in Dean's guide. At a time when the final copies of the volume have left the shelves of the Anglo-Norman Text Society while orders continue to be received, there is therefore a pressing need for a means whereby one might ensure both the continued availability of Dean's monumental contribution and its ongoing revision and enhancement.

The advances in digital technology since the original publication of Dean's guide, not least the development of XML, provide us with an obvious solution: an online resource, moderated and marshalled in such a way that it can expand to accommodate new information and advances in the discipline.³ Irrespective of any requirements for revision and sustainability of resource, it is self-evident that the book contains inter-related data of a kind which can be more easily managed and exploited in electronic form.⁴ If one presently wishes, for example,

¹ I should like to record my thanks to David Trotter for inviting me to contribute this paper despite the unforeseen circumstances which most regrettably prevented me from delivering it in person at the colloquium. I should also like to thank him and his AND collaborators Geert de Wilde and Heather Pagan, as well as Ian Short and Brian Merrilees, for their comments on this project at a meeting in Aberystwyth in November 2009, and likewise the contributors to the round-table discussion at the French of England conference in York in July 2007 where I first tentatively signalled my intentions and aspirations.

² Cf. e.g. Burgess (2001: 364): "will become a standard work on Anglo-Norman"; Hunt (2001: 340): "simply irreplaceable"; Crane (2002: 906): "essential contribution to medieval studies"; Holden (2003: 453): "a truly remarkable achievement [...] an indispensable tool for any scholar concerned with Anglo-Norman literature or indeed with Old French literature in general"; Howlett (2004: 1382): "a monument of national culture [...] brilliant book [...] a great gift"; Tittel (2004: 754): "ein Arbeitsinstrument von beeindruckendem Umfang und von hoher Qualität".

³ Given the nature of the invited contributions, I refrain here from detailed description of the precise technological implementation or workload organisation envisaged in realisation of this project. It is worth noting that Maureen Boulton, for whose support I am most grateful, had always envisaged some eventual form of digital publication (personal correspondence, 28/10/2008).

⁴ Compelling evidence for this claim is offered by iMEV: An Open-Access, Web-based Edition of the Index of Middle English Verse (<http://www.ccdc.vt.edu/host/imev/>), a wonderful resource which builds most

to obtain an overview of the 38 thematically and generically diverse entries recorded for MS Cambridge, University Library, Gg.1.1, ranging from no. 13 (*Le livere de reis de Brittanie*, on p. 12) to no. 954 (*De planctu Virginis Marie*, on p. 478), one requires both an assemblage of appendages and an amount of time and patience vastly in excess of what would be required by a simple click to search electronically on this variable, even before one begins to pursue the numerous enlightening cross-references under these entries to related entries in the book. Digitisation would provide new and far more efficient ways to benefit from the fruits of Dean's labour.

An initial indication of the structural elements (and consequently eventual potential search parameters) which would be identified in processing the book's data is provided by the separate indexes of manuscripts, incipits, titles, authors, sources, and patrons, as well as the concordance to Vising, which are presently provided. Further elements become apparent when one considers the anatomy of an entry, such as entry number, textual description, dating, and bibliographical information (both for published editions and secondary material). Yet more potential for classification is offered by the current overarching categorisations into "secular literature" and "religious literature", with their respective sub-divisions of "historiographical", "lyric", "romance", "lais & fabliaux", "satirical, social & moral", "proverbs", "grammar & glosses", "science & technology", and "medicine" on the one hand, and "biblical", "apocryphal", "hagiography", "homiletic", and "devotional" on the other. While these classifications on the broad grounds of content, theme, and/or genre are, although of a certain utility in the organisation of printed material, avowedly problematic in a number of ways, they would arguably be less contentious in electronic form, since they would not fix the position of the text under a heading in the same way as in a printed text, and also since there would be an opportunity to apply multiple tags to items which do not incontestably belong to a single category.

Simple digitisation and structural markup, with correction of identified errors and known omissions, followed by online publication with provision of appropriate search tools would be the logical first step in the project: this alone would be a considerable undertaking, but already one which would considerably augment the benefit which could be derived from Dean's legacy. It goes without saying, however, that much could be done to take further advantage of the new format.

In respect of the current constituent elements of existing entries, various measures could be adopted to enhance the existing information. Freedom from the constraints of the printed medium would, for example, allow more extensive bibliographical coverage. Whereas Dean tended to limit information on critical editions to the most recent publications, it would be possible to fulfil the desire of Tittel (2004) that fuller coverage of editing history should be offered. Likewise, and even if it would be more difficult to decide with absolute certainty when a work of more general perspective should be cited in relation to a single text, it would be possible to offer a much more detailed treatment of secondary literature. The result would be a veritable bibliography of Anglo-Norman studies, from codex to critical analysis; needless to say, appropriate handling of bibliographical data would allow for further searching on the basis of the names of modern scholars, their publications, and much more.

Cross-linking of existing entries to other online resources would also be an important gain. At the present moment, AND and DEAF would be the most obvious points of reference, although others may well emerge with the fullness of time. It would also make great sense to

successfully on the printed work of Brown / Robbins (1943) and Robbins / Cutler (1965). My sincere thanks are due to Dan Mosser and Linne Mooney for their generous help in sharing with me details of the methods used in their project.

link manuscript references to any online presence associated with the manuscript in question, be it a simple library description or, one might hope increasingly, a digitised image of the manuscript. In an ideal world, even if this would lie beyond the immediate reach of such a project, one could imagine links to much more detailed manuscript descriptions, containing, for example, full lists of contents irrespective of language (thus allowing a much clearer picture of the context of the transmission of each copy) and full codicological and palaeographical analyses.

A further logical step would be eventually to revisit the question of the constitution of the corpus. Dean's approach had been to err on the side of inclusivity, cataloguing, for example, some (if not all) works of Continental provenance which happened to exist in Insular copies. Her understanding of what constituted "literature", although not explicitly stated, was clearly quite broad, with Hunt (2001: 340) interpreting it as: "all that has been committed to writing in Anglo-Norman, save only documents of record". The only deliberate omission that Dean (1999: xi) herself notes is of "legal works [...] except a few of early historical content", a move of which Hunt (2001: 341) reasonably approves on the grounds of the "bulk and complexity of the material", even if he would have preferred to see the inclusion of versified law texts. Given the increasing tendency in Anglo-Norman studies, particularly of more explicitly linguistic orientation, to engage with material far beyond the confines of traditional belletristic definitions of "literature",⁵ the new resource might offer an opportunity to incorporate a range of new material, including not only legal works, but also a variety of "documentary" texts which might be of interest to the broad congregation of scholars engaged in the study of Anglo-Norman materials.

Since the proposed resource would be constantly evolving, an essential part of its success would be the collaboration of scholars from across the field: transparent mechanisms whereby these colleagues might submit corrections and additions would be essential.⁶ An important part of this collaboration would also be the communication of work planned or in progress on the texts registered. This information would serve not only as a means of forewarning other scholars lest, for example, two individuals spend years independently and unknowingly editing the same text, but would also serve as a central hub for publicising research activity throughout the global community of Anglo-Norman studies. A connected discussion forum would further facilitate communication between scholars, and would serve as a valuable adjunct to their research.

While the challenges potentially hindering the realisation of the project here adumbrated are manifold and manifest, a fear of hard work or eventual failure should not stifle ambition or paralyse endeavour. Had Ruth Dean been dissuaded by the potential pitfalls when embarking on her remarkable odyssey in the 1930s, we would have been deprived of one of the most valuable contributions to the development of our discipline. The proposed resource would be a fitting testimony to her indomitable spirit and her commitment to Anglo-Norman studies, and it is my sincere hope that work on this project can begin in the near future.

⁵ Cf. e.g. the range of contributions to Wogan-Browne (2009) and Ingham (2010); cf. also Pagan (this volume).

⁶ Other medieval sites which already make good use of such a collaborative approach include *Archives de littérature du Moyen Âge (ARLIMA)* (<http://www.arlima.net/>) and *Regesta Imperii OPAC* (http://opac.regesta-imperii.de/lang_de/).

Bibliographical references

- Brown, Carleton / Robbins, Rossell Hope (1943): *The Index of Middle English Verse*. New York: Columbia University Press.
- Burgess, Glyn (2001): Review of R. Dean, *Anglo-Norman Literature*. *French Studies* 55, 364.
- Crane, Susan (2002): Review of R. Dean, *Anglo-Norman Literature*. *Speculum* 77, 906-907.
- Dean, Ruth J. / Boulton, Maureen Barry McCann (1999): *Anglo-Norman Literature: a guide to texts and manuscripts*. London: ANTS.
- Holden, Anthony J. (2003): Review of R. Dean, *Anglo-Norman Literature*. *Modern Language Review* 98, 453-454.
- Howlett, David (2004): Review of R. Dean, *Anglo-Norman Literature*. *English Historical Review* 119, 1382.
- Hunt, Tony (2001): Review of R. Dean, *Anglo-Norman Literature*. *Medium Aevum* 70, 340-343.
- Ingham, Richard (ed.) (2010): *The Anglo-Norman Language and its Contexts*. Woodbridge: York Medieval Press / Boydell.
- Legge, M. Dominica (1963): *Anglo-Norman Literature and its Background*. Oxford: Clarendon Press.
- Pope, Mildred K. (1952): *From Latin to Modern French, with Especial Consideration of Anglo-Norman*. Manchester: Manchester University Press.
- Robbins, Rossell Hope / Cutler, John L. (1965): *The Index of Middle English Verse: Supplement*. Lexington: University of Kentucky Press.
- Short, Ian (2007): *Manual of Anglo-Norman*. London: ANTS.
- Tittel, Sabine (2004): Review of R. Dean, *Anglo-Norman Literature*. *Zeitschrift für romanische Philologie* 120, 754-755.
- Vising, Johan (1923): *Anglo-Norman Language and Literature*. London: Oxford University Press.
- Wogan-Browne, Jocelyn (ed.) (2009): *Language and Culture in Medieval Britain: the French of England c.1100-c.1500*. Woodbridge: York Medieval Press.